ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

COMÉDIES

—

DRAMES

LA PASSION SECRÈTE

L'AMBITIEUX — LA CAMARADERIE

LES INDÉPENDANTS

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLEANS.

—

1878

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

COMÉDIES

—

DRAMES

LA PASSION SECRÈTE

L'AMBITIEUX — LA CAMARADERIE

LES INDÉPENDANTS

E·REIBER invt

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 3, PLACE DE VALOIS

—

1888

Paris. — Soc d'Imp. PAUL DUPONT (Cl.) 963.12.88.

LA

PASSION SECRÈTE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Théatre Français. — 13 Mars 1834.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DULISTEL	MM. Geffroy.
LÉOPOLD DE MONDEVILLE.	Firmin.
DESROSOIRS, vieux garçon, ami de Dulistel .	Samson.
VICTOR, domestique de Dulistel	Regnier.
BENOIT, domestique de Desrosoirs	Monlaur.
ALBERTINE, femme de Dulistel.	Mmes Mars.
CŒLIE, sœur cadette d'Albertine	Plessy.

Invités, Joueurs.

A Paris, dans la maison de Dulistel.

LA

PASSION SECRÈTE

ACTE PREMIER

Un boudoir élégant. — Sur le premier plan : à droite, une cheminée ; à gauche, un secrétaire. — Deux portes latérales au second plan.

SCÈNE PREMIÈRE.

VICTOR, LÉOPOLD.

LÉOPOLD, *d'un air troublé.*

Ainsi ta maîtresse est chez elle ?

VICTOR.

Oui, monsieur ; qu'y a-t-il donc d'étonnant, à neuf heures du matin !

LÉOPOLD.

Oh ! rien. C'est qu'ayant affaire à M. Dulistel, je m'informais des nouvelles de madame. Tu dis donc qu'elle est rentrée ?...

VICTOR.

Mais non, monsieur ; elle n'est pas sortie ; elle dort.

LÉOPOLD.

Tu en es bien sûr?

VICTOR.

Par exemple ! monsieur, voilà une question... Est-ce que je peux savoir?... Je dis je présume... parce que madame n'a pas encore sonné sa femme de chambre. Mais je vais prévenir monsieur que vous l'attendez.

LÉOPOLD.

Rien ne presse ; quand il sera descendu dans son cabinet. Eh ! dis-moi, Victor... (A part.) Non, non !... Qu'allais-je faire ? Interroger ce domestique ! (Haut.) C'est bien.

VICTOR.

Monsieur n'a plus rien à me dire ?

LÉOPOLD.

Non.

VICTOR.

Tant mieux ! parce que j'ai à sortir. J'ai de l'argent à toucher pour mon compte. Voyez-vous, quand on est en maison, c'est désagréable ! Il faut toute la journée faire les affaires des maîtres; alors on profite du temps où ils dorment pour faire les siennes. Vous ne le direz pas?

(Il sort.)

SCÈNE II.

LÉOPOLD.

C'est inconcevable ! Mais c'était elle, j'en suis sûr. Dans cette rue déserte... écartée... Petite-Rue-Saint-Roch !... Seule à sept heures du matin... et se glisser mystérieusement dans cette maison de chétive apparence !... Une allée... un escalier obscur... et, avant d'y entrer, comme elle jetait autour d'elle un regard craintif !... Ah ! malgré ce voile qui cachait à moitié ses traits, j'ai reconnu sa démarche, sa tournure...

Je l'aime trop, il y a trop longtemps que je l'aime pour m'être trompé ; et cependant, comment soupçonner... comment croire que la femme la plus sage... la plus vertueuse, la plus irréprochable jusqu'à présent ?... Ah ! il y a de quoi confondre !... Et ne pouvoir éclater... ne pouvoir se plaindre !... car je n'en ai pas le droit... pas le moindre droit !... On vient... Si c'était elle !... Non, c'est sa sœur.

SCÈNE III.

CŒLIE, LÉOPOLD.

COELIE, à un domestique.

Le déjeuner à onze heures, ma sœur l'a dit.

LÉOPOLD.

Mademoiselle Cœlie.

COELIE, courant vivement à lui.

Ah mon Dieu ! Léopold !... (Se reprenant, et faisant une révérence.) Monsieur de Mondeville de si bonne heure !... Quelle surprise !

LÉOPOLD.

Oui, je voulais parler à M. Dulistel, votre beau-frère.

COELIE.

Ah ! que c'est mal ! Ce n'est donc pas pour nous, c'est pour lui que vous venez ? Il est bien heureux d'être dans les affaires.

LÉOPOLD.

Vraiment !

COELIE.

Pour cela seul; car, du reste, c'est bien ennuyeux. Mais ici c'est le mal du pays. On respire dans ces riches appartements un air lourd, épais, un air de finance qui gagne tout le monde... vous tout le premier... Oui, monsieur, vous n'êtes pas si aimable à Paris qu'en Auvergne, il y a trois ans, dans

ce vieux château qui me paraissait si riant, et où vous veniez tous les soirs.

LÉOPOLD, *soupirant.*

Ah! Cœlie, quels souvenirs!

CŒLIE.

Est-ce qu'ils vous affligent?... Moi, quand j'ai du chagrin, je me les rappelle, et cela me rend du bonheur pour toute la journée! Nous étions si heureuses, ma sœur et moi, auprès de la vieille tante qui nous avait élevées!... Un peu grondeuse, un peu exigeante... il fallait toujours être avec elle, et quelquefois la journée était un peu longue... Mais quand le soir arrivait, et que le vieux domestique ouvrait la vieille porte du salon, en disant à voix haute : Monsieur Léopold de Mondeville! nous redevenions jeunes alors, la jeunesse avait la majorité! Les beaux concerts! et nos conversations du soir, et nos contredanses à trois, et nos éclats de rire, que ma tante n'entendait pas... car, avec tous ses défauts, elle avait de bonnes qualités... elle était sourde! Il n'y avait qu'une chose qui me fâchait alors... j'étais si enfant!... c'est que vous valsiez toujours avec ma sœur.

LÉOPOLD.

En vérité!

CŒLIE.

Oui... C'était ridicule, n'est-ce pas?... car, enfin, c'était tout naturel, elle était plus jolie et plus aimable que moi. Aussi, maintenant que je suis raisonnable, je n'ai plus de ces idées-là; et puis ma sœur est mariée.

LÉOPOLD, *avec dépit.*

Voilà ce que je ne conçois pas, et je cherche encore comment ce mariage a pu se faire.

CŒLIE.

M. Dulistel a demandé sa main.

LÉOPOLD.

Oh! je le sais bien; je sais qu'elle a épousé M. Dulistel,

un colonel, un baron de l'empire. Mais comment, de la Chaussée-d'Antin au fond de l'Auvergne, ont-ils pu se rencontrer ?

COELIE.

Cela s'est fait pendant l'année où vous étiez en Angleterre à soigner ce vieux parent, qui vient de vous laisser une si belle fortune. Et vous, qui autrefois n'aviez rien...

LÉOPOLD, avec impatience.

Il ne s'agit pas de moi, mais de M. Dulistel.

COELIE.

Eh ! mon Dieu... comme vous êtes vif depuis que vous êtes riche ! Eh bien ! M. Dulistel allait, comme tout le monde, et parce que c'était la mode, prendre les eaux du Mont-Dore pour sa santé, qui était fort bonne. En visitant le château de ma tante, château pittoresque et remarquable, moins encore par sa situation (Regardant Léopold.) que par les personnages aimables qui l'ont habité, il a vu ma sœur, en est devenu amoureux, l'a demandée en mariage à ma tante, qui, pour être sourde, n'est pas aveugle, et qui, éblouie par les avantages d'une telle union, a dit oui. Ma sœur n'a pas dit non... et voilà comment elle est aujourd'hui madame Dulistel. Vous savez tout ; êtes-vous content ?

LÉOPOLD, avec dépit.

Certainement.

COELIE.

Alors, on remercie !

LÉOPOLD.

Et c'est vous qui, sans doute, l'avez encouragée à accepter ?

COELIE.

Moi ? le ciel m'en préserve ! Il est vrai que d'abord, et quand j'appris que ma sœur allait épouser un baron, un colonel de Napoléon, j'étais enchantée ; je m'apprêtais à admirer, et tout prenait d'avance à mes yeux une physionomie militaire ! Ah bien oui ! un homme de quarante-cinq ans, qui rêve et spécule, qui ne parle jamais de Wagram, ni d'Iéna...

mais de la rente, des quatre canaux et des actions des ponts! un colonel homme d'affaires, un héros agent de change ; sombre quand il gagne, grondeur quand il perd, et triste quand il ne fait rien... Du reste, un beau-frère charmant et d'une société très-agréable.

LÉOPOLD, souriant.

En vérité!

COELIE.

Oui, monsieur : la gloire est bien ennuyeuse quand on la voit de près. Aussi, et quoique je sois bien pauvre, s'il s'était présenté pour moi un semblable parti...

LÉOPOLD, vivement.

Vous auriez refusé... vous ?

COELIE.

Sans hésiter, et lui comme tout autre qui ne m'offrirait que de la fortune. Il faudrait, avant tout, que je fusse bien sûre et de son caractère, et de sa bonté, et de sa tendresse... Sans cela, plutôt rester fille!... Est-ce donc un si grand malheur? Et cela ne vaut-il pas mieux que de passer, comme ma sœur, ses jours et ses nuits à pleurer?

LÉOPOLD.

O ciel!... que dites-vous?

COELIE.

Ah mon Dieu!... je ne voulais pas en parler! C'est malgré moi... car c'est un secret, un grand secret que je voulais garder pour moi... et que je garde encore... (Le regardant avec amitié.) puisque je vous le confie!

LÉOPOLD.

Ah! que vous êtes bonne!... Eh bien, donc?

COELIE.

Eh bien!... cette nuit, en rentrant, ma sœur m'avait réveillée; et, comme ma chambre est près de la sienne, j'avais doucement entr'ouvert la porte pour lui demander des

nouvelles de sa soirée, lorsque je l'aperçois, encore en toilette de bal... mais pâle et les traits renversés, tenant dans ses mains une lettre qu'elle froissait avec un mouvement convulsif.

LÉOPOLD, avec émotion.

Une lettre !

COELIE.

Elle s'est levée... elle l'a jetée au feu... Une grosse larme était là sur sa joue... Et moi, toute tremblante et craignant qu'elle ne me surprît, je me suis retirée dans ma chambre, où je n'ai pas dormi. Et ce matin, quand je suis entrée chez elle, à sept heures, pour l'embrasser...

LÉOPOLD, vivement et avec joie.

A sept heures... elle y était!... quel bonheur!...

COELIE.

Non... elle n'y était plus... elle était déjà levée...

LÉOPOLD, à part, avec fureur.

Sortie!... C'était elle... plus de doute.

COELIE, vivement.

Qu'est-ce que c'est? qu'y a-t-il? Est-ce que vous sauriez ce qui la chagrine ainsi ?

LÉOPOLD.

Non vraiment!

COELIE.

Si, monsieur; je le vois, et c'est très-mal d'être discret. Est-ce que je suis discrète, moi? est-ce qu'on peut me faire ce reproche-là? Tandis que vous...

LÉOPOLD.

Ne vous fâchez pas! Si je découvre quelque chose, je promets de vous le dire, quelque terrible que cela soit.

COELIE.

A la bonne heure!

LÉOPOLD.

Silence! on vient.

SCÈNE IV.

CŒLIE, DESROSOIRS, LÉOPOLD.

CŒLIE.

Ce n'est rien!... c'est M. Desrosoirs, ce vieux garçon si riche... l'ami de la maison.

DESROSOIRS, à la cantonade.

Ne réveillez personne... je ne suis pas pressé.... je déjeunerai, s'il le faut, cela me donnera plus de temps. (Saluant.) Mademoiselle Cœlie... Monsieur de Mondeville... un charmant jeune homme que tout le monde chérit, surtout depuis son retour d'Angleterre.

LÉOPOLD.

Vous êtes trop bon... Monsieur vient ici comme moi pour affaires?

DESROSOIRS.

Du tout; ce cher Dulistel est depuis vingt ans mon ami intime. Je l'ai connu quand il était officier et quand j'étais payeur général. Mais je n'ai jamais fait d'affaires avec lui. Je ne lui ai jamais rien confié, rien prêté... ce qui est probablement cause de l'inaltérable amitié qui nous unit!

LÉOPOLD.

Y pensez-vous!

DESROSOIRS.

Oui, jeune homme... Règle générale: voulez-vous être bien avec tout le monde? ne prêtez jamais à personne; car ce qui peut vous arriver de plus heureux... c'est qu'on vous rende. Par exemple, et rien ne vous en empêche, donnez si vous voulez... c'est différent.

COELIE.

Ce qui vous arrive souvent, monsieur Desrosoirs.

DESROSOIRS.

Mais oui, quand je le peux !

LÉOPOLD.

Et vous avez raison.

COELIE.

Donner est plus agréable que recevoir.

DESROSOIRS.

Certainement. D'abord, on s'en souvient plus longtemps.

COELIE.

Quelle horreur !

DESROSOIRS.

C'est possible... mais c'est ainsi. Celui qui rend un service ne l'oublie jamais, tandis que celui qui le reçoit... (Geste de Cœlie.) Ah ! vous allez encore, comme l'autre jour, m'appeler cœur froid et égoïste, parce que je vois le monde tel qu'il est... Aussi je me tais, pour ne pas détruire vos illusions de seize ans. Madame Dulistel, votre charmante sœur, est-elle visible ?

COELIE.

Non, monsieur, je ne crois pas.

DESROSOIRS.

Elle désirait, ainsi que vous, aller cette semaine à l'Opéra, et je lui apportais une loge.

COELIE.

En vérité, je n'en reviens pas... Monsieur Desrosoirs, vous êtes la providence des dames! Toujours aux petits soins pour elles, toujours des bouquets, des bonbons, des loges d'Opéra !

DESROSOIRS.

Aujourd'hui j'ai eu de la peine. On s'arrachait les coupons... Heureusement je suis lié avec l'administration. (Se

retournant vers Cœlie.) Voici, ma belle demoiselle, les derniers chefs-d'œuvre de Dantan, ses dernières épigrammes en plâtre. Il n'y a plus que lui maintenant qui nous fasse rire. J'y ai joint les nouvelles contredanses qui ont paru chez Troupenas, et votre abonnement à la *Revue de Paris.*

COELIE.

Que disais-je? vous êtes d'une complaisance...

DESROSOIRS.

A mon âge, on n'a que ce mérite-là, et je ferais courir tout Paris à mes chevaux pour être agréable à vous d'abord et à votre sœur! Vous lui direz que je l'attends ici, au salon, et je ne doute pas...

LÉOPOLD.

Qu'elle ne s'empresse de venir...

DESROSOIRS.

Mais oui; vous allez me trouver bien fat, et cependant c'est la vérité.

COELIE.

Je vais près d'Albertine me charger de votre commission.

DESROSOIRS.

Trop de bonté!

COELIE.

C'est justice... vous vous chargez si souvent des nôtres!

(Elle lui fait la révérence, et sort.)

SCÈNE V.

DESROSOIRS, LÉOPOLD.

DESROSOIRS, la regardant sortir.

Charmante fille!... (Avec un soupir.) Ah! si j'avais vingt-cinq ans!... mais je ne les ai plus... c'est dommage pour elle... et

pour moi, car de toute la maison c'est elle qui a le plus de sagesse et de discernement.

LÉOPOLD, vivement.

Que voulez-vous dire par là ?... Est-ce que sa sœur... est-ce que vous supposeriez ?...

DESROSOIRS.

Moi ? rien !... une femme brillante, recherchée... adorée, c'est tout naturel...

LÉOPOLD.

On lui fait donc la cour ?...

DESROSOIRS.

Mais oui, une cour très-assidue !... de nombreux adorateurs...

LÉOPOLD.

Vous en connaissez ?...

DESROSOIRS, froidement.

Intimement !... un surtout, le plus passionné... le plus amoureux de tous...

LÉOPOLD, avec colère.

Eh ! lequel ? dites !

DESROSOIRS, froidement.

Je lui parle en ce moment.

LÉOPOLD, avec surprise.

Monsieur !...

DESROSOIRS.

Vous voilà tout étonné que j'aie deviné votre secret... Eh ! mon Dieu, j'en sais bien d'autres ! N'ayant, grâce au ciel, ni places, ni femme, ni état, je n'ai rien à faire dans la société qu'à observer, et je vois tout, je devine tout ; en revanche, je suis discret, je ne dis rien... c'est le moyen de se faire des amis, et je suis l'ami de tout le monde ; car, me voyant instruit, on aime mieux m'avoir pour confident que pour adversaire.

LÉOPOLD.

Eh bien! oui... j'en conviendrai avec vous.

DESROSOIRS.

Vous le voyez bien!

LÉOPOLD.

C'est un penchant que je ne puis ni vaincre ni raisonner. Depuis trois ans, l'aimer est ma seule pensée, ma seule occupation. Je maudis cette fatale absence, cet héritage qui, en me donnant la fortune, m'a enlevé la seule femme que je puisse chérir... Ah! si elle était libre encore, tout ce que je possède serait à elle... mais enchaînée, mais unie à un autre... que puis-je faire? sinon l'aimer en silence, m'enivrer du plaisir de la voir, la suivre partout dans le monde, au spectacle, à la promenade; tantôt furieux de sa froideur, tantôt me réjouissant d'une indifférence qui désespère mes rivaux et me désespère moi-même... Enfin, chaque soir, honteux de ma faiblesse, je rentre chez moi en jurant de la fuir, de l'oublier, et le lendemain je recommence... Voilà ma vie, monsieur, je n'en ai pas d'autre.

DESROSOIRS, s'asseyant près de la cheminée.

Je comprends, c'est l'espoir qui vous soutient; et pour vous guérir... il faut vous l'ôter tout à fait; apprenez donc qu'il faut renoncer à madame Dulistel, car jamais vous ne serez son amant.

LÉOPOLD, s'asseyant près de lui.

Eh! qui vous le fait croire?

DESROSOIRS.

Je ne vous dirai pas la phrase d'usage : elle a un mari respectable... parce que vous savez comme moi que cela ne prouve rien... mais il y a un autre obstacle... un obstacle invincible.

LÉOPOLD, à Desrosoirs, qui s'arrête pour prendre des pastilles dans une bonbonnière.

Et lequel?

SCÈNE VI.

DESROSOIRS, LÉOPOLD, ALBERTINE.

(Albertine, habillée fort simplement, entre par la porte à droite qu'elle ouvre avec précaution; elle aperçoit Desrosoirs et Léopold, qui sont assis et lui tournent le dos.)

ALBERTINE, les apercevant.

Dieu! déjà du monde dans ce petit salon!

(Elle marche sur la pointe des pieds, traverse le salon, et sort par la porte à gauche, qui est celle de sa chambre.)

SCÈNE VII.

LÉOPOLD et DESROSOIRS, assis et continuant à causer.

LÉOPOLD.

Au nom du ciel!... achevez!... car ce que vous me dites là, je m'en doutais depuis aujourd'hui, depuis ce matin. Il y a quelqu'un qu'elle préfère, quelqu'un de plus heureux que moi?

DESROSOIRS.

Halte-là!... je n'ai pas dit cela... au contraire; avec un caractère naturellement ardent, exalté, susceptible des passions les plus vives... voyez comme elle s'est conduite depuis son mariage. C'est la femme la plus sage et la plus vertueuse que je connaisse!

LÉOPOLD, vivement, se levant.

Vous me l'assurez?... Ah! je respire; et vous croyez que jamais personne ne parviendra...

DESROSOIRS, se levant aussi.

Écoutez donc, vous m'en demandez trop; mais je crois pouvoir vous répondre que, si jamais quelqu'un réussissait près d'elle, ce ne serait pas un de ces jeunes gens si beaux,

si aimables, si élégants... comme vous, mon jeune ami: ceux-là, elle s'en défie ; mais ce serait plutôt un de ces hommes auxquels on ne pense pas, et qui ne comptent pour rien... quelqu'un par exemple de mon âge ou de mon caractère... Je ne parle pas de moi, bien entendu.

LÉOPOLD.

Je crois bien ; à cinquante ans...

DESROSOIRS.

Ce ne serait pas une raison ; l'âge mûr donne plus d'avantages que vous ne pensez. D'abord, on ne nous croit pas dangereux, et un vieux garçon qui a quelque fortune, qui est galant, complaisant, jouit à Paris, près des femmes, d'une foule de priviléges dont on ne se doute pas... ça n'est ni gênant, ni embarrassant, ça n'a pas de suite, ça n'a pas de ménage ; aussi partout il en trouve un, partout il est reçu, fêté ; c'est l'ami du mari, l'oracle de la maison, le conseil de la famille ; et, dans les mœurs actuelles, nous remplaçons les abbés d'autrefois.

LÉOPOLD.

En vérité !

DESROSOIRS.

Or, dans une telle position, rien qu'en attendant patiemment les bonnes occasions... il est impossible qu'il ne s'en présente pas ; et, tenez, — pour ne vous parler ici que de ce qui vous regarde, vous rappelez-vous, il y a quelques années, avant que vous fussiez amoureux, une petite veuve chez laquelle je passais mes soirées... madame de Sainte-Suzanne, qui vous adorait?...

LÉOPOLD.

Et qui me fut infidèle...

DESROSOIRS.

C'était pour moi qu'elle n'aimait pas, et qui certes suis loin de vous valoir ; mais elle avait une envie démesurée de paraître à Longchamps dans une calèche que vous ne pou-

viez alors lui donner... et je lui prêtai pour ce jour-là la mienne, qui était neuve, brillante, magnifique.

LÉOPOLD.

Parbleu! une imagination pareille! une tête comme celle-là! c'est possible; mais toute autre femme...

DESROSOIRS.

Une autre femme a d'autres ambitions, d'autres idées, d'autres fantaisies qu'on peut exploiter : le tout est de les connaître pour en profiter; et, comme je vous l'ai dit... c'est mon état... je n'en ai pas d'autre.

LÉOPOLD.

Achevez alors, je vous en conjure, achevez cette confidence.

DESROSOIRS.

Je ne le puis; elle ne vous avancerait à rien; mais je peux, dans votre intérêt, vous en faire une autre, fruit de mes observations.

LÉOPOLD.

Et laquelle?

DESROSOIRS.

C'est que, pendant que vous vous occupez inutilement d'une femme froide, insensible, indifférente, qui jamais ne pensera à vous, il en est ici une autre, jeune, tendre, naïve, qui vous aime.

LÉOPOLD.

Eh! qui donc? mon Dieu

DESROSOIRS.

La sœur de madame Dulistel... cette jeune Cœlie...

LÉOPOLD.

Que dites-vous!

DESROSOIRS.

Vous n'en saviez rien... ni elle non plus; mais moi, spectateur désintéressé, il y a un siècle que je me suis aperçu...

LÉOPOLD.

De son amitié pour moi?

DESROSOIRS.

Non, non, je m'y connais trop bien; c'est de l'amour l'amour pur et candide d'une jeune fille, ce premier, ce véritable amour... que nous autres observateurs avons si rarement l'occasion de signaler dans le monde! Et vous pourriez hésiter!... Ah! mon cher ami, si j'étais à votre place...

LÉOPOLD, avec impatience.

Oui, mais vous n'y êtes pas.

DESROSOIRS.

Malheureusement! mais je vous réponds que c'est la femme qui vous convient; même franchise, mêmes illusions... Épousez, mon cher ami, épousez... et regardez-moi comme l'ami de la maison, c'est tout ce que je vous demande.

LÉOPOLD.

Bien obligé!

DESROSOIRS.

Eh! c'est ce cher Dulistel et sa femme.

LÉOPOLD, avec dépit.

Sa femme! Ah! je ne puis maîtriser mon trouble.

SCÈNE VIII.

LÉOPOLD, DESROSOIRS, ALBERTINE, en robe de matin très élégante, DULISTEL, VICTOR.

DULISTEL, entrant en se disputant avec Victor.

Comment! voilà deux heures que je sonne M. Victor, et l'on me répond qu'il est sorti pour ses affaires!

VICTOR.

Dame! monsieur...

DULISTEL.

Est-ce que je te paye pour cela, morbleu! Et me faire mettre en colère... me troubler, m'interrompre au milieu de mon opération sur les fonds d'Haïti!

ALBERTINE, à Dulistel.

Mon ami!...

VICTOR.

Je viens de chez un homme de notre pays, qui m'a apporté ma part dans la succession de notre cousin... Voyez plutôt... une succession de deux mille francs!... quel bonheur!

ALBERTINE, à son mari, en souriant.

Allons, mon ami, il faut avoir quelque égard à la douleur d'un héritier.

VICTOR.

Madame est bien bonne!...

ALBERTINE.

Et puis, il ne faut pas que cela vous empêche d'apercevoir vos meilleurs amis... M. Léopold... M. Desrosoirs, qui nous attendaient ici, à ce que m'a dit Cœlie.

DULISTEL, passant devant Desrosoirs, d'un air dégagé.

Bonjour, Desrosoirs. (Allant d'un air affectueux à Léopold.) Bon jour, mon cher ami; vous venez m'apporter des nouvelles de notre département? Avons-nous des chances pour l'élection?

LÉOPOLD.

Oui, colonel; vous en jugerez vous-même par ces lettres.

DULISTEL.

Vous êtes d'une obligeance! (A Victor.) Et mon cabriolet, est-il prêt?

VICTOR.

Non, monsieur... vous n'aviez rien dit.

DULISTEL.

Morbleu! est-ce que vous ne deviez pas le deviner?... est-ce qu'il ne faut pas que j'aille à la Bourse? Mais allez donc, et qu'on m'avertisse dès qu'on aura attelé.

ALBERTINE.

Ce sera l'affaire de vingt minutes.

DULISTEL.

Mais vingt minutes de retard sont peut-être vingt centimes de perte!

ALBERTINE.

Et votre déjeuner que vous oubliez...

DULISTEL.

Qu'importe!... à la guerre comme à la guerre... est-ce qu'on déjeune quand on est dans les affaires?...

ALBERTINE, à Victor.

Servez toujours... (A Dulistel.) pour vous du moins, car moi, j'ai pris mon chocolat. (Le domestique sort.) Ah! mon Dieu! j'oubliais... Puisque vous allez à la Bourse, mon ami, j'ai chez moi des fonds, dont je vous prie de vous charger.

DULISTEL.

Des fonds! eh! lesquels?

ALBERTINE.

Quarante mille francs que M. Archambaud, votre notaire, m'a remis hier en votre absence : la dot de ma sœur, que vous devez placer en rentes de Naples.

DULISTEL.

Pas aujourd'hui... je n'aurai pas le temps.

ALBERTINE.

Je ne me soucie cependant pas de les garder dans mon secrétaire.

DULISTEL.

Tantôt, à mon retour, je vous les demanderai. (A Léopold.)

Vous, mon cher ami, qui ne savez que faire de vos fonds... vous devriez prendre de l'Haïti.

LÉOPOLD.

Merci, monsieur ; je me trouve déjà trop riche.

DULISTEL.

Prenez alors de la rente d'Espagne, c'est ce qu'il vous faut. Nous parlerons de cela et de nos élections, ce soir, à notre réunion, car nous en avons une, nous avons un concert, ma femme le veut, nous n'en sortons pas : les invitations et les soirées m'accablent ; hier encore... quel ennui ! à ce bal où il a fallu conduire madame, j'ai été accaparé par ce vieux général qui me parle toujours de guerre et de campagnes ; c'est si fastidieux... et si mauvais genre !... Une fois qu'il est dans sa bataille d'Austerlitz !...

LÉOPOLD.

Une belle époque, colonel !

DULISTEL, vivement.

Oui !... c'est le seul moment où la rente se soit élevée à 82. Elle n'a jamais été plus haut sous l'empereur... C'est étonnant !

DESROSOIRS.

C'était cependant là le bon temps !

DULISTEL, d'un air de mépris.

Oui, de jolies spéculations à faire !... (A Albertine.) Des spéculations dans votre genre... car hier soir, à ce bal, j'ai trouvé madame établie, non pas à une contredanse, mais à une table de bouillotte, entourée de jeunes gens charmants, avec qui elle perdait de la meilleure grâce du monde.

ALBERTINE.

Eh bien, qu'importe ? En fait d'argent, n'en avez-vous pas assez ?...

DULISTEL.

Non, madame !... car nous vivons dans un temps où c'est la seule puissance réelle, positive et raisonnable.

LÉOPOLD.

Raisonnable!...

DULISTEL.

Oui, monsieur; aujourd'hui, en 1834, qu'est-ce que la noblesse, qu'est-ce que la naissance?... qui en veut?... personne!... De l'argent, c'est différent : tout le monde en demande. Gens en place, sous-préfets, préfets, ministres... qu'est-ce que vous voulez? des honneurs, des dignités? Non, de l'argent! et la preuve : supprimez les traitements, vous supprimez l'ambition.

LÉOPOLD.

Permettez! cependant... il y a des gens...

DULISTEL.

Qui crient contre la fortune... c'est vrai. Quels sont-ils? Des amateurs qui n'en ont pas, et qui veulent en avoir.

SCÈNE IX.

LÉOPOLD, DESROSOIRS, DULISTEL, ALBERTINE COELIE, sortant de la porte à droite.

COELIE.

Le thé est prêt; je viens de le faire.

DULISTEL.

C'est bien heureux!... Desrosoirs, déjeunes-tu?

DESROSOIRS.

Toujours! je suis venu pour cela; car, moi qui ne suis pas comme toi dans les affaires, j'ai le bonheur de mourir de faim. (A Albertine.) Je venais aussi vous rendre compte des commissions dont vous m'avez chargé. Mais, dans ce moment, impossible! avec un mari qui est pressé, avec mon estomac qui est pressé aussi!... Mais si je savais l'instant où madame sera visible?...

ALBERTINE.

Tantôt, à une heure!... Je n'y serai que pour vous!

COELIE, à Dulistel, et regardant Léopold qui fait un geste d'impatience.

Et M. Léopold, que vous n'invitez pas.

LÉOPOLD.

Je vous rends grâce!... j'ai déjeuné!

DESROSOIRS, à demi-voix.

Très-bien! pour rester en tête à tête.

LÉOPOLD, de même.

Monsieur!...

DESROSOIRS, de même.

Il n'y a pas de mal!

DULISTEL.

Eh bien, Desrosoirs... quand tu voudras?... Je te préviens d'abord que je déjeune toujours en dix minutes.

(Il entre le premier dans la salle à manger, à droite.)

DESROSOIRS, le suivant.

Comme Napoléon!... Vous autres grands hommes, vous êtes expéditifs... Moi, c'est différent; il me faut le temps. (Il fait passer devant lui Cœlie, qu'il salue, et revient à Albertine.) Adieu, madame, à une heure : je serai exact.

(Il sort par la porte à droite, après que Cœlie a passé devant lui.)

SCÈNE X.

ALBERTINE, LÉOPOLD.

LÉOPOLD, après un instant de silence.

M. Desrosoirs est bien heureux d'avoir ainsi votre amitié, votre confiance.

ALBERTINE.

Eh! mais, un homme de son âge... où est le mal? Je pense d'ailleurs qu'il les mérite.

LÉOPOLD.

Je ne dis pas le contraire... Mais n'est-il pas des amis à

vous, plus anciens et non moins dévoués peut-être, qui auraient aussi des droits à faire valoir?

ALBERTINE.

Parmi les anciens amis, je ne vois que vous, Léopold, et peut-être serait-il peu convenable... (Geste de Léopold.) non, j'ai voulu dire dangereux... pour moi, sans doute... non pour vous...

LÉOPOLD.

Dangereux! Et en quoi donc, madame?

ALBERTINE.

Je ne sais... D'abord les jeunes gens sont volontiers indiscrets.

LÉOPOLD.

Je ne pense pas vous avoir donné lieu de le supposer.

ALBERTINE, souriant.

Mais je ne pense pas non plus vous avoir donné lieu de l'être.

LÉOPOLD, piqué.

Peut-être, madame; et si je racontais à d'autres qu'à vous ce dont j'ai été témoin... ce matin... Petite-Rue-Saint-Roch, nº 7.

ALBERTINE, troublée.

Monsieur, que voulez-vous dire?

LÉOPOLD.

Eh! mais, remettez-vous, madame... Et par grâce, par pitié, cachez-moi ce trouble, qui confirme tous mes soupçons...

ALBERTINE, vivement.

Des soupçons!...

LEOPOLD.

Ah! c'est mieux que cela... Et puissiez-vous n'éprouver jamais les tourments que j'ai ressentis lorsque ce matin, seul sur le boulevard, rêvant à une personne en qui est mon

existence tout entière... il me sembla soudain l'apercevoir passer près de moi dans une voiture de place! Erreur! illusion sans doute! je me le disais; et cependant, comme malgré moi-même, et le cœur oppressé de je ne sais quel pressentiment, je suis cette voiture, qui s'arrête au coin de la rue Poissonnière et de la Petite-Rue-Saint-Roch. Une femme en descend... et ce voile, ce manteau... Ne tremblez pas, madame, cela peut appartenir à tout le monde. Mais ce qui n'était qu'à elle... c'était cette grâce, cette tournure, cette démarche que je reconnaîtrais entre mille!... Je voulais fuir, le ciel m'en est témoin, et je ne sais comment je me trouvai sur ses pas.

ALBERTINE.

Monsieur!...

LÉOPOLD.

Pour veiller sur elle sans doute! Une allée étroite, obscure... un escalier tortueux... et, au troisième... oui, c'était au troisième!... cette porte... ah! je tremblais d'inquiétude... bientôt ce fut de rage. Un jeune homme assez bien mis... en frac bleu... est venu ouvrir... Je l'ai aperçu au moment où la porte se refermait... Et quand la crainte d'un éclat m'a seule empêché de briser cette porte, quand, redoutant de succomber à cette horrible tentation, j'ai fui, hors de moi, éperdu, cachant à tous les yeux le supplice que j'éprouvais, vous vous défiez de moi, de ma discrétion, de mon amitié!... Ah! madame!

ALBERTINE.

En vérité, monsieur, voilà un récit qui m'a paru si intéressant, que je n'ai pas voulu vous interrompre dans ce roman... (Mouvement de Léopold.) roman historique, si vous le voulez, et dont les détails peuvent être vrais, excepté le nom de l'héroïne, car ce n'est pas moi.

LÉOPOLD.

Que dites-vous?

ALBERTINE.

Non, monsieur, quelque flatteur qu'il soit pour mon amour-propre de se persuader que partout vous croyez me voir, une telle illusion pourrait amener des conséquences trop dangereuses... dans ce moment, par exemple ; et je me hâte de vous désabuser et de vous déclarer qu'aujourd'hui vous ne m'avez pas vue dans la rue dont vous me parlez, par la raison infiniment simple que je n'y suis point allée et que je n'y connais personne !

LÉOPOLD.

Il serait possible !... Vous n'y connaissez personne ? Et cependant tout à l'heure, lorsque je parlais, ce trouble que j'ai cru remarquer...

ALBERTINE.

Oh ! je dois convenir que le commencement de votre récit m'avait un peu troublée, un peu effrayée, car il est vrai qu'à l'insu de mon mari et de ma sœur je suis sortie ce matin.

LÉOPOLD, vivement.

Vous voyez bien.

ALBERTINE.

Pour me rendre chez un peintre célèbre qui demeure à côté d'ici, près de notre hôtel.

LÉOPOLD.

Grand Dieu !

ALBERTINE.

Une surprise que je réserve à ma sœur pour après-demain, le jour de sa fête.

LÉOPOLD, confus.

Ah ! madame !

ALBERTINE.

Après cela, monsieur, il est tout naturel que vous ne me croyiez pas sur parole. Il ne tient qu'à vous d'interroger mon peintre, et surtout mon portrait, dont le témoignage aura peut-être plus de pouvoir que le mien !

LÉOPOLD.

Pardon!... pardon!... C'est m'accabler! Et maintenant que je me rappelle, que je compare, comment se peut-il que dans ma folie, dans mon délire?... Mais je vous aurais vue comme je vous vois en ce moment, que je n'aurais pas dû en croire mes yeux; à plus forte raison quand je n'avais d'autre preuve, d'autre certitude, que cet instinct défiant et jaloux dont je rougis maintenant!... Oui, c'est moi qui suis coupable, puisque j'ai pu douter de vous!

ALBERTINE.

Pas un mot de plus!.... Voici ma sœur et mon mari!

SCÈNE XI.

DULISTEL, sortant le premier de la salle à manger, DESROSOIRS, ALBERTINE, CŒLIE, LÉOPOLD, VICTOR, qui reste au fond du théâtre.

DULISTEL, à Desrosoirs qui entre derrière lui.

Si tu veux que je t'emmène... finis-en!

DESROSOIRS.

Un déjeuner brusqué ne valut jamais rien! Et, puisque ton cabriolet est prêt, tu me jetteras en face de la Bourse, à la Porte chinoise, où j'ai des emplettes à faire pour quelques-unes de mes clientes.

DULISTEL.

Comme tu voudras. (Cherchant sur le secrétaire.) Mes bordereaux et mon portefeuille!... mes gants, mon chapeau!

COELIE montre à Victor, qui les présente à son maître, les gants et le chapeau placés sur une chaise.

Ils sont là, colonel! (A part.) Dieu! que cela donne de mal, le départ d'un guerrier pour la Bourse! (A Dulistel qui va pour sortir.) Et ma sœur que vous n'embrassez pas?

DULISTEL, embrassant sa femme.

C'est vrai !... Adieu, chère amie !

DESROSOIRS, à Dulistel.

Et tes bordereaux ?

(Dulistel revient prendre sur le secrétaire les papiers qu'il avait laissés.)

CŒLIE, vivement, à Albertine.

Ah ! mon Dieu ! ma sœur, j'oubliais... Victor m'a dit que quelqu'un demandait à te parler en particulier.

ALBERTINE, souriant.

A moi ?

VICTOR, s'avançant entre Albertine et Léopold.

Oui, madame, un jeune homme... qui n'a pas voulu dire son nom.

ALBERTINE.

Ah !... et pourquoi ?

VICTOR.

Il prétend que vous saurez ce que c'est, et qu'il vient de la Petite-Rue-Saint-Roch, nº 7.

LÉOPOLD, regardant Albertine avec indignation.

Ciel !...

ALBERTINE, troublée.

Oui... en effet !... Je sais pour quel motif !... Je vais le recevoir. (A Dulistel, qui sort avec Desrosoirs et Victor.) Adieu, mon ami !

DULISTEL, entraînant Desrosoirs.

Allons, partons !

(Ils sortent.)

ALBERTINE, regardant Léopold avec embarras.

J'espère qu'aujourd'hui, à notre soirée, nous aurons le plaisir de voir M. de Mondeville ?

LÉOPOLD, sèchement.

Non, madame, je ne pourrai.

COELIE, tristement.

Quel dommage !

ALBERTINE.

Eh ! pourquoi donc ?

LÉOPOLD, sévèrement.

Je vais vous le dire, madame, si vous voulez !

ALBERTINE, effrayée et regardant Cœlie.

Pas maintenant !

LÉOPOLD, avec amertume.

C'est juste ! on vous attend ; et, plus tard, je craindrais encore d'être indiscret ; car vous avez accordé une audience à M. Desrosoirs.

ALBERTINE, avec embarras.

C'est vrai, pour quelques instants... Mais tantôt, à deux heures, je serais charmée... aujourd'hui comme toujours, de recevoir votre visite. (D'un ton à moitié suppliant.) Puis-je y compter ?

LÉOPOLD, après avoir hésité un instant.

Je viendrai, madame.

(Il salue Albertine, qui sort vivement par la porte à gauche.)

SCÈNE XII.

LÉOPOLD, COELIE.

COELIE.

Eh bien ! avez-vous découvert quelque chose ?

LÉOPOLD.

Non... non... rien encore ! Elle espère en vain m'abuser... (A part.) Il n'y a plus de doute ; et j'aurai du moins le plaisir de la confondre !

(Il sort brusquement, sans regarder Cœlie, qui s'arrête au milieu d'une révérence qu'elle lui faisait.)

COELIE.

Comment !... il part sans me regarder, sans me saluer !... Est-ce que, lui aussi, il va à la Bourse?

(Elle rentre dans l'appartement à gauche.)

ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

COELIE, VICTOR, entrant par la porte à droite.

VICTOR.

Oui, mademoiselle, c'est votre maître de chant. J'ai entendu sa voiture qui entrait dans la cour; car il vient faire des roulades en voiture ! Un musicien en cabriolet ! (A part.) Et nous autres derrière ! ça fait mal !

COELIE.

J'y vais, car nous avons ce soir concert, et on me fera peut-être joüer mon air varié.

VICTOR.

Pardon, mademoiselle, de vous arrêter. Si ça ne vous dérangeait pas, j'aurais quelque chose à vous demander.

COELIE.

Parle vite !

VICTOR.

C'est au sujet de la succession qui m'est arrivée !... Ça me tourmente, ça me rend malheureux ! je ne sais qu'en faire. Quand je n'étais qu'un pauvre diable, je ne pensais à rien ; mais maintenant que je suis riche, que j'ai deux mille francs, c'est tout naturel, je voudrais...

COELIE, riant.

En avoir quatre !

VICTOR.

Ou davantage. Ils disent tous que c'est possible ; que ça se voit tous les jours, que monsieur n'en fait jamais d'autres, parce qu'il connaît ces messieurs qui font gagner de l'argent à tout le monde, et qu'on nomme, je crois, des agents de change, des gens bien respectables ! Il y en a un qui vient souvent ici, et je n'ose jamais lui parler... mais si mademoiselle voulait lui dire deux mots pour moi ?

COELIE.

Est-ce qu'il m'écouterait ? est-ce que j'entends rien à tout cela ?... Aussi je te conseille de chercher pour tes capitaux un autre placement.

VICTOR.

Je n'en connais qu'un, où jusqu'à présent je mettais toutes mes économies.

COELIE.

Eh ! lequel ?

VICTOR.

La loterie.

COELIE.

Fi donc !

VICTOR.

C'est ce que je dis ! c'est bon pour le peuple, pour les gens sans fortune ! Et puis, une institution si immorale !... On y perd toujours, et moi je veux gagner.

COELIE.

Eh bien, alors, crois-moi, porte cela à la Caisse d'épargne.

VICTOR.

Cela doublera-t-il ma succession ?

COELIE.

Non, mais cela t'empêchera de la perdre.

VICTOR, *hésitant.*

Vous croyez ?

COELIE.

Du reste, fais comme tu voudras.

VICTOR.

Oui, mademoiselle, je suivrai vos avis : mais on n'ouvre la Caisse d'épargne que le dimanche ; c'est aujourd'hui mardi, et d'ici là... si je passe devant quelque bureau... je me connais... il y a le 50 et le 42 que je nourris depuis si longtemps...

COELIE.

Eh bien !... où en veux-tu venir ?

VICTOR.

Que si mademoiselle voulait bien me garder ma succession jusqu'à dimanche, ça me rendrait un grand service.

COELIE, *prenant les deux billets qu'il lui présente.*

Si ce n'est que cela... bien volontiers ! (*Apercevant Albertine.*) C'est ma sœur !...

(*Albertine entre, va à son secrétaire qu'elle ouvre, et se met à écrire.*)

VICTOR.

Je m'en vais. (*A part, en soupirant.*) Quel dommage cependant !... (*Montrant Cœlie.*) Si elle ou madame avait voulu parler pour moi !... Mais les maîtres sont tous de même !... Ils ne veulent jamais qu'on devienne riche, parce qu'ils n'auraient plus personne pour monter derrière leur voiture.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

ALBERTINE, *toujours devant son secrétaire,* COELIE.

ALBERTINE, *écrivant.*

Je ne m'y retrouve plus !... C'est insupportable !... Je n'entendrai jamais rien au calcul.

COELIE, s'approchant d'elle.

Comme tu es occupée !

ALBERTINE.

Ah ! c'est toi !... Ton maître de chant t'attend au salon.

COELIE.

Je vais le trouver. (Montrant les papiers qu'elle tient à la main.) Mais, moi qui n'ai pas de secrétaire, serre-moi cela.

ALBERTINE, toujours assise.

Qu'est-ce que c'est ?

COELIE.

Deux mille francs que M. Victor m'a priée de lui garder. (Montrant le secrétaire.) Je vais les mettre là.

ALBERTINE.

Comme tu voudras.

COELIE.

Tiens !... à droite, sur ces papiers...

(Elle se penche pour les regarder.)

ALBERTINE, souriant et se levant.

Ces papiers... Ils sont à toi : c'est ta dot.

COELIE.

Ma dot ! (Soupirant.) Ah ! vous ne risquez rien de la garder longtemps !

ALBERTINE.

Eh ! pourquoi donc ?

COELIE.

Parce que je ne pense guère à me marier !

ALBERTINE.

D'autres peut-être y pensent pour toi ! Et si mes idées, si mes espérances peuvent se réaliser...

COELIE.

Que veux-tu dire ?

ALBERTINE.

Oui! .. j'ai besoin de te voir heureuse. C'est là mon bonheur à moi !

COELIE.

Ma sœur !...

ALBERTINE.

Laisse-moi ! c'est M. Desrosoirs.

COELIE, en s'en allant et montrant le secrétaire.

Ma dot ! Ah bien oui !... Il s'agit bien de cela !

(Elle sort.)

SCÈNE III.

DESROSOIRS, ALBERTINE.

ALBERTINE.

Vous voilà enfin !

DESROSOIRS.

Nous sommes seuls ?...

ALBERTINE.

Oui ; mon mari est à la Bourse et ma sœur à sa leçon de piano.

DESROSOIRS.

Eh bien ! comment nous trouvons-nous aujourd'hui ?

ALBERTINE.

Mal !... J'ai passé une nuit pénible, et ce matin l'aventure la plus fâcheuse, la plus contrariante... Je vous dirai cela. Donnez-moi d'abord des nouvelles.

DESROSOIRS.

Excellentes ! Tout va à merveille.

ALBERTINE.

En vérité ?

DESROSOIRS.

Et cela ne fera qu'augmenter, c'est l'avis général.

ALBERTINE.

Ah! que vous me rendez heureuse! je respire! Il me tarde tant de sortir de tout cela, de redevenir ce que j'étais! car, voyez-vous, mon ami, je ne me reconnais plus, ce n'est plus moi, je n'existe plus!

DESROSOIRS.

Quelle folie de vous inquiéter ainsi!

ALBERTINE.

M'inquiéter!... Vous appelez cela une inquiétude! mais c'est un supplice, un tourment affreux; et, quand je pense comment, sans m'en douter ni m'en apercevoir, je suis arrivée là... C'est inconcevable! c'est un rêve!... Et qui accuser? personne!... pas même moi, car c'était d'abord dans l'intention la plus pure, la plus louable...

DESROSOIRS.

En vérité!

ALBERTINE.

C'est toujours comme cela!... Nous autres femmes, ce sont les bonnes intentions qui nous perdent, parce que celles-là, on ne s'en défie pas, on s'y abandonne... et elles vous conduisent souvent bien plus loin qu'on ne voulait aller! Moi, par exemple, unie à un homme que j'aurais voulu, et que, hélas! je ne pouvais aimer, je me suis dit : Du moins je n'aimerai personne. Fidèle à mes devoirs, je resterai, pour tout le monde, froide et insensible... On l'est toujours quand on le veut bien. Je le serai, je le promets...

DESROSOIRS.

Promesse que vous avez tenue; et vous y avez quelque mérite, car, je vous vois encore, à votre entrée dans le monde!... Lorsque l'on crut s'apercevoir de l'indifférence de votre mari, de tous côtés les prétentions s'élevèrent.

ALBERTINE.

Oui, l'on aurait dit d'une veuve, tant j'étais entourée de soins, d'hommages, d'adorateurs. J'avais fini par en voir partout... Et tenez... vous-même tout le premier.

DESROSOIRS.

Moi!...

ALBERTINE.

Oui, mon ami, j'en conviens à ma honte; dans cette amitié assidue dont vous m'entouriez, il m'avait semblé entrevoir quelques intentions de galanterie, quelques projets de séduction. J'étais folle... Aussi je vous dit tout, et je vous demande pardon de mes soupçons.

DESROSOIRS, souriant d'un air embarrassé.

Prenez garde... Ils ne sont peut-être pas aussi injustes que vous pensez!

ALBERTINE, de même.

Du tout; j'ai confiance, et vous me soutiendriez maintenant le contraire... que je ne vous croirais pas. (Lui prenant les mains.) Vous êtes mon ami, mon meilleur ami, celui à qui je peux ouvrir mon âme tout entière... car de vous, je le sais, je n'ai rien à craindre.

DESROSOIRS, faisant la grimace.

Vous êtes bien bonne...

ALBERTINE.

Tout le monde, par malheur, n'était pas comme vous, et dans le nombre de mes adorateurs il s'en trouvait un... jeune, riche, aimable... Tout cela n'était pas une raison pour qu'on y fît attention. Mais il y avait là encore un autre danger plus grand et surtout bien rare... un amour réel, véritable, dont il ne m'avait jamais parlé! ce qui fait peut-être que je l'avais deviné tout de suite... Aussi, de toutes les puissances de mon âme, je m'efforçais de l'éviter, de le fuir, et je pensais toute la journée aux moyens de l'oublier.

DESROSOIRS, souriant.

Vraiment !

ALBERTINE.

Je vous l'atteste... c'était mon plus grand désir. Mais que c'était difficile ! Et comment y parvenir, lorsque partout sur mes pas je le rencontrais, triste et silencieux, dans le salon où j'entrais, dans la loge où je venais de me placer !... il était là, je le voyais... et plus encore quand il n'y était pas. Enfin, un soir, en arrivant dans un bal où j'espérais qu'il ne serait pas invité... la première personne que j'aperçois... c'est Léopold... Ah mon Dieu !... je ne voulais pas le nommer !... mais c'était lui, c'était bien lui qui m'invitait d'un air si respectueux... qu'irritée contre moi-même, contre lui, contre tout le monde... je le refusai ; je déclarai que je ne danserais pas de la soirée ; que j'étais souffrante... indisposée... que sais-je ?... Je disais vrai, et me voilà, pendant tout le bal, réfugiée dans le salon où l'on ne dansait pas et où l'on jouait. Voyant mon ennui et mon désœuvrement, on m'offre à une table d'écarté une place que je m'empresse d'accepter, trop heureuse de m'occuper et d'attendre ainsi minuit qui semblait ne devoir jamais arriver ! D'abord, distraite et inattentive, je gagnai sans le vouloir... sans y penser... le sort continuait à me favoriser, et une veine aussi prononcée avait attiré autour de nous une foule de joueurs qui engagent des paris pour ou contre moi ; l'importance qu'ils y attachent me force à y en attacher moi-même... Me voilà attentive à mon jeu, en suivant toutes les chances, craignant de perdre... enchantée de gagner, encouragée par les applaudissements de mes partners, et j'étais en grand bénéfice quand la pendule sonna...

DESROSOIRS.

Minuit !...

ALBERTINE.

Non... deux heures du matin ! Le temps s'était écoulé avec une telle rapidité, que j'avais tout oublié... même lui ! oui, pour la première fois depuis un an j'étais restée trois heures

sans penser à lui, sans m'occuper de lui; j'étais ravie... j'étais heureuse, j'avais donc un moyen de me soustraire à son image, d'échapper à son amour qui me poursuivait sans cesse! Et ce moyen de salut... je l'avoue, je m'y livrai avec joie, avec ardeur; chaque soir me retrouvait près de cette table verte, ma distraction, mon espoir, mon bonheur, que j'aimai d'abord par reconnaissance... et bientôt par habitude, par goût... que vous dirai-je?... Chose inouïe, inconcevable!... tout entière à ces alternatives d'espérance et de crainte qui faisaient battre mon cœur, j'éprouvais là des émotions délirantes, inconnues... d'autant plus vives... qu'il fallait les cacher... qu'elles avaient tout le charme d'une passion mystérieuse, tout le bonheur d'un amour satisfait... oui, c'était du bonheur... c'était du moins le seul dont mon cœur fût alors susceptible! Mais bientôt il me sembla insuffisant; je n'entendais parler ici que de spéculations... de jeu sur les rentes, de gens qui en un jour, en une heure, s'enrichissaient! Mon mari lui-même passait sa vie dans ces combinaisons hasardeuses; il faisait en grand, le matin, ce que je faisais, le soir, en petit; et moi, à qui tout réussissait... je voulus à mon tour tenter la fortune; je vous confiai en secret mes bénéfices du jeu... et je ne reviens pas encore du bonheur qui a d'abord semblé nous favoriser.

DESROSOIRS.

Quinze mille francs en trois mois.

ALBERTINE.

C'était superbe!... J'étais trop riche!... je ne savais que faire de ces trésors qui, pour moi, m'étaient inutiles; mais je me disais : Si je pouvais les doubler... les tripler... cela formerait une dot à ma sœur, qui pour toute fortune n'a que quarante mille francs; et, sans rien demander à mon mari, je pourrais la marier, l'établir... je me voyais la cause de son bonheur... C'est cette idée-là qui m'a jetée de nouveau dans ces chances fatales d'où je voudrais... dont je ne puis maintenant me retirer! Que de jours d'inquiétudes et d'angoisses!

que de nuits sans sommeil ! Et le plus terrible, c'est que cette fièvre continuelle use et dessèche l'âme; c'est qu'on devient insensible à tout; c'est qu'on ne désire plus rien que ces émotions mêmes qui vous torturent, qui vous brisent, mais qui sont devenues un besoin, et sans lesquelles on ne peut vivre ! Si encore on pouvait s'y livrer tout entière !... Mais renfermer tout cela en soi-même, faire les honneurs de son salon, sourire à son mari, à ses amis, à des indifférents... sourire quand une main de fer vous presse le cœur !... Et puis le soir, quand je rentre chez moi, quand cette fièvre ardente qui me soutenait est tombée ainsi que mon courage, je sens là un vide affreux qui me fait peur... je souffre... je pleure et je me repens !... Ah ! mon ami, je suis bien malheureuse !

DESROSOIRS.

Eh ! pourquoi donc ?... Notre nouvelle spéculation est immanquable; depuis dix jours que nous jouons à la hausse... la hausse continue, et cette fois la fortune nous dédommagera de ses rigueurs passées.

ALBERTINE.

Je n'y crois plus maintenant ; rien ne me réussit, je perds tous les soirs ; hier encore à cette bouillotte...

DESROSOIRS.

Vraiment !

ALBERTINE.

Oui, cet élégant, ce vicomte Dermilly était venu se poser en attitude à côté de ma chaise... il me porte toujours malheur... Je suis sûre de perdre quand il est là ! et perdre sur parole !... Devoir à Saint-Elme, un fat qui m'aimait, qui avait osé me le dire ! Aussi, il me tardait de m'acquitter ! Je suis sortie ce matin, j'ai été vendre en secret mes derniers diamants, dont le prix a servi à payer Saint-Elme... Mais, par malheur, j'ai été rencontrée par Léopold, à qui j'ai essayé en

vain de donner le change, et j'aime mieux tout lui avouer, tout lui dire.

DESROSOIRS.

Y pensez-vous !

ALBERTINE.

Pourquoi pas?... Il n'est plus pour moi qu'un ami, et je puis me confier à sa discrétion comme à la vôtre.

DESROSOIRS.

Quelle imprudence!... donner à ce jeune homme qui vous aime encore des armes contre vous!... des armes dont il peut abuser...

ALBERTINE.

Jamais!... Vous ne le connaissez pas !

DESROSOIRS.

Mais moi, qui, à cause de votre mari, ne veux pas paraître là-dedans... C'est mon secret autant que le vôtre.

ALBERTINE.

Eh bien ! je ne lui dirai rien, je vous le jure. Mais hâtons-nous de tout finir, de tout réaliser, et, puisque la hausse continue... puisque nous gagnons...

DESROSOIRS.

Oui, madame.

ALBERTINE.

Gagnons-nous beaucoup ?

DESROSOIRS.

Mais, si vous attendez la fin du mois, c'est-à-dire encore deux jours, nous pouvons, à ce que dit Defrène, mon agent de change, réaliser net cinquante mille francs de bénéfice.

ALBERTINE, *avec joie.*

Cinquante mille francs!

DESROSOIRS.

A moins que vous ne préfériez gagner bien moins et vendre aujourd'hui même.

ALBERTINE, après un instant d'hésitation.

Attendons deux jours... Dites-le à Defrène. En votre nom, comme à l'ordinaire... Je m'en rapporte à vous !

DESROSOIRS.

Fiez-vous à mon amitié, qui s'exposerait à tout plutôt que de vous compromettre... Vous ne savez pas à quel point je vous suis dévoué...

ALBERTINE.

Si... vous m'en avez donné tant de preuves, que je serais bien ingrate d'en douter.

DESROSOIRS.

Ah ! ce mot-là seul me suffit. Oui, mon amie... mon aimable amie... croyez bien que toujours... Dieu ! l'on vient !...

SCÈNE IV.

DESROSOIRS, ALBERTINE, LÉOPOLD.

DESROSOIRS.

Monsieur Léopold !... déjà !

LÉOPOLD, apercevant Desrosoirs.

Encore ! il ne la quitte donc jamais !

DESROSOIRS.

Adieu, madame. (Bas à Albertine.) Je vais transmettre à Defrène vos ordres exprès, et je viendrai vous en apprendre le résultat. (Haut à Léopold.) Adieu, mon jeune ami... je vous laisse.

(Il sort en regardant Léopold d'un air railleur.)

SCÈNE V.

ALBERTINE, LÉOPOLD, qui s'est tenu à l'écart.

LÉOPOLD, à part.

Depuis deux heures il est avec elle... et il avait encore à lui parler à voix basse!...

ALBERTINE.

Je vous remercie, monsieur, de votre exactitude.

LÉOPOLD.

C'est vous, madame, qui avez paru désirer cet entretien... Sans cela, et de moi-même... je ne me serais pas permis de me présenter chez vous.

ALBERTINE.

Eh! pourquoi donc?

LÉOPOLD.

Je vous en prie, madame, ne me le demandez pas... le silence que je garde est encore une preuve de mon dévouement pour vous.

ALBERTINE.

Je le vois!... vous avez le droit de m'accuser... de me croire coupable, et je le suis beaucoup en effet, puisque j'ai été obligée de vous tromper, de vous cacher la vérité... Mais cependant cette vérité n'est pas telle qu'elle doive m'enlever votre estime et vous donner sur moi et sur mon honneur des soupçons auxquels je ne me résignerai jamais.

LÉOPOLD.

Moi, des soupçons?...

ALBERTINE.

Je les devine! et j'y répondrai d'un mot : Je vous jure, Léopold, que le mystère que vous avez pu remarquer dans ma conduite ne tient à aucun secret de cœur. (Avec dignité.)

Je vous jure que je n'aime personne, que je suis fidèle à mon mari!... Me croyez-vous?

LÉOPOLD, la regardant.

Vous croire!... Oui, il y a dans cette voix un accent de vérité que je suis digne de comprendre... et maintenant je me mépriserais moi-même si je vous soupçonnais encore...

ALBERTINE, lui tendant la main.

Je vous remercie... (Avec émotion.) Cependant vous sentez bien que, si vous l'exigez... je vais tout vous dire... Mais, je l'avoue, ce sera bien cruel... il m'en coûtera beaucoup... et j'aimerais mieux que vous fussiez assez généreux pour ne pas l'exiger...

LÉOPOLD.

Je n'exige rien, je ne veux rien! Vous n'aimez personne, c'est tout ce que je demande. Ce mot suffit à mon amitié!... Si vous saviez comme on est malheureux de voir déchoir ce qu'on avait placé si haut dans son estime, de renoncer à l'objet de son culte, de son adoration!... (Mouvement d'Albertine.) Oui, madame, oui, je ne vous apprends rien de nouveau... Cet amour, dont je ne vous ai jamais parlé, vous le connaissez aussi bien que moi... avant moi peut-être; et, sans en être convenus, nous nous entendions, moi pour souffrir, et vous pour n'en rien voir!

ALBERTINE.

Oui, Léopold, oui .. Je ne jouerai ici ni la surprise ni la colère... je sais ce que vaut un attachement tel que le vôtre. Mille autres femmes seraient fières de l'inspirer, de le partager peut-être... Moi, je ne le peux! telle est ma destinée; tel est le sort que moi-même je me suis fait... Et ce que je vais vous dire va vous paraître bien mal... Mais il me semble que j'aurais été moins malheureuse... (Rêvant.) Oui, vraiment, j'aurais peut-être mieux fait de vous aimer... (Vivement et se reprenant.) Pas maintenant... ce n'est plus possible... Il ne peut plus y avoir que de l'amitié entre nous. Une amitié de

sœur... c'est ce que je vous demande, c'est ce que je réclame.

LÉOPOLD.

Ah!... c'est trop de bontés!... Vous voulez aujourd'hui me rendre trop heureux, et prenez garde, quand on n'y est pas habitué!... car il est une remarque que j'ai faite depuis quelque temps... et sur laquelle je voudrais bien interroger cette amitié que vous daignez me promettre.

ALBERTINE.

Qu'est-ce donc?

LÉOPOLD.

Dites-moi pourquoi je vous vois un jour bonne, aimable, enchanteresse, comme aujourd'hui, comme en ce moment, par exemple; et puis le lendemain... que dis-je? l'instant d'après, vous devenez bizarre, capricieuse, humoriste, et même colère.

ALBERTINE, réfléchissant.

Quoi! vous avez remarqué?...

LÉOPOLD, vivement.

L'amant ne s'en serait jamais aperçu... Mais ici c'est l'ami qui parle...

ALBERTINE, réfléchissant.

Oui, vous avez raison.

LÉOPOLD.

Et d'où vient cette inégalité d'humeur qu'autrefois vous n'aviez jamais?...

ALBERTINE.

Ah!... cela tient à des motifs... que je voudrais... et que je n'ose vous confier... Je ne l'oserai jamais!...

LÉOPOLD, la regardant avec émotion.

O ciel!... qu'est-ce que cela signifie, et que dois-je croire?...

ALBERTINE.

C'est mon mari...

SCÈNE VI.

ALBERTINE, DULISTEL, LÉOPOLD.

DULISTEL, riant.

Admirable... admirable!... Bien joué, morbleu!... Ah!... ah!...

ALBERTINE.

Eh! mon Dieu! monsieur, qu'avez-vous donc? Voici la première fois de l'année que je vous vois rire!...

DULISTEL.

C'est que je reviens de la Bourse!

LÉOPOLD.

C'est donc bien gai?

DULISTEL, riant toujours.

Oui... aujourd'hui... une aventure délicieuse!... un coup de théâtre!... Vous savez qu'au milieu du mois les fonds, qui depuis longtemps s'étaient tenus calmes, avaient pris soudain un mouvement ascensionnel?

LÉOPOLD, froidement.

Je n'en savais rien.

ALBERTINE, vivement.

Oui, l'on était en hausse... Eh bien?

LÉOPOLD.

Ah! vous le saviez...

ALBERTINE, se reprenant.

Pour l'avoir entendu dire à mon mari, qui ne parle que de cela... (Avec impatience.) Eh bien, monsieur?

DULISTEL.

Eh bien! madame, depuis quelque temps mes affaires avaient pris une tournure assez inquiétante; il fallait pour les relever porter un grand coup, et c'est moi et ces mes-

sieurs qui nous étions entendus en secret pour prendre la rente à 101. Nos achats l'ont fait monter successivement à 104,50.

ALBERTINE.

C'est là qu'elle a fermé hier. (Vivement.) Vous me l'avez dit du moins en dînant.

DULISTEL.

C'est possible!... mais ce matin, voilà le meilleur; elle était arrivée d'elle-même, commencement de bourse, à 105,50.

ALBERTINE.

Quel bonheur!...

DULISTEL.

Je le crois bien; car, soudain, et au moment où l'on s'y attendait le moins, nous vendons tous ensemble, tous à la fois, et nous réalisons en une minute un immense bénéfice... ce qui a fait, il est vrai, dégringoler la rente de trois francs.

ALBERTINE.

O ciel!... et ceux qui jouaient à la hausse?

DULISTEL.

Déroute complète.

ALBERTINE.

Ah! mon Dieu! trois francs de baisse!

DULISTEL.

Qu'est-ce que ça fait?... puisque je gagne!... Vous voilà tout effrayée... Vous ne comprenez donc pas?... Ce sont les autres qui perdent... Mais moi, je gagne!... je gagne beaucoup... (Riant.) Les femmes n'entendent rien aux affaires... (Prenant Léopold.) Mais vous, mon cher ami, vous concevez que trois francs... trois francs de différence quand on opère sur des masses... ce qui est venu bien à point, car mon opération d'Haïti tournait mal.

LÉOPOLD.

Et vous vouliez ce matin m'y associer!

DULISTEL.

Du tout !

LÉOPOLD.

Si, vraiment !

DULISTEL.

Que voulez-vous ?... entre amis... et puis c'est une chance ; à la guerre comme à la guerre... je rentre dans mon cabinet, faire ma balance de la semaine... Ne vous dérangez pas, je vous laisse avec ma femme !

SCÈNE VII.

LÉOPOLD, ALBERTINE.

ALBERTINE, à part, et se jetant dans un fauteuil.

Et Desrosoirs qui ne revient pas !...

LÉOPOLD.

A merveille ! puisqu'il nous laisse, reprenons, de grâce, la conversation que son arrivée avait interrompue.

ALBERTINE, avec impatience.

C'est bien... dans un autre moment.

LÉOPOLD.

Non pas... vous voulez éloigner l'explication.

ALBERTINE.

Moi !... une explication !... et à quel propos... et sur quel sujet ?

LÉOPOLD.

Eh ! mon Dieu ! en quoi vous ai-je offensée ?... et d'où vient un tel changement ?

ALBERTINE.

Un changement !... et où voyez-vous cela ?

LÉOPOLD.

Mais en tout; dans vos traits, dans vos discours... dans l'émotion de votre voix... dans l'agitation où vous êtes, et dont je cherche en vain la cause.

ALBERTINE.

Et qui vous dit, monsieur, qu'elle en ait une?

LÉOPOLD.

A coup sûr elle en a une; sinon, je vais croire, comme je vous le disais tout à l'heure, que c'est un de ces caprices soudains... un de ces moments d'humeur dont mon amitié se plaignait.

ALBERTINE.

Et quand il serait vrai?... quand je serais aussi bizarre, capricieuse... insupportable, que vous voulez bien le supposer... croyez-vous que ces questions, ce flegme, ce sang-froid, soient bien propres à me calmer?... En vérité, il est des gens qui ne comprennent, qui ne devinent rien.

LÉOPOLD.

Eh! comment voulez-vous que je devine un pareil secret?

ALBERTINE.

Ce secret cependant n'est pas difficile à pénétrer... c'est que je veux être seule... c'est que votre présence m'irrite... m'agace... m'impatiente.

LÉOPOLD.

O ciel!... c'est à moi que vous parlez ainsi... à un ami!...

ALBERTINE.

Eh! mon Dieu! parlez moins de votre amitié, et donnez-m'en des preuves!

LÉOPOLD, vivement.

Et lesquelles exigez-vous?... parlez!

ALBERTINE.

Je vous l'ai déjà dit... que vous me laissiez... que vous sortiez.

LÉOPOLD.

Est-ce bien vous que j'entends ? vous qui me renvoyez, qui me chassez !... Ce n'est pas votre cœur qui a dicté un pareil arrêt, et je ne veux y voir qu'un instant d'humeur et de dépit.

ALBERTINE.

De l'humeur... du dépit... Non, monsieur... je suis calme... je suis de sang-froid... et puisque vous m'avez si bien dit mes défauts... je vous dirai les vôtres ; je vous dirai que ce qu'il y a de plus insoutenable et de plus ridicule à la fois, c'est de vouloir gratifier les gens malgré eux de conseils qu'ils ne demandent pas, d'une présence qui les fatigue, et d'une amitié à laquelle ils renoncent.

LÉOPOLD.

C'en est trop !... et je serais le dernier des hommes, je m'avilirais à mes propres yeux, si, après un pareil outrage, je pouvais conserver encore des sentiments que j'abjure, et que je sais le moyen d'oublier à jamais... Oui, madame... oui, à l'instant même... je vous prouverai qu'il en est d'autres qui plus que vous méritent ma tendresse.

ALBERTINE.

Eh ! monsieur !...

LÉOPOLD.

Mais ce n'est pas à vous, qui ne m'êtes plus rien, c'est à votre mari... que je veux et que je dois confier mes projets.

(Il sort par la porte à gauche, qui conduit au cabinet de M. Dulistel.)

SCÈNE VIII.

ALBERTINE.

Enfin il est parti !... je ne sais pas ce que je lui ai dit ; mais, si je l'ai fâché, si je l'ai mis en colère... tant mieux : je ne serai pas seule en colère ! car j'éprouvais, depuis un

quart d'heure, des mouvements de dépit et de fureur... que sa présence irritait encore... Ils réussissent tous!... Ils gagnent tous!... jusqu'à mon mari... Il n'y a que moi... moi seule, que la fortune semble poursuivre!... Ah! j'en pleurerais de rage... ma tête est en feu! je brûle... j'ai la fièvre... et Desrosoirs qui ne revient pas! Qu'ont-ils fait?... que se passe-t-il?... Si je pouvais le savoir... si je pouvais y courir?... Mais non... moi! une femme! il faut rester ici pour mourir d'inquiétude! Les hommes sont bien heureux!... ils sont là du moins! ils peuvent se ruiner eux-mêmes!... ils savent leur sort!... ils n'ont pas comme moi à compter les instants ni ces minutes d'attente qui abrégent ma vie!... Et si on venait... si on me voyait dans cet état... je suis affreuse, j'en suis sûre!... (Arrangeant ses cheveux devant la glace qui est au-dessus de la cheminée.) Mon Dieu!... mon Dieu! Si je puis sortir de l'embarras où je me trouve... si mon mari, si le monde n'en savent rien, je ne jouerai plus... je ne jouerai jamais!... je le promets... je le jure... et le ciel qui m'entend viendra à mon aide... Eh! mon Dieu oui! tout espoir n'est pas perdu... je suis là comme une folle... je me désespère... je perds la tête... et sans doute mon agent de change aura fait comme mon mari... il n'aura pas tenu compte de mes ordres. Voyant cette baisse subite... au lieu d'attendre deux jours encore... il aura vendu sur-le-champ... n'importe à quel prix... nous gagnerons moins, voilà tout... mais nous gagnerons encore... c'est cela même... j'en suis sûre.

(Apercevant Desrosoirs.)

SCÈNE IX.

ALBERTINE, DESROSOIRS.

ALBERTINE, courant à lui.

Ah! c'est vous, mon ami! eh bien! quel bénéfice?... est-ce trente mille francs?

DESROSOIRS.

Non, madame...

ALBERTINE.

Ce n'est que vingt-cinq?... (Le regardant avec anxiété.) Non... pas même... ô mon Dieu!... ce n'est donc que dix-huit... j'en étais sûre... j'ai toujours joué de malheur.

DESROSOIRS.

De malheur... ah! oui, madame... car au moment où l'on s'y attendait le moins... une baisse effroyable...

ALBERTINE, vivement.

Je le sais; mon mari me l'a dit. Aussi Defrène a vendu... n'est-ce pas?

DESROSOIRS.

Non, madame!...

ALBERTINE.

O ciel!...

DESROSOIRS.

Les ordres que vous m'avez donnés et que je venais de lui transmettre lui prescrivaient formellement d'attendre fin du mois.

ALBERTINE.

Eh! qu'importe!... ne devait-il pas de lui-même deviner et comprendre?... Mais demandez donc du tact, de l'esprit, de l'intelligence à ces gens de finance! Grâce à lui, nous voilà en perte, et de combien? ne craignez pas de me le dire... je suis calme, je suis de sang-froid.

DESROSOIRS.

Eh! mais, vous perdez à peu près ce que nous espérions gagner...

ALBERTINE.

Grand Dieu!... cinquante mille francs?...

DESROSOIRS.

Tout compris, avec les droits, et cætera, que sais-je?...

ALBERTINE.

Cinquante mille francs ! je dois une pareille somme ! moi ! une femme !... Mon cher Desrosoirs, mon ami, mon seul ami, mon confident, comment faire ?... que devenir ?

DESROSOIRS.

Je ne sais... Il faut le temps de chercher cette somme... de se la procurer... ce que je ferai dès demain, je l'espère bien ; mais c'est que Defrène, votre agent de change, veut de l'argent dès ce soir... à l'instant.

ALBERTINE.

Est-il possible !... un pareil procédé !...

DESROSOIRS.

Écoutez donc ! des bruits sinistres se répandent... on dit qu'à la sortie de la Bourse deux ou trois de ses confrères ont pris la fuite... lui-même n'est pas déjà trop bien dans ses affaires... Dans ces cas-là, on prend ses sûretés... ses précautions.

ALBERTINE.

Mais se défier de moi... ou plutôt de vous qui me serviez d'intermédiaire !...

DESROSOIRS.

Il y a bien quelques raisons... Comme je ne voulais pas vous nommer, et que moi, tout le monde sait que je ne joue pas à la Bourse, je lui avais donné à entendre, mais sans rien affirmer, que les ordres que je lui transmettais venaient en secret de votre mari... mon ami intime... un grand capitaliste... c'était tout naturel ; mais aujourd'hui qu'il a vu que cette débâcle venait de la compagnie des banquiers dont M. Dulistel fait partie... cela lui a donné des doutes, des inquiétudes... il veut qu'on lui paye sur-le-champ la différence... qui, comme je vous l'ai dit, est de cinquante mille francs... sinon il va venir ici, chez votre mari, pour savoir ce que cela veut dire.

ALBERTINE.

O ciel... une pareille explication.

DESROSOIRS.

Il m'en a menacé.

ALBERTINE.

C'est fait de moi !... je suis perdue !... Comment empêcher cette visite et l'éclat qui doit s'ensuivre ? comment surtout gagner du temps ?

DESROSOIRS.

Silence !... c'est Dulistel.

SCÈNE X.

ALBERTINE, DESROSOIRS, DULISTEL.

DULISTEL, un crayon à la main.

Cela fait bien pour ma part... de bénéfice net, cent soixante-deux mille francs... quatre-vingt-cinq centimes... Il est fâcheux que ces messieurs en aient touché autant... cela m'aurait fait pour moi seul... (Se retournant et apercevant Albertine.) Ah ! vous voilà, madame ; je viens d'apprendre une nouvelle... qui m'a un peu surpris, j'en conviens...

ALBERTINE.

O ciel !...

DULISTEL, calculant toujours.

Cela aurait fait... (A Albertine.) Et qui vous concerne... vous et moi.

ALBERTINE, bas à Desrosoirs.

Il sait tout !

DESROSOIRS.

Eh ! non... il ne serait pas si tranquille.

ALBERTINE, s'avançant en tremblant.

Et puis-je savoir, monsieur, quelle est cette nouvelle ?

(Dulistel, sans lui répondre, lui fait signe de la main de ne pas l'interrompre, et se remet à calculer.)

ALBERTINE, avec impatience, et le tirant par le bras.

Qu'est-ce donc ? répondez-moi !...

DULISTEL, de même.

Eh ! tout à l'heure... quand j'aurai achevé... vous m'avez troublé dans mon opération.

(Il s'assied à droite et écrit avec son crayon.)

SCÈNE XI.

ALBERTINE, DESROSOIRS, VICTOR, DULISTEL, toujours assis à droite.

VICTOR.

Monsieur !... monsieur !... un agent de change !

DULISTEL.

Le mien ?

VICTOR, de même.

Non, encore un autre, qui est là dans votre antichambre... M. Defrêne.

ALBERTINE, à part.

Defrêne ! plus d'espoir !

DESROSOIRS, de même.

C'est lui.

VICTOR.

Il demande à voir monsieur.

DULISTEL.

Defrêne... à cette heure-ci, nous n'avons pas d'affaires ensemble ! d'ailleurs il est invité à ma soirée ; nous nous verrons tantôt.

VICTOR.

Il dit que c'est très-pressé ! qu'il faut qu'il parle à l'instant même à monsieur.

DULISTEL, avec impatience.

Priez-le d'attendre dans le salon, et qu'on ne me dérange plus !

VICTOR.

J'y vais, monsieur ; et pour qu'il ne s'ennuie pas, je lui ferai la conversation.

(Il sort.)

ALBERTINE, à part.

Encore un instant... quelques minutes, et tout est fini, je suis perdue !... (Montrant Desrosoirs.) Demain, et grâce à lui, j'aurai trouvé les moyens d'emprunter... de me procurer cette somme ; mais d'ici là... (Courant au secrétaire.) Ah ! (Y prenant des papiers qu'elle donne à Desrosoirs.) Tenez... tenez, mon ami... portez-lui vite...

DESROSOIRS.

Qu'est-ce donc ?

ALBERTINE.

Tout ce que j'ai là, quarante-deux mille francs... Allez, tâchez qu'il se contente de cette somme, et surtout qu'il parte !

DESROSOIRS.

Soyez tranquille... je m'en charge !...

(Desrosoirs sort.)

ALBERTINE.

Je respire... Dieu !... Léopold !

SCÈNE XII.

ALBERTINE, DULISTEL, LÉOPOLD, sortant du cabinet à gauche.

LÉOPOLD, froidement et à demi-voix à Albertine.

Pardon, madame, de paraitre ici... sans vos ordres... monsieur votre mari vous a dit le motif qui m'y faisait rester encore ?

ALBERTINE.

Non... monsieur ; il est là plongé dans ses calculs.

LÉOPOLD, à Dulistel, qui est toujours à droite et qui écrit.

Comment, monsieur, vous n'avez pas fait part à madame de la demande que j'ai eu l'honneur de vous faire ?...

DULISTEL.

Plus qu'un chiffre, et j'ai fini... (Toujours le crayon à la main et repassant ce qu'il vient d'écrire.) Oui... chère amie... M. Léopold de Mondeville nous demande en mariage mademoiselle Cœlie, ma belle-sœur...

ALBERTINE.

O ciel !...

LÉOPOLD, l'examinant.

D'où vient ce trouble ?

DULISTEL.

Comme son tuteur, vous sentez que j'ai dit oui... un beau parti, un jeune homme qui a du crédit dans le département où je veux être député, et puis un amoureux qui est pressé ; car il voulait terminer à l'instant même... il fallait envoyer chez mon notaire pour rédiger les conditions, et je l'ai décidé, non sans peine, à attendre jusqu'à ce soir.

ALBERTINE, à son mari.

Ce soir !... Mais vous savez, monsieur, que ma sœur...

DULISTEL.

Est presque sans fortune... il le sait, je le lui ai dit. (*Corrigeant son papier.*) C'est un huit au lieu d'un sept... Je lui ai dit que toute sa dot consistait dans les quarante mille francs que tu avais là dans ton secrétaire, et que tu peux me remettre...

ALBERTINE, *à part.*

Je me sens mourir...

DULISTEL, *calculant toujours.*

Ou remettre ce soir au prétendu lui-même, en signant le contrat...

ALBERTINE, *pâle et tremblante.*

Ce soir...

DULISTEL.

C'est lui qui l'a voulu ainsi ; et, puisque nous avons une soirée, elle servira à quelque chose.

LÉOPOLD, *qui a toujours observé Albertine.*

Monsieur... elle se trouve mal !...

DULISTEL.

ui donc?

LÉOPOLD, *courant à Albertine.*

Votre femme...

ALBERTINE, *brusquement.*

Non, monsieur... non, ce n'est rien... un étourdissement... un éblouissement... je me trouve à merveille.

DULISTEL, *avec impatience.*

Eh! madame... je ne sais plus ce que j'ai retenu... et il me faut recommencer ma colonne.

(*Il remonte le théâtre, et Léopold, qui était à gauche du spectateur, passe à la droite en regardant Albertine, qui vient de s'asseoir près du secrétaire.*)

LÉOPOLD, *regardant Albertine.*

Un pareil trouble à l'annonce de ce mariage... me serais-je

abusé ?... et, sans se l'avouer à elle-même, m'aimerait-elle ?... Oui, oui, c'est cela, et cette demande que je viens de faire... (Se rapprochant de Dulistel, qui ne l'écoute pas.) Il faut tout rompre, monsieur... Dieu ! c'est Cœlie !

SCÈNE XIII.

ALBERTINE, CŒLIE, DULISTEL, LÉOPOLD.

DULISTEL.

Ah ! vous voilà, mademoiselle ; arrivez, arrivez, il est question de vous...

COELIE.

De moi !... et comment cela ?

LÉOPOLD, vivement à Dulistel et à voix basse.

Silence... monsieur... pas un mot devant elle de mes projets.

DULISTEL, de même.

Eh pourquoi donc ?

LÉOPOLD, avec embarras et regardant toujours Albertine.

Pourquoi ?... mais c'est que je veux... lui apprendre moi-même...

DULISTEL.

Vous qui tout à l'heure étiez si pressé !... En tout cas, vous aurez le temps. (Haut.) Car nous le gardons à dîner... il le faut, et pour cause.

COELIE.

Une bonne idée que vous avez là !

DULISTEL.

N'est-il pas vrai ?... Et quant à vous, petite sœur, je vous conseille pour ce soir de vous faire belle, et de ne rien négliger...

CŒLIE, étonnée.

Moi!... me faire belle!

LÉOPOLD, bas à Dulistel.

Monsieur!... de grâce!

CŒLIE, les regardant tous.

Ah çà!... qu'est-ce qu'il y a donc... à qui fait-on une surprise?... ils ont tous un air gêné et mal à leur aise!... est-ce que ce serait votre fête?...

DULISTEL.

Du tout, ce n'est pas la mienne!... (Bas à Léopold.) Je ne dis rien... (Haut.) Je dis seulement qu'aujourd'hui tout va bien, tout nous réussit. Et à l'occasion de bonnes nouvelles. nous voulons qu'on soit gai, n'est-il pas vrai, ma femme? (Albertine, qui rêvait et s'était assise, se lève vivement et cherche à cacher son trouble.) Ah! mon Dieu! et Defrène qui doit m'attendre!... Je vais lui parler... de là... chez Archambaud, mon notaire... Vous, mesdames, à votre toilette... et tantôt, à six heures, rendez-vous dans la salle à manger.

(Il entraine par la porte à droite Léopold, qui voudrait toujours se rapprocher d'Albertine. Celle-ci sort par la porte à gauche avec Cœlie, qui les regarde tous d'un air étonné.)

ACTE TROISIÈME

Un boudoir élégant. Trois portes au fond, donnant sur un salon. Portes à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉOPOLD, DULISTEL.

DULISTEL, assis sur un canapé et tenant un contrat à la main.

Vous lui reconnaissez donc cinquante mille écus de dot ?...

LÉOPOLD, debout, et regardant vers la porte à gauche.

Oui, monsieur... (A part.) Si je pouvais lui parler seul un instant... avant que l'on arrivât !

DULISTEL.

Cet article-là ne souffre de votre part aucune difficulté ?...

LÉOPOLD.

Aucune. Mais nous sommes à discuter les articles d'un contrat dans ce boudoir, où tout le monde peut entrer ; et, demain, dans votre cabinet, ce serait plus convenable.

DULISTEL.

Demain !... Ah çà, mon cher ami, l'amour vous fait perdre la tête... nous le signons ce soir à onze heures ; c'est vous qui l'avez demandé... Et, pour ce qui est d'être dérangé, ce n'est pas à craindre ; nous sortons de table, ces dames sont à leur toilette et en auront pour longtemps. Revenons donc au contrat.

LÉOPOLD, à part.

Ah ! quel supplice ! et qu'ai-je fait ?

DULISTEL.

Vous sentez bien que j'aurais pu donner une dot à ma belle-sœur, si ce n'était mon opération d'Haïti qui absorbe tous mes capitaux. C'est une chose terrible que les affaires ; nous autres capitalistes nous sommes malheureux ; nous ne pouvons jamais faire de bien, jamais !... tandis que vous, quelle différence ! vous faites le bonheur d'une jeune personne sans fortune, celui de sa famille, vous contribuez par votre influence à la nomination d'un beau-frère qui, grâce à vous...

LÉOPOLD.

Sera député, je l'espère bien.

DULISTEL.

J'ai des droits.

LÉOPOLD.

Vous êtes colonel !

DULISTEL.

Je suis millionnaire !... c'est le fruit de quinze ans de travaux dont le pays me doit quelque reconnaissance. Aussi, je vous le dis franchement, je compte sur vous, et je suis charmé de cette alliance. Mais ce qu'il y a de bien étonnant, c'est que ma femme... je ne sais ce qu'elle a contre vous... mais ce mariage ne lui plaît pas, ne lui convient pas.

LÉOPOLD, avec joie.

Vraiment !

DULISTEL.

C'est évident. Elle était pendant tout le dîner d'une humeur étonnante ; et quand, devant Cœlie, qui ne se doute encore de rien, elle s'est mise à parler contre les maris qui sont insensibles, personnels, égoïstes, ça m'a fait rire... c'était pour vous.

LÉOPOLD.

Vous croyez ?...

DULISTEL.

Pour effrayer sa sœur, et la prévenir contre le mariage ; mais rassurez-vous ; que cela plaise ou non à ma femme, Cœlie est ma pupille, et je vais dès ce soir lui ordonner...

LÉOPOLD, vivement.

Non, je vous en supplie en grâce, ne lui en parlez pas encore.

DULISTEL.

Pas encore !... vous ne pouvez cependant pas l'épouser sans le lui dire ?

LÉOPOLD.

Aussi je ne vous demande qu'une heure. Je veux, avant de me déclarer, savoir d'elle-même... (Vivement.) Car enfin, écoutez donc... si elle ne voulait pas, si elle ne m'aimait pas...

DULISTEL.

Eh ! mon Dieu ! s'il fallait s'inquiéter de tout cela, on ne se marierait jamais.

LÉOPOLD.

Que voulez-vous?... j'y tiens!... une heure encore sans lui rien dire !...

DULISTEL.

Soit.

LÉOPOLD, à part.

D'ici-là, si je ne puis parler à Albertine, je lui écrirai du moins. (Haut.) Et quant à ce contrat que vous avez rédigé avec le notaire, ne vous donnez pas la peine de me le lire. J'aime mieux en parcourir seul les articles, et si j'avais là une plume et de l'encre...

DULISTEL, lui montrant la porte à droite.

Ici, dans ce petit salon, vous trouverez ce qu'il vous faudra ; mettez vos observations en marge, et en une heure le

troisième clerc d'Archambaud, mon notaire, aura tout recopié pour ce soir.

LÉOPOLD.

Soyez tranquille... (A part.) Allons lui écrire, et remettons mon sort entre ses mains!

(Il sort par la porte à droite.)

SCÈNE II.

DULISTEL, puis CŒLIE.

DULISTEL.

C'est, le diable m'emporte! un héros de roman... un paladin... Si celui-là entend jamais les affaires!... il fait bien de se marier, il n'est bon qu'à cela... Ah! voici l'autre héroïne... Déjà prête, ma chère belle-sœur!

CŒLIE.

Je ne suis jamais longue à ma toilette.

DULISTEL.

C'est que vous n'êtes pas coquette.

CŒLIE.

Peut-être bien, mais à quoi bon?... je n'ai besoin de plaire à personne.

DULISTEL.

Il ne faut pas dire cela ce soir!... (A part.) Je puis bien, sans manquer à ma parole, lui parler avec adresse, vaguement, et en général... (Haut.) Cœlie... venez donc ici!

CŒLIE.

Quel air de finesse et de mystère! Est-ce que vous avez une confidence à me faire?

DULISTEL.

C'est possible : que diriez-vous si l'on vous proposait de vous marier?

COELIE.

Est-ce étonnant!... et vous aussi! Voilà précisément la question que ma sœur m'a faite il y a une heure.

DULISTEL.

Et que lui avez-vous répondu?... eh bien?...

COELIE, après un instant de silence.

Que je ne voulais pas!... et alors elle m'a embrassée avec joie!...

DULISTEL.

Elle vous a embrassée?...

COELIE.

Oui, vraiment! et je craignais que vous n'en fissiez autant. Voilà pourquoi j'hésitais à répondre.

DULISTEL, avec colère.

Il s'agit bien de cela!... il vous sied bien de refuser, de faire la fière, à vous qui êtes sans fortune, qui n'avez rien. Et pourquoi ne voulez-vous pas?... pourquoi refusez-vous votre bonheur?

COELIE, reculant avec effroi.

Ah! mon Dieu!... il me fait peur... (Tremblante.) Parce que je n'aime pas les maris méchants... qui se mettent en colère... et, comme je ne vois que cela tous les jours, j'aime mieux renoncer au bonheur... et ne pas me marier...

DULISTEL.

Silence donc!

COELIE, à haute voix.

J'aime mieux rester fille!...

DULISTEL, à demi-voix.

Voulez-vous ne pas parler si haut!

COELIE.

Ah! mon Dieu!

DULISTEL, à part et la prenant par la main.

Si près de ce petit salon d'où l'on peut tout entendre!... (L'emmenant de l'autre côté à gauche, et à voix basse.) Savez-vous, imprudente que vous êtes, qu'un superbe parti se présente pour vous en ce moment?...

COELIE.

Peu m'importe!

DULISTEL.

Qu'un jeune homme qui tient à être aimé pour lui-même... vous demande en mariage?...

COELIE.

Je n'en veux pas!

DULISTEL.

Que ce jeune homme est M. Léopold de Mondeville?...

COELIE, poussant un cri en mettant la main sur son cœur, et toute tremblante de joie.

Ah!... qu'avez-vous dit?... est-ce bien vrai?... répétez encore, répétez ce nom-là...

DULISTEL.

Léopold!

COELIE, vivement.

Je veux bien... mon beau-frère... je veux bien...

DULISTEL.

Vous savez s'il est riche!...

COELIE, vivement.

Je ne tiens pas aux richesses...

DULISTEL.

Et il vous reconnaît une dot de cinquante mille écus.

COELIE, de même et sans l'écouter.

C'est égal!... je veux bien!... Quoi! c'est lui, vous en êtes bien sûr?... O mon Dieu!... mon Dieu!... je suis folle... je perds la tête... c'est mal!... je ne devrais pas être

contente... surtout devant quelqu'un... vous n'en direz rien... vous ne lui direz pas?

DULISTEL.

Non certainement... C'est ma femme... (A part.) Elle aura beau dire et beau faire maintenant... (Regardant Albertine, Cœlie et la porte du cabinet où est Léopold.) Je peux les laisser, je crois, tous les trois... en famille.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE III.

ALBERTINE, CŒLIE.

COELIE.

Ma sœur... ma sœur, tu ne sais pas?... viens donc vite... que je te dise... car je n'y tiens plus... j'en suffoque... Embrasse-moi d'abord.

ALBERTINE.

Qu'est-ce donc?...

LÉOPOLD entr'ouvrant la porte du cabinet à droite et apercevant Albertine.

C'est elle... mais Cœlie est encore là... attendons!

(Il referme la porte, qui reste tout contre.)

COELIE, qui vient d'embrasser sa sœur.

On me demande en mariage...

ALBERTINE, froidement.

Puisque tu es décidée à refuser...

COELIE, avec joie.

Mais c'est que c'est Léopold...

ALBERTINE, froidement.

Qu'importe?... tu m'as dit que tu ne voulais pas de mari...

COELIE, avec effusion.

Je ne voulais que lui; et, comme c'était impossible, j'étais décidée à refuser tous les partis, à ne jamais me marier pour

continuer à l'aimer toute seule! Mais que je pleurais, que j'étais malheureuse, quand je me disais : Lui, il faudra bien qu'il épouse quelqu'un!... il a tant de bonnes qualités, tant de mérite! et puis cette maudite fortune qui était venue par là-dessus... Le jour j'étais gaie... indifférente... on ne s'apercevait de rien! Qui fait attention à une jeune fille?... personne!... (A demi-voix.) Mais dès que j'étais seule, ma sœur, j'étais avec lui... il ne me quittait pas, je ne rêvais qu'à lui.

ALBERTINE, avec effroi.

O ciel! ..

COELIE.

C'est bien mal!... je le sais, je m'en accusais, je me le reprochais sans cesse: et si tu savais quels tourments de renfermer dans son cœur un secret qu'on n'ose avouer à personne, et qu'on voudrait se cacher à soi-même!... Mais désormais je puis le dire à toi, à tout le monde... même à lui!... non, pas maintenant... oh! bien sûr! et dût-il m'accuser d'indifférence... il n'en saura rien, il ne s'en doutera pas; mais, une fois sa femme, quel bonheur de lui dire : *Je vous aime!* Et penser que ce bonheur-là n'est plus un crime, que c'est permis!... que c'est un devoir... ah! ma sœur, il y a de quoi perdre la raison.

ALBERTINE, souriant avec effort.

Cela commence!...

COELIE.

C'est vrai! et s'il me voyait ainsi, il romprait le mariage! (Regardant Albertine.) Eh! mais, qu'as-tu donc? tu ne partages pas ma joie... tu es troublée... inquiète?...

ALBERTINE.

Oui... j'en conviens... et si l'espèce d'enivrement où je te vois pouvait laisser encore quelque place dans ton cœur à ton amitié pour moi...

COELIE.

Oh! toujours... toujours, quoi qu'il arrive!...

ALBERTINE.

Je te dirais : Si tu veux me rendre un grand service.... un service d'où dépend mon bonheur... et le tien... car tu ne serais pas heureuse en voyant mes tourments et mes craintes...

COELIE.

Des craintes!... et sur qui?... Parle ; que veux-tu de moi? que faut-il faire?

ALBERTINE.

As-tu vu Léopold?... T'a-t-il fait sa demande?

COELIE, tristement.

Mon Dieu non! pas encore!... il paraît qu'il n'a parlé qu'à mon beau-frère!

ALBERTINE.

Eh bien! tout à l'heure... ce soir probablement il se déclarera...

COELIE, avec joie.

Tu crois!...

ALBERTINE.

Eh bien! ce que je veux de toi... c'est de ne pas lui répondre sur-le-champ... mais d'éluder... de différer... de demander du temps... un ou deux jours seulement.

COELIE.

Mais il croira que je ne veux pas!...

ALBERTINE, avec impatience.

Eh! qu'importe?

COELIE, naïvement.

Mais c'est que je veux bien!... Et pourquoi, je t'en prie, pourquoi différer encore?

ALBERTINE.

Je veux pour toi... dans ton intérêt... prendre quelques informations indispensables... m'assurer de ton prétendu... de son caractère.

COELIE, vivement.

Il est excellent...

ALBERTINE.

C'est possible, et je le crois... mais il peut avoir quelques défauts.

COELIE, de même.

Aucun, ma sœur ; il n'en a aucun ; depuis le temps que nous le connaissons, je ne lui en ai pas vu un seul.

ALBERTINE.

Eh! mon Dieu! tous les hommes en sont là : parfaits avant le mariage, et puis à peine le contrat est-il signé...

COELIE, avec crainte.

Tu crois!...

ALBERTINE.

Enfin, je te le répète, si ce n'est pour toi... c'est pour moi, pour ma sécurité, que je te supplie en grâce de différer.

COELIE.

C'est si difficile!

ALBERTINE, vivement.

Alors, réponds-lui que cela dépend de moi, et que tu ne peux sans ma permission...

COELIE, vivement.

Mais tu permettras... n'est-ce pas?...

ALBERTINE.

Je te le jure!

COELIE.

Ce sera-t-il bien long?...

ALBERTINE.

Non... demain... après-demain!... ce soir peut-être... si je sais ce que je veux savoir.

COELIE.

Ah! tâche de savoir, je t'en prie.

ALBERTINE, avec chaleur.

Eh! je le désire plus que toi!

SCÈNE IV.

ALBERTINE, CŒLIE, VICTOR.

VICTOR, à Cœlie.

Pardon, mademoiselle...

COELIE, avec impatience.

Eh bien! qu'est-ce que tu veux?

VICTOR.

Je voulais vous dire que tantôt je me suis enhardi; j'ai osé causer avec ce monsieur, qui attendait, M. Defrène... Un agent de change, qui veut bien se charger de ma succession et me la placer...

COELIE, avec impatience.

A la bonne heure!... et qu'est-ce que tu veux?

VICTOR.

Mes fonds qu'il faut lui remettre ce soir!

COELIE.

Demande à ma sœur!... c'est elle qui les a.

ALBERTINE, à part.

O ciel!... (Haut et vivement.) C'est bon... c'est bon!... tout à l'heure!... je n'ai pas le temps en ce moment!

VICTOR.

Quand madame voudra!... mais M. Defrène vient passer ici la soirée, et avant qu'il s'en aille... il faudrait...

ALBERTINE, vivement.

Cela suffit... ce soir avant dix heures. Et Desrosoirs que j'attends!... (L'apercevant.) C'est lui... (A Victor.) Va-t'en, va-t'en!... (Victor sort par la porte du fond qui est à droite. — A Cœlie.) Et toi, songe à ce que je t'ai dit.

COELIE.

Oui, ma sœur... Est-ce terrible de ne pas pouvoir aimer les gens à son aise!...

(Elle sort par la porte du fond qui est à gauche.)

SCÈNE V.

ALBERTINE, DESROSOIRS.

ALBERTINE.

Eh! arrivez donc!...

DESROSOIRS.

Eh! mon Dieu! qu'y a-t-il de nouveau?... je reçois à l'instant votre billet : « Venez, mon ami, venez de bonne heure « et avant tout le monde... je vous attendrai dans mon bou- « doir... » Nous y voilà! et vous conviendrez que seul ici... en tête à tête avec vous, on pourrait se croire en bonne fortune!...

ALBERTINE, qui pendant ces derniers mots a regardé autour d'elle.

Ah! mon ami!... je suis toute tremblante.

DESROSOIRS.

Pourquoi donc?... plus rien à craindre! Defrène prendra patience, il se contentera pour le moment des quarante-deux mille francs...

ALBERTINE.

Mais cette somme que je vous ai remise était la dot de ma sœur! et elle va se marier.

DESROSOIRS.

Avec qui donc?

ALBERTINE.

Avec Léopold.

DESROSOIRS.

Ce n'est pas possible... c'est un mariage de désespoir qui n'aura pas lieu.

ALBERTINE.

Ce soir, on signe le contrat!... C'est un miracle que mon mari ne m'ait pas encore parlé de cet argent; mais, d'un instant à l'autre, lui ou le notaire peut le demander, et que faire?... que dire?... Avouer ici, dans ce salon, devant tout le monde, que la dot de ma sœur m'était confiée... et que je l'ai perdue... comment?... au jeu!... Ah! sauvez-moi de la honte de rougir aux yeux de mon mari, de ma sœur, et surtout de Léopold, qui m'aimait, que j'ai dédaigné, et que, ce matin encore, j'ai traité indignement... Et m'humilier devant eux tous... leur demander grâce et pardon... plutôt mourir, voyez-vous! je l'aimerais mieux!

DESROSOIRS.

Y pensez-vous! Allons... allons, du calme, du sang-froid... et tâchons de raisonner un peu.

ALBERTINE.

Eh! ce n'est rien encore! sur cette somme que je vous ai donnée au hasard et sans savoir ce que je faisais... il y a deux mille francs qu'il faut rendre ce soir... à l'instant même .. Il ne me manquait plus maintenant que d'être dans la dépendance de mes gens... Ah! quelle leçon!

DESROSOIRS.

Si ce n'est que cela... rassurez-vous; ma bourse de garçon peut y suffire, et au delà; aussi je venais vous l'offrir...

(Il lui remet un petit portefeuille.)

ALBERTINE.

Ah! mon ami!... comment reconnaître jamais?...

DESROSOIRS.

Cela se trouvera : je ne suis pas pressé. J'ai comme cela beaucoup de clientes qui finissent toujours par me payer... car moi, vous le savez, je ne prête qu'aux dames! je n'ai confiance qu'en elles.

ALBERTINE.

Merci... merci mille fois... Mais comment faire pour le reste?

DESROSOIRS.

C'est fort embarrassant... parce que quarante mille francs à trouver sur-le-champ... c'est très-rare à Paris...

ALBERTINE.

A qui le dites-vous?... Après que vous nous avez quittés, et avant le dîner, j'ai fait mettre les chevaux, je suis sortie... j'ai couru chez mes meilleurs amis, des parents à qui je croyais pouvoir me confier... tous m'offraient avec empressement leurs services; mais dès qu'il s'agissait de quarante à cinquante mille francs... ils voulaient tous voir mon mari... s'entendre avec lui!

DESROSOIRS.

Vraiment!

ALBERTINE.

Les autres me parlaient de contrats... de notaire... d'hypothèques... est-ce que je sais?... et ces personnes si empressées auprès de moi... si dévouées dans un salon...

DESROSOIRS.

C'est qu'à les voir le matin ou le soir, la perspective est tout à fait différente... l'homme du monde et l'homme d'affaires sont deux êtres distincts, et pour risquer, sans garantie, une somme aussi forte...

ALBERTINE.

Sans garantie?... quand j'offre ma parole... mon billet, ma signature... n'est-ce rien ?

DESROSOIRS.

Eh! non... vous êtes en puissance de mari, votre signature n'est pas valable : c'est donc une affaire tout à fait de confiance, d'amitié, de générosité... et de la générosité, à ce prix-là, on n'en trouve guère; car les hommes, voyez-vous, je les connais, sont presque tous égoïstes... intéressés... ne faisant rien pour rien...

ALBERTINE.

Ainsi je ne trouverai personne... personne pour m'obliger?

DESROSOIRS.

Personne! c'est beaucoup dire... et en cherchant bien, nous pourrions peut-être trouver quelqu'un disposé à vous rendre ce service.

ALBERTINE.

Un étranger !...

DESROSOIRS.

Non, un ami à vous! qui accepterait votre billet, qui vous avancerait cette somme, en se gênant un peu, bien entendu, et qui, pour la lui rendre, vous donnerait tout le temps nécessaire...

ALBERTINE, vivement.

Oh! parlez-lui... dites-lui que mon amitié, ma reconnaissance...

DESROSOIRS, souriant.

Permettez!... c'est peut-être sur ce chapitre-là que vous auriez de la peine à vous entendre.

ALBERTINE.

Et pourquoi donc?

DESROSOIRS.

Si, par exemple, ce qui est possible... il vous aimait?...

ALBERTINE.

Moi!...

DESROSOIRS.

Non pas, comme cet étourdi de Léopold, de cet amour de vingt ans qui expose et compromet... mais d'un attachement mûr, discret et raisonnable comme lui!...

ALBERTINE, étonnée.

Que voulez-vous dire?...

DESROSOIRS.

Après cela, je peux me tromper, car dans le monde il y a peu d'hommes raisonnables qui aient assez d'amour pour faire une pareille folie... mais enfin je suppose qu'il y en ait un... un seul... et que cet homme-là vous dise : Malgré ma discrétion, mon dévouement, mon amitié, je n'ai aucun espoir de jamais vous plaire, car je me connais, je ne suis pas jeune, je ne suis pas beau. . j'ai un esprit fort médiocre... je n'ai qu'un seul mérite, c'est ma fortune... Il faut bien alors me servir de ce mérite-là, puisque je n'en ai pas d'autre.

ALBERTINE, s'éloignant.

Quelle indignité!

DESROSOIRS, vivement.

C'est une supposition! je n'ai pas dit que cela fût... ni surtout de qui il s'agissait... car je ne suis pour rien là-dedans. Comment voulez-vous que moi, homme du monde, indépendant et libre de tous soucis, je sois assez insensé pour me jeter dans un pareil embarras, dans des affaires d'argent, des intrigues mystérieuses qui peuvent me faire du tort, me compromettre, me brouiller avec votre mari, mon plus ancien ami... et pourquoi? pour quel avantage?

ALBERTINE.

Monsieur!...

DESROSOIRS.

Dans le monde, on fait une belle action quand on est sûr qu'on le saura, quand on vous regarde; je conçois un pareil

sacrifice pour quelques souscriptions, quelques traits de bienfaisance... cela rapporte de la considération... c'est mis dans le journal... mais ici, en secret! qui vous en remercierait? qui vous en saurait gré?

ALBERTINE, mettant sa tête dans ses mains.

Ce n'est pas possible, ce n'est pas vous que j'entends : vous ne voudrez pas renoncer à ma confiance, à mon estime, vous reviendrez à votre vrai caractère, qui est noble et désintéressé. (Écoutant.) O ciel!... on entre dans le salon. (On entend annoncer au fond dans le salon dont les portes sont fermées : Monsieur et madame de Sorigni.) Le monde qui arrive!

UN DOMESTIQUE, annonçant encore en dehors.

Monsieur Archambaud.

ALBERTINE, avec effroi.

Le notaire!

DESROSOIRS.

Qui vient pour le contrat.

ALBERTINE.

Monsieur...

DESROSOIRS, à demi-voix.

Eh bien! écoutez-moi!... je ne pourrai plus vous parler... mais avant ce soir un seul mot de vous... *non*, et je pars... *oui*, et je vous suis dévoué, et tout ce que je possède...

ALBERTINE, avec dignité, et rejetant le portefeuille qu'elle tenait.

C'en est trop! .. je ne veux rien de vous... plus rien... je repousse une amitié dont je rougis maintenant; et, quoi qu'il arrive de mon sort... quelque honte qui rejaillisse sur moi, il y en aura moins à succomber... qu'à être sauvée par vous.

DESROSOIRS, effrayé.

Que voulez-vous faire?... y pensez-vous?

ALBERTINE.

Grâce au ciel, c'est mon mari.

SCÈNE VI.

DULISTEL, sortant de la porte du fond à gauche, ALBERTINE, DESROSOIRS.

DULISTEL.

Comment, madame, vous restez ici?

ALBERTINE.

Monsieur... j'ai à vous parler...

DULISTEL.

Impossible; voici déjà du monde qui arrive au salon, MM. Defrène, Archambaud, d'autres encore; c'est votre sœur qui s'est chargée de faire les honneurs.

ALBERTINE.

A la bonne heure, car je vous ai dit, monsieur, que j'avais à vous parler, un secret à vous confier...

DESROSOIRS.

Grand Dieu!

DULISTEL.

Un secret, à moi? Alors, madame, parlez vite, car dans ce moment nous n'avons pas le temps de nous faire de longues confidences.

ALBERTINE, à part.

O mon Dieu, que j'ai peur!

DULISTEL, avec impatience.

Eh bien, madame?...

ALBERTINE, avec émotion.

Eh bien, monsieur, je vous dirai qu'une dame de mes amies... une amie intime...

DULISTEL.

Que je connais?

ALBERTINE, de même.

Oui, monsieur, beaucoup !... elle se trouve en ce moment dans un grand embarras.

DULISTEL.

J'y suis ! de l'argent qu'elle vient vous emprunter ! l'amitié n'en fait jamais d'autres... Eh bien ! madame, vous avez la pension que je vous fais pour votre toilette, vos économies ; car je ne vous refuse rien... je l'espère.

ALBERTINE.

Non, monsieur ; mais ces économies ne pourraient suffire, fussent-elles dix fois plus considérables !

DULISTEL, avec ironie.

Vraiment ! Il s'agit donc d'une somme... respectable ?..

ALBERTINE, hésitant.

Mais... près de cinquante mille francs !...

DULISTEL, souriant avec pitié.

Quelle folie !... et vous avez dit alors...

ALBERTINE.

Que je m'adresserais à vous, mon seul espoir !...

DULISTEL.

Et vous avez eu grand tort ; s'il s'était agi d'un millier d'écus, je ne dis pas ; mais avancer cinquante mille francs, je le voudrais, que peut-être je ne le pourrais pas.

ALBERTINE.

Vous, monsieur, qui aujourd'hui encore... ces gains si considérables...

DULISTEL.

Eh ! qu'importe ? connaissez-vous la véritable situation de mes affaires ? Qui vous dit que le capitaliste en apparence le plus solide n'est pas souvent lui-même, et sans que le monde s'en doute, dans la position la plus précaire et la plus terrible ?

ALBERTINE.

O ciel!...

DULISTEL.

Je n'ai que faire ici de me plaindre ou de vous alarmer... qu'il vous suffise seulement de savoir qu'un tel sacrifice m'est dans ce moment impossible.

(Il va pour sortir.)

ALBERTINE, le retenant.

Il le faut cependant... il le faut... je ne puis m'adresser qu'à vous. (A part.) Ah ! quelle honte ! (Haut.) Et quand vous saurez, monsieur, que cette amie intime, c'est...

DULISTEL, sévèrement.

Eh ! qui donc ? morbleu !

ALBERTINE.

Une femme mariée... oui, monsieur, son honneur en dépend... une somme qui ne lui appartient pas, et qu'elle a risquée sur les rentes...

DULISTEL, avec colère.

Sur les rentes !... Mais tout le monde joue donc sur les rentes, jusqu'aux femmes aussi qui s'en mêlent !... C'est bien fait ! cela leur apprendra à aller sur nos brisées ! et, si j'étais du mari, je ne donnerais pas un centime.

ALBERTINE, indignée.

Monsieur !

DESROSOIRS.

Qu'oses-tu dire ?

DULISTEL.

La vérité : une femme qui a une pareille passion ne se corrigera jamais. Si elle a joué aujourd'hui, elle jouera encore demain, après-demain, tous les jours ; et, après avoir payé dix fois, vingt fois, le mari sera obligé de faire un éclat, de se séparer ; et moi qui calcule, je me séparerais tout de suite... sur-le-champ ; on ne perdrait pas tout !... on sauverait du moins la fortune.

ALBERTINE, avec colère.

Ah! voilà qui est indigne...

DULISTEL.

A vos yeux; mais tous les gens sensés m'approuveront; je m'en rapporte à mon ami Desrosoirs. Qu'en penses-tu?

DESROSOIRS, froidement.

Écoute... dans ton intérêt, je te dirais peut-être : Donne cet argent; mais je te connais, tu ne le donneras pas.

DULISTEL.

C'est vrai.

ALBERTINE.

Ah! c'en est trop! et je ne sais ici ce qu'il y a de plus digne de ma colère ou de mon mépris. Je ne vous presse plus, monsieur; je ne demande plus rien... ni à vous ni à personne... Il y avait un cœur au monde qui pouvait vous devoir une grande reconnaissance, et, grâce à vous, il en est dégagé... il ne vous doit plus rien... Adieu.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

DULISTEL, DESROSOIRS.

DULISTEL, riant.

C'est cela... parce qu'on a de l'ordre et que l'on calcule, ça les fâche... Mais j'espère que, quand elle sera de sang-froid, elle réfléchira à ce que je viens de lui dire.

DESROSOIRS.

Je l'espère aussi, et cela ne peut manquer de produire un excellent effet. Mais voici notre jolie fiancée.

SCÈNE VIII.

CŒLIE, DULISTEL, DESROSOIRS, puis LÉOPOLD.

COELIE.

Eh bien, c'est aimable ! vous restez dans ce boudoir : on arrive de tous les côtés, et ni vous, ni ma sœur n'êtes là pour recevoir! il n'y a que moi, qui ne peux y suffire.

DESROSOIRS.

Il y a donc beaucoup de monde ?

COELIE.

Il y en a déjà trop!... J'espère cependant bien qu'il en arrivera encore... (Regardant autour d'elle.) car je ne le vois pas.

(Dulistel ouvre une des trois portes du fond ; au même instant s'ouvrent les deux autres, et l'on aperçoit le salon qui ne fait plus qu'un avec le boudoir. Le salon est rempli de monde. Des dames sont assises au fond, sur des causeuses, près de la cheminée. Des tables de jeu sont dressées. Des hommes se promènent, entourent les tables ou les canapés. Dulistel va et vient, salue tout le monde.)

COELIE, seule dans le boudoir.

Il n'y a rien d'ennuyeux comme ces grandes soirées... où il y a tant de monde... (Regardant autour d'elle.) et où on ne voit personne... (Apercevant Léopold, qui vient de sortir du cabinet à droite.) Ah !... le voici !... je suis tranquille maintenant...

(Elle remonte dans le salon et donne des ordres; Léopold s'est jeté sur le canapé à droite, sur le devant du théâtre, où il reste rêveur, la tête appuyée sur sa main.)

LÉOPOLD.

Non... je ne puis revenir encore de tout ce que j'ai entendu!... Ah ! cela mérite justice et punition... Et j'ai pu m'abuser à ce point, j'ai pu croire un instant qu'elle m'aimait!... le voile est tombé... mes yeux s'ouvrent... et je dois

l'en remercier, car pour elle j'allais sacrifier un trésor, un ange... renoncer au cœur le plus pur et le plus tendre... Ah! désormais ce sera trop peu de ma vie pour mériter un pareil amour.

DULISTEL, rentrant dans le boudoir avec Desrosoirs et Cœlie.

Savez-vous pourquoi votre sœur ne nous honore pas de sa présence?

CŒLIE.

Non, monsieur.

DULISTEL, à Desrosoirs.

J'ai déjà envoyé dans son appartement... lui dire de descendre.

CŒLIE.

J'en viens aussi.

DULISTEL.

Et que faisait-elle?

CŒLIE.

Elle écrivait.

DESROSOIRS, vivement.

Ah!... elle écrivait!...

DULISTEL.

C'est bien le moment!... les femmes ne savent rien faire à propos.

DESROSOIRS, froidement.

Qu'en sais-tu?

DULISTEL, vivement.

Eh bien! voyons! vous, Cœlie... en son absence, établissez quelques parties... une bouillotte dans ce boudoir... où l'on ne fait rien.

CŒLIE, faisant signe à des domestiques.

Oui, monsieur... (Regardant Léopold qui est toujours sur le canapé.) Il ne parle pas!... il ne dit rien!...

DESROSOIRS, regardant les domestiques qui placent deux tables.

C'est ça... une table d'écarté pour la jeunesse, et une table de bouillotte pour les sages... la vieille... l'antique bouillotte si longtemps oubliée... qui est enfin revenue en faveur. (A Dulistel.) C'est consolant pour nous... pour moi du moins.

DULISTEL.

Et en quoi?

DESROSOIRS, regardant Léopold en souriant.

Cela prouve qu'il est des moments où les anciens peuvent reprendre l'avantage.

(On a placé à gauche sur le devant du théâtre une table d'écarté ; à droite, au fond, plus près de la porte du salon, une table de bouillotte. Cœlie, qui tient des cartes à la main, en a offert à plusieurs personnes, et à Desrosoirs qui a accepté ; il ne lui en reste plus qu'une, elle s'approche de Léopold.)

COELIE, avec émotion et baissant les yeux.

Monsieur de Mondeville... veut-il accepter une carte?

LÉOPOLD, vivement et se levant du canapé.

Ah ! Cœlie !... C'est vous !

(Il lui prend la main et la mène au bord du théâtre.)

COELIE, troublée.

Ce n'est pas ma main qu'il faut prendre... c'est cette carte.

(Desrosoirs et les joueurs de bouillotte sont assis au fond du théâtre. Des jeunes gens se sont assis à la table d'écarté à gauche. Dulistel est debout rès d'eux et les regarde.)

LÉOPOLD, à Cœlie.

Merci... je ne joue jamais.

COELIE.

Je le sais bien... mais je vous voyais tout seul sur ce canapé.

LÉOPOLD.

Seul... oh ! non !... j'y étais avec vous... je pensais à vous qui êtes la meilleure et la plus aimable des femmes... (La ra

gardant.) et jolie!... Je ne conçois pas comment je ne m'en étais pas encore aperçu.

COELIE.

Comment, monsieur, c'est la première fois!...

LÉOPOLD.

Oui, j'en suis tout surpris, et charmé. Mais vrai! vous n'en aviez pas besoin, vous pouviez vous en passer, vous!... on vous aurait aimée sans cela!...

DULISTEL, à la table d'écarté à gauche.

Léopold, pariez-vous?

LÉOPOLD, remontant le théâtre.

Non!...

COELIE, à part.

Nous y voilà enfin. Comment va-t-il y venir?...

(Elle va s'asseoir sur le canapé à droite.)

LÉOPOLD, après avoir regardé autour de lui et voyant qu'on ne l'écoute pas, s'approche du canapé où vient de s'asseoir Cœlie, et lui dit à voix basse et avec chaleur.

Cœlie, voulez-vous être ma femme?... voulez-vous m'épouser?...

COELIE, étonnée.

Ah! mon Dieu!...

LÉOPOLD.

Répondez!...

COELIE.

Écoutez donc, quand on ne s'y attend pas!... c'est-à-dire, si, au contraire, je m'y attendais... mais pas si brusquement, et dans ce salon... au milieu de tout ce monde...

LÉOPOLD.

Ils ne peuvent nous entendre.

COELIE, à part.

Oh! que j'ai envie de dire oui tout de suite!... (A Léopold.)

Monsieur, ne vous fâchez pas, je vous en prie, et croyez bien que si ça ne dépendait que de moi... mais on croit ici que vous avez des défauts... on a des idées... (Vivement.) Pas moi, mais ma sœur! c'est son consentement qu'il faut demander... tout de suite, tout de suite, c'est l'essentiel.

LÉOPOLD.

Et si je le demande, si je l'obtiens dès ce soir, le vôtre, Cœlie?...

COELIE.

Oh! le mien... Cela vous inquiète-t-il beaucoup? (Geste de Léopold.) Prenez donc garde, monsieur, c'est ma sœur...

(Tous les deux se lèvent.)

SCÈNE IX.

Les Mêmes, ALBERTINE.

Albertine, à la fin de la scène précédente, a paru au fond, dans le salon; elle a salué tout le monde et est descendue dans le boudoir. Les joueurs qui sont à gauche à la table d'écarté se lèvent, saluent Albertine et s'éloignent.

LÉOPOLD, saluant aussi Albertine.

On était inquiet de votre absence, madame.

ALBERTINE.

On est bien bon... de l'avoir remarquée.

COELIE, bas à sa sœur, près de qui elle passe.

Tout va bien, il a parlé! j'ai dit que je ne voulais pas... (Se reprenant.) sans ton consentement; aussi maintenant c'est toi que cela regarde. Ne perds pas de temps.

DULISTEL, regardant la table d'écarté à gauche.

Comment, l'écarté est abandonné!... Eh bien! messieurs... Desrosoirs!...

DESROSOIRS, au fond.

Je suis à la bouillotte; je ne peux pas quitter, je gagne!...

DULISTEL.

Eh bien, une dame!... la maîtresse de la maison.

ALBERTINE.

Moi, monsieur!...

DULISTEL.

Pour le bon exemple!

ALBERTINE.

S'il le faut absolument, et pour engager la partie... (Apercevant à gauche, vis-à-vis d'elle, Victor, qui est près de Cœlie, tenant un plateau.) Ah! mon Dieu!

VICTOR, bas à Cœlie, qui est près de Léopold.

Si vous pouviez parler à madame de ces deux mille francs, je n'ose pas.

(Il s'éloigne et rentre dans le salon.)

LÉOPOLD, qui a entendu ce que vient de dire Victor.

Deux mille francs!... ah! j'ai pitié d'elle. (Il s'approche vivement de la table, et prend le fauteuil qui est vis-à-vis celui d'Albertine.) Désolé, madame, que l'on vous fasse attendre, et puisque personne ne se présente...

ALBERTINE, s'asseyant.

Monsieur Dulistel voudra-t-il mettre pour moi?

DULISTEL, qui est au fond, redescend le théâtre.

Comment donc, chère amie! toute ma caisse est à votre service, vous le savez bien, et je parie de votre côté.
(Il se tient debout près de la table d'écarté, ainsi que plusieurs jeunes gens.)

LÉOPOLD.

Je tiens tout.

COELIE.

Comment, monsieur, vous jouez?...

LÉOPOLD.

Il le faut bien.

COELIE.

Je parie alors pour vous.

LÉOPOLD.

Je mets cinq napoléons.

COELIE.

Et moi un franc.

(Dans ce moment on entend dans le premier salon le son du piano.)

DULISTEL.

Une dame au piano!... madame de Sorigni!...

(Il rentre vivement dans le salon, ainsi que les jeunes gens qui entouraient déjà la table d'écarté.)

LÉOPOLD, à Albertine.

A moins que madame ne veuille jouer davantage, les dix napoléons qu'elle a là devant elle?...

ALBERTINE, dont les yeux s'animent et brillent de plaisir.

Moi, monsieur? volontiers.

COELIE, à Léopold.

Y pensez-vous?

LÉOPOLD, donnant des cartes.

Moi j'aime à jouer gros jeu ou pas du tout. Voilà comme je suis.

COELIE.

Mais c'est très-mal, très-vilain!... vous, monsieur, qui avez l'air si calme et si raisonnable!

LÉOPOLD.

Ne tremblez-vous pas pour les capitaux que vous me confiez?

COELIE, debout et regardant de temps en temps son jeu.

Pourquoi pas?... aussi j'espère bien que vous allez jouer sagement, prudemment. (A part.) C'est étonnant! il n'a ja-

mais d'atouts... Eh ! mais, comme il s'anime... il ne fait plus attention à moi... et ces défauts dont ma sœur me parlait... est-ce que par hasard il serait joueur ?... Ah ! mon Dieu ! le billet de mille francs... (Haut.) Je ne parie plus pour vous, c'est fini. (A part.) Je l'avais bien jugé ; il est décidément joueur !... il a cette passion-là ! Et quel malheur, qu'un jeune homme qui est si bien du reste, qui a tant de bonnes qualités... tant d'instruction !... (Allant regarder.) Mais c'est qu'il ne sait pas même le jeu. On n'a jamais vu ne pas demander des cartes avec un jeu pareil... Mais, monsieur, on n'écarte pas les rois d'atout...

LÉOPOLD, brusquement.

Qu'est-ce que c'est ?... que voulez-vous dire ?

COELIE.

Que vous avez écarté le roi de trèfle.

LÉOPOLD.

Le roi de pique.

COELIE.

Le roi de trèfle... j'en suis sûre ! je l'ai vu !...

LÉOPOLD, avec impatience.

Je suis sûr du contraire. Mais de quoi vous mêlez-vous ?... je joue comme je veux ; vous ne pariez plus, vous n'avez pas le droit de conseiller...

COELIE.

Oh ! comme il est méchant !... je ne l'avais jamais vu ainsi... Joueur et colère !... deux défauts à présent.

LÉOPOLD, se levant.

C'est une fatalité inconcevable...

ALBERTINE, se levant aussi.

Oui, c'est jouer de malheur !

COELIE.

Je crois bien, quand on n'écoute personne. Quel caractère !...

ALBERTINE, à part.

Deux mille francs !... je n'ai plus rien à craindre.

LÉOPOLD, à part.

C'est tout ce que je voulais...

DULISTEL, entrant.

Eh bien ! qu'est-ce que nous faisons là ? Le thé !... messieurs, le thé... et le punch... dans la grande galerie...

DESROSOIRS, se levant et à part.

Bravo ! il ne pouvait arriver plus à propos ; je gagnais depuis une heure et ne savais comment faire charlemagne... (Haut.) Je vais prendre du thé.

LES JOUEURS.

Ah ! monsieur Desrosoirs !

DESROSOIRS.

Il m'est ordonné le soir... il m'est nécessaire pour ma santé.

(Ils sortent tous, excepté Léopold et Desrosoirs.)

SCÈNE X.

LÉOPOLD, DESROSOIRS, puis UN DOMESTIQUE.

LÉOPOLD.

Pauvre Cœlie !... elle m'en veut... j'en suis sûr...

DESROSOIRS, qui a compté l'argent qu'il gagnait, est resté le dernier, et se dispose à rejoindre les autres personnes, lorsque paraît un domestique qui entre mystérieusement et le retient par son habit.

Qu'est-ce donc ? Eh ! c'est Benoît, mon valet de chambre !...

BENOIT, à demi-voix.

Monsieur !... une lettre.

LÉOPOLD, l'examinant.

Qu'entends-je ?...

DESROSOIRS.

Et de quelle part ?

BENOIT.

La femme de chambre de madame Dulistel me l'a remise pour vous, il y a plus d'une demi-heure, mais je ne pouvais pas entrer dans ce salon, où était tout le monde, et vous n'en sortiez pas.

DESROSOIRS.

Je le crois bien... j'étais retenu à cette maudite bouillotte... C'est bien... c'est bien... va-t'en. (Le domestique sort, et Léopold, qui avait remonté le théâtre et qui était entré dans le salon, rentre dans le boudoir et observe toujours Desrosoirs, qui tient la lettre entre ses mains.) C'est de madame Dulistel... c'est sa réponse !... je n'ose l'ouvrir... Ou elle accepte mes offres... ou elle me bannit à jamais !... C'est le oui... ou le non que je lui ai démandé...

LÉOPOLD, qui s'est approché.

O ciel !...

DESROSOIRS, tenant toujours la lettre.

Dit-elle oui ?... dit-elle non ?... Allons, je vais le savoir...

LÉOPOLD, saisissant le bras de Desrosoirs qui va décacheter la lettre.

Non, monsieur...

DESROSOIRS, étonné.

Qu'est-ce ? qu'y a-t-il ?

LÉOPOLD, s'emparant vivement de la lettre.

Vous ne lirez pas cette lettre...

DESROSOIRS.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

LÉOPOLD.

Je sais de qui elle vient... de madame de Sainte-Suzanne, cette jeune veuve que vous m'avez enlevée.

DESROSOIRS, riant.

Quelle folie !... vous vous trompez, mon cher.

LÉOPOLD.

Du tout.... j'ai reconnu son domestique... celui que j'ai vu si souvent chez elle.

DESROSOIRS.

C'est le mien!... qui à cette époque-là, il est vrai, était à ses ordres. Mais maintenant c'est différent... et je vous prie de me rendre...

LÉOPOLD.

Non, monsieur!...

DESROSOIRS.

C'est trop fort!... et je me fâcherai.

LÉOPOLD.

Tant que vous voudrez... J'ai une revanche à prendre pour cette aventure où trop longtemps j'ai été votre dupe.

DESROSOIRS.

Je vous répète que c'est fini... et je ne comprends pas ce qui vous prend en ce moment... vous qui n'y pensiez plus, qui en aimiez une autre... qu'est-ce que je dis? deux autres pour le moins... et je vous somme au nom de l'honneur de me rendre ce billet.

LÉOPOLD.

Non, monsieur, nous nous battrons.

DESROSOIRS.

Il ne s'agit pas de cela.

LÉOPOLD.

Nous nous battrons... je l'aime mieux.

DESROSOIRS.

A mon âge!...

LÉOPOLD.

Vous faites le vieillard, et vous ne l'êtes pas... Quand on est assez jeune pour aimer et pour plaire... on doit l'être assez pour se battre; d'ailleurs rien ne vous gêne... vous êtes garçon... sans enfants...

DESROSOIRS.

Monsieur, c'est un procédé indigne!...

SCÈNE XI.

LÉOPOLD, ALBERTINE, DESROSOIRS.

ALBERTINE, accourant au bruit.

Eh! mon Dieu! d'où vient ce bruit?... qu'y a-t-il, messieurs?...

DESROSOIRS.

Un manque de délicatesse... inouï... inconcevable!... monsieur qui s'empare d'une lettre qui m'est adressée! (Avec intention.) et que je venais à l'instant même de recevoir. (Bas à Albertine.) C'est la vôtre.

ALBERTINE, avec effroi.

O ciel!... est-il possible... monsieur Léopold?...

LÉOPOLD.

Oui, madame, car cette lettre, dont j'ai cru reconnaître l'écriture... vient d'une femme... que je n'aime plus, il est vrai, mais que j'ai aimée... que monsieur m'a enlevée... et, quand ce matin déjà j'ai été à ce sujet en butte à ses plaisanteries, dois-je souffrir que devant moi il jouisse insolemment d'un triomphe dont il se vante?

DESROSOIRS, vivement.

Je ne me suis pas vanté, je ne me vante de rien.

LÉOPOLD.

Enfin, madame, ma colère n'est-elle pas excusable, légitime?... c'est vous que je prends pour juge... c'est à vous que je m'en rapporte.

DESROSOIRS.

Et moi aussi.

LÉOPOLD.

Et si vous me condamnez... ce n'est pas à lui, c'est à vous que je remettrai cette lettre.

DESROSOIRS, vivement.

Je ne demande pas mieux !

ALBERTINE, s'efforçant de sourire.

C'est bien, c'est bien, messieurs !... je consens à être arbitre dans ce grave débat... Mais allez, Desrosoirs, mon mari vous demande de tous côtés.

DESROSOIRS.

J'y vais, madame. (A part.) Et ne pas savoir encore ce que contient ce maudit billet... que j'avais là... que je tenais !... (Nouveau geste d'impatience d'Albertine.) J'y vais, vous dis-je, et reviens sur-le-champ...

(Il sort.)

SCÈNE XII.

ALBERTINE, LÉOPOLD.

ALBERTINE, après un moment de silence, et souriant avec embarras.

Quoi ! vraiment, monsieur Léopold, vous en rivalité avec Desrosoirs ? ce n'est guère probable !...

LÉOPOLD.

Cela est... cependant !... c'est-à-dire cela était ; mais alors même que l'amour n'existe plus... il est des souvenirs pénibles, humiliants, qui froissent tout ce qu'il y a en nous de sentiments généreux ; et jugez vous-même si je n'ai pas raison d'être indigné !... J'aimais une femme, belle, vertueuse... qui méritait les adorations du monde entier, et, pour récompense de mes soins assidus, de mes tourments, de mon amour, je n'avais reçu d'elle que dédains, froideur, indifférence... je ne m'en plains pas, madame !... malheureux par ses rigueurs, j'étais heureux de l'estime qu'elle me forçait de

lui accorder, et je la respectais, je la révérais à l'égal de Dieu même, que nous adorons encore alors qu'il repousse nos vœux...

ALBERTINE.

Ah!... monsieur!... un pareil dévouement...

LÉOPOLD.

N'était pas une raison pour être aimé... je le sais, je me rends justice... mais je me disais : Si je ne suis pas digne de sa tendresse, je le suis du moins de son amitié, de sa confiance... elle peut bien les donner à celui qui lui donnerait sa vie... et il me semblait qu'à ce titre... j'y avais quelques droits... n'est-il pas vrai, madame?

ALBERTINE.

Ah! sans doute...

LÉOPOLD.

Eh bien!... voilà ce qui m'a frappé au cœur... voilà ce que je ne pardonnerai jamais : cette femme que j'aimais tant se trouve dans la peine, dans le malheur... dans une situation horrible... et, pour en sortir, elle a recours à qui? non pas à moi qui l'en aurais remerciée à genoux, qui aurais été trop heureux de lui donner ma fortune, mon sang... elle s'adresse à quelqu'un qui prétend lui faire payer ses services... qui lui propose de les vendre!

ALBERTINE.

Grand Dieu!

LÉOPOLD, vivement.

Cela vous indigne... vous ne pouvez le croire; et moi-même, j'aurais peine à me le persuader, si d'un salon où j'étais par hasard je ne l'avais entendu... (Geste d'effroi d'Albertine.) Moi seul, madame, moi seul au monde... Oui, madame, un homme s'est trouvé qui a osé demander un prix... que n'eût sollicité personne, et que personne n'eût jamais obtenu; mais ce que vous aurez peine à concevoir, c'est qu'à une demande semblable... (Montrant la lettre qu'il tient.) on a

daigné faire une réponse... (Vivement.) pour le bannir, j'en suis sûr.

ALBERTINE, vivement.

Oui, monsieur... pour le bannir à jamais.

LÉOPOLD, de même.

Je n'en doute point... je n'en ai jamais douté ; mais c'est déjà trop que de répondre : il ne fallait pas qu'une pareille lettre restât entre les mains d'un pareil homme... je la lui ai arrachée au moment où il allait en rompre le cachet, et, selon nos conventions, c'est à vous, madame, que je la remets... la voici. (Il la lui donne.) Et maintenant que j'ai puni M. Desrosoirs... il ne me reste plus qu'à me venger de celle qui m'a méconnu...

ALBERTINE.

Vous venger !...

LÉOPOLD.

J'ai commencé déjà et j'achèverai.

(Voyant entrer Desrosoirs.)

ALBERTINE.

O ciel !...

LÉOPOLD.

C'est lui ! allons, madame... Allons, remettez-vous... vous n'avez plus rien à craindre ni de lui. . ni de personne.

SCÈNE XIII.

ALBERTINE, LÉOPOLD, DESROSOIRS.

DESROSOIRS.

Eh bien !... madame ?...

LÉOPOLD, qui va au-devant de Desrosoirs.

Arrivez, monsieur Desrosoirs... il est dit qu'en tout votre étoile doit l'emporter.

DESROSOIRS.

J'en étais sûr, madame a décidé...

LÉOPOLD.

Que j'étais un insensé... et comme, malgré son arrêt, je ne pouvais encore me le persuader... j'ai lu cette lettre...

DESROSOIRS.

O ciel!...

LÉOPOLD.

Qui n'était pas de madame de Sainte-Suzanne, c'est vrai... et j'ignore de qui elle est; mais, en tout cas, il n'y avait pas de quoi se battre pour un pareil billet... ni lieu d'en être jaloux... car il ne contenait qu'un mot, seul, écrit en grosses lettres... *non*.

DESROSOIRS, avec dépit.

Vous en êtes sûr... il y avait *non?*

LÉOPOLD.

Pas autre chose... (Pendant ce temps, Albertine, qui avait froissé le billet, l'a déchiré en morceaux.) Et tenez... en voici les morceaux... que madame tient encore.

DESROSOIRS, à part.

Morbleu! je ne m'y attendais pas.

LÉOPOLD.

Après cela, monsieur, si vous êtes toujours fâché contre moi...

DESROSOIRS.

Nullement, jeune homme; et la preuve, c'est que je reste pour signer à votre contrat... car tout se dispose pour cela.

SCÈNE XIV.

ALBERTINE, LÉOPOLD, DULISTEL, CŒLIE, DESROSOIRS.

DULISTEL, qui est entré avant la fin de la scène précédente.

Eh ! oui, mon cher : mon notaire est arrivé... Il boit du punch, et il attend, pour commencer ses fonctions, deux choses assez essentielles que je viens chercher...

LÉOPOLD.

Et lesquelles ?

DULISTEL.

D'abord le prétendu... et ensuite le contrat que j'ai soumis à votre approbation.

LÉOPOLD.

C'est juste. (Le tirant de sa poche.) Le voici.

DULISTEL, le parcourant.

Ah diable !... déjà signé par vous ! Prenez garde, car le contrat porte quittance de la dot.

LÉOPOLD, froidement et montrant Albertine.

Que madame vient de me remettre à l'instant.

DESROSOIRS, étonné.

Est-il possible !

LÉOPOLD, froidement.

Je l'ai là !

ALBERTINE, à demi-voix et joignant les mains en signe de remerciement.

Ah ! monsieur !...

DESROSOIRS, stupéfait et la regardant.

Comment diable a-t-elle fait ?... Je m'y perds !

DULISTEL, froidement.

C'est juste... c'était entre les mains de ma femme... et elle a bien fait...

COELIE, qui jusque-là s'est tenue à l'écart et a gardé le silence.

Du tout... et monsieur peut la lui rendre... à l'instant même, sur-le-champ...

TOUS, avec étonnement.

O ciel !... eh ! pourquoi donc ?

COELIE.

Parce que je ne veux plus me marier !

LÉOPOLD, passant près de Cœlie.

Cœlie... est-ce vous que j'entends ?...

COELIE.

Oui, monsieur... j'avais accepté parce que je vous croyais un bon caractère, parce que depuis que je vous connais, je ne vous avais pas vu un seul défaut... mais vous en avez, je le sais, et ma sœur avait bien raison, quand ce matin elle voulait différer ce mariage.

ALBERTINE, courant à elle.

Moi ! du tout... je donne mon aveu... mon consentement : c'est le meilleur, le plus noble, le plus généreux des hommes... épouse-le, Cœlie, épouse-le ! tu es digne d'un pareil bonheur... et lui aussi...

COELIE.

Vous croyez ?...

LÉOPOLD, passant près de Cœlie.

Je vous aimerai tant, que vous me pardonnerez mes défauts... ou plutôt, je vous le jure, dès aujourd'hui je suis corrigé.

COELIE.

A la bonne heure !... car c'est si vilain d'être colère... et surtout d'être joueur ! c'est le pire des défauts.

LÉOPOLD, voulant la faire taire.

C'est bien... c'est bien...

COELIE.

On dit que cela mène à tout... que cela peut faire tout oublier... vertu, honneur, devoir.

ALBERTINE, à part.

Oh! jamais, jamais!

LÉOPOLD, voyant Albertine qui cache sa tête dans ses mains, et interrompant Cœlie avec impatience.

Silence... de grâce!...

COELIE.

Là... le voilà encore en colère!... (Pleurant.) Ah! mon Dieu!... mon Dieu!... je suis bien sûre que je serai malheureuse.

DESROSOIRS.

Eh bien! alors...

COELIE, essuyant ses larmes pendant que Léopold lui baise les mains.

C'est égal!... je me risque!

L'AMBITIEUX

COMÉDIE EN CINQ ACTES

Théatre Français. — 27 novembre 1834.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GEORGE II, roi d'Angleterre	MM. FIRMIN.
ROBERT WALPOLE, son premier ministre. . .	GEFFROY.
HENRI SHORTER, son neveu	MENJAUD.
NEUBOROUG, vieux médecin.	SAMSON.
MARGUERITE, fille de Neuboroug.	Mmes PLESSY
CÉCILE, fille du comte de Sunderland, lectrice de la reine	MENJAUD.

UN SOLLICITEUR, UN HUISSIER DE LA CHAMBRE DU ROI, UN VALET, DOMESTIQUE DE NEUBOROUG, LORDS, SEIGNEURS DE LA COUR, OFFICIERS SUPÉRIEURS, SOLDATS, COURTISANS.

En 1736.

Chez Neuboroug, au premier acte. — Au château de Windsor aux actes suivants.

L'AMBITIEUX

ACTE PREMIER

Le cabinet de Neuboroug. Porte au fond. Deux portes et deux croisées latérales. Une table couverte de livres et de cartons.

SCÈNE PREMIÈRE.

NEUBOROUG, MARGUERITE.

NEUBOROUG, assis près d'une table à gauche du spectateur.

La maudite ville que la ville de Londres pour les gens qui travaillent, pour les médecins qui n'aiment pas le bruit ! Ferme cette croisée.

MARGUERITE, fermant la croisée.

Oui, mon père. C'est au bout du faubourg, sur la grande place que se tiennent les hustings.

NEUBOROUG.

Aussi, c'est un tapage !...

MARGUERITE.

Je voudrais bien savoir qui sera nommé député.

NEUBOROUG.

Qu'est-ce que cela te fait ?

MARGUERITE.

Rien!... mais on tient à avoir des nouvelles.

NEUBOROUG.

Nous n'en manquerons pas! En Angleterre, vois-tu bien, les médecins sont toujours très-occupés au moment des élections, et il nous arrivera, d'ici à ce soir, quelques côtes enfoncées ou quelques têtes cassées.

MARGUERITE.

Ah! mon Dieu!

NEUBOROUG.

La liberté des suffrages!... (Lui montrant une chaise près de lui.) Viens te remettre là, à côté de moi.

MARGUERITE, montrant un livre qui est sur la table.

Pour vous lire vos nouvelles épreuves?

NEUBOROUG.

Non, non... Tu cherches à détourner la conversation que nous avions commencée, et moi je tiens à la reprendre. Pourquoi ne veux-tu pas pour mari de sir Thomas Kinston, notre cousin?

MARGUERITE.

Parce qu'il est bien jeune... qu'il n'a pas de place, pas d'état.

NEUBOROUG.

Il est avocat!

MARGUERITE.

Bien discret, car il ne parle jamais.

NEUBOROUG, avec embarras.

Il ne parle jamais... au palais, c'est vrai; mais il parle ailleurs, il parle beaucoup; il est de l'opposition.

MARGUERITE.

Ce n'est pas le moyen d'avoir des places.

NEUBOROUG.

Quelquefois... Mais enfin, s'il en avait une, s'il avait quelques milliers de livres sterling à t'offrir, qu'est-ce que tu dirais ?

MARGUERITE.

Je dirais que j'aime mieux rester fille.

NEUBOROUG.

Maintenant ?

MARGUERITE.

Toujours ! Qu'y a-t-il là d'effrayant ? Quel mari m'offrirait le bonheur que je trouve auprès de vous ? Jamais de chagrins, d'inquiétudes... Vous seul ici en avez, et c'est toujours pour moi ; et puis, il n'y a pas au monde de père ni meilleur, ni plus obéissant... Vous faites tout ce que je veux !

(Ils se lèvent.)

NEUBOROUG.

Pas toujours... et je ne puis m'habituer à cette idée que tu as de rester fille !... Toi une vieille fille !... J'ai si souvent rêvé à ton mariage qui m'occupe sans cesse, à ce gendre que je n'ai pas encore trouvé et que j'aime déjà, à mes petits-enfants à qui je serais si heureux d'obéir aussi... sans te faire de tort cependant... Et puis, Marguerite, à ton âge, on ne réfléchit guère, et tu n'as jamais pensé que nous n'étions pas riches, que même nous sommes pauvres !

MARGUERITE.

Et en quoi donc ? Que nous manque-t-il dans notre ménage ? qu'avons-nous à désirer ?

NEUBOROUG.

Pour moi, je n'ai pas d'ambition, tu le sais bien ; mais j'en ai pour toi. Tous ceux avec qui j'ai été élevé, tous mes camarades de l'université de Cambridge, ont fait fortune dans le monde ; ce sont maintenant de riches négociants, des lords, des généraux, des ministres ; moi, je suis resté médecin dans la petite ville où était né mon père ; j'ai vieilli

au milieu de ses habitants, ne leur servant pas à grand'-chose, si ce n'est à les faire vivre le plus longtemps possible, jusqu'au moment où tu es devenue grande, où il a fallu s'occuper de ton éducation; alors, et depuis cinq ans, je suis venu m'établir à Londres, dans ce quartier retiré où je me suis fait une petite clientèle... dans les étages élevés : des ouvriers, des étudiants, de pauvres officiers... des braves gens qui ont été mes malades et qui sont restés mes amis... car, vois-tu, le cinquième étage, ça aime bien, mais ça paye mal; ce qui fait, mon enfant, que pour t'amasser une dot, il a fallu recourir à ma plume et composer, de temps en temps, quelques brochures politiques qui, Dieu merci! se vendent assez bien : mais si d'un jour à l'autre j'allais rejoindre ta pauvre mère, si je venais à mourir...

MARGUERITE, lui mettant la main sur la bouche.

Ah!... voilà ce à quoi je n'avais jamais pensé. (D'un air fâché.) Et pourquoi me dites-vous cela?

NEUBOROUG.

Marguerite!

MARGUERITE, pleurant.

C'est la première fois que vous me faites du chagrin, et jamais je ne vous ai vu si méchant... songer à mourir maintenant!...

NEUBOROUG, cherchant à l'apaiser.

Eh bien!... Non... non, ne me gronde pas... je ne mourrai pas!...

MARGUERITE.

A la bonne heure!... Qu'est-ce que c'est donc que des idées pareilles?

NEUBOROUG.

C'est ta faute aussi!... Malgré moi je me laisse aller parfois à la tristesse...

MARGUERITE.

Quand donc?

NEUBOROUG.

Quand je te vois triste. Tu l'étais dernièrement, et je me disais : Qui peut la tourmenter ? ce n'est pas moi ; il y a donc quelque secret qu'elle me cache, quelque peine de cœur?

MARGUERITE.

Moi !...

NEUBOROUG.

Dame ! à ton âge, ce serait tout naturel !... tu ferais bien d'en avoir, mon enfant, tu aurais raison ; mais, dans ce cas-là, il faudrait me le dire... car je ne pourrais pas le deviner.

MARGUERITE.

Oh ! certainement, je vous le dirais, si cela venait, et si j'étais bien sûre... mais vraiment, mon père, je ne crois pas.

NEUBOROUG.

Je me suis donc trompé ?

MARGUERITE.

Sans doute.

NEUBOROUG, froidement.

Tu ne m'étonnes pas : nous autres médecins, cela nous arrive souvent. Ainsi, pour ce pauvre Thomas Kinston, le résultat de notre conférence est que...

MARGUERITE, d'un air caressant.

Il ne faut plus y penser.

NEUBOROUG, avec bonhomie.

A la bonne heure ! n'y pensons plus. Et qu'est-ce que je lui dirai en le refusant ?...

MARGUERITE.

Tout ce que vous voudrez.

(Entre un domestique qui apporte, sur un plateau, tout ce qu'il faut pour le thé.)

NEUBOROUG.

Je vois que là-dessus tu ne me contraries pas... Si au moins

j'avais pu adoucir mon refus par quelque bonne nouvelle, si j'avais assez de crédit pour l'aider à obtenir cette place qu'il sollicite...

MARGUERITE, approchant la table à gauche et faisant le thé

Si vous le vouliez, cela vous serait bien facile...

NEUBOROUG.

Comment cela?

MARGUERITE.

Un seul mot de vous à votre ancien camarade de collége, à Robert Walpole.

NEUBOROUG.

Au premier ministre ? Jamais !

MARGUERITE, s'asseyant auprès de la table.

Et pourquoi donc? Votre père, le docteur Neuboroug, n'a-t-il pas été son précepteur? N'avez-vous pas été élevés ensemble à Cambridge? N'étiez-vous pas amis intimes ?

NEUBOROUG, s'asseyant de l'autre côté de la table.

Oui, autrefois... lorsque lui, simple étudiant en théologie, et moi étudiant en médecine, nous faisions bourse commune ; mais depuis...

MARGUERITE.

Depuis?... Quelle injustice ! Vous n'habitiez pas alors la capitale, vous étiez loin de lui, et cependant, dans les commencements de son élévation, il vous écrivait bien souvent.

NEUBOROUG.

Je ne dis pas non ; mais il me semble à moi que ma plume ne restait pas oisive... et le seul écrit qui s'éleva alors pour le défendre, ces lettres qu'ils ont attribuées depuis à Congrève et à Addisson, ces *Lettres Irlandaises* dont personne, pas même Walpole, n'a jamais connu l'auteur, de qui étaient-elles ? De moi !... Car alors, en butte à la rage de tous les partis, tout le monde l'attaquait ; et il luttait seul, en homme de mérite et de cœur, en grand homme... il l'était alors ; je

puis en convenir, il était malheureux, on pouvait l'aimer! Mais, quand il a vu ses ennemis renversés, quand il s'est vu maître du pouvoir, ou plutôt, souverain absolu des trois royaumes... a-t-il trouvé un souvenir pour son vieux camarade?... ne m'a-t-il pas oublié depuis longtemps, moi qui ne voulais de lui ni place, ni honneurs, ni pensions... moi qui ne demandais rien au ministre... rien que mon ami!... et le ministre me l'a enlevé : voilà ce que je ne lui pardonnerai jamais.

MARGUERITE.

Oui... il y a, de sa part, de la négligence, de l'oubli peut-être!... Mais n'y a-t-il pas aussi un peu de votre faute?... Depuis cinq ans que vous êtes à Londres, pourquoi n'avez-vous pas fait auprès de lui la moindre démarche?

NEUBOROUG.

Pourquoi?... parce qu'il est riche et que je suis pauvre! parce qu'il est grand seigneur et que je ne suis rien... C'était à lui de faire les premiers pas, c'était à lui de venir à moi... à sa place, du moins, je n'y aurais pas manqué; j'aurais quitté mon palais, je serais accouru, à pied, chez mon ami, pour lui tendre la main et l'embrasser; cela aurait mieux valu que de me faire nommer médecin du roi!... Mais Walpole maintenant ne comprendrait plus cela; car vois-tu, mon enfant, Walpole est un ambitieux, et l'ambition dessèche le cœur. Ainsi, ne m'en parle plus, et restons comme nous sommes; je ne lui demanderai jamais rien, il ne le mérite pas... Prenons le thé, il doit être fait.

MARGUERITE.

Vous pouvez avoir raison!... mais il y a peut-être auprès de lui des gens qui le valent, qui sont dignes de votre amitié, et je suis bien sûre que si vous vous adressiez à lord Henri Shorter, son neveu...

NEUBOROUG, *prenant le thé.*

Celui-là... c'est différent... c'est un brave jeune homme, ce n'est pas un ingrat.

MARGUERITE, de même.

Oh! non, et si vous l'entendiez parler de vos talents et des soins que vous lui avez prodigués...

NEUBOROUG.

Un beau mérite!... Un coup de feu, une jambe fracassée, tous mes confrères l'auraient guéri, encore mieux et plus promptement que moi. Mais ce qu'il n'aurait peut-être pas trouvé chez eux, ç'aurait été une garde-malade aussi jolie... et surtout aussi attentive...

MARGUERITE.

Le moyen de ne pas s'intéresser à ce pauvre jeune homme qui souffrait tant et qui avait tant de courage?... Mais comme j'ai eu peur ce jour où, à cinq heures du matin, on frappait à notre porte! — Mamzelle, mamzelle... deux officiers qui se sont battus hors de la ville et sous les murs de votre jardin! En voilà un qu'on apporte... Et je vois lord Henri tout pâle et tout sanglant...

NEUBOROUG.

Que veux-tu?... ces diables de jeunes gens sont tous de même... Je ne l'ai jamais interrogé sur la cause de ce combat... mais j'ai facilement deviné que quelque intrigue, quelque amourette...

MARGUERITE.

Des intrigues, des amourettes... quelle indignité! Lord Henri, des amourettes! il en est incapable, j'en suis bien sûre, car il m'a tout raconté, et quoique ce soit un secret...

NEUBOROUG.

En vérité, il t'aurait confié...

MARGUERITE.

Pourquoi pas?... Vous lui aviez bien défendu de marcher, mais non pas de parler; et, pendant trois mois qu'il est resté ici...

NEUBOROUG.

Vous avez eu le temps de causer...

MARGUERITE.

Tous les jours... Il faut bien tâcher de distraire un malade.

NEUBOROUG.

C'est juste : dans notre vieille Angleterre, nous sommes moins défiants que nos voisins du continent, et nous laissons à nos jeunes filles une liberté dont elles n'abusent jamais.

MARGUERITE.

Soyez tranquille ! Et si vous saviez combien il y a en lui de franchise et de loyauté, comme il est simple et modeste pour un grand seigneur, comme il chérit son pays et surtout comme il aime son oncle !... car c'est pour lui qu'il s'est battu... oui, mon père : il était dans le Northumberland, où il avait un commandement supérieur, lorsqu'il lit, dans les papiers publics, qu'au sortir d'une séance du parlement, un colonel... lord un tel... je ne sais plus les noms, avait insulté le premier ministre Robert Walpole, un vieillard. Il part, sans rien dire, sans prévenir son oncle... il arrive de grand matin chez le lord en question, et lui dit d'un ton ferme : Monsieur... enfin je ne sais pas ce qu'il lui dit ; mais c'était très-bien : et la preuve, c'est qu'ils se sont battus, c'est que lord Henri a été blessé, qu'il n'a parlé de ce duel à personne, parce que, si on l'avait su, le roi aurait destitué son adversaire, et que celui-ci, touché de tant de générosité, a été trouver le ministre et lui a fait des excuses. Voilà la vérité : et on vient dire après cela qu'il a des intrigues, des amourettes ! (Se levant.) Mon Dieu, mon papa, je ne vous accuse pas, vous l'avez dit sans intention... mais d'autres peuvent le répéter ; voilà comment les mauvais bruits se répandent, et comment on calomnie toujours les jeunes gens !

NEUBOROUG, se levant aussi.

Réparation d'honneur ! Mais tais-toi ; n'entends-tu pas un carrosse qui s'arrête à notre porte ?...

MARGUERITE.

C'est lui !... c'est lord Henri !

NEUBOROUG.

Qui te l'a dit ?...

MARGUERITE.

Ce n'est pas difficile à deviner... Nous n'avons pas tant de clients à voiture ; il est le seul. Allons, mon père, n'ayez pas peur, demandez-lui hardiment une place pour sir Thomas, notre cousin, afin que, comme Walpole, il soit heureux et ne pense plus à moi.

NEUBOROUG.

J'ai déjà essayé... mais dès qu'il s'agit de solliciter, j'ai un air si gauche !... Il serait plus convenable peut-être que cela vînt de toi.

MARGUERITE.

Vous croyez ?...

NEUBOROUG.

C'est-à-dire...

MARGUERITE.

Bien volontiers... moi, ça ne me coûte rien... Le voici !

SCÈNE II.

MARGUERITE, HENRI, NEUBOROUG.

NEUBOROUG.

Déjà !... Il n'a pas été trop longtemps à monter...

HENRI.

Grâce à vous, mon cher docteur, qui m'avez remis sur pied...

NEUBOROUG.

Cela va donc bien ?

HENRI.

A merveille ! et demain au bal de la cour, où la reine Caroline vient de m'inviter. . j'espère bien danser.

MARGUERITE.

C'est très-imprudent.

HENRI.

Ce que j'en ferai n'est pas pour moi, miss Marguerite, je n'y tiens pas ; mais c'est pour faire honneur à votre père, à qui je dois tant et qui est un terrible homme ; car avec lui on ne sait jamais comment s'acquitter... Aussi, mon cher docteur, je viens à tout hasard, et sans savoir si cela vous fera grand plaisir, vous annoncer des nouvelles que l'on vient de m'apprendre : votre jeune cousin l'avocat, sir Thomas Kinston, quoique peu partisan du ministère, à ce qu'on dit, vient d'être nommé, près de la cour de justice, premier conseiller du roi.

NEUBOROUG.

Il serait possible !

MARGUERITE.

C'est à vous que nous le devons.

HENRI, souriant.

Du tout...

NEUBOROUG.

Si vraiment : vous m'avez deviné...

MARGUERITE.

Oui, milord ; cette place qui nous est si généreusement accordée, je m'étais chargée de vous la demander...

HENRI.

Vraiment ?

MARGUERITE.

J'allais vous présenter ma pétition.

HENRI, souriant.

Alors, miss Marguerite, c'est une pétition que vous me devez ; car celle-là ne compte pas, ou plutôt vous n'aurez bientôt plus besoin de mon crédit... voilà votre père sur la route des honneurs.

NEUBOROUG.

Que voulez-vous dire ?

HENRI.

Que j'ai eu de la peine à arriver jusqu'ici, tant était grande la foule qui entoure les hustings ; et, de tous les côtés, dans ce faubourg, j'entendais retentir le nom du docteur Neuboroug.

NEUBOROUG.

Moi... qui n'y songe même pas...

MARGUERITE, à Henri.

Taisez-vous donc !

NEUBOROUG.

Quoi !... qu'y a-t-il ? qu'est-ce que cela signifie ?

MARGUERITE.

Que d'autres y songent pour vous !... que mon cousin sir Thomas Kinston et ses amis de l'opposition avaient depuis longtemps le désir de vous porter à la Chambre des communes... et moi je leur disais : N'en parlez pas à mon père, car il refusera.

NEUBOROUG.

Certainement !

MARGUERITE.

Et il paraît alors qu'en votre nom, et sans vous en prévenir...

NEUBOROUG.

Quelle folie !... aller me choisir... pour m'opposer au candidat ministériel... moi qui n'ai aucune chance...

MARGUERITE.

C'est ce qui vous trompe ; tous les pauvres gens de ce quartier sont vos clients, vous les traitez gratis...

HENRI.

Et ils vous payent par leurs votes... Jamais élection ne fut

plus naturelle et plus juste !... Mais je ne savais pas, docteur, que vous fussiez médecin de l'opposition.

MARGUERITE, d'un ton de reproche.

Du tout ; médecin du ministère... vous le savez bien.

NEUBOROUG, avec douceur.

Médecin de tout le monde, mes amis ; la médecine est comme la religion... elle n'est d'aucune opinion... elle est du parti de ceux qui disent : Je souffre !... C'est à ceux-là seulement que je me dois ; et, quelque flatteurs que soient les suffrages de mes concitoyens, quand même ils se réuniraient sur moi, ce que je ne crois pas...

MARGUERITE.

Vous refuseriez ?

NEUBOROUG.

Sans hésiter. Me crois-tu assez ennemi de mon repos et de mon bonheur pour accepter de pareilles fonctions ? Dans mon état de docteur, je suis estimé, considéré... je ne m'en tire pas trop mal... A la Chambre, ce ne serait plus cela. Il faut qu'un député ait du talent, de l'esprit argent comptant.

MARGUERITE.

Bah !... souvent la Chambre fait crédit !

NEUBOROUG.

Et moi je n'en veux pas ! Docteur, je peux impunément être l'ami de tout le monde ; député, il faudra me prononcer, prendre une couleur politique, et tous les gens qui crient : Liberté de conscience ! tomberont sur moi, dès que je ne serai plus de leur avis ; bafoué par eux, tourné en ridicule, je n'aurai plus ni mérite, ni probité ; je n'aurai plus même de talent comme médecin ! Et en revanche, qu'y aurai-je gagné ? d'être appelé : *L'honorable membre*... moi que vingt journaux déshonoreront chaque jour !... Et pendant que je serai à la Chambre, que deviendront mes malades ? que deviendra ma fille ?... qui songera à sa dot, et qu'y aurai-je ajouté ? la gloire d'avoir représenté un faubourg de

Londres !... Votre serviteur !... La gloire est une belle chose... le bonheur vaut mieux, et je reste chez moi !

HENRI, souriant.

Vous parlez là, mon cher docteur, comme un publiciste fort original, que je lisais ce matin, et qui, sous le voile de l'anonyme, fait grand bruit en ce moment, l'auteur des *Lettres Irlandaises*, qui, depuis un an, a reparu dans la carrière politique.

MARGUERITE, vivement.

Vraiment ?

HENRI.

L'ouvrage le plus remarquable que l'on ait publié depuis longtemps, et dans lequel, sous l'air simple et bonhomme d'un fermier irlandais, l'auteur se moque fort spirituellement de toutes les opinions ; mais lui n'en a aucune ! il se tient comme vous à distance ! il se fait gloire de n'être rien !... Si tout le monde parlait ainsi, mon cher docteur, que deviendrait le pays ?... qui réclamerait ses droits ? qui défendrait sa liberté ?...

NEUBOROUG.

Craignez-vous que les places ne restent vacantes ? et croyez-vous qu'il manquera jamais d'ambitieux ? Demandez à votre oncle... demandez à Walpole !

MARGUERITE, voulant le faire taire.

Mon père !

HENRI, avec fierté.

Walpole ! quelles que soient les calomnies auxquelles il est en butte, Walpole a, depuis trente ans, bien servi l'Angleterre... Je ne défends pas ici un parent que je regarde comme mon second père, je ne parle pas de l'homme privé, il me serait trop facile de prouver les vertus qui honorent sa vie intérieure ; mais je parle de l'homme d'État, du ministre. N'a-t-il pas, sous deux règnes, et d'une main inébranlable tenu le gouvernail, maintenu les partis, comprimé les fac-

tions ? Et si vous ne lui tenez aucun compte de la paix dont nous jouissons depuis vingt ans, de l'industrie qu'il a ranimée, de nos pavillons qui flottent sur toutes les mers, de la dette nationale qu'il a éteinte... vous conviendrez du moins, vous, qui tout à l'heure trembliez à l'idée seule de nos orages parlementaires, qu'il y a quelque courage à ne reculer devant aucun danger, aucune haine, à braver l'injure et la calomnie, et à se dire, en pensant au jour de la justice : J'attendrai !

NEUBOROUG.

C'est-à-dire que son impopularité, que la haine qu'on lui porte, que les reproches qu'on lui adresse, tout cela est un mérite de plus à vos yeux, et que, quoi qu'il fasse, vous le défendez d'avance...

HENRI.

Je n'ai pas dit cela ! Hier encore, et ce n'est pas la première fois, j'ai parlé contre lui à la Chambre des lords, j'ai voté contre son bill.

MARGUERITE.

Vous ! parler contre Walpole !

HENRI.

Contre lui... contre le monde entier, si ma conscience et mon opinion me le conseillent.

NEUBOROUG.

Me suis-je donc trompé ! Et quel est votre parti ? êtes-vous whig ou tory ?... êtes-vous pour le peuple ou pour la cour ?

HENRI.

Je suis pour l'Angleterre ; je suis de ceux qui disent : La patrie avant tout ! Dans un gouvernement tel que le nôtre, il n'est pas donné à tout le monde, je le sais, de briller à la tribune ou de se distinguer par ses écrits ; mais tout le monde peut être bon citoyen et en remplir les devoirs. C'est à ce seul mérite que se borne mon ambition. Je ne courtise ni la puissance royale, ni la faveur populaire ; fidèle à ma

patrie et à ses lois que j'ai jurées, je les défendrai contre quiconque voudrait y porter atteinte; et que l'outrage vienne d'en-haut ou d'en-bas, qu'il parte du palais Saint-James ou des faubourgs de Londres, que celui qui veut nous opprimer se nomme roi ou se nomme peuple, je me lève contre lui ; car, avant tout, mon pays et sa liberté !

NEUBOROUG.

Touchez là ! je suis désormais de votre parti...

HENRI.

Et alors, vous acceptez?...

NEUBOROUG.

Non... non, pour d'autres raisons encore... car, sur ce terrain-là, voyez-vous, il faudrait se retrouver en présence de Walpole, et, ami ou ennemi... je ne veux plus le voir... je l'ai juré !

HENRI.

Il est moins fier que vous... L'autre jour, en lui demandant cette place pour sir Thomas Kinston... il a bien fallu lui dire que c'était votre cousin... et, à votre nom, il a tressailli comme un homme qui sort d'un long sommeil... « Mon vieux camarade Neuboroug, s'est-il écrié... il vient d'arriver, il est à Londres? — Oui, mon oncle, depuis cinq ans. — Pas possible !... Je sais bien, a-t-il ajouté, qu'il y est venu à peu près à cette époque-là... à telles enseignes, qu'il y avait alors une place vacante... » En achevant ces mots, il sonne vivement son secrétaire : « Ne vous ai-je pas désigné, il y a longtemps, comme recteur à l'université d'Oxford, Williams Neuboroug, mon ami d'enfance? — Oui, milord ; votre intention était en effet... mais la place a été donnée à votre ennemi mortel lord Stanhope... » A ce mot, Walpole a rougi... ses nerfs se sont contractés... et, me prenant la main, il m'a dit à voix basse et d'un air honteux : « C'est vrai, je me le rappelle maintenant... J'avais alors besoin, pour faire passer un bill, de cinq ou six voix à la Chambre... Stanhope est

venu ce jour-là... me les a offertes à ce prix... je ne pensais qu'à mon bill, je n'ai plus pensé à Neuboroug; et depuis, je l'avoue, tant d'événements se sont succédé, que celui-là est tout à fait sorti de ma mémoire... »

NEUBOROUG.

Croyez donc à l'amitié d'un ministre ! Pour cinq voix sacrifier un ami !... Mais pour dix il le ferait pendre !

HENRI.

Attendez... je n'ai pas fini !... Je lui ai raconté alors ce que je lui avais caché jusque-là, sur mon duel, ma blessure, les soins que vous m'avez prodigués... Il était ému, des larmes roulaient dans ses yeux...

NEUBOROUG.

Il a pleuré, lui, Robert Walpole ?...

MARGUERITE.

Puisque milord le dit !

HENRI.

Et quand je lui ai parlé de vos talents... il s'est écrié : « Cela ne m'étonne pas... Sais-tu que, sous son air modeste, Neuboroug est le médecin le plus instruit de l'Angleterre, que c'est le seul au monde en qui j'aurais une aveugle confiance !... »

MARGUERITE, avec joie.

Le ministre a dit cela !...

NEUBOROUG, avec ironie.

Il est bien bon !...

HENRI.

Puis il s'est promené d'un air agité... il est revenu à moi, m'a pris les mains, et m'a dit : « Mon ancien ami doit m'en vouloir... N'importe ! Henri, arrange cela... amène-le-moi... je veux le voir... il faut que je le voie... »

MARGUERITE.

Est-il possible !...

HENRI.

Et vous ne voudrez pas me faire échouer dans ma négociation ?

NEUBOROUG.

Si vraiment !

MARGUERITE, avec crainte.

Vous n'irez pas ?

NEUBOROUG.

Plutôt mourir ! Croit-il qu'un mot de lui suffise pour tout réparer ?... Savez-vous à quelle époque remonte sa dernière lettre ?... à dix ans ! Oui, milord, pendant dix ans on oublie un ami ; les grandeurs qui vous enivrent ne vous laissent pas le temps de lui donner un souvenir ; et puis un beau jour, le hasard, une idée, un caprice, le ramènent à vous, et il faut qu'on revienne à lui ? Non, morbleu ! Mon amitié perdue ne se rend pas ainsi : elle n'obéit pas à une ordonnance ministérielle ; et, parce que, dans son administration vénale, rien ne résiste à ses séductions, espère-t-il aussi me gagner comme les autres ? Il se trompe !... Je ne me laisse pas séduire, moi !... je ne suis pas du parlement ; je suis libre, je suis mon maître ; j'ai le droit de repousser un ingrat, et je le verrais à mes pieds que mon cœur et mes bras se fermeraient pour lui...

MARGUERITE.

Ah ! mon père, ne dites pas cela !

NEUBOROUG.

Je le dis... et je le jure !

SCÈNE III.

MARGUERITE, HENRI, NEUBOROUG, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

On demande à parler à monsieur...

NEUBOROUG, avec impatience.

C'est bien le moment ! Et qui cela ?

LE DOMESTIQUE.

Un homme qui est venu à pied... un étranger que je n'ai pas encore vu ici, et qui est là dans l'antichambre.

NEUBOROUG.

A-t-il dit son nom ?

LE DOMESTIQUE.

Il vient de l'écrire.

(Lui donnant un papier.)

NEUBOROUG, regardant le papier.

Sir Robert! O ciel !... cette signature, c'est la sienne ! (Passant près de Marguerite.) C'est lui... c'est Walpole...

MARGUERITE.

Que dites-vous ?

NEUBOROUG.

Il est là...

MARGUERITE.

Le ministre ?...

HENRI, froidement.

Non pas le ministre... mais Robert votre ami... Il n'a pas pris d'autre titre, vous le voyez.

NEUBOROUG.

Et venir ainsi, à l'improviste... sans qu'on ait le temps de se préparer et de se mettre en colère !...

MARGUERITE.

Mais il est là, qui attend !

NEUBOROUG, avec impatience.

Je le sais bien, ma fille... Lord Henri... Voyons, mes amis, qu'est-ce que vous me conseillez ? qu'est-ce qu'il faut faire ?

HENRI.

Je n'en sais rien... mais je sais que Walpole, si vous étiez chez lui, ne vous ferait pas faire antichambre.

NEUBOROUG.

Eh bien, qu'il entre donc !... Qu'il entre, ce traître, cet ingrat... (Apercevant Walpole, qui entre en lui tendant les bras.) Robert !

WALPOLE.

Williams !

(Ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre.)

SCÈNE IV.

MARGUERITE, NEUBOROUG, WALPOLE, HENRI.

NEUBOROUG, cherchant à se dégager des bras de Walpole.

Ah ! c'est malgré moi... Je n'ai pas été maître de mon premier mouvement ! Mais je ne pardonne pas... Je t'en veux toujours...

MARGUERITE.

Mon père !... vous vous vantez !

NEUBOROUG.

Non, mademoiselle !...

WALPOLE.

Et moi, j'en suis sûr... Du reste, je sais le moyen de te désarmer... Williams, j'ai besoin de toi.

NEUBOROUG.

Que dis-tu ?

WALPOLE.

J'ai un important service à te demander...

NEUBOROUG.

Et tu es venu à moi ?

WALPOLE.

Sans hésiter... et sans rougir !

NEUBOROUG, avec sentiment.

Tu es donc encore mon ami ?...

WALPOLE, lentement et le regardant.

Pour toi du moins, je crois que c'en est une preuve...

NEUBOROUG, lui serrant les mains.

Et tu as raison... tu as bien fait... Tout est oublié... Tu as besoin de moi ?... (Avec chaleur.) Voyons, Robert, dis-moi ce que tu veux ; parle vite... dépêche-toi... il me tarde de me venger !...

WALPOLE.

Rien ne presse... nous avons le temps de causer... car je viens passer la soirée avec toi, et te demander à souper.

NEUBOROUG, hors de lui.

A souper !... est-il possible !... un trait comme celui-là !... (Avec attendrissement.) Je pardonne... je pardonne tout... j'ai retrouvé mon ami... Ma fille... tu l'entends ?... C'est lord Walpole... c'est le premier ministre de l'Angleterre qui vient nous demander à souper...

WALPOLE.

Eh ! non... c'est ton vieux camarade.

NEUBOROUG.

C'est ce que je voulais dire.

WALPOLE.

Entre nous... en petit comité... rien que des amis.

NEUBOROUG.

Tu as raison... cela te changera...

WALPOLE.

Et surtout sans cérémonie, sans façons...

NEUBOROUG.

Certainement. (A Marguerite.) Passe chez le fournisseur de la cour.

MARGUERITE.

Y pensez-vous ? il va se croire chez lui !

NEUBOROUG.

C'est juste... Eh bien ! notre ordinaire... tu comprends... notre ordinaire des grands jours...

MARGUERITE.

Oui, mon père.

NEUBOROUG.

Lord Henri... sera des nôtres... je l'espère.

HENRI.

Et moi j'y compte bien !... Je retourne au palais, où je suis de service, et je reviens...

MARGUERITE, vivement.

Le plus tôt possible... (Se reprenant.) pour ne pas faire attendre milord votre oncle.

HENRI.

Je serai exact au rendez-vous.

(Il sort.)

MARGUERITE, à Walpole.

Si d'ici là Votre Seigneurie voulait une tasse de thé ?

WALPOLE.

Merci, ma belle enfant. (A Neuboroug.) Elle est jolie, ta fille.

NEUBOROUG.

Je crois bien !

WALPOLE.

Je ne l'aurais pas reconnue.

NEUBOROUG.

Parbleu !... depuis dix ans... Mais j'ai tort... je ne dois plus parler de cela.

WALPOLE, bas à Neuboroug.

Si j'osais... je te demanderais à l'embrasser.

NEUBOROUG.

Eh bien ! qui est-ce qui t'arrête ?

(Walpole embrasse Marguerite.)

MARGUERITE.

Quel bonheur !... j'ai embrassé le ministre !

(Elle sort par la porte à droite.)

SCÈNE V.

WALPOLE, NEUBOROUG.

WALPOLE, la regardant sortir.

Ah ! tu es bien heureux... je n'ai pas de fille... moi !

NEUBOROUG.

Ne vas-tu pas me l'envier !

WALPOLE, lui serrant les mains.

Non... non... dans ce moment j'éprouve trop de joie pour rien envier à personne... Ta vue seule a réveillé en moi tant de souvenirs !... je me sens rajeunir et me crois revenu à nos premières années, à ce temps de nos études où nous étions si heureux !

NEUBOROUG, riant.

Et si pauvres !

WALPOLE.

C'était là le bon temps !... Et nos travaux littéraires !...

NEUBOROUG.

Et tes premiers succès !...

WALPOLE.

Quand, grâce à toi, et dans ce bourg de Castle-Rising, où tu étais né, je fus nommé à la Chambre des communes ; quand, jeune homme obscur et inconnu, j'arrivai à cette tribune où les ministres d'alors m'honoraient à peine d'un regard !... Et mon premier discours, te le rappelles-tu ?

NEUBOROUG.

Parbleu !... j'y étais, et, excepté moi, personne n'écoutait ; c'était un bruit... des conversations... des éclats de rire au banc des ministres...

WALPOLE.

Mais bientôt ma voix sut se faire entendre ! ils m'écoutèrent alors... Dès le premier jour, je ne sais quel instinct secret me disait : Cette place qu'ils occupent est à toi, elle t'appartient !... ils te l'ont ravie, va la reprendre ; et déjà je m'en approchais ; déjà, secrétaire d'État et trésorier de la marine, j'allais y atteindre... quand la main qui me soutenait se retire, quand le duc de Marlborough, sur qui je m'appuyais, se laisse renverser ; et moi, livré à mes ennemis, accusé, condamné par la Chambre des communes, chassé de son sein... Ah ! ce fut dans ma vie une cruelle épreuve que celle-là, Williams ; car tout m'abandonnait, personne n'osait me défendre, excepté un seul écrivain, que l'on prétendait m'être vendu, et que je ne connaissais même pas... qui jamais n'est venu me demander sa récompense.

NEUBOROUG, lui prenant la main.

Il l'a reçue aujourd'hui, puisqu'il retrouve un ami !

WALPOLE.

Il serait possible... toi, Williams ! Ah ! j'aurais dû deviner mon généreux défenseur à cette éloquence si naturelle et si vraie, à cette bonhomie railleuse, si naïve en apparence, mais au fond si redoutable ; j'aurais dû reconnaître ton style.

NEUBOROUG.

Non, mais mon amitié, cette amitié qui venait à toi dans le malheur ; car alors, mon pauvre Robert, dans la Tour de Londres où ils t'avaient jeté, dans les cachots, sous les verrous, à quoi pensais-tu ?

WALPOLE.

A être ministre !... à renverser à mon tour Oxfort et Bolingbroke ! Peu m'importaient les dangers, les supplices, la mort même... pourvu que je parvinsse au pouvoir ! ne fût-ce que pour un jour, un seul jour... y arriver était ma première pensée...

NEUBOROUG.

Et la seconde ?

WALPOLE.

Y rester !

NEUBOROUG.

Et tu en es venu à bout ?...

WALPOLE.

Oui ; mais que la lutte fut longue et terrible ! qu'il a fallu se raidir et se courber pour déraciner ce ministère tory qui semblait inébranlable !... Il ne fallut pas moins que la mort de la reine Anne, que l'avénement de la maison de Hanovre, que la faveur de George Ier...

NEUBOROUG.

Faveur qui a continué encore sous George II, et qui depuis vingt ans ne t'a pas quitté...

WALPOLE.

Mais, depuis vingt ans, sais-tu ce que j'ai fait pour la conserver ? Sais-tu qu'étranger à tous les plaisirs, à toutes les passions qui charment les hommes, mes jours et mes nuits se passaient dans des travaux assidus ? sais-tu que je ne dormais pas, qu'une fièvre continuelle m'agitait ?... et pourquoi ?... pour veiller sans cesse à l'honneur et aux intérêts de ce pays qui m'étaient confiés, pour lui assurer le repos

dont j'étais privé, et enfin, s'il faut le dire, pour amasser et maintenir sur ma tête ces honneurs, ces dignités, ce pouvoir qui me semblaient alors si désirables... et que maintenant j'ai pris en haine et en mépris.

NEUBOROUG.

Que dis-tu?

WALPOLE.

Je ne suis plus le même ; je suis bien changé...

NEUBOROUG.

Le crois-tu ?

WALPOLE, lui serrant la main.

Je suis guéri, je te le jure !

NEUBOROUG.

Si toutefois on guérit jamais de l'ambition.

WALPOLE.

Oui, quand elle est satisfaite, quand elle n'a plus rien à désirer, et voilà où j'en suis : ce pouvoir qu'on ne me disputait plus a cessé d'avoir des charmes, je n'en ai plus senti que le poids et la fatigue ; mes forces me trahissent et je succombe sous le faix.

NEUBOROUG.

Est-il possible !

WALPOLE.

Oui, mon ami, un mal que je ne puis définir use en moi les sources de la vie, je souffre et veux guérir... aussi je ne me suis pas adressé aux médecins de la cour et à ceux du roi... je suis venu te trouver.

NEUBOROUG.

Et tu as bien fait... (L'emmenant vers la droite où ils s'asseyent.) J'en sais plus qu'eux. Ne t'effraye pas, ce ne sera rien, je te sauverai... si tu veux m'y aider, car je connais ton mal .. Y a-t-il longtemps que tu en as ressenti les premières atteintes ?...

WALPOLE.

Il y a quelques années; c'était un jour... en plein parlement, à la suite de mes discussions avec Stanhope; j'éprouvai, là, une contraction nerveuse, aiguë, horrible...

NEUBOROUG.

Qui se renouvelle souvent?...

WALPOLE.

Vingt fois par jour! quand je donne mes audiences, quand je suis au conseil, quand je parcours des pétitions et quand je lis les journaux.

NEUBOROUG.

Je le crois bien, voilà ce qui te tue, voilà la cause de ton mal auquel je peux encore porter remède; mais il n'y a pas de temps à perdre, il faut se hâter... et si tu veux en croire les conseils de ton médecin, de ton ami, il faut un repos absolu, il faut te retirer des affaires.

WALPOLE, vivement.

Eh! que dis-tu?

NEUBOROUG.

Dès demain... dès aujourd'hui!... il faut ne plus être ministre.

WALPOLE.

Ah! mon ami, c'est tout ce que je veux, tout ce que je demande, le calme, la retraite; c'est là l'objet de tous mes désirs, et déjà deux fois j'ai supplié le roi d'accepter ma démission.

NEUBOROUG.

Eh bien?

WALPOLE.

Malheureusement je sais bien qu'il ne peut pas y consentir... il a trop besoin de moi; je lui suis nécessaire, indispensable... dans ce moment surtout; car, vois-tu bien, Williams, outre les discussions et les intrigues des Chambres,

j'ai encore celles de la cour... notre roi George est jeune, ardent, impétueux, et, quoique marié à une femme charmante qu'il respecte et qu'il aime...

NEUBOROUG.

Il l'abandonne...

WALPOLE.

Non, il ne l'abandonne pas... mais il en aime d'autres. Dans ce moment j'ignore laquelle; et pour la première fois il est discret, il m'en fait un mystère ; mais il est amoureux, je le devine... j'en suis sûr. Et, avec son caractère futile et léger, ne pouvant s'occuper une demi-heure de suite d'affaires sérieuses, il est trop heureux que je le délivre de ce soin, que je sois là à la chaîne, que je me tue pour lui... Moi à qui le repos est si nécessaire ! moi qui serais si heureux de me retirer dans ma campagne de Strawberry-Hill, dans cette délicieuse retraite que vont admirer tous les voyageurs, et que visite tout le monde... excepté son maître ! C'est là, près de ses eaux jaillissantes et sous l'ombrage de ses beaux arbres, qu'il me serait si doux de me livrer, comme autrefois, aux arts, à l'étude, à l'amitié... car ce temps-là est le seul où j'aie vécu, et, je le sens maintenant, j'étais né pour la vie intérieure et paisible.

NEUBOROUG.

Eh bien, alors, pourquoi l'avoir quittée ?

(Ils se lèvent.)

WALPOLE.

Pourquoi ? parce que malgré soi on se laisse entraîner. Tous les hommes sont ainsi, toi comme les autres...

NEUBOROUG.

Moi !

WALPOLE.

Toi... tout le premier, si tu avais vu de près le pouvoir, si tu avais goûté de ses séductions, si tu connaissais cette vie d'émotions qui use, mais qui enivre...

NEUBOROUG.

Je me dirais : Cette ivresse-là, comme toutes les autres, ne laisse après elle que le malaise et le dégoût. Je me dirais : Vos décorations et vos plaques de diamants ne sont que des jouets d'enfant ; vos titres et vos honneurs, une vaine fumée...

WALPOLE.

Tu dirais tout cela, et tu ferais comme nous.

NEUBOROUG.

Jamais, et je te répéterai encore...

WALPOLE.

Et moi, je te dirai comme ce poëte français que nous aimions tant :

Eh ! mon ami, tire-moi de danger ;
Tu feras, après, ta harangue.

NEUBOROUG.

Tu as raison. Et puisque décidément tu ne peux, dans ce moment, t'éloigner de la cour, je te prescrirai un régime... et des soins qui ne pourront pas encore guérir le mal, mais qui du moins en arrêteront les progrès : de la distraction, de l'exercice, de la fatigue physique qui délasse de la fatigue morale... et puis, de la sobriété !... plus de ces grands dîners qu'on appelle ministériels !... mais de ces repas d'artistes... ou de savants ; de ces repas sanitaires où l'on a faim en sortant de table... viens souvent souper chez moi, comme aujourd'hui...

WALPOLE, *lui serrant la main.*

Je te le promets, à condition que tu viendras demain passer la journée à Windsor, où j'habite.

NEUBOROUG.

Y penses-tu ? On dit que la cour y est en ce moment !

WALPOLE.

Qu'importe ! cela ne m'empêche pas d'y avoir mon logement et d'y recevoir mes amis.

NEUBOROUG.

A la bonne heure !... et pour le reste, je t'écrirai une ordonnance... qui ne sera pas une ordonnance royale : aussi tu auras la bonté de ne pas l'interpréter à ta manière, de ne pas t'en écarter et de la suivre à la lettre.

WALPOLE.

Sois tranquille !

SCÈNE VI.

NEUBOROUG, WALPOLE, MARGUERITE, sortant de la porte à droite.

MARGUERITE.

Mon père, le souper est prêt.

NEUBOROUG.

Eh bien, mon enfant, il faut que le souper attende ! lord Henri n'est pas encore de retour.

MARGUERITE.

Il monte l'escalier, car je l'ai vu descendre de voiture, et il avait un air triste et rêveur !

WALPOLE.

Oui, depuis quelque temps il a des chagrins qu'il me cache, et cela m'inquiète.

MARGUERITE.

Des chagrins?

WALPOLE, à Henri qui entre.

Eh ! arrive donc ! je meurs de faim !

NEUBOROUG.

Très-bon signe !

WALPOLE.

Moi qui dans mon hôtel n'ai jamais pu trouver l'appétit !

NEUBOROUG.

Je le crois bien, il est toujours ici, dans ma salle à manger.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Son Excellence est servie !

WALPOLE.

Son Excellence n'est pas ici.

NEUBOROUG.

Il n'y a que notre ami Robert !... Allons, ta main... Henri, prenez celle de ma fille... passez devant.

MARGUERITE, à part.

Des chagrins !... oh ! il me les dira !

NEUBOROUG.

Et nous, allons trinquer comme autrefois !... Que je suis heureux !...

WALPOLE.

Et moi donc !... je ne suis plus ministre !

(Ils sortent tous par la porte à droite.)

ACTE DEUXIÈME

Un salon élégant dans le château de Windsor. Par la porte du fond, l'on aperçoit une large galerie. Portes latérales. A droite une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGE; CÉCILE, entrant suivie par le roi.

GEORGE.

De grâce, écoutez !...

CÉCILE.

Non, sire, laissez-moi !

GEORGE.

Eh quoi ! lady Cécile, je ne puis obtenir un instant d'audience?...

CÉCILE.

Je ne le veux pas !... le comte de Sunderland, mon père, m'attend chez la reine !

GEORGE.

Mais si je vous ordonne de rester... moi, le roi !

CÉCILE.

Votre Majesté sait bien ce qui arrivera.

GEORGE.

Vous me quitterez?

CÉCILE.

A l'instant! C'est ainsi que mon illustre aïeul, le duc de Marlborough, avait coutume de répondre à la menace...

(Elle fait la révérence et va pour sortir.)

GEORGE.

Cécile!... Cécile!... je vous en supplie, ne me réduisez pas au désespoir et daignez m'entendre!

CÉCILE, avec humeur.

Eh bien donc!... que voulez-vous?

GEORGE.

Ah! que vous connaissez bien votre pouvoir sur moi! et que vous abusez étrangement de cet amour que rien ne peut vaincre et que vos caprices, vos rigueurs ne font qu'augmenter encore! Un instant seulement, oubliant votre fierté, vous avez laissé tomber sur moi un regard de pitié.

CÉCILE, avec effroi.

Ah! taisez-vous!

GEORGE.

Et depuis ce moment où je croyais avoir désarmé votre cœur, il semble au contraire que vous ayez redoublé pour moi de hauteur et de mépris; il y a en vous je ne sais quel sentiment de dépit, de crainte, de colère... quelquefois même on dirait de la haine!...

CÉCILE.

C'est vrai!

GEORGE.

Est-ce vous que j'entends... grands dieux! eh! que n'ai-je pas fait pour vous fléchir ou vous rassurer!... Faut-il vous rappeler ici cette soumission, cette crainte de vous compromettre, ce respect que n'a jamais trahi le moindre mot ou le moindre regard; enfin ce mystère impénétrable qui cache à tous les yeux un amour que vous seule connaissez et que vous dédaignez, un amour qui vous soumet ma volonté, mon

pouvoir, mon existence tout entière ! que voulez-vous de plus?

CÉCILE.

Je veux... je veux savoir pourquoi je suis si malheureuse !

GEORGE.

Que dites-vous ?

CÉCILE.

Je me faisais de la cour et de ses splendeurs une image enchanteresse... Élevée dans des souvenirs de gloire, des regrets d'ambition, près de la duchesse de Marlborough, mon aïeule ; entendant parler sans cesse de ces temps brillants où, favorite de la reine Anne, elle disposait à son gré des destins de l'Angleterre et de ceux de l'Europe, j'avais toujours présentes à l'esprit ces idées de faveur et de puissance : c'étaient là les seules illusions dont se berçait ma jeunesse ; et quand je fus présentée à la cour, lorsque Caroline d'Anspach voulut m'attacher à sa personne, je crus voir tous mes rêves se réaliser ; il me semblait que moi aussi j'allais régner à mon tour... que j'allais devenir...

GEORGE.

Favorite !

CÉCILE.

Oui, de la reine... (Se cachant la tête dans ses mains.) mais non pas du roi !... Et maintenant, ce séjour si brillant... me déplaît, m'est insupportable, tout y fait mon malheur !... tout, jusqu'aux bontés dont m'accable la reine ; et je veux la quitter, je veux fuir la cour.

GEORGE.

Ah ! c'est que votre âme froide et indifférente ne peut comprendre la mienne !... c'est que votre cœur insensible est incapable de rien aimer !

CÉCILE, avec chaleur.

Moi ne rien aimer !

GEORGE.

O ciel!... me serais-je abusé? S'il était vrai... si quelque autre affection...

CÉCILE, froidement.

Aucune!... mais ne suis-je pas maîtresse de réclamer ma liberté, mon repos, mon bonheur?... Quels droits aviez-vous sur moi, sire, sinon ceux que vous teniez de moi-même, et que j'ai repris?

GEORGE.

Ah! ne parlez pas ainsi, ne parlez pas de vous éloigner. Plutôt que de renoncer à vous, il n'est rien dont je ne sois capable; il n'est pas de sacrifice que vous ne puissiez exiger...

CÉCILE.

Je n'ai jusqu'à présent demandé qu'une chose à Votre Majesté, et l'événement m'a donné peu de confiance en mon crédit...

GEORGE.

Une telle idée ne vient pas de vous, mais de ceux qui vous entourent; de votre père, de lord Carteret, de ce vieux lord Bolingbroke, ennemis irréconciliables de Walpole, qui tous le détestent et veulent le renverser; mais que peut vous faire à vous, Cécile?...

CÉCILE.

Cela fait... cela fait... que je le veux.

GEORGE.

Vous ne pouvez vouloir me priver d'un ministre dont les talents me sont utiles... indispensables; et quand même je serais assez ingrat pour méconnaître son zèle et son dévouement, quand même je voudrais renoncer à ses services, je n'en suis pas le maître : il a dans les deux Chambres une majorité à lui...

CÉCILE.

Oh ! bien à lui, car il l'a achetée... et vous qui parliez, à l'instant même, de tout braver pour moi, vous tremblez devant votre ministre.

GEORGE.

Non pas devant lui, mais devant une injustice... et c'en serait une.

CÉCILE.

Soit! tel est votre bon plaisir... et le mien, à moi, est de quitter la cour, ce que je ferai dès demain... dès aujourd'hui.

GEORGE.

Non, vous ne partirez pas, vous ne vous ferez pas un jeu de ma douleur, et, puisqu'il le faut, je vous promets, Cécile, je vous jure....

CÉCILE, vivement.

De renvoyer Walpole ?

GEORGE.

Non ; mais deux fois déjà il m'a offert sa démission que j'ai refusée, et, s'il m'en parle de nouveau... s'il me l'offre encore... je l'accepterai.

CÉCILE.

Grand effort de courage!

GEORGE.

Mais vous me promettez au moins...

CÉCILE.

Je ne promets rien.

GEORGE.

Ah! vous qui souvent me parlez de tyrannie... est-il possible de la pousser plus loin et de l'avouer plus franchement!

CÉCILE.

C'est un avantage que j'ai sur vous... je suis, moi, pour le gouvernement absolu.

GEORGE.

Mais encore pour quelles raisons?...

CÉCILE.

Ces gouvernements-là n'en donnent jamais; et je rappellerai seulement à Votre Majesté que voici l'heure de ses réceptions.

GEORGE.

C'est vrai!... J'oublierais tout auprès d'elle... Adieu! je ne demande plus rien, je m'en rapporte à votre clémence... à votre générosité. Dites-vous seulement que j'attends, que je souffre et que je vous aime!

(Il sort.)

SCÈNE II.

CÉCILE, seule.

Et moi... moi, je me hais moi-même!... et il est tel moment de ma vie que je voudrais racheter au prix de tout mon sang; mais je peux du moins quitter ces lieux que je déteste, rompre des chaînes qui me pèsent, fuir un amour qui m'est odieux. Je le lui dirai!... oui, je... Eh! mon Dieu, ne le lui ai-je pas dit? Et ma franchise, mes dédains augmentent encore sa faiblesse et mon pouvoir. On a, dit-on, de l'empire sur les gens qu'on aime... on en a bien plus sur ceux qu'on n'aime pas!

SCÈNE III.

CÉCILE, NEUBOROUG, MARGUERITE.

MARGUERITE, donnant le bras à son père.

C'est-à-dire que le parc est magnifique; et puis, c'est si grand, si étendu!

NEUBOROUG.

Beaucoup trop, pour les personnes qui s'y promènent à jeun.

CÉCILE.

Quel est ce vieillard, et cette jeune fille ?

NEUBOROUG.

Je n'ai plus de jambes, et suis trop heureux de m'asseoir...

CÉCILE.

Le docteur Neuboroug, ici, à la cour !

MARGUERITE, à Neuboroug qui va s'asseoir.

Mon père, une grande dame qui vous reconnaît...

NEUBOROUG, se relevant.

Une grande dame !... Eh ! oui, lady Sunderland, que j'ai vue bien jeune, car j'étais autrefois médecin de sa noble famille. Mais, nous autres anciens, on nous oublie... il n'est plus question de nous.

CÉCILE.

Si vraiment ! et j'ai à ce sujet, docteur, des compliments à vous faire. J'ai lu ce matin, dans le journal de la cour, que le faubourg de Southwark vous avait élu hier membre de la Chambre des communes.

NEUBOROUG.

C'est vrai... madame la comtesse.

CÉCILE.

Et porté par l'opposition !... C'est un échec pour le ministère...

NEUBOROUG.

Je ne le crois pas !... On m'a jugé trop peu redoutable pour combattre une nomination qui, du reste, n'aura pas de suites, car, j'y suis décidé, j'écrirai dès aujourd'hui pour remercier et refuser.

CÉCILE.

Tant pis ! je vois votre parti bien malade, les médecins même l'abandonnent... et je conçois alors ce qui vous amène à la cour.

NEUBOROUG.

Moi!... vous pourriez croire?...

CÉCILE.

Que vous sollicitez... comme tout le monde... Il n'y a pas de mal... et si je puis vous être utile... lectrice de la reine... j'ai quelque crédit près d'elle...

NEUBOROUG.

Je ne demande rien... je ne veux rien, milady... Je viens ici chez mon ami Robert Walpole, qui a bien aussi quelque pouvoir; mais, grâce au ciel, je viens pour mon plaisir.

CÉCILE.

Chez le ministre?...

MARGUERITE, passant près d'elle.

Oui, madame, il nous a invités à venir passer la journée à Windsor, et son neveu est venu nous chercher ce matin!

CÉCILE, avec émotion.

Son neveu, lord Henri!

MARGUERITE, vivement.

Vous le connaissez?...

CÉCILE, d'un air indifférent.

Oui... je le vois tous les soirs... au cercle de la reine...

MARGUERITE.

Et il a eu la bonté de venir nous prendre lui-même, pour nous amener ici!... Il est si attentif, si galant, si aimable!...

NEUBOROUG, lui faisant signe.

Ma fille!...

MARGUERITE.

C'est très-vrai, et milady doit le savoir, puisqu'elle le connaît... Et puis, en arrivant, il m'a offert la main... et, dans les deux premiers salons que nous avons traversés, qui étaient remplis de monde... des dames, des seigneurs de la cour... c'est à moi qu'il donnait le bras... Ah! que

j'étais heureuse ! Ils m'auront prise pour une grande dame, une lady... ils le disaient, n'est-ce pas?

NEUBOROUG.

Mieux que cela !... ils disaient : Voilà une jolie fille !

MARGUERITE, *avec joie.*

Vrai !... Eh bien, je ne l'ai pas entendu ! je pensais à autre chose... surtout quand lord Henri nous a présentés à sa sœur, lady Juliana, qui est bonne et aimable comme lui... et qui voulait me garder près d'elle... Et puis enfin, il nous a conduits dans les jardins, en nous disant : « Je vais prévenir mon oncle, attendez-le ici ; » et depuis une heure nous nous promenons dans le parc où tout ce que je vois me semble superbe, admirable, magnifique... Mon Dieu ! que c'est beau de venir à la cour, et que je suis heureuse d'y être !

CÉCILE.

Peut-être, mon enfant, ne le diriez-vous pas longtemps !... mais pour aujourd'hui, je le conçois... surtout quand on a pour cavalier un jeune et brillant seigneur que l'on voit pour la première fois.

MARGUERITE, *vivement.*

Mais non, madame, nous nous voyons très-souvent... et, pendant trois mois, tous les jours...

CÉCILE, *vivement.*

Que dites-vous ?

NEUBOROUG, *l'arrêtant.*

Ma fille !...

CÉCILE.

Je vois en effet que vous connaissez intimement Robert Walpole et tous les siens... (*A Neuboroug.*) Prenez-y garde, docteur, l'amitié de Walpole a souvent porté malheur ; mais, en tous cas, je vous dois un avis charitable : si, quoi que vous en disiez, vous attendez de lui des places, de la fortune, des honneurs...

NEUBOROUG.

Moi !

CÉCILE.

Hâtez-vous !... car, c'est moi qui vous le dis et vous pouvez me croire, il n'a pas longtemps à rester au ministère... Adieu, docteur.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

MARGUERITE, NEUBOROUG.

NEUBOROUG.

Eh ! mais... à qui en a-t-elle donc, la petite comtesse?... Avec son air protecteur et menaçant... il me semblait entendre feu le duc de Marlborough, son grand-père, dictant des conditions aux plénipotentiaires de Louis XIV.

MARGUERITE.

C'est égal... je voudrais bien être à sa place ! Elle va le soir au cercle de la reine... et puis enfin elle est ici tous les jours !...

NEUBOROUG.

Je ne lui en ferai pas compliment.

MARGUERITE.

Et pourquoi cela ?

NEUBOROUG.

Parce qu'il me tarde d'en être dehors... il y a déjà trop longtemps que j'y suis.

MARGUERITE.

A peine si nous arrivons... et vous voilà de mauvaise humeur parce qu'on vous fait attendre un peu... est-ce raisonnable ?

NEUBOROUG.

Certainement... j'ai cru qu'on allait nous recevoir tout de

suite, à bras ouverts ; et depuis une heure que nous sommes ici et que nous nous sommes promenés dans tous les sens, avons-nous seulement entrevu Walpole ?

MARGUERITE.

S'il est occupé !

NEUBOROUG.

Ce n'est pas une raison pour faire faire antichambre à un ancien ami !

MARGUERITE.

Il l'a bien fait hier chez vous !

NEUBOROUG.

Pas si longtemps ! et puis tous ces gens que l'on rencontre ont l'air, comme cette comtesse, de vous regarder du haut de leur grandeur et de ne pas croire qu'on vienne déjeuner chez un ministre !... Que serait-ce donc s'ils savaient qu'hier il a soupé chez moi ! Mais je n'en ai rien dit, parce qu'il faut être modeste.

MARGUERITE.

Vous avez bien fait...

NEUBOROUG.

Et parce qu'on n'a pas comme eux un habit chamarré d'étoiles et de cordons, ils semblent dire : Il n'est pas des nôtres... c'est un étranger, un bourgeois de Londres.

MARGUERITE.

Eh bien !... qu'est-ce que cela vous fait ?

NEUBOROUG.

Cela fait que c'est désagréable, que c'est humiliant... parce qu'enfin, chez moi, je suis le seul, je suis le premier... j'aime mieux ça.

MARGUERITE.

Consolez-vous ! c'est votre ami le ministre.

SCÈNE V.

MARGUERITE, NEUBOROUG, WALPOLE, et PLUSIEURS SOLLICITEURS, qui l'entourent.

WALPOLE, à un solliciteur.

J'ai lu votre projet... je l'ai lu... et ne peux l'approuver... Imposer des taxes aux colons américains!...

LE SOLLICITEUR.

C'est enrichir la Grande-Bretagne.

WALPOLE.

C'est l'appauvrir; les colonies d'Amérique nous donneront plus par le commerce que par les impôts...

LE SOLLICITEUR.

Mon projet avait pour lui l'approbation de lord North.

WALPOLE.

Eh bien! qu'il le tente après moi, quand il sera ministre... et il perdra les colonies. (A un autre.) Et vous, Johnson... Ah! votre place de justicier!... je vous l'ai promise, vous l'aurez... (A un autre.) Vous aussi, milord, cet emploi, vous l'aurez, vous dis-je; mais attendez au moins qu'il y ait un décès... (A part.) Ils sont tous de même... il semble que j'aie quelque épidémie à mes ordres... Et vous?... (S'avançant vers Neuboroug sans le regarder.) Avez-vous un placet?... que voulez-vous?... que demandez-vous?...

NEUBOROUG.

Je demande... à déjeuner le plus tôt possible.

WALPOLE.

Ah! c'est toi, Neuboroug?... te voilà!... Vous arrivez bien tard... (Aux solliciteurs.) C'est bien, messieurs... c'est bien... je ne puis vous entendre aujourd'hui... (Montrant Neuboroug.) une affaire importante avec monsieur... mais demain... après-demain... j'aurai l'honneur de vous recevoir... trop heureux

d'être utile à des compatriotes, à des citoyens si honorables... (Il salue les solliciteurs qui se retirent.) — Tu vois quelle est ma vie !... Je suis ainsi depuis six heures du matin. Cette galerie, qui communique de mes appartements à ceux du roi, est toujours encombrée de solliciteurs... pas un instant de repos.

MARGUERITE.

Et mon père qui déjà se plaignait !

WALPOLE.

Et de quoi ?...

NEUBOROUG, avec un peu d'embarras.

Je me plaignais... des gens qui te portent envie... de ces gens comme nous en avons vu tout à l'heure, qui te croiraient bien malheureux si tu perdais ta place !

WALPOLE, vivement.

Qui donc ? que veux-tu dire ?

NEUBOROUG.

Rien !... des discours en l'air !... Une dame de la cour, une petite comtesse... qui nous disait tout à l'heure, avec un air de satisfaction intérieure : Walpole n'a pas longtemps à rester au ministère...

WALPOLE, souriant avec ironie.

Vraiment !... depuis vingt ans qu'ils le prophétisent ! Fasse le ciel que cette fois ils aient raison !... Et cette dame, qui est-elle ?...

NEUBOROUG.

Une personne sans importance... la lectrice de la reine, la comtesse de Sunderland...

WALPOLE.

Sunderland !... Sans importance !... Tu ne sais donc pas que son père, et lord Carteret, et lord Bolingbroke, mon vieil antagoniste, ont juré de me renverser, et que déjà plus d'une fois... Mais, après tout, que m'importe ?

NEUBOROUG.

C'est ce que je dis!

WALPOLE.

Ce qui m'étonne, c'est l'espèce d'influence dont semble jouir depuis quelque temps la fille de lord Sunderland... D'où cela peut-il venir?... Ce n'est pas de la reine... qui ne l'aime guère, et qui m'est dévouée. Est-ce que par hasard?... Non, non, ce n'est pas possible!...

NEUBOROUG.

Qu'est-ce que c'est?

WALPOLE, se promenant.

Pourquoi pas? Je le saurai!...

NEUBOROUG, le suivant.

Mais qu'as-tu donc?

WALPOLE.

Rien, mon ami... Mais vois si l'on peut jamais faire des projets!... Je m'étais levé ce matin avec les idées les plus riantes... Cette journée que j'allais passer avec vous m'offrait une perspective délicieuse... Il me semblait qu'au milieu de mes ennuis c'était un jour de congé... Et voilà que la moindre contrariété, la moindre inquiétude me rend à moi-même et me poursuit jusque dans mon bonheur!

NEUBOROUG.

Voilà justement ce qui te fait mal... Il faut chasser toutes ces idées-là... entends-tu bien?

WALPOLE, toujours préoccupé.

Oui, mon ami...

NEUBOROUG.

N'avoir avant et après les repas que des pensées agréables qui préparent ou facilitent la digestion...

WALPOLE, avec impatience.

Bien, mon ami... (A part.) S'il était vrai!... morbleu!

NEUBOROUG.

Surtout... et je ne puis trop te le recommander, se mettre à table à des heures fixes et réglées ! ne jamais faire attendre l'estomac, et il paraît qu'ici l'on attend beaucoup.

WALPOLE.

Non, mon ami...

SCÈNE VI.

MARGUERITE, NEUBOROUG, WALPOLE, UN VALET en livrée.

LE VALET.

La Grâce est servie !

WALPOLE.

Tu vois bien !

NEUBOROUG.

C'est heureux !

LE VALET.

Votre Grâce...

WALPOLE, se retournant vers le valet qui lui présente des papiers.

Qu'est-ce que c'est ?

LE VALET.

Les journaux.

NEUBOROUG, prenant le bras de Walpole.

Nous les lirons à table !

WALPOLE, prenant les journaux.

Tu as raison... (En déployant un.) Je veux voir seulement si on a inséré mon discours d'hier... (A Marguerite.) Vous permettez, ma jolie demoiselle ?...

MARGUERITE.

Comment donc, milord !

WALPOLE, tenant toujours Neuboroug sous le bras et déployant le journal qu'il parcourt.

Ah ! des injures ! des épigrammes !...

NEUBOROUG.

Pourquoi les lire ?

WALPOLE.

Parce que cela m'amuse ! Si tu savais combien nous attachons peu d'importance à tout cela ?... (Lisant.) « Lord « Walpole, le premier ministre, s'est rendu hier à pied au « parlement... » (S'arrêtant.) C'est bien intéressant ! « On s'é- « tonnait de ce que, malgré le froid, il était vêtu fort légère- « ment, et n'avait même pas le manchon de martre zibeline « qu'il porte ordinairement. » (Riant.) Comme c'est piquant !... Ils ne savent que dire pour remplir leurs colonnes... (Achevant de lire.) « Un manchon ! répondit quelqu'un, à quoi bon ? il « n'en a pas besoin... il a toujours ses mains dans nos « poches !... » (Riant d'un air forcé.) Ah !... ah !... celui-là, au moins, est drôle !... il est original !... n'est-il pas vrai ?... Ah ! ah !...

MARGUERITE.

Quoi, vous riez ?

WALPOLE.

J'en ai entendu bien d'autres !... Ce journal-là en dit souvent d'assez gaies... c'est un indépendant qui veut qu'on l'achète, mais il n'y réussira pas... car, avec moi, aussitôt lu... aussitôt oublié.

(Il froisse le journal et le met dans sa poche.)

NEUBOROUG, montrant la porte à gauche.

Alors, mon ami...

WALPOLE, prenant un autre journal.

Certainement... « Ses mains dans nos poches... »

NEUBOROUG.

Est-ce que tu y penses encore ?

WALPOLE.

Du tout... (Avec colère.) Ah ! mon Dieu !

NEUBOROUG.

Qu'est-ce donc?

WALPOLE.

Mon dernier discours... tronqué... défiguré!... Je peux pardonner des épigrammes, des injures... mais des fautes d'impression... des omissions pareilles!... être trahi à ce point par son imprimeur ! un imprimeur du roi!!!... Je suis sûr qu'au fond du cœur il est de l'opposition... Je lui ôterai son brevet... il perdra son privilége... Mais, pardon, mon ami, tu meurs de faim... et moi aussi ; je me sens là des tiraillements d'estomac... (A Marguerite, lui offrant la main.) Allons, miss Marguerite...

NEUBOROUG, marchant devant.

Ce n'est pas sans peine.

WALPOLE, tout en donnant la main à Marguerite et se dirigeant vers la salle à manger, se dit à part.

« Sa main dans nos poches!... » Je saurai qui.

(Neuboroug est près de la porte de la salle à manger et veut faire passer Walpole devant lui.)

SCÈNE VII.

MARGUERITE, NEUBOROUG, WALPOLE, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, annonçant en s'adressant à Walpole.

Le roi ! monseigneur.

WALPOLE, qui est près d'entrer dans la salle à manger, quitte brusquement la main de Marguerite et revient sur ses pas.

Le roi!... A une pareille heure... que me veut-il?... (A Neuboroug.) Pardon, mon ami, je suis obligé de recevoir le prince.

NEUBOROUG.

Et ton appétit?

WALPOLE.

Il attendra!

NEUBOROUG, avec colère.

Et l'on appelle cela exister!...

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, NEUBOROUG, WALPOLE, GEORGE.

WALPOLE.

Je n'espérais guère, et de si bon matin, l'honneur que me fait Votre Majesté.

GEORGE.

Je pense, milord, que je ne vous dérange pas?

WALPOLE.

En aucune façon... J'étais là avec des amis... le docteur Neuboroug, mon ancien compagnon d'études...

GEORGE.

Le docteur Neuboroug... homme de talent... que l'opposition vient d'envoyer à la Chambre des communes?

NEUBOROUG, s'inclinant avec embarras.

Oui, sire... mais...

WALPOLE, l'interrompant vivement.

Mais quelles que soient ses opinions, ce sont celles d'un homme d'honneur et de conscience... Je dirai plus : il est tel ouvrage que depuis longtemps l'Angleterre admire, tel ouvrage que l'on attribue à nos premiers écrivains, à nos plus grands publicistes...

NEUBOROUG, interrompant Walpole.

Robert, y penses-tu?

WALPOLE.

Pardon, sire, je dois respecter le voile dont il veut s'environner à tous les yeux.

GEORGE.

Pas aux miens, je l'espère... et vous me direz... Mais quelle est cette jolie personne?

WALPOLE.

C'est sa fille, sire, miss Marguerite, qui, pour la grâce et la beauté, effacerait nos plus brillantes ladys.

GEORGE, *avec chaleur.*

Vrai Dieu, milord a raison! je ne connais qu'une seule personne qui pourrait lui disputer la palme!

WALPOLE, *avec intention.*

La reine, sire!...

GEORGE, *avec embarras et se reprenant vivement.*

Oui... justement... c'est ce que je voulais dire... mais j'ai à vous parler, Walpole, à vous parler longuement.

NEUBOROUG, *avec un geste d'effroi.*

Ah! le malheureux!

GEORGE.

Passons dans votre cabinet... ou plutôt dans le parc, nous pourrons causer en nous promenant.

WALPOLE, *s'inclinant.*

A vos ordres, sire.

GEORGE.

L'air et l'exercice nous feront du bien.

NEUBOROUG, *à part.*

De l'exercice à jeun! juste ciel!

WALPOLE, *à Neuboroug.*

Mon ami, je suis à toi! je reviens à l'instant... Attends-moi!...

GEORGE.

Adieu, miss Marguerite !... Docteur...

(Ils sortent par la porte du fond.)

SCÈNE IX.

MARGUERITE, NEUBOROUG, LE VALET, en livrée, près de la porte de la salle à manger.

NEUBOROUG.

L'attendre !... pas un moment !... pas une seconde !... mon estomac n'est pas complaisant, il n'est pas courtisan !

MARGUERITE.

Mais, mon père, y pensez-vous ?

NEUBOROUG.

Je ne te force pas... tu es la maîtresse !... mais moi, je peux toujours provisoirement prendre un à-compte... (Au valet.) N'est-ce pas de ce côté ?

LE VALET.

Oui, monsieur, je vais vous conduire.

NEUBOROUG, au valet.

Je vous suis, mon cher ami... je vous suis aveuglément et sans hésiter !

(Il sort par la porte à gauche avec le valet.)

SCÈNE X.

MARGUERITE, puis HENRI.

MARGUERITE, s'apprêtant à suivre son père.

Mon pauvre père n'entend pas raillerie sur ce chapitre-là !

HENRI, entrant par le fond.

Non, je n'en puis revenir encore !...

MARGUERITE, allant à lui.

Lord Henri!... Comme il est agité!... Qu'avez-vous donc?

HENRI.

Ce que j'ai! Ah! jamais plus qu'aujourd'hui je n'ai eu besoin de votre présence et de votre amitié. Je suis souvent bien tourmenté, bien malheureux! Et quand je vous ai vue... je pars presque content, ou du moins consolé.

MARGUERITE.

Consolé! vous avez donc des chagrins?

HENRI.

Vous l'ai-je dit?

MARGUERITE.

Eh! oui, vraiment!... Et lesquels?... Allons, confiance tout entière!... Il me semble que, moi, je vous dirais tout!

HENRI.

Vous, Marguerite! quelle différence! vous n'avez pas de secrets.

MARGUERITE.

Qu'en savez-vous?

HENRI.

Vous seriez comme moi, vous aimeriez quelqu'un?

MARGUERITE.

Peut-être bien.

HENRI.

Mais vous, du moins, vous avez l'espoir d'être heureuse!...

MARGUERITE.

Nullement, je vous jure! Moi, je ne demande pas à être aimée! j'aime toute seule et sans intérêt; on ne peut pas empêcher cela, n'est-ce pas?

HENRI.

Oh! non, sans doute. Et votre confiance fait naître la mienne! Apprenez donc qu'il y a ici... dans ce moment, une personne que j'aime et qui me désespère!

MARGUERITE.

Vraiment! Contez-moi donc cela !...

HENRI.

Il semble qu'elle prenne à tâche de bouleverser ma raison! C'est un mélange de douceur et de fierté, de froideur et de coquetterie...

MARGUERITE.

Que dites-vous?

HENRI.

Avant-hier enfin, au cercle du roi, je n'ai pas même pu obtenir d'elle la faveur d'un regard...

MARGUERITE, portant la main à son cœur.

O mon Dieu!...

HENRI.

Et tout à l'heure, à l'instant même, et pour la première fois de sa vie, elle m'a presque dit qu'elle m'aimait... ou du moins, et malgré elle, son dépit, sa jalousie me l'ont laissé deviner!

MARGUERITE, à part.

Ah!

HENRI.

Et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ce seul moment de bonheur que j'aie eu en ma vie, c'est à vous que je le dois, mon amie, c'est vous qui en êtes cause!

MARGUERITE.

Moi! comment cela?

HENRI.

Elle ne m'a parlé que de vous! des visites que je vous faisais chaque jour, des trois mois que j'ai passés dans la maison de votre père... « Cette jeune fille est charmante, a-t-elle ajouté; vous l'aimez, monsieur, vous l'aimez, avouez-le! » Et moi de me justifier et de lui attester que la seule amitié, que l'affection la plus tendre, mais la plus pure, m'attachait

à vous... Mais, pardon ! mon amitié est bien égoïste, elle ne vous entretient que de mes craintes ou de mes espérances... Et les vôtres... et cet amour que vous m'avez presque avoué tout à l'heure ?

MARGUERITE.

Ah !... je vous en conjure !...

HENRI.

Votre confiance n'égale donc pas la mienne ? vous ne me regardez plus comme un frère !

MARGUERITE.

Un frère !... si vraiment !... toujours ! Mais pourquoi penser à un attachement sans espoir ?...

HENRI.

Que dites-vous ?...

MARGUERITE.

Que je suis plus malheureuse que vous, car il ne songe pas à moi !...

HENRI.

Ce n'est pas possible !... vous qui rendriez un mari si heureux, vous en qui brillent tant de qualités !

MARGUERITE.

Il ne les voit pas !

HENRI.

Comment peut-il être assez aveugle... surtout s'il est reçu, s'il est admis chez votre père ?... Ah ! je sais qui !

MARGUERITE.

C'est fait de moi !... Non, monsieur... ne croyez pas...

HENRI.

Votre cousin... ce jeune avocat... sir Thomas Kinston, pour qui vous vouliez hier me solliciter...

MARGUERITE, vivement.

Oui, milord, oui, c'est lui-même ! Mais silence, au moins, et que personne au monde... surtout lui... ne puisse jamais

se douter!... Je l'oublierai!... je vous le promets, il n'en saura rien...

HENRI.

Pauvre enfant! Que ne puis-je sacrifier de mon bonheur pour ajouter au vôtre! (Lui prenant la main.) Ma bonne Marguerite, mon amie, ma sœur, si vous saviez quelle part je prends à vos peines... si vous saviez combien je vous aime!...

MARGUERITE, se dégageant de ses bras.

Assez!... assez! (A part.) Ah! il me fera mourir!

HENRI.

Mon oncle!...

SCÈNE XI.

MARGUERITE, HENRI, WALPOLE.

WALPOLE, entrant sans les voir.

C'est un enfer, et je n'y puis tenir! Il faut que je sorte de la cour, de ce palais, c'est un séjour maudit où l'on ne peut vivre!

MARGUERITE, à part.

Il a bien raison!

WALPOLE.

Je n'y resterai pas un jour de plus!

HENRI.

Eh! mon Dieu, milord, qu'avez-vous donc?

WALPOLE.

Ce que j'ai?... Ils veulent la guerre, maintenant... ils la veulent, et dès demain; à les en croire, il faudrait la déclarer à l'Espagne!

HENRI.

Plût au ciel!...

WALPOLE.

Et toi aussi!...

HENRI.

Je parle en officier.

WALPOLE.

Et moi en ministre!... Ils ne l'auront pas... Mais le roi était déjà de leur avis, tout étourdi par leurs clameurs, par leurs pétitions... Eh! par saint George! des pétitions, on sait comment elles se fabriquent... et, s'il lui en faut, dès demain un million d'honorables signatures réclameront en faveur de la paix. Cette paix, salut de l'Angleterre, que je maintiens depuis vingt ans; il faudrait la rompre pour de vaines prérogatives blessées, pour un pavillon amiral qu'on n'a pas salué!

HENRI.

S'il était vrai cependant...

WALPOLE.

Et c'est pour cela qu'il faudrait ruiner notre industrie, notre commerce, et se lancer dans une guerre dont on ne peut pas prévoir les suites?... A mon âge, épuisé, fatigué, malade comme je le suis... car jamais, je crois, je n'ai plus souffert qu'aujourd'hui...

HENRI.

Mon pauvre oncle!...

WALPOLE.

Et Neuboroug... Neuboroug qui n'est pas là! J'ai la fièvre, j'ai la poitrine en feu!...

HENRI.

Calmez-vous, de grâce! prenez quelque repos.

WALPOLE.

Du repos... est-ce que je le peux? Ils ne veulent pas de ma démission! ils ne seront satisfaits que quand ils m'auront tué, quand je serai mort comme un esclave, comme un condamné au banc où ils m'ont attaché!

SCÈNE XII.

MARGUERITE, HENRI, NEUBOROUG, WALPOLE.

NEUBOROUG, *accourant.*

Ah ! mes amis... mes chers amis !...

WALPOLE.

Qu'as-tu donc?

NEUBOROUG.

Laisse-moi reprendre mes idées et surtout reprendre haleine ! Au moment où je sortais de ta salle à manger par la porte qui donne sur le parc, je me trouve face à face avec Sa Majesté qui me dit : « Monsieur Neuboroug. je serais enchanté de vous parler ! » Et sans que j'aie eu le temps de me reconnaître, il me prend le bras, et nous voilà avec ce bon roi, nous promenant bras dessus bras dessous, sans façons, sans cérémonie, tout à fait à notre aise ; seulement j'étais un peu troublé, parce qu'un roi qui vous donne le bras... cela fait toujours...

MARGUERITE.

Quoi donc ?

NEUBOROUG, *à Marguerite.*

Cela fait, mon enfant, que c'est très-honorable. Il est fâcheux seulement qu'il n'y ait eu là personne... parce que mes confrères, qui sont souvent si fiers et si importants, auraient vu que pour la première fois que je viens à la cour... (*A Walpole.*) Enfin, et pour revenir à toi, le roi m'a d'abord parlé de mon élection, et quand il a su que mon intention était de refuser. « Je ne le veux pas, s'est-il écrié, je ne le veux pas ! Il nous faut à la Chambre des gens de talent, et surtout d'honnêtes gens. A ce double titre, vous resterez, je l'exige, pour moi et pour vous, car un ami de Walpole peut arriver à tout, peut tout obtenir de moi. » A ce mot, il

m'est arrivé une inspiration, une idée d'en-haut!... celle de m'immoler pour toi... « Eh bien! sire, lui ai-je dit, vous le voulez... j'accepte; mais, en revanche, j'implore une faveur de Votre Majesté. — Laquelle? parlez! » Et alors, soit que l'amitié m'inspirât, soit que déjà je me crusse à la tribune, j'ai été content de moi, j'ai été éloquent; je lui ai peint avec chaleur mes craintes, mes inquiétudes sur l'état de ta santé; je l'ai vu ému, entraîné, et je me suis écrié : « Puisque vous l'aimez, ce fidèle serviteur, vous ne voudrez pas l'immoler; vous ne voudrez pas sa mort, et je vous réponds, moi, médecin, qu'il y va de sa vie!... » Oui, mon ami, je l'ai dit: « il y va de sa vie, s'il ne quitte pas les affaires, si vous n'acceptez pas la démission qu'il vous a offerte depuis si longtemps! »

WALPOLE, avec anxiété.

Eh bien!... eh bien! le roi a refusé?

NEUBOROUG, avec enthousiasme.

Du tout!... il consent...

WALPOLE, stupéfait.

Que dis-tu?...

NEUBOROUG, tirant un papier de sa poche.

Tiens! lis!... écrit de sa main royale!

WALPOLE, prenant le papier avec émotion, et lisant.

« Vous le voulez, vos amis le veulent, il y va, dit-on, de « votre santé et de votre existence, j'accepte à regret la dé- « mission que vous m'offrez... »

NEUBOROUG et HENRI.

Quel bonheur!

WALPOLE, continuant de lire.

« Je n'y mets qu'une condition, c'est qu'avant de vous re- « tirer, vous me désignerez vous-même votre successeur et « formerez le nouveau ministère qui doit vous succéder. » Ah! je ne sais ce que j'éprouve.

HENRI.

Le saisissement...

NEUBOROUG.

La surprise.

WALPOLE.

Oui, la joie... une joie imprévue... Me voilà donc libre... me voilà heureux!... cela produit un singulier effet...

NEUBOROUG.

Quand on n'en a pas l'habitude, et j'ai eu tort de t'annoncer ainsi sans ménagements, sans préparation... Que veux-tu?... j'étais si enchanté! mais ce ne sera rien, mon ami, ce ne sera rien; la joie n'a jamais fait mal, et j'espère que tu es content, que tu me remercies?...

WALPOLE.

Oui, mon ami, oui, certainement; mais tu es sûr que le roi ne m'en voudra pas?

NEUBOROUG.

En aucune façon, puisqu'il te charge de nommer ton successeur et de former toi-même le nouveau ministère.

WALPOLE.

C'est vrai!

NEUBOROUG.

Nous pouvons maintenant nous renfermer dans ta résidence de Strawberry-Hill, rêver sous ses beaux ombrages, aux bords de ses eaux jaillissantes... Nous pouvons partir sur-le-champ...

WALPOLE.

Pas aujourd'hui! il y a conseil...

NEUBOROUG.

Tu n'y as plus que faire, tu n'as plus de conseil, plus d'ennui.

WALPOLE.

Ah! oui, c'est vrai!... Henri, tu diras alors à l'envoyé de

Hanovre, à qui je n'avais pu donner audience, que je suis prêt à le recevoir... je l'attendrai.

NEUBOROUG.

Mais cela ne te regarde plus, tu n'as plus besoin de t'inquiéter de ces choses-là... ta matinée est libre...

WALPOLE.

C'est vrai !... tu as raison !... Alors, qu'est-ce que je vais faire ?

NEUBOROUG.

Déjeuner d'abord... c'est l'essentiel.

WALPOLE.

Ah ! c'est que je n'ai plus faim !

(Un domestique entre et remet une lettre à Henri.)

NEUBOROUG.

Voilà... ce que c'est que d'attendre trop longtemps. (Au domestique.) Faites servir votre maître ! (A Walpole qui fait un geste d'impatience.) Oui, mon ami, quand tu devrais te forcer un peu...

HENRI, qui a décacheté la lettre, bas à Marguerite.

C'est d'elle ! (Lisant.) « D'importants événements se préparent, il faut que je vous voie aujourd'hui à trois heures « dans la grande galerie. » (Avec joie.) Un rendez-vous !

MARGUERITE, à part.

O ciel !

WALPOLE, vivement.

Qu'est-ce que c'est ?... une lettre ?... c'est du roi ?

HENRI.

Non ! mon oncle...

NEUBOROUG, entraînant Walpole.

Du roi ou d'un autre, qu'importe ? Au diable maintenant les affaires sérieuses, il ne faut plus penser qu'au plaisir et à la joie... (A Marguerite qui essuie une larme.) N'est-ce pas, ma fille ?...

HENRI, à Marguerite.

Ah ! j'ai maintenant de l'espoir.

MARGUERITE, à part.

Et moi, je n'en ai plus.

(Walpole, Neuboroug et Marguerite sortent par la porte à gauche, et Henri par la porte du fond.)

ACTE TROISIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

WALPOLE, entre en lisant avec agitation des lettres qu'il tient à la main, puis il s'assied sur le fauteuil à droite; NEUBOROUG, entrant par le fond.

NEUBOROUG, apercevant Walpole.

C'est lui ! (S'en approchant sans qu'il sorte de sa rêverie, et lui frappant sur l'épaule.) Robert !

WALPOLE, levant la tête.

Qu'est-ce donc ?... Ah ! c'est toi !...

NEUBOROUG.

A la bonne heure, au moins ! te voilà dans un bon fauteuil, à te reposer et à ne rien faire ! Tu commences enfin à jouir de toi-même ! à être tranquille !

WALPOLE, avec impatience.

Oui, mon ami !...

NEUBOROUG.

Aussi je suis fâché de te rappeler aux affaires ; mais ce sera pour la dernière fois... Le roi t'attendra à une heure dans son cabinet !

WALPOLE.

Le roi !... tu l'as vu ?

NEUBOROUG.

A l'instant!

WALPOLE.

Tu ne le quittes donc plus?

NEUBOROUG.

Dans ton intérêt!... Il voulait savoir de tes nouvelles! et il m'a reçu!!! J'en suis encore tout ému!... Il m'a parlé de ma position actuelle, de mon avenir, de ma fille... il m'a répété: « Un ami de Walpole peut arriver à tout... » Enfin, de ces phrases qui signifient : Demandez-moi quelque chose... Mais tu sens bien que moi... D'ailleurs, qu'est-ce que je lui aurais demandé? je n'en sais rien; aussi, je ne lui ai parlé que de toi, de la joie avec laquelle tu avais reçu sa lettre, de ta reconnaissance, et enfin de ta santé qui est déjà meilleure!

WALPOLE, qui l'a écouté avec impatience.

Eh! morbleu!... de quoi te mêles-tu?... tu as eu tort...

(Il se lève.)

NEUBOROUG.

Moi!... et pourquoi?

WALPOLE.

Parce que je souffre... parce que je me porte très-mal...

NEUBOROUG, lui tâtant le pouls.

C'est vrai!... Il y a toujours là des symptômes d'irritation et de fièvre nerveuse. Cela m'étonne.

WALPOLE.

Et le moyen qu'il en soit autrement, au milieu du tracas, des allées et venues, des intrigues qui m'assaillent de tous côtés! Déjà, et je ne sais comment, car c'était un secret entre nous, le bruit de ma démission s'est répandu... (Montrant les lettres qu'il tient.) Et c'est à qui, amis ou ennemis, viendra me demander ma protection pour obtenir de moi vivant un lambeau de mon héritage.

NEUBOROUG.

Que t'importe ?...

WALPOLE.

Ce qu'il m'importe !... Encore faut-il avoir sa tête, son jugement, pour ne pas se laisser influencer dans son choix ; car déjà le comte de Sunderland croit triompher... Tu vois bien que sa fille avait raison ce matin. Il y a entre elle et tel grand personnage des intelligences dont j'ai acquis la preuve, et l'on ne m'ôtera pas de l'idée qu'elle croit m'avoir renversé !

NEUBOROUG, riant.

Y penses-tu ? Celui qui t'a renversé, c'est moi, c'est ton ami, tout le monde le sait ; c'est la volonté de ton médecin, ou plutôt la tienne. (Lui prenant la main.) Et tu as bien fait. Aussi, comme je te l'ai dit, le roi veut causer avec toi de ton successeur et avoir là-dessus tes idées.

WALPOLE.

Des idées... des idées ! crois-tu que j'en aie ? il faut le temps...

NEUBOROUG.

Le pays cependant ne peut pas marcher ainsi sans ministres ; il n'aurait qu'à s'y habituer, vois ce que cela deviendrait !...

WALPOLE.

Je le sais bien ; mais, obligé de combiner à la hâte, de recomposer ce ministère, de nommer, pour contenter le roi, sept ou huit personnes qui lui plaisent, crois-tu que ce soit facile ? Et où les trouver ?

NEUBOROUG.

Bah !... en cherchant bien !...

WALPOLE, avec impatience.

J'ai beau chercher, je ne vois pas qui pourrait se charger d'un fardeau pareil !

NEUBOROUG.

Il y aura des gens qui se dévoueront.

WALPOLE, avec impatience.

Et lesquels ?... Est-ce toi ?

NEUBOROUG, se récriant.

Moi !... y penses-tu ? Moi te remplacer et être premier ministre ? est-ce que c'est possible ? Par exemple, je ne dis pas, s'il y avait quelque emploi modeste, quelque place obscure... dans les premiers rangs... je pourrais aussi bien que tout autre...

WALPOLE.

Toi, Williams ! te lancer dans l'administration ! toi, un médecin !

NEUBOROUG.

D'abord, je ne suis pas médecin, je suis député ! et ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'occupe des affaires publiques... Tout le monde s'en occupe en Angleterre, et j'ai fait mes preuves !

WALPOLE.

Par tes écrits, sans contredit ! Mais n'ayant encore exercé aucun emploi...

NEUBOROUG.

Raison de plus ! pas d'antécédents, pas de système arrêté... cela peut aller à tout ce qu'on voudra ! Du reste, je ne suis pas exigeant, je ne tiens pas à briller : au contraire ! Il y a, pour commencer, de petits ministères sans conséquence que tout le monde peut occuper et qui ne vous obligent à rien... qu'à résidence ! voilà ce qu'il me faut, ou même moins encore !...

WALPOLE.

Mais tes forces, ta santé...

NEUBOROUG.

Je me porte bien, et puis, en cas de danger... je saurais mieux que personne les moyens de...

WALPOLE.

Sans contredit. Mais ton repos ! mon ami, ta tranquillité...

NEUBOROUG.

On se sacrifie... pendant quelques années ; c'est trois ou quatre ans de courage... et puis, quand on a fait son affaire, on prend sa retraite... une bonne retraite... quelque place inamovible où l'on soit tranquille...

WALPOLE, d'un air railleur.

A merveille ! des places, des titres... toi qui hier encore...

NEUBOROUG.

Mon Dieu !... je devine ce que tu vas me dire !... ce serait bien, si j'étais ambitieux, mais je ne le suis pas !... je ne m'échauffe pas, je ne me monte pas la tête, je ne tiens pas aux titres, aux dignités, je les méprise autant que toi... Aussi, mon ami, ce que j'en fais n'est pas pour moi, c'est pour ma fille, c'est pour son établissement... parce que la fille d'un homme en place... se marie toujours... Après cela, je te le jure bien, je m'en vais... je me retire... dans la terre de mon gendre... ou je reviens à mes malades... qui auront profité de mon absence pour vieillir. Ceux-là du moins béniront mon administration, et je tâcherai qu'ils ne soient pas les seuls... Voilà mes plans, mes projets... Et maintenant qu'as-tu à répondre ?

WALPOLE.

Rien, mon ami... je parlerai de cela à Sa Majesté qui ne demandera pas mieux ! On pourra te placer parmi les lords de la trésorerie ou de l'amirauté, ou dans les conseillers du roi !

NEUBOROUG, prêt à partir.

Tout ce qui te plaira, mais du silence ! que cela reste entre nous ! (Revenant.) Par exemple, tu pourrais peut-être, et comme une indiscrétion qui viendrait de toi, laisser deviner au roi que je suis l'auteur des *Lettres Irlandaises*.

WALPOLE.

Et l'anonyme que tu voulais garder, et ta modestie...

NEUBOROUG.

Je n'en ai plus besoin, puisque je vais être en place; du reste, ce que je te dis là...

WALPOLE.

Sois tranquille!... Mais, laisse-moi, car je n'ai encore rien d'arrêté, et si le roi m'attend...

NEUBOROUG.

Oui, mon ami, je te laisse et je compte sur toi.

WALPOLE.

Et tu fais bien!

(Neuboroug sort.)

SCÈNE II.

WALPOLE, seul.

Et lui aussi!... lui aussi... ambitieux comme les autres! ils le sont tous! et je ne les comprends pas... C'est donc un vertige... un délire, une fièvre qui les saisit? Celui-là du moins ne s'aveugle pas, il se rend justice, il comprend qu'il ne peut me succéder... mais les autres... quel spectacle... quel tableau! Ce portefeuille qui n'est pas encore échappé de ma main, ils se le disputent déjà! Ah! cela me fait mal!... c'est hideux à voir et j'en rougis pour l'espèce humaine... Cependant le roi l'exige et veut que je lui désigne mon successeur!... il faut se prononcer!... il faut que ce soit moi-même qui le porte au pouvoir, qui lui serve de marchepied!... Qui choisir, mon Dieu?... le comte de Sunderland?... C'est celui-là que le roi désirerait... et moi aussi... car il est incapable, et à coup sûr il ne me ferait pas oublier... mais à cause de sa fille qui voulait me renverser... jamais!... jamais!... on croirait qu'elle a réussi! Bolingbroke... mon

ancien antagoniste, homme de tête et de talent?... mais il reviendrait avec un système opposé au mien, et détruirait ce que j'ai fait. Stanhope qui est maintenant pour moi, qui est de mon parti?... mais il profiterait de mes idées... il recueillerait ce que j'ai semé... et sans se donner de peine... il irait plus loin peut-être... Qui donc choisir?... Lord Carteret?... un brouillon qui ne veut que la guerre... Lord North? qui n'entend rien au commerce... (S'arrêtant.) Eh mais!... (Souriant.) Neuboroug, qui me parlait tout à l'heure et qui, porté par l'opposition, pourrait donner lieu à une combinaison nouvelle... un honnête homme d'ailleurs... qui ne serait pas dangereux... un homme de talent, un publiciste distingué, l'auteur des *Lettres Irlandaises*. Oui... mais autre chose est de tenir la plume ou le gouvernail; autre chose est d'écrire ou d'agir! Neuboroug n a ni l'habitude, ni l'expérience des affaires... et puis le plus terrible, c'est que ni lui ni les autres n'ont le tact, l'instinct, le coup d'œil nécessaires!... aucun d'eux n'a... ce qui ne se donne pas, ce qui est indispensable... ce que j'ai en un mot... Et parmi tout ce monde-là, je ne vois encore que moi... mais moi c'est fini... je m'en vais... je me retire!

(Il va s'asseoir sur le fauteuil à droite, près de la table.)

SCÈNE III.

WALPOLE, HENRI.

HENRI, à part.

A trois heures... dans la grande galerie... c'est ici!

WALPOLE, l'apercevant.

Ah! te voilà!

HENRI.

Ciel! mon oncle!

WALPOLE.

Viens, mon ami, viens à mon aide, viens me conseiller!...

HENRI.

Qu'y a-t-il donc? qu'est-ce qui vous tourmente encore?

WALPOLE.

Cette obligation, que m'a imposée le roi, de lui désigner mon successeur. Je suis là... je cherche... je ne sais que résoudre! Moi d'abord je les prendrais tous... mais encore faut-il répondre à la confiance du roi, et laisser le pouvoir en des mains qui en soient dignes.

HENRI.

Il y a, grâce au ciel, dans notre pays, tant de gens de mérite!

WALPOLE, *avec ironie.*

Tu crois cela?... Dis-moi donc lesquels!

HENRI, *regardant autour de lui avec inquiétude.*

Vous les connaissez mieux que moi!... Mais, à parler franchement, un tel choix entraîne après lui une responsabilité qu'à votre place je craindrais de prendre.

WALPOLE.

Voilà justement ce qui m'inquiète... me tourmente...

HENRI.

Eh bien, alors! pourquoi accepter? Refusez un pareil honneur, et que le souverain s'adresse...

WALPOLE.

A qui?

HENRI.

Au pays lui-même! Il connaît mieux que personne ses véritables intérêts; et le ministre qu'il lui faut, qui lui convient, il le désignera par ses votes. Laissez-le faire, et ne vous en inquiétez pas plus que moi!

WALPOLE, se levant.

Quoi ! vraiment, cela ne te tourmente point ?

HENRI.

En aucune façon.

WALPOLE, lentement et s'appuyant sur son épaule.

Comment?... ce pouvoir qui est en mes mains et dont je peux disposer... ne te donne pas à rêver... ne fait pas naître en toi quelque idée... quelque espérance?...

HENRI.

Aucune !... je ne désire rien, vous le savez... (Regardant toujours.) ou du moins mes vœux ne sont pas là !

WALPOLE.

Mais enfin... tu es mon ami, mon neveu... presque mon fils... et cette puissance souveraine... cette place si brillante que tout le monde envie... si je te l'offrais?...

HENRI.

Je la refuserais!

WALPOLE.

Vraiment !... (Après un instant de silence.) Voilà l'homme qu'il nous faut ! honneur, esprit, talents, tout chez lui se trouve réuni !... et puis enfin un autre moi-même !... et je ne sais pas comment j'hésitais, comment j'allais chercher ailleurs un mérite que j'ai là, chez moi... dans ma famille.

HENRI.

Je vous remercie, mon oncle... et qu'une telle pensée vous soit seulement venue... c'est plus qu'il n'en faut pour me rendre fier toute ma vie... Mais, je vous l'ai dit, je ne puis accepter...

WALPOLE.

Et pour quelles raisons?

HENRI, avec impatience.

Ni mon caractère, ni mes goûts ne me le permettent !...

je ne pourrais jamais supporter ce fardeau des affaires, trop pesant pour ma jeunesse et mon inexpérience.

WALPOLE, avec joie.

Il n'y a pas de mal, mon garçon, il n'y a pas de mal à cela... Ne suis-je pas là ? Tu n'auras rien à faire... je t'aiderai... je continuerai... sous ton nom.

HENRI.

C'est me combler de vos bontés... mais...

WALPOLE.

Tu feras ce que tu voudras... ce n'est plus moi, c'est le roi qui se chargera de vaincre tes scrupules... Il me demande un successeur... je cours lui désigner le plus capable, le plus digne...

HENRI.

Mais, mon oncle...

WALPOLE.

Celui que j'aime... que je préfère à tous.

HENRI, apercevant Cécile.

Dieu ! c'est elle !...

WALPOLE.

La comtesse de Sunderland !... elle vient à propos; tu peux lui annoncer cette nouvelle ; (Il salue Cécile.) je serai enchanté que madame soit la première à l'apprendre ! Adieu, je passe chez le roi qui m'attend.

(Il sort en serrant la main d'Henri.)

SCÈNE IV.

CÉCILE, HENRI.

HENRI.

Il s'éloigne !... Je tremblais que votre arrivée ne lui donnât quelques soupçons... auxquels, par bonheur, il n'a pas, en ce moment, le loisir de s'arrêter.

CÉCILE.

En effet... quelque grand projet l'occupe, et cette nouvelle qu'il vous chargeait tout haut de m'apprendre... cache à coup sûr quelque mystère qu'il veut que j'ignore.

HENRI.

Aucun!... il n'y a point de secret... moi, d'ailleurs, en aurais-je pour vous? Sa santé l'oblige à donner sa démission... à quitter le ministère...

CÉCILE.

Je le sais...

HENRI.

Et il voulait me nommer à sa place.

CÉCILE.

Est-il possible!... Vous, Henri, vous premier ministre!... Eh bien! c'est ce que je voulais faire!

HENRI.

Dites-vous vrai?

CÉCILE.

Je voulais vous voir pour m'entendre avec vous, pour vous faire part de mes projets, de mes espérances, pour assurer enfin un triomphe où je voyais tant d'obstacles... et que j'étais loin de croire si facile.

HENRI.

Je ne puis en revenir encore!... Vous aviez tant d'ambition pour moi... qui en ai si peu?...

CÉCILE.

Que dites-vous?...

HENRI.

Que je ne veux pas d'un pareil titre... je l'ai déjà refusé!... je le refuserais encore, quand le roi lui-même me presserait de l'accepter!...

CÉCILE

Mais vous n'y pensez pas?...

HENRI.

Et pourquoi donc? Vous savez les vœux que je forme, vous savez de qui dépend mon bonheur... et si je suis venu ici ému et tremblant... si, en vous attendant à ce rendez-vous, mon cœur battait avec tant de violence, croyez-vous que ce fût dans la crainte de ne pas obtenir un vain titre... une place, des honneurs !... Ah ! je tremblais de perdre un trésor bien plus cher, car je savais que j'allais vous voir pour la dernière fois peut-être !...

CÉCILE.

Comment cela ?

HENRI.

Il faut que mon sort se décide ! il faut que vous parliez... fût-ce pour m'ôter tout espoir... et vous aurez cette franchise... Un amour comme le mien est trop vrai, trop sincère, pour ne pas désarmer la coquetterie la plus cruelle, et je vous aime tant, Cécile, que je mérite au moins l'honneur d'un refus.

CÉCILE.

Quoi ! vous pourriez penser...

HENRI.

Je vous ai dit : Je vous aime !... et sans répondre à mon amour, mais aussi sans le repousser, je vous ai vue tremblante... agitée... comme en ce moment... Eh bien ! répondez : voulez-vous être à moi ?... J'irai demander votre main à votre père... à la reine... au roi lui-même...

CÉCILE, *effrayée.*

Ah ! gardez-vous-en bien !...

HENRI.

Vous me le défendez, et pourquoi ? je veux le savoir ! Craignez-vous que le sang de Churchill ne puisse s'allier au nôtre ?... Craignez-vous que votre aïeule, que le comte de Sunderland, son gendre, ne s'offensent de ma demande ?

CÉCILE.

Non, milord !... Ils s'en tiendraient honorés... ce n'est pas d'eux que viendrait le refus.

HENRI.

Et de qui donc? Parlez, de grâce !

CÉCILE.

Eh bien !... eh bien... de moi !... de moi seule !

HENRI.

Voilà donc la vérité !... c'est que vous ne m'aimez pas... c'est que vous ne m'avez jamais aimé !... c'est que vous vous faisiez un jeu de mes tourments ! et vous osez en convenir !... Au moment de vous quitter pour jamais, est-ce donc là l'idée qu'il me faut emporter de vous.... de vous que j'aimais tant? et qu'à présent...

CÉCILE.

Ah ! n'achevez pas, milord, n'achevez pas de m'accabler !... Vous ne savez pas... vous ne saurez jamais à quel point je suis malheureuse !... Accusez-moi de ruse, de coquetterie, ne me revoyez plus... vous aurez raison... j'ai mérité vos reproches... non pas tous, cependant... car cette femme que vous traitez en ennemie, que vous accusez de fausseté, vous cachait ses desseins... il est vrai... mais ses desseins les plus secrets n'avaient pour but que votre gloire et votre fortune. Persuadée, et je m'abusais, je le vois, que l'ambition de Walpole cherchait à vous éloigner du pouvoir, tous mes soins tendaient à vous en rapprocher, et le crédit de mon père, la faveur des miens, celle dont je jouissais auprès de la reine, tout devait vous servir et vous porter à ce rang suprême que je rêvais pour vous... c'était mon ambition à moi... et je me disais : Quand il sera au faîte des honneurs... quand rien ne manquera à sa gloire et à sa puissance, alors seulement il saura que j'y ai contribué... que j'en fus la cause première... que j'ai pu renoncer à lui, mais non à son bonheur... et peut-

être donnera-t-il une larme à mon souvenir... en se disant : Elle m'aimait tant !...

HENRI.

Vous m'aimez !... vous !

CÉCILE, avec douleur.

Ah !... il en doute encore !...

HENRI.

Pourquoi alors refuser l'offre de ma main ?...

CÉCILE.

Moi, votre femme !... Savez-vous, Henri, qu'un tel sort comblerait tous mes vœux ?... On doit être si heureuse et si fière de porter le nom de celui qu'on aime, de dire : Sa gloire est la mienne et ses succès sont les miens ! Et pour refuser un tel bonheur quand il vous est offert, ne faut-il pas bien de la force d'âme ?... ne faut-il pas là... (Montrant son cœur.) bien du courage... (Avec égarement.) ou plutôt bien de l'amour ?

HENRI.

O ciel !... achevez !...

CÉCILE.

Mon trouble... mon émotion... tout doit vous dire, en ce moment, qu'il est un secret... que je dois taire... que je ne puis révéler sans vous perdre... Et maintenant... voudrez-vous encore l'exiger ?

HENRI.

Non... je ne demande plus rien ! Je crois en vous, je crois en votre tendresse...

CÉCILE.

Eh bien ! s'il est vrai... j'en veux une preuve, une seule !

HENRI.

Parlez ! et je jure d'obéir à l'instant !

CÉCILE.

Acceptez le pouvoir qu'on vous offre !... votre mérite, vos

talents vous appellent au premier rang ! Montez-y, remplissez votre destinée... prouvez qu'un tel fardeau n'est pas au-dessus de vos forces... Et que, vous voyant plus grand encore que votre fortune, l'Angleterre, un jour, vous honore et vous admire... Voilà, Henri, la seule preuve d'amour que j'exige de vous !

HENRI.

Ah ! comment résister à cette voix qui m'élève au-dessus de moi-même ?...

CÉCILE.

C'est bien... c'est bien... vous acceptez ! c'est tout ce que je demandais, et quel que soit maintenant mon sort... adieu !... adieu, Henri !... qu'on ne nous surprenne pas ensemble... A vous... à vous désormais !... et ce soir, au cercle de la reine.

(Elle sort par la porte du fond.)

SCÈNE V.

HENRI, seul.

A vous !... à vous désormais !... Ah ! je ne puis le croire encore !... tout ce que je viens d'entendre a jeté en mon âme un trouble... une émotion qui me laissent à peine l'usage de mes sens... et de ma raison... Elle m'aime !... elle est à moi... c'est là tout ce que je sais... c'est là tout ce que mon cœur me rappelle... (Apercevant Walpole et le roi. — Avec regret.) Mon oncle... et le roi... quel malheur ! J'avais tant besoin de rester seul avec son souvenir !...

SCÈNE VI.

HENRI, GEORGE, WALPOLE.

WALPOLE.

Oui, sire, je vous ai expliqué les motifs d'un tel choix, et puisque Votre Majesté les approuve, voici mon neveu que je

vous présente ! un loyal gentilhomme tout dévoué à la personne du roi et au service du pays !...

HENRI.

Sire !...

WALPOLE.

J'ai fait part de tes craintes, de tes hésitations... à Sa Majesté, qui, grâce au ciel, n'en a tenu compte...

HENRI.

J'ai dû, avec raison, me défier de moi-même et de mes forces... mais dès que Votre Majesté l'exige, je sais quel est mon devoir...

WALPOLE, avec joie.

Il accepte !...

GEORGE.

A la bonne heure !...

WALPOLE, avec moins de joie.

Il accepte !... il est bien jeune encore... il a peu d'expérience... mais je serai là.

HENRI.

J'y compte bien !

GEORGE.

Pourquoi d'ailleurs exclure les jeunes gens des affaires ? C'est un tort, selon moi !... ils ont cette chaleur d'imagination qui enfante les idées grandes et généreuses ; ils ont l'ardeur qui entreprend, l'activité qui exécute ; et les défauts mêmes qu'on leur reproche, cette loyauté, cette franchise dont s'effrayent les vieux diplomates, me semblent à moi des qualités ! Le moyen d'être adroit maintenant est peut-être de dire la vérité.

WALPOLE.

C'est juste ! on ne la croirait pas ! et sous ce rapport, mon neveu est d'une adresse à déjouer toutes les chancelleries de l'Europe... Heureusement je serai là... pour le rappeler de temps en temps aux bons et anciens usages...

GEORGE.

Vous le mettrez au fait de nos relations avec les puissances...

WALPOLE.

Oui, sire... ce qui demandera quelque temps... mais d'ici là, cela me regarde.

GEORGE.

Il faudra qu'il connaisse notre situation intérieure... les ordres à donner en Écosse.

WALPOLE.

Oui, sire... que cela ne l'inquiète pas... je m'en charge.

GEORGE.

Quant aux derniers changements dans l'administration...

WALPOLE.

Qu'il soit tranquille... c'est mon affaire.

GEORGE.

Et pour les autres membres du conseil qu'il nous reste à nommer...

WALPOLE.

C'est déjà fait... c'est comme s'il gouvernait déjà... et dès aujourd'hui il peut entrer en fonctions... Je cours chercher le portefeuille qu'il doit tenir de Votre Majesté... tout le travail y est préparé, disposé... Ce sera toujours ainsi... et demain, quand il sera au pouvoir, il n'aura plus qu'à donner...

GEORGE.

Quoi donc ?

WALPOLE.

Sa signature!... Je reviens à l'instant retrouver Sa Majesté (Saluant Henri.) et Son Excellence !

(Il sort.)

SCÈNE VII.

HENRI, GEORGE.

GEORGE.

Voilà votre oncle libre enfin, et bien heureux à ce que je vois.

HENRI, qui pendant toute la fin de la scène précédente est resté plongé dans ses réflexions.

Pardon, sire, Votre Majesté a daigné m'adresser la parole...

GEORGE, souriant.

Je vois que mon nouveau ministre est sujet aux distractions... il n'y a pas de mal... cela passe souvent, dans les affaires, pour de la gravité ou de la profondeur... Je disais que Walpole est enchanté de vous... car il craignait d'abord un refus... il me l'avait formellement annoncé !

HENRI.

C'est vrai, sire, j'y étais décidé, je me l'étais bien promis.

GEORGE.

Quoi ! sincèrement vous aviez l'intention de résister aux désirs de votre oncle... aux volontés de votre roi !... Ce projet se rattachait-il à des considérations d'État ?

HENRI.

Non, sire !...

GEORGE.

A quelque système que depuis vous avez abandonné ?

HENRI.

Non, sire... et je demanderai à Votre Majesté la permission de ne pas lui faire connaître les motifs qui m'ont déterminé !

GEORGE.

Et pourquoi donc ?

HENRI.

Ils lui paraîtraient peut-être peu dignes de la gravité qu'elle a droit d'attendre de son ministre.

GEORGE.

Eh ! mon Dieu, détrompez-vous. La gravité m'ennuie à périr, et je suis trop heureux d'y faire trêve ; ainsi donc... parlez sans crainte.

HENRI.

Eh bien ! sire, j'en conviens, je voulais d'abord refuser... mais une personne qui a tout pouvoir sur moi a éveillé dans mon cœur des sentiments d'ambition et de gloire qui ont triomphé de mes craintes et m'ont décidé à accepter.

GEORGE, souriant.

De l'air dont vous dites cela... je parie que cette personne est une femme ?...

HENRI.

C'est vrai !

GEORGE, de même.

Je l'avais deviné. Vous comprenez qu'avec votre oncle, je ne pouvais parler que d'affaires d'État ; la sévérité de son âge et de son caractère... Et puis, c'est le champion de la reine... son défenseur ! il lui est tout dévoué... et moi aussi ! car je la respecte et l'aime avant tout ; mais à la moindre confidence il se serait cru, en sujet fidèle, obligé à des sermons, à des remontrances !... C'est gênant... c'est ennuyeux... (Souriant.) tandis qu'entre nous...

HENRI, avec respect et étonnement.

Qui, moi, sire ?...

GEORGE, avec bonté.

Croyez-vous donc qu'un roi ne puisse jamais descendre des hauteurs de la politique ou de l'étiquette ?... Croyez-vous donc que souvent, au fond du cœur, il ne désire pas un ami à qui il puisse confier ses peines ?...

HENRI.

Que dites-vous?

GEORGE, soupirant.

Que moi aussi... mon cher Henri, j'aurais peut-être là, (Montrant son cœur.) plus d'un chagrin... (Avec bonté.) Mais il s'agit de vous! je vois que vous aimez... que vous êtes amoureux...

HENRI.

A en perdre la tête...

GEORGE, gaiement.

Je conçois cela, et vous êtes heureux?...

HENRI.

Hélas! non... elle m'aime... elle me le dit... et elle refuse ma main.

GEORGE, de même.

Ce n'est pas possible.

HENRI.

Elle refuse d'être à moi!

GEORGE, avec abandon.

Eh bien! moi, c'est tout le contraire.

HENRI.

En vérité!...

GEORGE, vivement.

C'est comme je vous le dis!... Et voyez donc désormais quelle existence, quel bonheur sera le nôtre!... Nous nous délasserons des affaires publiques en parlant de nos chagrins, ce sera délicieux... Moi qui redoutais l'heure du conseil, je la verrai arriver maintenant avec plaisir.

HENRI.

Et moi qui tremblais d'être ministre!

GEORGE.

Vous voyez bien que ce n'est rien!... le tout est de s'en-

tendre. (Lui prenant la main.) Et nous nous entendons déjà... nous nous comprenons à merveille! (A demi-voix.) Dites-moi, Henri...

HENRI.

C'est mon oncle!...

GEORGE, à part.

Quel ennui!... (Bas à Henri.) Silence devant lui!

SCÈNE VIII.

HENRI, GEORGE, WALPOLE.

WALPOLE, tenant un portefeuille qu'il pose sur la table et en tirant un papier.

Voici les affaires dont il est urgent que Votre Majesté donne d'abord connaissance à son nouveau ministre, c'est relatif à l'Espagne...

GEORGE, prenant le papier.

C'est bien, nous en parlerons! mais pas aujourd'hui... pas ce matin!... Je dois sortir à cheval avec la reine.

HENRI.

Me sera-t-il permis d'accompagner Leurs Majestés?...

GEORGE.

Certainement... c'est avec grand plaisir que je vous verrai à cette promenade. (A Walpole.) Au fait, c'est charmant, un jeune ministre... ça monte à cheval!... (A Henri.) Nous ne pourrons pas causer, la reine sera là!... mais cela se retrouvera... (A voix basse.) Il y a bal ce soir à la cour, vous y viendrez?...

HENRI, de même.

Oui, sire!... je n'aurai garde d'y manquer!

WALPOLE, à part.

Qu'ont-ils donc à se dire ainsi à voix basse? (Haut.) Puisque

Votre Majesté ne s'occupe point de ces papiers, je les lui redemanderai...

GEORGE, les donnant à Henri.

C'est lui que cela regarde !... Tenez, Henri, voyez... examinez, et faites-moi un rapport sur cette question...

WALPOLE.

Qui est importante ! car il s'agit ici de la paix ou de la guerre.

HENRI.

Je ne cache pas à Votre Majesté que je tiens à venger les injures faites au pavillon national ; ce fut toujours mon avis...

WALPOLE.

Oui, quand tu n'étais pas ministre ; c'étaient alors des idées de jeune homme, des idées chevaleresques, mais maintenant...

HENRI.

Maintenant, mon oncle, cela me semble un devoir ; telle est du moins mon opinion.

WALPOLE.

Ce n'est pas la mienne... avant tout, l'intérêt des finances!...

HENRI.

Avant tout, l'honneur du pays!...

WALPOLE.

Et je soutiens, moi...

GEORGE, à Walpole et montrant Henri.

Permettez, cela le regarde... c'est lui qui est responsable...

HENRI.

Pardon, mon oncle, d'être d'un avis différent du vôtre ; mais ne me condamnez pas sans me juger : j'expliquerai, je développerai les motifs de mon opinion dans ce rapport que Sa Majesté veut bien me demander, et que je vous soumettrai d'abord...

GEORGE.

Comme vous voudrez... ou que vous me remettrez à moi-même tout uniment... car entre nous point de gêne, point d'étiquette... Qu'il n'y ait ni prince ni ministre, mais seulement deux amis ; et cette amitié que je vous offre... (Lui tendant la main.) l'acceptez-vous, Henri ?

HENRI, s'inclinant.

Ah ! sire... c'est à mon oncle que je dois tant de bonheur ! combien je l'en remercie !

GEORGE.

Et moi plus encore !... (A Walpole.) Car voilà le ministre qu'il me fallait !

WALPOLE.

Vraiment !

GEORGE.

Oui, nous venons de causer ensemble, et vous aviez raison de me le vanter ! Capacité, talents, connaissance des affaires... tout en lui se trouve réuni ! (A Henri.) Et quant à ce dont je voulais vous parler... et que je recommande à votre discrétion...

WALPOLE.

De quoi s'agit-il ?

GEORGE.

Rien ; c'est entre nous... (A Henri.) Vous avez, dit-on, à quelques lieues de Londres, une villa italienne, une maison de campagne charmante ?...

HENRI.

Une maison de garçon...

GEORGE.

Demain j'irai vous y demander à déjeuner, nous y causerons plus à l'aise qu'ici... (A Walpole.) Vous, mon cher Robert, et jusqu'à ce que tous nos arrangements soient pris, le plus grand silence avec tout le monde sur la nomination

de votre neveu! (Voyant entrer un page.) Mais on nous attend! venez! venez! mon cher Henri! (De loin à Walpole, en s'en allant.) Adieu! milord!...

HENRI, de même et gaiement.

Adieu, mon oncle.

(Il sortent tous deux.)

SCÈNE IX.

WALPOLE, se promenant d'un air morne et rêveur.

Je suis enchanté!... voilà mon neveu en faveur!... le roi l'a déjà pris en amitié et va demain déjeuner chez lui... (S'arrêtant.) Il n'est jamais venu déjeuner chez moi... Et puis cette affaire qui les occupe et pour laquelle ma présence paraissait les gêner!... Autrefois il n'avait pas de secret pour moi. Qui donc m'a ôté sa confiance? Qui m'a déjà desservi auprès de lui? Lord Henri... Oh! non, je ne puis le croire, il est trop franc, trop loyal; il n'y a pas assez longtemps qu'il est aux affaires... Cependant il avait l'air d'être d'intelligence avec le roi; il a combattu devant lui mon opinion; il s'est montré mon adversaire... mon ennemi... et puis enfin ce déjeuner : il n'a rien dit, il a accepté!... l'ingrat!... lui qui me doit tout!...

SCÈNE X.

WALPOLE, NEUBOROUG.

WALPOLE, apercevant Neuboroug et lui prenant les mains.

Ah! te voilà, mon ami, mon seul ami!

NEUBOROUG.

As-tu vu le roi?...

WALPOLE.

Oui!...

NEUBOROUG.

Je m'en suis douté, car je l'ai rencontré qui sortait d'ici... et il m'a salué d'un air très-agréable, en traversant la terrasse qui était encombrée de courtisans...

WALPOLE.

Le roi n'était pas seul!...

NEUBOROUG.

Non, il s'appuyait affectueusement sur le bras de lord Henri, et ils disaient tous : « Ce Walpole est-il en faveur! il suffit d'être son neveu, son parent, pour être traité par le roi comme un membre de la famille royale. » Sa Majesté s'est alors approchée du bord de la terrasse au bas de laquelle étaient rassemblés des gens du peuple et des matelots qui murmuraient à haute voix : « La guerre! la guerre!... guerre à l'Espagne! — Vous l'entendez, sire, s'est écrié lord Henri. — Eh bien! mon brave officier, a dit le roi en lui frappant sur l'épaule, nous la leur donnerons, n'est-il pas vrai? »

WALPOLE.

Il a dit cela?... il l'a promis aussi formellement?...

NEUBOROUG.

Tout haut, devant tout le monde; et alors, de toutes parts, ont retenti les cris de vive le roi! vive Walpole! parce qu'ils croient toujours que c'est toi qui restes au ministère... et moi je riais!... Que les hommes sont singuliers, et qu'il faut peu de chose pour les... Et dis-moi, tu as donc songé à moi?

WALPOLE.

Oui, mon ami, oui, je t'ai mis sur une liste qui doit être soumise au roi et qu'il approuvera, j'en suis sûr...

NEUBOROUG.

M'as-tu mis dans la trésorerie, ou dans l'amirauté?

WALPOLE, à demi-voix.

Eh! que dirais-tu s'il y avait moyen d'arriver plus haut? de parvenir peut-être jusqu'au premier rang?

NEUBOROUG.

Non, non, ne me tente pas!... tu sais que je n'ai pas d'ambition!... Un petit ministère inoffensif, bien tranquille, bien modeste, où je sois comme à l'abri des affaires, voilà tout ce qu'il me faut!...

WALPOLE.

Et pourquoi donc?... tu ne te rends pas justice... N'as-tu pas des titres?... et puis enfin, un homme mûr, raisonnable...

NEUBOROUG.

C'est vrai!

WALPOLE, avec amertume.

Ce n'est pas un jeune homme!... il ne monte pas à cheval, celui-là!

NEUBOROUG.

Jamais!...

WALPOLE, de même.

Il n'a pas de villa élégante... de maison de campagne...

NEUBOROUG.

Pas encore!... mais cela peut venir... et si le roi le veut...

WALPOLE, lui saisissant le bras avec force.

Il le voudra, j'en réponds... Il y aura des obstacles, des obstacles terribles... Les princes ont tant de caprices, ils oublient si vite les services passés!... Mais enfin, rassure-toi; dans un gouvernement tel que le nôtre, il ne suffit pas d'être le favori du roi pour faire un ministre, il faut encore du crédit, du talent...

NEUBOROUG.

Tu es bien bon!...

WALPOLE.

Il faut avoir pour soi la majorité... l'opinion publique... et l'on verra...

NEUBOROUG.

Oui, mon ami, oui, nous verrons; mais calme-toi!... car

te voilà dans un état qui m'effraye... Tu avais donné ta démission pour être tranquille...

WALPOLE.

Et je le suis, mon ami, je le suis...

NEUBOROUG, *remontant vers la porte du fond.*

Entends-tu ces cris?... c'est le roi qui part, il est à cheval, ton neveu est à côté de lui! à sa droite.

WALPOLE, *avec colère.*

A sa droite... tu en es sûr?...

NEUBOROUG.

Parbleu! je le vois... Ah! mon Dieu!... il laisse tomber sa cravache... le roi lui offre la sienne... quel honneur!

WALPOLE, *à part.*

C'en est trop! (*Haut à Neuboroug.*) Viens, mon ami... Viens, j'y perdrai mon nom ou nous renverserons ceux qui aspirent au pouvoir.

NEUBOROUG.

Nous les renverserons...

WALPOLE.

Et puisque le roi veut décidément la guerre...

NEUBOROUG.

Nous la lui donnerons... on l'a toujours quand on veut! ce n'est pas comme la paix!

WALPOLE, *l'entraînant.*

Viens, te dis-je, il faut se hâter.

(*Il sort par le fond en entraînant Neuboroug.*)

ACTE QUATRIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRI, MARGUERITE.

MARGUERITE, entrant par la porte à droite.

Oui, mon père, je vous attendrai ici...

HENRI, entrant par le fond et apercevant Marguerite.

Miss Marguerite, qu'il me tardait de vous voir! je suis d'une joie!... j'éprouve un bonheur...

MARGUERITE.

Alors, dites donc vite pour que j'en aie aussi.

HENRI.

Il est arrivé depuis ce matin tant de changements, tant d'événements!... Qu'il vous suffise d'apprendre que, dans ce moment, j'ai tout pouvoir, j'ai la confiance, j'ai l'amitié du roi... il m'accordera tout ce que je voudrai... alors et sur-le-champ j'ai pensé à vous...

MARGUERITE.

A moi!...

HENRI.

Ou du moins à celui que vous aimez, c'est la même chose!... j'ai fait venir votre jeune cousin Thomas Kinston.

MARGUERITE.

O ciel!

HENRI.

Je lui avais fait avoir hier un emploi... je lui en donne un aujourd'hui bien plus beau, bien plus sûr ; je le place près de moi à la chancellerie... et si vous aviez vu sa reconnaissance et surtout son étonnement, car il ne peut se douter d'où lui vient sa fortune !...

MARGUERITE, à part.

Je crois bien !

HENRI.

Maintenant que vous voilà riche, lui ai-je dit, que votre avenir est assuré, ne songerez-vous pas à quelque établissement ?...

MARGUERITE.

Grand Dieu !...

HENRI.

Ne craignez rien ! je ne me serais pas permis un seul mot qui aurait pu vous compromettre !... mais c'est lui-même qui, s'adressant à moi comme à son protecteur, m'a donné à entendre qu'il avait des vues sur une jeune fille, sa parente, sa cousine, dont le père venait d'être nommé membre de la Chambre des communes ; c'est clair, je pense ; et sans trahir un secret que votre tendresse avait confié à mon amitié, je l'ai engagé à ne pas se rebuter... à se présenter encore !...

MARGUERITE.

O mon Dieu !

HENRI.

Il va venir... (La regardant avec tendresse.) Et en vérité, Marguerite, je le trouve bien heureux, je trouve qu'il n'y a personne au monde qui ne doive envier son sort, car maintenant le voilà sûr du consentement de votre père... Sa nouvelle fortune... ma protection... et puis la vôtre...

MARGUERITE, avec embarras.

Je ne sais... je doute encore que mon père...

HENRI.

Il le faudra bien ; je saurai l'y contraindre...

MARGUERITE.

C'est trop de bontés, c'est trop vous occuper de moi... Vous d'abord... vous avant tout !... vous ne me parlez pas de ce qui vous est arrivé... de cette entrevue, de ce rendez-vous qu'on vous avait demandé !...

HENRI.

Ah ! vous allez partager mon bonheur !... et il m'est d'autant plus doux... qu'il y a dans notre destinée comme une sympathie secrète... qui fait que nous sommes heureux ou malheureux ensemble... je suis comme vous, je suis aimé !...

MARGUERITE.

O ciel !

HENRI.

Oui, elle m'aime !... oui, je ne peux en douter... et si des obstacles, si un secret que je dois respecter l'empêchent, en ce moment, de me donner sa main... je suis sûr du moins que ce mariage est maintenant l'objet de ses vœux ; je viens de lui écrire pour presser encore cet heureux instant, et bientôt, je l'espère, rien ne s'opposera à notre union, pas plus qu'à la vôtre... Je vais attendre sa réponse... et je vous retrouverai chez ma sœur lady Juliana, n'est-il pas vrai ?... Adieu, Marguerite, adieu !... gardez bien mon secret.

(Il sort.)

SCÈNE II.

MARGUERITE, mettant la main sur son cœur.

Il est là, son secret... il est là, qui m'accable et me tue... il est aimé !... Pendant qu'il parlait je me sentais mourir : par bonheur encore, il n'en a rien vu... sa joie l'empêchait de comprendre ou même d'apercevoir ma douleur... (Joignant les

mains.) Qu'il soit heureux, mon Dieu!... c'est là ma seule prière!... pour moi tout est fini...

(Se retournant et apercevant Neuboroug.)

SCÈNE III.

MARGUERITE, NEUBOROUG.

MARGUERITE.

Partons, mon père, partons!

NEUBOROUG.

Qu'est-ce qui te prend donc?... qu'est-ce que tu as?...

MARGUERITE.

Retournons à la ville! ne restons pas ici... je voudrais n'y être jamais venue...

NEUBOROUG.

Toi qui ce matin trouvais ce séjour si agréable...

MARGUERITE.

Ce matin, quelle différence!... je ne savais pas... c'est-à-dire je croyais... Et vous-même qui parlez... vous trouviez la cour si insupportable...

NEUBOROUG.

Au premier coup d'œil... c'est vrai!... mais après on s'y fait.

MARGUERITE.

Je ne m'y ferai jamais, allons-nous-en, mon père, je souffre.

NEUBOROUG, lui prenant la main.

Est-il possible?... Eh bien! nous partirons... Mais encore un instant! j'attends mon ami Walpole qui a sur moi des projets... il m'a dit de ne pas m'éloigner, car il prétend qu'il y a des chances...

MARGUERITE.

Pour quoi?

NEUBOROUG.

Pour être ministre...

MARGUERITE.

Vous, mon Dieu!

NEUBOROUG.

Pourquoi pas?... comme tout le monde!... et puis ce n'est pas moi... c'est lui qui le veut, qui l'exige! comment désobliger un ami qui y met un pareil zèle?... J'en conviens franchement, j'étais venu ici avec des préventions... et, peu à peu, que veux-tu? l'œil se fait à cet éclat, à ce luxe qui vous environne, l'oreille s'habitue à ces titres de : Votre Grâce, Votre Seigneurie, Votre Excellence...; et puis encore, d'autres idées... En voyant ces belles dames si bien parées, si brillantes, si enviées, je pense à toi et je me dis : Ma fille serait comme elles! Je te vois dans ma voiture, dans mon salon dont tu fais les honneurs; je te vois dans ma loge de l'Opéra... Je les entends qui disent : « C'est elle, c'est la fille du ministre! » Quand j'y pense, vois-tu bien, cela me trouble, m'éblouit, m'étourdit... et je ne sais plus si c'est de l'ambition ou de l'amour paternel!...

MARGUERITE.

Eh bien! s'il est vrai... si vous m'aimez, mon père, ne me laissez pas ici, car j'y mourrais.

NEUBOROUG.

Qu'est-ce que tu me dis là?.. toi mourir!... Viens, ma fille... partons... je t'emmène à l'instant, je donne ma démission! Qu'est-ce que je ferais ici, dans mon ministère, sans mon enfant, sans mon bonheur?... (Lui prenant les mains.) Mais réponds-moi! raconte tout à ton père! D'où vient l'état où je te vois, d'où viennent tes souffrances... est-ce que j'en serais cause, par hasard?... J'en serais bien capable!

MARGUERITE.

Non, mon bon père ! non, jamais... seulement hier, lorsque vous me demandiez si j'aimais quelqu'un, je vous ai promis de vous dire quand cela viendrait... eh bien ! mon père, c'est venu !

NEUBOROUG.

Vraiment ?

MARGUERITE.

Ou plutôt, c'est parti !... car je ne veux plus y songer, je veux l'oublier... c'est quelqu'un que je ne peux jamais épouser... un lord... un grand seigneur !...

NEUBOROUG, *vivement.*

Je le connais... car j'y ai toujours pensé... c'est toujours lui que j'ai rêvé pour gendre... lord Henri...

MARGUERITE, *lui mettant la main sur la bouche.*

Silence !... au nom du ciel.

NEUBOROUG.

Raison de plus pour que je sois ministre ! c'est le seul moyen de rapprocher les distances.

MARGUERITE.

Impossible !...

NEUBOROUG.

Pourquoi ne pas essayer ? Si nous échouons, je partirai... et tout consolé, car je partirai avec toi... Mais s'il y avait des chances... si Walpole l'emportait dans ce qu'il veut faire pour moi, vois donc combien il serait terrible de renoncer à un ministère.

MARGUERITE.

Vous y pensez encore !...

NEUBOROUG.

Eh bien, oui ! c'est plus fort que moi !... il y a dans l'air qu'on respire ici quelque chose qui monte à la tête... je me

tâte le pouls, et il me semble que me voilà comme Robert était ce matin... les mêmes symptômes...

MARGUERITE.

Raison de plus pour s'éloigner.

NEUBOROUG.

C'est possible !... (Apercevant Walpole.) C'est lui, le voici !... attends-moi chez lady Juliana... Deux mots, deux mots seulement, et dans une heure, je te le jure, nous partons.

(Marguerite sort par le fond.)

SCÈNE IV.

NEUBOROUG, WALPOLE.

WALPOLE, entrant par la porte à droite, d'un air rêveur, et tenant un cahier.

Ce rapport qu'il vient de me remettre... et qu'en quelques heures il a écrit en entier de sa main... j'ai beau le relire... par saint George... c'est bien... c'est très-bien !... il conclut pour la guerre... pour cette guerre d'Espagne qu'ils demandent tous !... et dès demain le voilà populaire !... idole du prince... idole de la nation... et moi injurié, outragé... bien plus, oublié!... cela commence déjà !

NEUBOROUG.

Eh bien ! mon cher ami ?

WALPOLE.

Eh bien ! cela va mal !... J'ai attendu le roi dans son cabinet, au retour de sa promenade... je lui ai fait part franchement, et dans son intérêt, de mes nouvelles réflexions et de mes craintes au sujet du choix qu'il veut faire...

NEUBOROUG.

Le roi a donc quelqu'un en vue... quelqu'un qu'il protége ?

WALPOLE.

Eh ! oui... un membre de la Chambre haute... un jeune lord qui n'est certainement pas sans mérite, mais qui est sans expérience ; et, tout en évitant de le desservir en rien, j'ai démontré au roi que, quels que fussent ses talents, il n'avait jusqu'à présent aucun partisan, aucun appui dans la Chambre des communes... Alors, et avec adresse, je lui ai parlé de toi qui, porté par l'opposition, pouvais la rallier au gouvernement et opérer une fusion entre les whigs et les torys... c'était enfin, et en bonne politique, un essai à tenter.

NEUBOROUG.

C'est vrai... Eh bien?...

WALPOLE.

Eh bien !... distrait et rêveur, le roi m'écoutait à peine... ou me répondait avec impatience... c'est la première fois de ma vie que je n'ai rien pu gagner sur son esprit.

NEUBOROUG.

Que veux-tu?... il faut se faire une raison... et comme je te le disais ce matin : il y a, en première ligne, des emplois secondaires... dont on peut se contenter.

WALPOLE.

Et Dieu sait... si ceux-là même je pourrai maintenant en disposer... car il y a là-dessous une intrigue... une trahison infernale !... Croirais-tu que les partisans du comte de Sunderland le poussaient, le protégeaient...

NEUBOROUG.

Qui ?... mon concurrent ?

WALPOLE, *avec impatience.*

Eh ! oui, sans doute ! lady Cécile, que je croyais abattue, est au contraire triomphante... elle avait intrigué en sa faveur !... Tout le monde est donc pour lui ! j'étais donc leur jouet à tous ; et je verrais arriver à ce nouveau ministère Sunderland, Bolingbroke, et... et tous mes ennemis?... Non,

morbleu ! dussé-je y mourir, je ne t'abandonnerai pas : je n'abandonne pas ainsi la partie, j'en ai gagné de plus désespérées ; je te porterai au ministère... je t'y pousserai... quand je devrais tout renverser.

NEUBOROUG.

C'en est trop, mon ami, c'en est trop ! L'amitié t'aveugle et t'égare, et je ne souffrirai pas que, pour moi, tu t'exposes ainsi... ni que tu te mettes dans l'état où te voilà... car depuis que tu t'es retiré des affaires pour te reposer... c'est pis qu'un enfer... et j'aime mieux renoncer...

WALPOLE, le retenant.

Tu ne le peux pas... tu ne t'en iras pas !... Tout n'est encore qu'en projets, rien n'est terminé ! et, grâce au ciel, l'ordonnance n'est pas encore rendue !...

NEUBOROUG.

Qu'en sais-tu ?

WALPOLE.

Je le sais ! parce qu'on l'aurait envoyée à ma signature !...

NEUBOROUG.

A toi qui t'en vas ?...

WALPOLE.

Eh non !... je reste ministre sans portefeuille, pour contresigner l'ordonnance qui recompose le nouveau ministère !... et après cela...

SCÈNE V.

NEUBOROUG, WALPOLE, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, présentant un papier cacheté.

De la part du roi, milord.

(Il salue et sort.)

WALPOLE.

O ciel !...

NEUBOROUG.

Qu'y a-t-il donc ?...

WALPOLE, essayant de sourire.

Rien !... c'est cette ordonnance dont je te parlais.

NEUBOROUG, lui prenant la main.

Qu'as-tu donc ?... est-ce que tu te trouves mal ?

WALPOLE.

Non, mon ami... ce n'est rien.

NEUBOROUG.

Si vraiment... je te sens là une sueur froide !...

WALPOLE.

Que veux-tu ?... jusqu'à ce moment j'avais cru que nous l'emporterions... que je pourrais servir un ami... et on ne voit pas sans quelque émotion détruire ainsi toutes ses espérances !

NEUBOROUG.

Mon ami... mon cher Robert, ne te fais pas de peine... vrai ! me voilà tout résigné !... ce n'était pas pour moi... c'était pour ma fille... et je suis philosophe !... Mais toi tu sers tes amis trop vivement... (Lui secouant la main.) Allons... allons... du courage !... Je vais retrouver ma fille... (A part, regardant Walpole.) Et moi qui hier encore doutais de son affection... j'étais un ingrat... Ah ! je n'aurais jamais cru qu'il m'aimât à ce point-là !

(Il sort par la porte du fond.)

SCÈNE VI.

WALPOLE, seul, s'asseyant près de la table.

Oui, c'est bien cela... lord Henri... premier ministre... voilà l'ordonnance qui le nomme... (Prenant la plume.) Et

quand je l'aurai contre-signée, je ne serai plus rien !... il aura pris ma place !... (Jetant la plume.) Et si je la redemandais cette place !... si je disais au roi : « C'est mon bien, elle m'appartient ; rendez-la-moi... » car nul au monde ne pouvait me renverser... et c'est moi... moi-même qui me déshérite, qui me ravis le fruit de trente années de travaux et de peines... cela ne doit pas être... cela n'est pas juste !... Le roi le saura... (Il se lève et fait quelques pas.) Je cours le lui dire... (S'arrêtant.) et me couvrir de ridicule, m'exposer à toutes les railleries... et qui plus est, à un refus peut-être... car maintenant, engoué comme il l'est de mon neveu, il le préfère à tout, rien ne pourra l'en détacher... Et puis, les Sunderland ne sont-ils pas là qui poussent à ma ruine et se disputent mes débris !... Et si le roi refuse !!! ce n'est plus une démission !... c'est une disgrâce, un exil... un renvoi !... ah ! (Se remettant à la table et reprenant la plume.) Allons... il le faut... il faut se résigner !... il faut subir son sort !... est-il donc si terrible après tout ? Vingt fois dans ma vie n'ai-je pas désiré ce qui m'arrive aujourd'hui ? Ne l'ai-je pas demandé moi-même... et le repos, après tant d'orages, est-il donc sans douceur et sans charmes ? Allons... signons !... (Il approche la plume du papier et s'arrête.) Signer son propre arrêt !... signer la réputation, la gloire d'un rival ! et faire un ministre de ce favori qui m'a déjà enlevé la faveur du maître !... Non... non, je ne peux pas écrire... ma main s'y refuse et se raidit !... mes nerfs se briseraient... (Jetant la plume.) C'est impossible !... j'en mourrais plutôt... je le hais ! je le déteste ! tout autre au monde, pourvu que ce ne soit pas lui !

SCÈNE VII.

WALPOLE, près de la table ; GEORGE, entrant par le fond, et tenant un mouchoir de femme à la main.

GEORGE riant.

L'invention est admirable !...

WALPOLE, cherchant à se remettre.

C'est le roi !...

GEORGE, toujours riant.

C'est vous, mon cher Robert... où donc est votre neveu ?

WALPOLE, à part.

Toujours lui !...

GEORGE.

Je le cherchais pour lui raconter un tour excellent... Figurez-vous que tantôt j'entre chez la reine qui était entourée de ses dames d'honneur... L'une d'elles, avec qui je causais, tenait à la main ce mouchoir brodé, qui dans un de ses coins artistement noué me parut renfermer un billet... sur lequel je plaisantai... On me répondit que c'était une lettre de femme... de la comtesse de Lindsay, une dame bel esprit... une élève de Pope... Curieux d'admirer son style, je demandais en grâce à en lire quelques lignes... on me refuse... j'insiste... je veux parler en roi !... on se rit de mon autorité ; et toutes ces dames, à commencer par la reine, de prendre parti contre moi en me défiant de réussir ! Moi je parie une agrafe de diamants qu'avant la fin du jour le billet sera dans mes mains ; on accepte... et vraiment je m'étais avancé là sans trop savoir les moyens d'en sortir à mon honneur, lorsqu'un de mes pages, qui avait entendu la discussion... un petit ambitieux qui est du parti du roi plutôt que du parti des dames, s'est emparé de ce mouchoir... Je ne sais pas comment il s'y est pris, mais à l'instant même... au moment où j'entrais dans ce salon, il me l'a remis d'un

air triomphant... (Cherchant toujours à dénouer le mouchoir.) Mais c'est pire que le nœud gordien... et l'on voit qu'une main féminine a passé par là... Il n'y a que les femmes pour de pareils nœuds !

WALPOLE.

On se plaint rarement de leur solidité !...

GEORGE, achevant de dénouer le mouchoir.

Enfin j'ai réussi... (Prenant le billet qu'il ouvre et qu'il montre à Walpole.) et nous pouvons admirer la prose ou les vers de lady Lindsay.

WALPOLE, à part, après avoir jeté les yeux sur le billet.

Ciel ! l'écriture de mon neveu !

GEORGE.

Qu'ai-je vu !... (Lisant à part.) Ma Cécile, ma bien-aimée... point de signature... mais dans les termes les plus tendres... les plus pressants... on réclame l'exécution de ses promesses... Quelle audace !... quelle insolence !... Et ce billet qu'elle a reçu, dont elle m'a fait un mystère... qui a osé l'écrire ?... Je le saurai !... je connaîtrai le téméraire, et malheur à lui !...

SCÈNE VIII.

HENRI, GEORGE, WALPOLE.

GEORGE, apercevant Henri.

Ah ! mon ami, mon cher Henri, vous voilà ! vous arrivez à propos... j'ai à vous parler... à vous consulter... sur une affaire qui m'intéresse... (Se retournant et voyant Walpole.) une affaire d'État !

HENRI.

Il me semble que mon oncle pourrait mieux que personne... et j'aurais droit, sire, de me récuser... car je ne suis pas encore nommé !

GEORGE.

Peu importe !... c'est tout comme ! (A Walpole.) Mon cher Robert, avez-vous contre-signé cette ordonnance que je vous ai envoyée ?

WALPOLE.

Pas encore, sire ! je voulais proposer à Votre Majesté une autre forme de rédaction.

GEORGE.

Comme vous voudrez... ce que vous jugerez convenable ! Faites seulement qu'on l'expédie promptement dans vos bureaux.

WALPOLE.

O ciel !

GEORGE.

Je reste avec votre neveu... pour conférer avec lui... pour m'entendre sur l'objet dont je parlais tout à l'heure, et qui dans ce moment est de la plus haute importance.

HENRI, vivement.

L'affaire de la guerre d'Espagne !...

GEORGE, de même.

Précisément !...

HENRI.

J'ai fait sur-le-champ le rapport que Votre Majesté avait daigné me demander à ce sujet, et... je l'ai soumis à mon oncle...

WALPOLE, qui a été prendre le rapport qu'il avait laissé sur la table.

Oui, sire... (Il regarde son neveu, hésite un instant pour remettre le papier au roi, et lui dit d'une voix émue :) le voici !!... écrit en entier de sa main.

GEORGE, le prenant sans le regarder.

C'est bon !...

HENRI au roi.

Votre Majesté ne le regarde pas !

GEORGE.

Si vraiment!... (Il y jette les yeux d'un air indifférent.) O ciel!... cette écriture!... (Walpole, qui a observé le trouble du roi, jette un dernier regard sur lui et sur son neveu, puis il sort précipitamment pendant que George s'avance au bord du théâtre, en regardant toujours le billet.) C'est cela même!... c'est lui... quelle indignité!... quelle trahison!... et la perfide surtout!...

(Il remonte le théâtre et aperçoit Cécile qui entre.)

SCÈNE IX.

HENRI, GEORGE, CÉCILE.

GEORGE à part.

La voilà!...

CÉCILE, s'adressant au roi.

Mon père, le comte de Sunderland, va se rendre à l'audience que vous avez daigné lui accorder.

GEORGE, contenant son émotion.

C'est bien... nous le recevrons!...

GEORGE, après un instant de silence, jette un coup d'œil sur Henri et sur Cécile qui ont échangé un regard et baissent soudain les yeux.

Lord Henri, je voulais vous parler, et je puis le faire devant milady, car je me rappelle maintenant que plusieurs fois elle a plaidé près de moi en votre faveur, et qu'elle est toute dévouée à vos intérêts...

HENRI.

C'est trop de bontés à lady Cécile, et surtout à Votre Majesté...

GEORGE.

J'en aurai plus encore, et pour commencer je vous donnerai un conseil... celui d'être plus circonspect... Ce matin, vous ne m'avez confié que la moitié de votre secret... j'ignorais encore quelle était celle que vous aimiez... un hasard

vient de me l'apprendre... (Mouvement de Cécile.) Oui, madame... et voyez à quoi son imprudence l'exposait, si cette lettre, par exemple, était tombée en d'autres mains que les miennes...

HENRI.

O ciel!... Eh bien! puisque mon amour vous est connu, pourquoi n'avouerais-je pas à Votre Majesté et mes projets, et mes vœux, et l'espoir de ma vie entière... Oui, sire, c'est elle que j'aime!...

CÉCILE.

Que dites-vous?

HENRI.

Ne craignez rien... ce n'est pas au prince... ce n'est pas à mon souverain que je confie un tel secret.

CÉCILE.

Henri...

GEORGE.

Et pourquoi l'arrêter, milady?... il aime... il est aimé... il me l'a avoué ce matin!...

CÉCILE.

Est-il possible?...

HENRI.

Punissez-moi, madame, je l'ai mérité! Mais quand je parlais ainsi, je croyais que jamais votre nom ne serait connu... qu'un éternel silence ensevelirait et mon secret et l'amour que vous m'avez juré...

CÉCILE, qui a passé près de lui.

Taisez-vous! taisez-vous!

HENRI.

Et pourquoi donc?... pourquoi cet effroi, grand Dieu!

GEORGE.

Vous ne le devinez pas?... C'est qu'elle ne peut entendre ni supporter l'arrêt qui l'accable... c'est que cet amour

qu'elle vous a juré... il m'appartenait... elle me l'avait donné.

CÉCILE.

Sire, au nom du ciel...

HENRI, *avec fureur.*

Quoi ! celle que vous aimiez ?...

GEORGE.

C'est elle !...

CÉCILE, *au roi, et avec dignité.*

Assez !... assez !... Vous m'avez frappée à mort, et maintenant je n'ai plus rien à redouter... J'ai subi de tous les supplices le plus horrible... Vous m'avez flétrie à ses yeux... J'ai perdu l'estime de celui que j'aime.

GEORGE.

Que vous aimez !...

CÉCILE.

Oui, sire, ces nœuds que vous osez rappeler et que dès longtemps cependant j'avais brisés de moi-même, ces nœuds que l'ambition seule avait formés... je m'en accuse et j'en rougis ; mais l'amour que j'avais pour lui, j'en suis fière et je m'en glorifie, car il était noble et pur... Oui, c'est par amour que j'ai repoussé ses vœux, c'est par amour que je refusais sa main, moi qui aurais donné ma vie pour en être digne ; et je ne dis pas cela pour m'excuser à ses yeux, pour surprendre sa pitié, ni pour regagner une tendresse que je ne mérite pas et que j'ai perdue sans retour... mais je le dis pour moi-même que vous avez voulu abaisser, je le dis devant vous qui tenez le sceptre et la couronne... celui que j'aimais, sire... c'est lui !...

GEORGE.

Et ce mot a décidé sa perte... et vous deux qui m'avez trompé...

SCÈNE X.

HENRI, CÉCILE, GEORGE, UN HUISSIER.

L'HUISSIER annonçant.

Le comte de Sunderland !...

GEORGE.

Qu'il vienne à l'instant, qu'il vienne !

CÉCILE, s'élançant vers la porte du fond.

Ah ! mon père !...

(Elle sort comme pour l'empêcher d'entrer.)

GEORGE.

Oui... c'est à ses yeux... c'est aux yeux de tous que je veux la punir, et je vais à l'instant...

HENRI, se plaçant devant la porte du fond.

Non, sire, Votre Majesté n'ira pas !

GEORGE.

Oser me retenir !

HENRI.

Elle n'ira pas flétrir une fille aux yeux de son père... ce n'est pas là la vengeance d'un galant homme et surtout d'un roi.

GEORGE.

Téméraire !

HENRI.

Vous êtes maître de mes jours... mais non de son honneur ; et si vous pouviez l'oublier...

GEORGE.

Je n'oublie pas de tels outrages... je vais les châtier.

HENRI, traversant le théâtre.

Et moi je vais demander justice...

GEORGE.

A qui ?...

HENRI.

A la reine !...

GEORGE, courant à lui et le retenant.

Monsieur !... restez !

SCÈNE XI.

WALPOLE, GEORGE, HENRI, puis NEUBOROUG et MARGUERITE, qui entrent un instant après; LORDS, SEIGNEURS DE LA COUR, OFFICIERS SUPÉRIEURS.

WALPOLE, entrant un instant avant tout le monde, et tenant un papier à la main.

Je viens remettre à Votre Majesté cette ordonnance...

GEORGE, la prenant et la déchirant.

Qui est nulle et que j'anéantis ! J'ai fait un autre choix... vous le connaîtrez... (Aux officiers qui sont derrière lui et leur montrant Henri.) Milords, assurez-vous d'un téméraire qui a outragé son roi... qui l'a menacé...

MARGUERITE, qui vient d'entrer avec son père.

O ciel !...

WALPOLE.

Ce n'est pas possible !

NEUBOROUG.

De quel crime ose-t-on l'accuser?

GEORGE, avec colère et cherchant à se modérer.

Son crime !...

HENRI, froidement.

S'il est connu... ce ne sera que par vous, sire, car au prix de mes jours, je jure de garder le silence.

GEORGE.

Et moi !...(S'arrêtant et s'adressant aux officiers.) Assurez-vous

de lui... plus tard je déciderai de son sort... (Regardant autour de lui.) Walpole, Neuboroug... vous êtes de bons et fidèles serviteurs, et dans ce moment, entouré comme je le suis de traîtres et de perfides, j'ai besoin d'amis véritables ; venez, venez, suivez-moi !

(Il les emmène par la porte du fond et toute la cour sort après eux.)

SCÈNE XII.

HENRI, au coin du théâtre à droite ; MARGUERITE, auprès de lui ; QUELQUES SOLDATS au fond du théâtre, UN OFFICIER à qui Henri vient de remettre son épée.

MARGUERITE, toute tremblante et joignant les mains d'effroi.

Vous ! mon Dieu !... disgracié !... prisonnier !...

HENRI, prêt à partir.

Ah ! ce n'est pas là le coup le plus cruel !... trahi, abusé par celle que j'aimais...

MARGUERITE, vivement.

Que dites-vous ?

HENRI.

Indigne de moi, elle appartenait à un autre, et tout est fini entre nous !...

MARGUERITE, avec une expression de joie et portant la main à son cœur.

Ah !

(L'officier fait un signe à Henri qui tend la main à Marguerite et sort par le fond entouré par les soldats, tandis que Marguerite, immobile à la droite du théâtre, le suit des yeux jusqu'à ce qu'il ait disparu, et sort par la porte à droite.)

ACTE CINQUIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRI, NEUBOROUG.

NEUBOROUG.

Oui, mon cher ami, cela va mal pour vous... je vous en préviens, parce que j'étais là, j'ai été témoin de la colère du roi...

HENRI.

Et cependant, à l'instant même, mes arrêts viennent d'être levés... je n'ai plus pour prison que l'enceinte de ce palais, et l'on n'a exigé de moi d'autre caution que ma parole de n'en point sortir.

NEUBOROUG.

Cela m'étonne... car il y a deux heures le roi était furieux. Je ne sais pas ce que vous lui avez fait... mais voilà ce qui est arrivé. A peine étions-nous sortis de cette galerie, qu'il congédie tout le monde, en disant d'un ton brusque : « Pardon, milords, il faut que je parle à M. Neuboroug, à lui seul. » Me voici donc dans le cabinet du roi, en tête à tête avec lui. Il me dit : « Asseyez-vous, asseyez-vous ; » puis il se promène d'un air agité, il s'assied... il écrit... il sonne. — « Tenez, pour le lord chancelier qui tout à l'heure était dans le salon. » Puis il se retourne vers moi. « Je suis à vous dans l'instant ; nous avons à causer du nouveau ministre. — Je croyais

que Votre Majesté avait fait un choix. — Est-ce que vous le connaissiez ? — Non, sire, je sais seulement que vous aviez signé l'ordonnance. — Je l'ai déchirée. » Et il recommence à se promener ! J'étais toujours là, et j'attendais... On annonce Walpole. « Je ne veux pas le recevoir, » dit le roi ; et à peine achevait-il ces mots, que votre oncle paraît sur le seuil de la porte. « Je viens, dit-il, rendre un service à Votre Majesté... Il est impossible qu'elle ait écrit l'ordre que je viens de voir entre les mains du lord chancelier. — Je l'ai écrit, je le ferai exécuter. Lord Henri a manqué de respect à ma personne, il m'a menacé... il y a crime de lèse-majesté : qui ose le justifier est coupable. — Mettez-moi donc aussi en accusation, car je viens le défendre !... »

HENRI.

Mon pauvre oncle !

NEUBOROUG.

« Oui, sire, a-t-il ajouté, on n'enlève pas à un brave officier son titre et son grade pour un crime tel que le sien. — Son crime ! s'est écrié le roi, le connaissez-vous ? — Oui, sire, et je m'en vais vous le dire... — Silence, milord ! » a dit le roi avec un regard furieux. Puis, s'adressant à moi : « Mon ami, mon cher Neuboroug... j'avais à vous parler... mais plus tard, dans quelques instants, je vous ferai savoir mes intentions. » Alors, comme vous vous en doutez bien, je me suis incliné, je suis sorti ; et au moment où la porte du cabinet se refermait, l'orage recommençait déjà... tous deux parlaient à la fois, et je distinguais la voix de Walpole. « Oui, je le défendrai, quand on devrait, comme autrefois, m'envoyer à la Tour... » et puis je n'ai plus rien entendu !...

HENRI.

Ah ! mon oncle est trop généreux !... il va se perdre ! il va attirer sur lui la colère du roi... pour une cause qui ne peut être défendue... ni justifiée...

NEUBOROUG.

C'est lui !... le voilà !

SCÈNE II.

NEUBOROUG, HENRI, WALPOLE, venant du fond.

HENRI.

Mon cher oncle !

WALPOLE.

Rassure-toi, cela va mieux ! Tu es libre, du moins !

HENRI.

Que dites-vous ?...

WALPOLE.

J'ai eu d'abord avec le roi une discussion assez vive...

HENRI.

Je le sais.

WALPOLE.

Qui a fini assez mal, car Sa Majesté ne voulait rien entendre, et moi je soutenais toujours, dussé-je le répéter à la tribune, qu'en Angleterre on était libre... (A demi-voix, et sans que Neuboroug l'entende.) libre, si on le voulait, d'enlever au roi ses maîtresses...

HENRI.

Mon oncle !

WALPOLE.

Sur ce mot-là... il m'a congédié de son cabinet, et j'ai cru que tout était fini, que tout était perdu... mais avec un roi homme d'honneur, il y a toujours de la ressource. Il paraît que depuis deux heures, une fois le premier mouvement passé, il s'est calmé... il a réfléchi... il a senti que mes conseils n'étaient pas si déraisonnables, et il vient de me prévenir, par un billet très-froid et très-laconique, qu'il avait fait lever tes arrêts et qu'il te gardait seulement prisonnier ici sur parole jusqu'à ce soir.

NEUBOROUG.

A la bonne heure !

WALPOLE.

A cette lettre... en était jointe une autre dont j'ignore le contenu et qui était pour toi, Neuboroug; la voici.

NEUBOROUG.

Donne donc...

(Il la décachette en tremblant et la lit avec émotion.)

WALPOLE, avec inquiétude.

Eh bien ?...

NEUBOROUG.

Ah! mon ami!...

WALPOLE.

Qu'est-ce donc ?

NEUBOROUG.

Laisse-moi finir... ce bon roi... (Lisant.) « D'après ce que « j'ai vu et surtout d'après ce que m'a dit Walpole, je peux « mettre en vous toute ma confiance... J'ai un important « service à vous demander!... venez, je vous attends! »

WALPOLE.

Qu'est-ce que ce peut être?

NEUBOROUG.

Tu t'en doutes bien!... et rien n'égale ma joie! non pas tant pour la place qui est honorable, j'en conviens; mais pour autre chose encore... car enfin, ton neveu est en disgrâce, moi je suis en faveur; je vais être ministre, et il m'est permis alors d'avoir pour l'avenir des idées d'alliance... auxquelles sans cela je n'aurais jamais osé m'arrêter !

HENRI.

Ah ! je ne suis pas assez heureux pour cela... (A demi-voix, à Neuboroug.) ce n'est pas moi qu'on aime !...

NEUBOROUG, vivement et à voix basse.

C'est vous !

HENRI.

Est-il possible !

NEUBOROUG.

Elle me l'a avoué à moi, à son père !

HENRI, avec émotion.

Marguerite !... Mais en effet... son trouble...

(Il fait quelques pas vers Neuboroug qui vient de remonter le théâtre.)

NEUBOROUG.

Plus tard... plus tard... je suis attendu... et j'ai à peine le temps de remercier cet excellent ami à qui je dois tout. (A Henri, montrant Walpole.) Vous ne savez pas ce qu'il a fait pour moi ; c'est le triomphe de l'amitié ! et si, comme je le crois maintenant, j'arrive au pouvoir, ce sera grâce à lui !

HENRI.

Comment cela?

NEUBOROUG.

Imaginez-vous que ce matin nous avions un rival, un concurrent redoutable que les Sunderland portaient au ministère...

WALPOLE, avec un geste d'effroi.

Neuboroug ! je t'en supplie !

NEUBOROUG.

Non... non, je parlerai... je ne suis pas un ingrat... je ne cache pas les services qu'on me rend... je les proclame tout haut... (A Henri.) C'était un membre de la Chambre-Haute... un lord... un jeune homme sans crédit, sans expérience... c'était du moins l'avis de Walpole qui me l'a dit... car moi je ne lui en veux pas, je ne le connais pas... mais il paraît que le roi l'aimait, le protégeait, l'avait pris en affection...

HENRI.

O ciel !...

WALPOLE, voulant l'interrompre.

Eh ! de grâce !...

NEUBOROUG, *à Walpole.*

Enfin l'ordonnance était signée, je l'ai vue entre tes mains et j'ai cru que tout était fini! (*A Henri.*) Eh bien! pas du tout, loin de se laisser abattre, mon ami Walpole a redoublé d'efforts; je ne sais pas comment il s'y est pris... mais il a si bien fait, si bien manœuvré, qu'en quelques heures le favori a été renversé...

HENRI.

Vous, mon oncle!

WALPOLE.

Moi!... par exemple!

NEUBOROUG, *riant.*

Oh! tu me l'avais bien dit : « Je le renverserai. » Voilà du dévouement, de la chaleur, voilà ce qui s'appelle servir ses amis, et si jamais je suis au pouvoir, je te prendrai pour modèle... je vous le jure à tous les deux, et si j'y manque jamais !...

SCÈNE III.

NEUBOROUG, HENRI, WALPOLE, UN HUISSIER.

L'HUISSIER.

Sa Majesté attend sir Neuboroug dans son cabinet...

NEUBOROUG.

Le roi m'attend!... Adieu... adieu... je reviens vous apprendre ce qui aura été décidé!

(*Il sort par le fond.*)

SCÈNE IV.

HENRI, WALPOLE.

HENRI, *après un instant de silence, et voyant Walpole qui détourne les yeux.*

Je ne puis ajouter foi à ce qu'il vient de nous dire!... j'ai mal compris, ou il est dans l'erreur! Vous, mon oncle... vous m'auriez desservi!... ce n'est pas possible!... dites-le-moi!... et c'est vous seul que je veux croire!

WALPOLE.

Non... il t'a dit la vérité!

HENRI.

Grand Dieu!

WALPOLE.

A quoi bon feindre avec toi? je t'aimais ce matin, tu m'étais cher! tu te tenais à l'écart du pouvoir et de la fortune, j'ai été te chercher, je t'ai pris par la main pour t'y amener. Ce poste si brillant et si dangereux que j'abandonnais, cette place objet de tous les vœux, c'est moi qui te l'ai fait obtenir, c'est moi qui te l'ai donnée!...

HENRI.

C'est vrai!...

WALPOLE.

Eh bien! dès que je l'ai vue entre tes mains, je ne peux dire ce que j'ai éprouvé... mon amitié s'est retirée de toi à mesure que le pouvoir t'arrivait... c'est un sentiment que je ne pouvais ni maîtriser ni vaincre... j'étais jaloux!... Vois-tu, Henri, la faveur du prince est un de ces biens qu'on ne peut partager!... C'est comme ces objets de notre amour qu'on ne veut pas voir à d'autres, même quand on les dédaigne ou qu'on les abandonne! Céderais-tu ta maîtresse à

ton meilleur ami, à ton frère?... non!... tu le haïrais!... c'est ce que j'ai fait... tu m'étais devenu odieux...

HENRI.

Est-il possible!

WALPOLE, *avec exaltation.*

Oui, tant que je serai vivant, nul ne portera la main sur mon bien, sur cette autorité acquise par trente ans de travaux et de tourments... Elle m'a coûté trop cher pour ne pas la défendre, et quiconque se présenterait comme obstacle sur ma route, quiconque, ami ou ennemi, voudrait arrêter le char de ma fortune, sera brisé par lui !...

HENRI.

Grand Dieu!

WALPOLE, *revenant à lui.*

Ah!... je t'effraye, tu doutes de ce que tu entends, tu ne peux concevoir la violence d'une passion qui, loin de s'amortir avec l'âge, prend chaque jour de nouvelles forces. Mais cette passion est la seule que j'aie éprouvée... je n'en ai jamais eu d'autres, laisse-la-moi, ne me l'envie pas! elle rend si malheureux!... Jamais je n'ai connu comme toi les illusions de la tendresse... jamais l'amour d'une femme n'a fait battre mon cœur... on ne m'a jamais aimé... je n'ai aimé personne!...

HENRI.

Mon pauvre oncle!...

WALPOLE.

Ah! tu me hais!

HENRI.

Non, je vous plains!

WALPOLE.

Et tu as raison... car dès que j'ai abattu à mes pieds l'ennemi qui me résistait... semblable au soldat dont la colère s'éteint quand le combat est fini, mon ressentiment tombe

avec celui qui l'avait fait naître. J'ai honte de moi, je rougis de ma frénésie, je m'en veux de mon triomphe que je cherche à expier!... Toi, par exemple, à peine renversé, je t'ai tendu la main; je t'ai rendu mon amitié; j'ai couru te défendre auprès du prince... j'aurais bravé pour toi sa vengeance, sa colère, sa disgrâce peut-être! car je t'aime maintenant, tu es redevenu mon fils, mon neveu bien-aimé!... Demande-moi ma fortune, mon sang, je te les donne; mais le pouvoir!!... je l'essayerais en vain! c'est au-dessus de mes forces!... Et tiens, ce Neuboroug, ce vieil ami, si honnête homme, si peu redoutable, eh bien! dans ce moment, j'ai beau me raisonner et me combattre... je ne l'aime plus... Que dis-je? tout à l'heure, pendant qu'il me parlait, j'éprouvais contre lui des mouvements de jalousie et de haine; cette intimité, cette confiance dont le roi l'honore, tout cela le rend mon ennemi mortel!... et malgré moi, je cherche déjà en mon esprit les moyens de le renverser! (Voyant Henri qui fait un geste d'étonnement.) Tais-toi, le voici!

SCÈNE V.

HENRI, MARGUERITE, NEUBOROUG, WALPOLE.

NEUBOROUG, tenant Marguerite sous le bras.

Viens, ma fille... viens, quittons ces lieux!

HENRI.

Qu'y a-t-il donc?

WALPOLE.

Est-ce que tu n'es pas ministre?

NEUBOROUG.

Moi!... c'est fini!

WALPOLE, avec un mouvement de joie.

O ciel! (Puis se retournant du côté de Neuboroug à qui il serre la main avec affection.) Mon ami, mon pauvre ami!

HENRI.

Qu'est-il donc arrivé ?

WALPOLE.

Ce service que te demandait le roi?...

NEUBOROUG.

Tu ne t'en serais pas douté! il voulait savoir de moi si réellement tes forces et ta santé étaient aussi altérées que je le lui avais dit, et il me demandait, sous le sceau du secret, et sans que cela eût l'air de venir de lui, si je ne pouvais pas t'engager à revenir sur ta démission !

WALPOLE, vivement.

Il serait possible !

NEUBOROUG, de même.

Rassure-toi, j'ai refusé... Moi t'exposer... moi compromettre les jours d'un ami!... Je lui ai dit que le choix seul d'un successeur t'avait rendu malade... (A Henri.) C'est la vérité ! (A Walpole.) Et que dans ton intérêt il ne fallait même plus te charger des soucis de ce nouveau ministère. J'ai vu alors un homme fâché, dépité, qui m'a dit sèchement : « N'en parlons plus... on se passera de Walpole, mon choix est fait ! » Alors je me suis avancé, et, en balbutiant quelques mots, j'ai remercié. « Vous, docteur, est-ce que j'y ai jamais pensé! » s'est-il écrié en me tournant le dos. Et comme je restais là... stupéfait, interdit, indigné... il a ajouté brusquement : « C'est bien, c'est bien, je ne vous retiens plus ; » ce qui voulait dire : « Sortez!... » Et l'on croit que je resterais ici un instant de plus, que je m'exposerais, comme cette foule de courtisans et d'ambitieux, aux dédains et aux caprices d'un prince, moi, homme libre et indépendant!... Non, morbleu!... (A Walpole.) Tu avais bien raison, ce matin, de vouloir quitter la cour; nous la quitterons ensemble!... Oui, je pars à l'instant avec ma fille, (Passant près d'elle.) avec ma pauvre enfant!... (A Henri.) car maintenant, vous sentez bien, lord Henri, que tout ce que je vous ai dit...

MARGUERITE.

Quoi donc? mon père!

NEUBOROUG, à Marguerite.

Rien... rien! (A Henri.) Oubliez-le!

HENRI, vivement.

Jamais!... (Regardant Marguerite.) Mais laissez-moi du moins le temps de mériter un tel bonheur.

WALPOLE, qui a remonté le théâtre.

Le roi!

(Il redescend à droite.)

SCÈNE VI.

MARGUERITE, NEUBOROUG, GEORGE, HENRI, WALPOLE.

GEORGE, qui est entré en rêvant, descend lentement le théâtre; il aperçoit Neuboroug qu'il salue affectueusement.

Pardon, mon cher Neuboroug, de vous avoir quitté tout à l'heure aussi brusquement. Croyez qu'en tout temps notre royale protection saura reconnaître votre zèle, vos conseils, et malgré nos inutiles tentatives auprès de votre ami!...

WALPOLE, s'avançant.

Mais, sire...

GEORGE.

Il suffit, Walpole! je n'insiste plus, et mon choix est décidément arrêté. (Après un instant de silence et se tournant vers Henri.) Lord Henri! j'ai eu des torts envers vous!

HENRI, s'inclinant.

Ah! sire!...

GEORGE, avec intention.

Envers d'autres encore!... je veux tâcher de les réparer. Le comte de Sunderland quitte aujourd'hui l'Angleterre, il

part avec toute sa famille pour nos États de Hanovre dont je l'ai nommé gouverneur général...

HENRI.

Je reconnais là mon roi !

GEORGE.

Quant à vous, milord, nous avons lu le rapport que vous nous avez fait sur la situation actuelle du royaume et sur la guerre avec l'Espagne. Convaincu désormais de vos talents, comme nous l'étions déjà de votre loyauté et de votre franchise, nous voulons récompenser en votre personne les longs et glorieux services de votre oncle, et puisqu'il persiste à quitter le pouvoir, puisqu'à notre grand et légitime regret, rien ne peut le retenir à la cour, c'est vous qu'à sa place nous nommons premier ministre.

(Walpole fait un geste de colère qu'il réprime aussitôt.)

NEUBOROUG.

O ciel!...

HENRI, jetant un coup d'œil sur son oncle et s'adressant au roi.

Je supplie Votre Majesté de ne pas m'en vouloir... bien décidément, sire, je refuse.

WALPOLE, vivement.

Est-il possible!...

HENRI, lui prenant la main, et à voix basse.

Oui, mon oncle, pour que vous m'aimiez toujours. (S'adressant au roi.) Je refuse, sire, dans votre intérêt, car, grâce au ciel, pour remplir cette place je puis vous offrir mieux que moi!

GEORGE.

Que dites-vous?...

HENRI.

J'ai depuis ce matin tant prié, tant supplié mon oncle, qu'il veut bien encore s'immoler au salut de l'État; il renonce au repos qu'il désirait, il retire sa démission, et consent à rester aux affaires.

GEORGE.

Il serait vrai!... et c'est à vos instances que je dois un pareil sacrifice!!... (Passant près de Walpole.) Mon cher Walpole, je n'oublierai jamais une telle preuve d'amitié et de dévouement!

WALPOLE.

Votre Majesté l'exige!... il faut donc reprendre cette chaîne que j'espérais et que je ne peux briser.

NEUBOROUG, qui a passé près de lui.

Mais, mon cher ami, tu n'y penses pas... je te jure qu'avant un an tu en mourras!

WALPOLE.

C'est possible!... (A part.) Mais je mourrai ministre!!!...

LA

CAMARADERIE

OU

LA COURTE ÉCHELLE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

THÉATRE FRANÇAIS. — 19 Janvier 1837

PERSONNAGES.		ACTEURS.
LE COMTE DE MIREMONT, pair de France ..	MM.	SAMSON.
EDMOND DE VARENNES, jeune avocat. . .		MENJAUD.
BERNARDET, médecin		MONROSE.
OSCAR RIGAUT, cousin de Césarine.		RÉGNIER.
M. DE MONTLUCAR, grand seigneur, homme de lettres.		PROVOST.
DUTILLET, libraire.		DAILLY.
SAINT-ESTÈVE, poëte-romancier		COLSON.
DESROUSEAUX, peintre		L. MONROSE.
LÉONARD, camarades		ARSÈNE.
SAVIGNAC, camarades		MONLAUR.
PONTIGNY, camarades		MATHIEU.
UN DOMESTIQUE de M. de Montlucar		FAURE.
UN DOMESTIQUE de M. de Miremont		ALEXANDRE.
DOMESTIQUES d'Oscar.		«
CÉSARINE, femme du comte de Miremont. . .	Mmes	VOLNYS.
AGATHE, fille du comte de Miremont, née d'un premier mariage.		PLESSY.
ZOÉ, femme de M. de Montlucar		ANAÏS.

A Paris. — Chez M. de Montlucar, au premier acte; chez Oscar, au deuxième ; chez M. de Miremont, aux trois derniers actes.

LA

CAMARADERIE

OU

LA COURTE ÉCHELLE

Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.
MOLIÈRE, *les Femmes savantes.*

ACTE PREMIER

Un salon; porte au fond, deux portes latérales ; à gauche, une table ; à droite, un bureau couvert de livres et de papiers.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZOÉ, M. DE MONTLUCAR.

ZOÉ, à gauche, assise à une table, et écrivant pendant que M. de Montlucar est debout près d'elle.

Il me semble, monsieur, que voici déjà bien du monde. Notre salon ne peut contenir que cent cinquante personnes...

M. DE MONTLUCAR.

Allez toujours.

ZOÉ.

Et voici déjà plus de trois cents invitations.

M. DE MONTLUCAR.

Eh ! madame, c'est ce qu'il faut. Sans cela on pourra entrer !.. et si on entre... autant ne pas recevoir... C'est dire qu'on ne connaît personne, qu'on n'est pas répandu, qu'on n'a pas d'amis...

ZOÉ.

Et il vaut mieux entasser ses amis dans l'antichambre.

M. DE MONTLUCAR.

Certainement... et quelques-uns même sur l'escalier ; c'est bon genre.

ZOÉ, se remettant à écrire.

Je continue. « Décembre, 1836. Monsieur le comte et ma-« dame la comtesse de Montlucar prient monsieur... »

M. DE MONTLUCAR.

« Monsieur le maire de Saint-Denis... de leur faire l'hon-« neur de, etc. »

ZOÉ.

C'est vrai !... je n'y pensais plus... Il y a un député à nommer à Saint-Denis. Une belle occasion pour vous, monsieur, qui avez là des propriétés et une manufacture...

M. DE MONTLUCAR.

Moi, madame, y pensez-vous? me mettre sur les rangs avec mes opinions! Il faudrait qu'on me priât bien !.. Et encore... Avez-vous mis sur la liste mon ami le docteur Bernardet ?

ZOÉ.

Oui, monsieur.

M. DE MONTLUCAR.

Mon ami Dutillet, le libraire ? le génie de la librairie ! mon ami Desrouseaux, le paysagiste? le génie de la peinture, celui-là !

ZOÉ, se levant.

Une chose qui m'étonne, monsieur, c'est que vos amis sont toujours des génies.

M. DE MONTLUCAR.

Oui, madame... on n'a plus que de cela maintenant... tout génie !...

ZOÉ.

C'est fâcheux ! car si on avait un peu d'esprit, cela ne ferait pas de mal.

M. DE MONTLUCAR.

Eh ! madame... est-ce qu'on a le temps ?... c'était bon autrefois... dans un siècle de niaiseries et de futilités... au temps de Voltaire ou de Marivaux ; mais ce n'est pas dans un siècle aussi grave et aussi occupé que le nôtre... qu'on irait s'amuser à faire de l'esprit... c'est bon pour les sots ! mais nous autres !... Avez-vous écrit à mon ami Oscar Rigaut, l'avocat... qui fait des vers élégiaques ?

ZOÉ.

Oui, monsieur.

M. DE MONTLUCAR.

J'avais dit que l'on prît six exemplaires de ses poésies fu nèbres... Ah ! les voilà !

ZOÉ.

Six exemplaires !... d'un livre détestable.

M. DE MONTLUCAR.

Voulez-vous vous taire !

ZOÉ.

C'est inconcevable... je ne suis plus maîtresse de mes actions ni de mes discours ! Dès que je trouve un ouvrage mauvais... « Voulez-vous bien vous taire ! » Hier encore l'Opéra, la musique la plus ennuyeuse ! « Voulez vous bien ne pas bâiller ! » On ne pourra plus bâiller à l'Opéra maintenant !

M. DE MONTLUCAR.

Eh ! non, madame ; il y avait là des amis qui vous regardaient ; et même, si vous aviez un peu d'affection pour moi, vous auriez applaudi.

ZOÉ.

C'est trop fort !... et je ne vous comprends pas !... Vous, monsieur le comte de Montlucar, qui, grâce à votre naissance et à votre fortune, faites de la science pour votre plaisir, vous dont tous les ouvrages se vendent à vingt éditions, vous passez votre vie à vanter, à prôner une foule de gens médiocres dont vous vous faites l'apôtre et l'enthousiaste... j'ignore dans quel but ; M. Oscar Rigaut, par exemple, ce poëte-avocat dont vous dites tant de bien... et, lors de votre procès pour votre manufacture de Saint-Denis, ce n'est pas lui que vous avez choisi.

M. DE MONTLUCAR.

Il est si occupé !

ZOÉ.

Il ne plaide jamais... Vous avez préféré un jeune homme, dont vous dites toujours du mal, M. Edmond de Varennes, qui a gagné votre procès. Bien mieux encore, ce médecin homme du monde, dont vous ne pouvez vous passer... M. Bernardet...

M. DE MONTLUCAR.

Homme prodigieux ! homme phénomène, qui a mis du génie dans la médecine !

ZOÉ.

Vous engagez tous vos amis à se faire traiter par lui... et, à votre dernière maladie, vous en avez pris un autre.

M. DE MONTLUCAR, *vivement.*

En secret !... et je vous prie de n'en parler à personne ! je n'ai pas besoin de me mêler de propos et de coteries, moi qui, par ma position, suis indépendant... Oui, madame ! l'indépendance de l'homme de lettres qui ne flatte aucun

parti, se passe de tout le monde et n'a besoin de personne... Avez-vous envoyé une invitation à M. de Miremont?

ZOÉ.

Le pair de France...

M. DE MONTLUCAR.

Du tout... je me moque bien de son titre et de sa qualité... mais il est propriétaire d'un journal très-répandu...

ZOÉ.

Peu m'importe!... je n'aime pas sa femme.

M. DE MONTLUCAR.

Une femme charmante... (A demi-voix.) Une femme redoutable que l'on rencontre partout!... dans les salons du ministère ou dans ceux de la banque... Une femme qui intrigue. qui juge, qui tranche, qui, dans une soirée, fait et défait vingt réputations !

ZOÉ.

A commencer par la sienne... Une coquette, une bégueule, une orgueilleuse!.. autrefois notre compagne de pension, et qui maintenant nous regarde à peine du haut de la pairie où elle est tombée... Je ne l'inviterai pas!

M. DE MONTLUCAR.

Ma femme !

ZOÉ.

J'inviterai Agathe, sa belle-fille. . qu'elle rend si malheureuse; Agathe de Miremont, autrefois aussi mon amie de pension, et si aimable celle-là, si douce, si bonne! Cependant elle aurait de quoi être fière... une grande famille, une grande fortune, un des beaux partis de France, et cela ne l'empèche pas de voir et de chérir ses anciennes amies. Aussi je l'estime, je l'aime; mais sa belle-mère, la superbe Césarine, je la déteste... et elle me le rend bien !

M. DE MONTLUCAR.

Raison de plus!!... Un sage a dit que nous avions dans

le monde trois classes d'amis : les amis qui nous aiment, les amis qui ne nous aiment pas, et les amis qui nous détestent. Ce sont ces derniers qu'il faut soigner le plus! Aussi, ma femme, je vous prie d'inviter madame de Miremont et de l'aimer, si c'est possible.

ZOÉ.

Non, monsieur !

M. DE MONTLUCAR.

Faites cela pour moi... je vous en supplie en grâce !

ZOÉ.

Eh bien ! monsieur, car je suis trop bonne... je consens à la traiter comme une amie... de la troisième classe; mais je fais mes conditions.

M. DE MONTLUCAR.

Toutes celles que vous voudrez !

ZOÉ.

D'abord, quand il y aura chez vous une lecture de quelque génie de votre connaissance, je ne serai pas obligée d'applaudir ni de m'extasier comme vous...

M. DE MONTLUCAR.

Accordé !

ZOÉ.

Je pourrai même, si je le veux, ne pas y assister, et pendant ce temps aller au bal ou en soirée... Car depuis une année entière que j'entends tous les jours des chefs-d'œuvre, je ne serais pas fâchée de m'amuser un peu.

M. DE MONTLUCAR.

Accordé !

ZOÉ.

Et pour commencer, il y a aujourd'hui un concert charmant au Conservatoire, vous m'y mènerez.

M. DE MONTLUCAR.

Volontiers. Ah! mon Dieu, non... je ne peux pas; j'ai ce matin un déjeuner de garçons.

ZOÉ.

Vous le refuserez.

M. DE MONTLUCAR.

Impossible!... c'est avec nos amis... Ils y seront tous. Un déjeuner qui m'ennuie, qui m'excède, mais auquel je n'oserais manquer... car c'est d'une importance!...

ZOÉ.

En quoi donc?... De quoi s'agit-il?

M. DE MONTLUCAR.

De choses que vous ne pouvez connaître.

ZOÉ.

Toujours la même réponse! Depuis quelque temps je ne sais ni ce que vous devenez ni ce que vous faites; il y a un mystère qui environne toutes vos actions; vous avez des conférences, des conciliabules secrets, soit chez vous, soit chez vos amis!... C'était bien la peine de faire une loi contre les associations!... Est-ce que vous conspirez, par hasard?

M. DE MONTLUCAR.

Moi, madame!

ZOÉ.

Je suis tentée de le croire!... Si ce n'est pas contre l'État, c'est donc contre moi!... Prenez garde, je surveillerai, j'examinerai tout... et ce papier que je vous ai vu écrire hier, et que vous avez caché à mon arrivée... (Regardant sur la table à droite et prenant un papier.) Le voilà!... je le reconnais... c'est de votre main... Il y a quelque trahison.

M. DE MONTLUCAR.

Mais non, madame.

ZOÉ.

Je veux le voir.

M. DE MONTLUCAR.

C'est inutile... un fragment littéraire !...

ZOÉ.

N'importe !... en fait de conspirations... tout est bon ! (Lisant.) « Qu'est-ce que le génie ?... »

M. DE MONTLUCAR, voulant reprendre le papier.

Vous voyez... ce n'est pas à votre portée.

ZOÉ.

Raison de plus !... (Lisant.) « Qu'est-ce que le génie ?... » Je ne suis pas fâchée de faire enfin sa connaissance. (Lisant.) « N'est-ce pas l'étincelle électrique qu'on ne peut saisir, « bien qu'elle parcoure l'immensité ! C'est la réflexion que « tout le monde fera en lisant le dernier ouvrage... »

M. DE MONTLUCAR, voulant toujours lui arracher le papier.

Assez, vous dis-je !...

ZOÉ.

Et pourquoi donc, monsieur, me priver du plaisir de lire un morceau de votre composition... et de votre écriture ?...

M. DE MONTLUCAR, avec embarras.

Pourquoi ?... pourquoi ?... c'est qu'on vient !

ZOÉ, se retournant et poussant un cri.

Ah !... c'est ma bonne amie Agathe !

(Elle jette le papier qu'elle tenait et dont son mari s'empare, et court au devant d'Agathe qu'elle embrasse.)

SCÈNE II.

M. DE MONTLUCAR, ZOÉ, AGATHE.

ZOÉ.

Te voilà !... Que tu es gentille de venir me voir, et de si bon matin encore !

AGATHE, *qui a salué M. de Montlucar.*

C'est aujourd'hui le seul jour où je sois libre.

ZOÉ.

C'est juste... c'est dimanche ! Tu vas à la messe, et ta belle-mère n'y va pas !

AGATHE, *ôtant son châle et son chapeau que Zoé place sur différents meubles.*

Elle avait ce matin une audition... un nouveau compositeur qu'elle protége et qui lui fait entendre son opéra.

M. DE MONTLUCAR.

Ah ! le jeune Timballini !... l'honneur de l'Ausonie, âme de feu, âme brûlante ! le génie de la musique !

ZOÉ.

Encore un de vos amis !

M. DE MONTLUCAR.

Certainement ! un des nôtres !... un homme qui fera du bruit dans le monde !

ZOÉ.

Il commence déjà !

M. DE MONTLUCAR.

Et votre charmante belle-mère... ou plutôt votre sœur, comment se porte-t-elle ?

AGATHE.

A merveille !

M. DE MONTLUCAR.

Et M. de Miremont, votre père, que nous respectons, que nous admirons tous ! Impassible, au Luxembourg, sur sa chaise curule, il a vu se briser contre son immobilité le flot de toutes les révolutions... et, quoi qu'il arrive, ce n'est pas lui qui abandonnera jamais son poste !

AGATHE.

Vous êtes bien bon !... du reste, lui et ma belle-mère pro-

fessent pour vous la même estime. Hier, dans le salon, il n'était question que de votre dernier ouvrage.

M. DE MONTLUCAR.

Mes Anomalies politiques et littéraires?

AGATHE.

Je crois que oui... je ne l'ai pas lu, c'est trop savant pour moi... mais M. Bernardet, le docteur en médecine, mais M. Timballini, le musicien, huit ou dix autres messieurs qui étaient là, qui doivent tous s'y connaître, s'écriaient : « Quelle profondeur !... quelle immensité ! quel génie ! »

M. DE MONTLUCAR.

Ces chers amis !

AGATHE.

Il y avait même M. Dutillet...

M. DE MONTLUCAR.

Mon éditeur !

AGATHE.

Qui criait plus haut que les autres : « Auprès de lui Montesquieu n'est qu'un garçon de bureau ! »

M. DE MONTLUCAR.

Il faut pardonner quelque chose à la chaleur d'une amitié... qui peut se tromper, mais qui du moins se trompe de bonne foi !... et monsieur votre père, que disait-il?

AGATHE, *naïvement*.

Il ne disait rien.

M. DE MONTLUCAR.

C'est son usage !... un homme grave qui ne se prononce pas légèrement !

AGATHE.

Et puis, peut-être est-il comme moi, peut-être n'a-t-il pas lu l'ouvrage ! cependant il l'a sur sa table... il l'a acheté !

M. DE MONTLUCAR, *gravement*.

On l'achète beaucoup.

ZOÉ, à Agathe vivement.

Non, vraiment, c'est mon mari qui le lui a envoyé.

M. DE MONTLUCAR.

C'est vrai !... j'ai eu cet honneur !... Et votre belle-mère, que disait-elle ?

AGATHE.

Oh ! c'est différent... elle parlait beaucoup... elle s'écriait : « Voilà un homme qu'il faut nommer à l'Académie des sciences morales et politiques... c'est là sa place. »

M. DE MONTLUCAR, vivement.

En vérité !... Quelle femme !... quel goût !... quel tact !... (A Agathe.) Et puis... achevez.

UN DOMESTIQUE, entrant par la porte à gauche.

On demande à parler à monsieur, à l'instant !

M. DE MONTLUCAR, avec impatience.

Eh bien ! qu'on attende !... je ne suis pas un homme en place... je ne me dois pas au public... je ne me dois à personne... je suis libre, indépendant.

LE DOMESTIQUE.

C'est M. le docteur Bernardet !

M. DE MONTLUCAR, à part.

Ah ! un des nôtres ! un ami... j'y vais... qu'il ne s'impatiente pas !... Pardon, mademoiselle ; je vous laisse avec ma femme !

(Il sort en faisant signe à sa femme, qui veut le retenir, de rester près d'Agathe.)

SCÈNE III.

ZOÉ, AGATHE, assise près de la table.

ZOÉ.

Eh bien ! ma chère Agathe, voilà comme il est toujours !... Autrefois, quand il n'avait pas de mérite, il était fort ai-

mable ; mais depuis qu'il a eu l'idée de se faire homme de talent... il est ennuyeux à périr... (Prenant une chaise et s'asseyant près d'Agathe.) Encore, s'il avait pris un autre genre... il y en a tant !... mais il s'est lancé dans l'obscur et le profond... c'est à s'y perdre... et quand je veux le comprendre, je suis sûre d'avoir une migraine... mais une vraie !

AGATHE.

Hélas ! ma pauvre Zoé... c'est comme chez nous !... Tu sais comme autrefois l'on s'y amusait... quels jolis bals !... comme nous dansions dans le salon de mon père !... maintenant, on ne peut plus s'y retourner ; il est encombré de grands hommes... Je ne conçois pas que la France en produise autant et que l'admiration publique puisse y suffire !

ZOÉ, riant.

En vérité !

AGATHE.

Sans compter ceux que je ne vois pas!... car dès qu'il est question de quelqu'un de leur connaissance, c'est toujours : « Notre grand poëte, notre grand acteur, notre grande tragédienne. » Je ne sais pas comment cela se fait, ils sont tous grands! Et moi je regrette notre jeunesse et le séjour de la pension, où tout le monde était petit.

ZOÉ.

Ce qui revenait absolument au même.

AGATHE.

C'était là le bon temps!

ZOÉ.

Quand nous jouions au cerceau ou à la corde !

AGATHE.

Comme nous nous aimions ! comme nous étions heureuses ! Et notre chère Adèle, pauvre fille que nous avons perdue si jeune !... Mais alors toutes les trois nous étions inséparables ! ce qui appartenait à l'une appartenait aux autres.

ZOÉ, souriant.

Aussi, M. Edmond de Varennes, son frère...

AGATHE.

Était presque le nôtre.

ZOÉ.

Tous les jours, à la pension, il venait voir sa sœur.

AGATHE.

Et nous aussi, puisque nous ne nous quittions pas !

ZOÉ.

Maintenant c'est bien différent... Ce pauvre Edmond est avocat... Il passe sa vie au palais. Je le vois bien peu.

AGATHE.

Et moi, jamais... Il déplaît à Césarine, ma belle-mère, et mon père ne fait bon accueil qu'aux personnes qui plaisent à sa femme.

ZOÉ.

C'est inconcevable qu'on se laisse mener à ce point-là !

AGATHE.

Il ne croit pas du tout être mené. Il a au contraire une volonté... une volonté très-prononcée... (Souriant.) mais c'est celle de sa femme.

ZOÉ.

Comment un pareil mariage a-t-il pu se faire ? voilà ce que je n'ai jamais compris !

AGATHE.

Eh ! mon Dieu ! par ma faute !... C'est moi qui en suis la cause !... A notre pension, où, sans fortune, et un peu plus âgée que nous, Césarine avait été reçue comme sous-maitresse, elle me protégeait, elle me favorisait

ZOÉ.

Je crois bien, tu étais la plus riche, ce qui faisait crier à l'injustice. Je me rappelle encore un prix de sagesse que tu as obtenu, et que je méritais...

AGATHE, souriant.

Crois-tu?... Moi j'étais sensible à son affection, à son amitié, à ses soins ; j'en parlais à mon père ; et quand il venait au parloir, j'étais toujours accompagnée de Césarine, qui était pour lui tout aimable, toute gracieuse, et pleine de petites attentions dont elle seule possède le secret. Aussi, aux vacances, quand je lui proposai de l'emmener au château de mon père... elle se hâta d'accepter, et M. de Miremont en fut enchanté... Elle faisait sa partie de piquet ou d'échecs, et, plus forte que lui, elle se laissait toujours gagner, en affectant un dépit et une colère qui enchantaient le vainqueur... elle lui lisait les journaux ; elle lui servait de secrétaire... elle écoutait le récit de toutes les places qu'il avait eues sous le Directoire et le Consulat, avec une admiration qui souvent allait jusqu'aux larmes ; enfin, c'était un système d'amabilité et de coquetterie que je ne songeais pas à m'expliquer, mais qui lui réussit tellement bien, qu'au bout de trois mois, quand il fallut retourner à la pension, mademoiselle Césarine Rigaut, dont les parents sont marchands de bois à Villeneuve-sur-Yonne, épousait, à Saint-Thomas-d'Aquin, M. de Miremont, pair de France ; et je m'aperçus seulement alors qu'auprès de notre ancienne sous-maitresse je ne serais jamais qu'une écolière.

ZOÉ, se levant.

Cette Césarine est donc bien adroite! ..

AGATHE, se levant aussi.

Elle?... Elle a l'instinct et le génie de l'intrigue ! c'est inné chez elle ; c'est une vocation décidée, et maintenant elle intrigue encore pour sa famille, pour les siens, qu'elle voudrait faire sortir de l'obscurité. Elle a rendu son mari acquéreur-actionnaire d'un de nos premiers journaux , crédit immense, influence irrésistible qu'il ne soupçonne même pas, et dont elle seule profite. Aussi il fait bon être protégé par elle : on arrive à tout !

ZOÉ.

Je comprends alors le dévouement de mon mari et l'invitation de ce matin.

AGATHE.

Mais malheur à ses ennemis!... Elle les écrase, les réduit à rien, ou les empêche de parvenir... Tu sais ce procès que j'avais pour le bien de ma mère... je voulais prendre pour avocat Edmond de Varennes, notre ami d'enfance: ma belle-mère ne voulait pas!...

ZOÉ.

Et pourquoi donc?...

AGATHE.

Elle ne peut pas souffrir ce pauvre Edmond; elle le déteste, elle l'a pris en haine, et ne perd pas une occasion de lui nuire.

ZOÉ.

Cela m'étonne; car à la pension, notre sous-maîtresse, mademoiselle Césarine Rigaut, trouvait M. Edmond fort aimable... on disait même dans les dortoirs qu'elle avait un faible pour lui...

AGATHE, *vivement*.

Quelle idée!... Ce n'est pas vrai.

ZOÉ.

On se trompe à la pension comme ailleurs.

AGATHE.

En voilà bien la preuve, car elle avait persuadé à mon père que, dans mon intérêt même, on ne pouvait confier à un jeune homme une affaire aussi importante; et sais-tu qui elle voulait en charger?

ZOÉ.

Non vraiment!...

AGATHE.

M. Oscar Rigaut... Un imbécile!...

ZOÉ.

Ce n'est pas l'avis de mon mari, qui le voit beaucoup.

AGATHE.

Oui ; mais moi je l'entends tous les jours... et Césarine le protége.

ZOÉ.

Pourquoi cela ?

AGATHE.

D'abord parce que c'est son cousin, et puis... (Mystérieusement.) il fait partie d'une secte qui lui est dévouée, qui lui obéit, qui suit en tout son impulsion ou ses ordres ; car Césarine, grâce au journal dont son mari est propriétaire, est devenue une puissance autour de laquelle se groupent toutes les coteries parlementaires, littéraires et autres ; elle est l'âme et presque la présidente d'une société Jeune-France, que, depuis quelque temps, je vois chez elle : jeunes hommes de tous les rangs et de tous les états, portant la tête et la voix hautes... apprentis grands hommes, gloires surnuméraires, illustrations à venir, qui ne feraient rien séparément, mais qui s'unissent pour être quelque chose, et s'entassent pour s'élever.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Edmond de Varennes.

AGATHE.

Il vient sans doute t'annoncer le gain de mon procès.

ZOÉ.

Il l'a donc gagné ?...

AGATHE.

Eh ! oui vraiment ! gagné hier, et complétement.

SCÈNE IV.

ZOÉ, EDMOND, AGATHE.

ZOÉ.

Arrivez donc, monsieur le vainqueur ; arrivez ! vous allez trouver ici des camarades de pension qui s'occupaient de vous !

EDMOND, troublé.

Ah ! que vous êtes bonne !... je ne m'attendais pas au plaisir de rencontrer mademoiselle de Miremont... et sachant l'intérêt que vous daignez me porter, je venais vous apprendre un succès que vous connaissez déjà.

ZOÉ.

C'est égal ! c'est bien à vous, et je vous remercie de venir recevoir mes compliments.

AGATHE.

Et moi, monsieur, je suis bien heureuse de vous exprimer ma reconnaissance ; car hier, en présence de mon père et de ma belle-mère, quand vous êtes accouru à l'hôtel m'annoncer cette bonne nouvelle, j'ai dû vous paraître bien indifférente ou bien ingrate ?

EDMOND.

Non, mademoiselle.

AGATHE.

A peine si je vous ai parlé.

EDMOND.

C'est vrai... mais en me voyant vous m'avez tendu la main comme autrefois à la pension.

ZOÉ.

Oui, je m'en souviens ; cela voulait dire : « Bonjour, Edmond, bonjour, notre frère ! » et nous vous le disons encore.

(Les deux femmes lui tendent chacune la main qu'il serre dans les siennes.)

EDMOND.

Ah ! quels souvenirs vous me rappelez ! Hier, au moment où je gagnais votre procès...

AGATHE.

Dites le nôtre !

EDMOND.

C'est à ma pauvre sœur... c'est à elle que je pensais tout d'abord !... (Aux deux femmes.) c'était encore penser à vous, puisque dans mon souvenir vous êtes inséparables, et je me disais : « Que n'est-elle témoin de mon bonheur et de ma joie, elle qui tant de fois avait partagé mes chagrins ! » Mais non, je suis seul au monde, j'ai tout perdu ; je n'ai plus de sœur.

AGATHE.

Ah ! que c'est mal à vous ! vous en avez encore, vous le savez bien. Croyez-vous donc que nous oublions ainsi nos serments et nos amitiés d'enfance ?

ZOÉ.

Tout à l'heure encore nous nous occupions de vous et de votre avenir.

EDMOND.

Mon avenir ! il est bien triste ! Orphelin et presque sans fortune...

ZOÉ.

On n'a pas besoin de fortune quand on a du talent.

EDMOND.

Eh ! qui vous dit que j'en ai ?

AGATHE.

Nous ! qui vous connaissons, nous qui avons confiance en vous. Je vous l'ai prouvé ; d'autres feront comme moi.

ZOÉ.

Patience et courage, et vous parviendrez.

AGATHE.

Vous verrez peu à peu s'augmenter votre clientèle, votre réputation, votre fortune...

ZOÉ.

Et vos amis!... Tout le monde alors voudra être votre ami.

AGATHE.

Mais vous vous rappellerez que nous l'étions avant tous.

EDMOND.

Ah! tout me paraît possible quand je vous entends!... il y a dans l'amitié des femmes, dans la vôtre, un charme si enivrant et si persuasif qu'il ferait tout croire (Regardant Agathe.) et tout oublier!... mais quand vous n'êtes plus là, quand je regarde autour de moi, je ne vois plus qu'obstacles et entraves que je ne puis vaincre et qui semblent se multiplier sous mes pas. En vain, fuyant les plaisirs de mon âge et consacrant tous mes instants à l'étude, je passe mes jours et mes nuits dans des travaux assidus; rien ne me vient en aide, rien ne peut me faire sortir de mon obscurité, pas même les succès que j'obtiens, qui passent inaperçus et me laissent plus inconnu qu'auparavant! Il semble qu'il y ait comme une barrière invisible et éternelle qui me ferme tous les passages. On dirait d'un mauvais génie qui sans cesse éloigne ou détourne le but et me dit: « Tu mourras sans l'atteindre! »

ZOÉ.

Quelle idée!

AGATHE.

Hier, déjà, vous voyez bien que vous avez eu un beau triomphe. Des personnes qui étaient à l'audience m'ont dit qu'on avait été ému et entraîné; que, plusieurs fois même, on avait applaudi.

ZOÉ.

Le premier pas est fait.

AGATHE.

Il faut continuer.

EDMOND.

Je ne peux pas forcer les clients à venir à moi.

AGATHE.

Si vraiment ! en appelant sur vous l'attention publique, en mettant de côté cette vaine timidité et cette modestie de dupe qui vous arrêtent.

ZOÉ.

Elle a raison.

EDMOND.

Et moi, mes jeunes amies, je ne vous comprends pas.

AGATHE.

En ce moment, par exemple, il y a un député à nommer à Saint-Denis.

EDMOND, étonné.

Que dites-vous ?

ZOÉ.

C'est vrai, mon mari me l'a appris ce matin !

AGATHE.

Le peu de propriétés que vous possédez est situé dans ce pays-là ; il faut vous mettre sur les rangs.

EDMOND.

Moi ! grand Dieu ! y pensez-vous ?... jamais !

AGATHE.

Et pourquoi pas ?

EDMOND.

Une pareille ambition demande de si grands talents !

ZOÉ.

Vous n'avez donc jamais été à la Chambre ?

EDMOND.

Si, vraiment; mais auprès des électeurs quels seraient mes titres?

AGATHE.

Avocat!

ZOÉ.

Les avocats arrivent tous!... vous ferez comme eux.

AGATHE.

Le succès d'hier doit vous mettre en évidence...

ZOÉ.

Faire parler de vous avec éloge... Il faut profiter de l'occasion... (Apercevant un domestique qui sort de chez M. de Montlucar et apporte des journaux.) Voici justement les journaux d'aujourd'hui... nous allons jouir de votre triomphe; lisez-nous, lisez vite l'audience d'hier... (Voyant Edmond qui tremble en déployant le journal.) Vous tremblez d'émotion?

EDMOND.

C'est vrai.

ZOÉ.

Est-il enfant!

AGATHE, à Edmond, qui parcourt le journal.

Eh bien! monsieur, eh bien!... cela vous donne-t-il courage?... êtes-vous content?

EDMOND, tombant dans un fauteuil.

Ah! c'est indigne.

ZOÉ et AGATHE.

Qu'avez-vous donc?

EDMOND.

C'est fait de moi; ce dernier coup m'accable; mon plaidoyer tronqué, défiguré... le contraire de ce que j'ai dit; et dans les endroits qui ont produit le plus d'effet... ceux où ont éclaté des applaudissements... on a mis entre deux pa-

renthèses... « Murmures dans l'auditoire. » (Donnant le journal à Zoé.) Tenez... tenez... voyez plutôt!

ZOÉ, regardant.

C'est vrai. (Lisant à demi-voix à Agathe.) « La cause s'est défen-
« due par elle-même : point de logique, point de verve, point
« de mouvements oratoires ; et chacun se demandait en sor-
« tant comment on n'avait pas confié cette affaire au jeune
« Oscar Rigaut, dont l'éloquence chaleureuse convenait bien
« mieux au sujet. »

AGATHE, prenant le journal.

Oscar!

EDMOND.

Quand je vous le disais!... j'ai beau redoubler d'efforts, tout conspire contre moi... Impossible d'arriver jamais... c'est fini ; j'y renonce.

ZOÉ.

Et pourquoi donc vous décourager ? N'y a-t-il pas d'autres voix qui s'élèveront pour rendre témoignage à la vérité? Ceux qui étaient là à l'audience savent que vous avez bien plaidé.

EDMOND.

Combien étaient-ils ? deux ou trois cents personnes peut-être!... et cette feuille-là s'adresse à quinze ou seize mille abonnés!... et demain, dans les salons de lecture, dans tous les lieux publics, deux cent mille lecteurs seront persuadés et répéteront que je suis un avocat sans instruction, sans talent, incapable de défendre les intérêts qui me sont confiés!

ZOÉ.

Y pensez-vous?

EDMOND, reprenant le journal qu'il parcourt.

C'est écrit... c'est imprimé !... Du moins votre mari est mieux traité... Je vois là un pompeux éloge de son dernier ouvrage!... (Lisant.) « Qu'est-ce que le génie...? N'est-ce pas

« l'étincelle électrique qu'on ne peut saisir, bien qu'elle par-
« coure l'immensité!... »

ZOÉ, étonnée.

Ah! mon Dieu!

EDMOND.

« C'est la réflexion que tout le monde fera en lisant le der-
« nier ouvrage de M. le comte de Montlucar. »

ZOÉ, à part, regardant du côté de la table où était le brouillon écrit de la main de son mari.

Ah! je comprends maintenant.

EDMOND.

Un pareil éloge!... Il est bien heureux!... cela ne m'arriverait pas, à moi...

ZOÉ.

Peut-être!... si vous le vouliez!...

AGATHE.

Oui, sans doute; car une fois député, il faudra bien qu'on vous entende et qu'on vous rende justice!

ZOÉ.

A la tribune, on parle de haut.

EDMOND.

Je vous remercie toutes les deux de votre amitié, de vos consolations, de vos conseils... mais mon parti est pris... Je ne me sens ni la force ni le courage de parcourir une pareille carrière; encore des intrigues à combattre et à déjouer... Jamais je ne m'abaisserai jusque-là!

AGATHE.

Et vous resterez toujours tel que vous êtes!...

ZOÉ.

Et vous mourrez ignoré!..

EDMOND, avec désespoir.

Oui, oui... je mourrai bientôt, je l'espère; plût au ciel que cela fût déjà fait!

AGATHE, faisant un mouvement vers lui.

Edmond!...

UN DOMESTIQUE, annonçant.

La voiture de mademoiselle.

AGATHE, faisant signe d'attendre.

C'est bien!... (Elle va prendre son châle, pendant que Zoé prend son chapeau, qui est plus loin sur un autre meuble. S'approchant d'Edmond, à demi-voix et d'un ton suppliant.) Vous ne voulez donc pas nous écouter... et être député?

EDMOND.

A quoi bon?

AGATHE.

A beaucoup de choses! (Tout en arrangeant son châle et sans regarder Edmond.) Mon père disait hier qu'il ne serait pas du tout éloigné de donner sa fille à un député!...

EDMOND.

O ciel!

AGATHE, se retournant vers Zoé et prenant le chapeau qu'elle lui apporte.

Merci, merci de ta peine... Adieu, ma chère Zoé, adieu! (Elle sort vivement, et Zoé la reconduit jusqu'à la porte du fond, pendant qu'Edmond est resté sur le devant du théâtre, immobile de surprise.)

SCÈNE V.

EDMOND, ZOÉ.

EDMOND, à part.

Député!... Si je suis député, je puis aspirer à sa main!... et ce que jamais je n'ai osé lui dire... elle l'a donc deviné... elle a donc lu dans mon cœur!

ZOÉ.

Mon pauvre Edmond! que je vous plains!

EDMOND.

Ah! je suis le plus heureux des hommes!

ZOÉ.

Qu'est-ce que vous me dites donc là?... Vous qui tout à l'heure...

EDMOND.

Oui, tout à l'heure j'étais un extravagant... un insensé!... qui n'écoutais rien... qui repoussais tous conseils... mais je reviens à ceux de la raison, aux vôtres... et je veux maintenant...

ZOÉ.

Que voulez-vous?

EDMOND.

Je veux être député!

ZOÉ.

Est-il possible?

EDMOND.

Je le serai! c'est mon seul but, mon seul espoir!

ZOÉ.

Vous qui refusiez...

EDMOND.

J'ai changé d'idée... Il faut que je sois député; je ne sais pas comment, mais c'est égal... N'importe à quel prix, j'y arriverai... je parviendrai... Voyez-vous, Zoé, je mourrai ou je serai député!...

ZOÉ, *souriant malignement.*

Et bon député, à ce que je vois, car vous changez promptement d'avis.

EDMOND.

Ah! c'est que vous ne savez pas... vous ne pouvez pas savoir...

ZOÉ.

Je sais du moins que vous devenez raisonnable... c'est tout ce que nous demandions... c'est là le chemin des honneurs!

EDMOND.

Ça m'est égal!

ZOÉ.

La route de la fortune!

EDMOND.

Peu m'importe! que je sois député seulement, et après cela, si je ne meurs pas de joie... nous verrons... Je ferai ce que vous me direz... mais avant tout que je sois nommé! et pour cela à quels moyens avoir recours?... à qui s'adresser?... moi qui ne connais personne!

ZOÉ.

Allez trouver M. de Miremont.

EDMOND.

Oui, il a dû à mon père et la vie... et sa place... Mon père est mort sans fortune... et lui, devenu grand seigneur...

ZOÉ.

Vous a toujours voulu du bien...

EDMOND.

Autrefois, c'est vrai!... mais depuis son mariage... c'est différent... je ne vais presque plus chez lui... il y a là quelqu'un qui me déteste, quelqu'un à qui je n'ai point caché mon mépris...

ZOÉ.

O ciel! qu'avez-vous fait!

EDMOND.

J'ai bien fait! Y a-t-il rien au monde de plus méprisable qu'une jeune femme qui, par intérêt ou par ambition, cherche à séduire un vieillard et se fait épouser par lui?...

ZOÉ.

Taisez-vous! taisez-vous!...

Et ne nous brouillez pas avec la république!

EDMOND.

C'est déjà fait!... Et de ce côté-là il n'y a rien à attendre, rien à espérer.

ZOÉ.

Adressez-vous alors à mon mari, qui a de l'influence à Saint-Denis... Il a là une manufacture... des électeurs qui sont à lui, des voix dont il peut disposer! Commencez par demander la sienne...

EDMOND.

Moi! solliciter sa voix... mendier son suffrage!...

ZOÉ.

Eh! mais sans doute! il n'ira pas vous l'offrir... Tout le monde en agit ainsi.

EDMOND.

C'est possible... mais il me semble que je ne pourrai jamais... et puis, quoique votre mari soit mon client, quoique j'aie gagné pour lui un procès important... je me trompe peut-être, mais j'ai idée qu'il a peu d'affection pour moi!

ZOÉ, souriant.

Vous avez là une idée assez juste... ce qui vous arrive rarement; et savez-vous, Edmond, qu'il est assez singulier que vous vous en soyez aperçu comme moi... J'ignore pourquoi... mais il est très-vrai que mon mari ne vous aime pas!

EDMOND, d'un air sombre.

Personne ne m'aime!...

ZOÉ, d'un air caressant.

Ah! vous êtes un ingrat... et puisque vous n'osez parler à mon mari... voulez-vous que je m'en charge?

EDMOND.

Vous!

ZOÉ.

Ça le contrariera, ça le mettra en colère... c'est une querelle qui me revient... peut-être deux!... je les risque!... il faut bien faire quelque chose pour ses amis... et je vous réponds qu'il finira par céder!

EDMOND.

Moi, protégé par vous!... que ne dirait-on pas?... On dirait que je suis parvenu par l'intrigue, que je suis arrivé par les femmes... Cela ne se doit pas... et j'en rougirais!

ZOÉ.

Eh! mais, mon cher ami, d'où sortez-vous donc?... d'un pensionnat de demoiselles?... et encore, dans le nôtre, on était plus avancé que cela... Mais puisque vous le voulez absolument... Tenez... tenez... le voici! parlez vous-même.

EDMOND.

Si vous saviez combien ça me coûte!...

ZOÉ.

Il n'est pas si redoutable... Allons! du cœur!

EDMOND.

Oui, oui... vous avez raison... (A part.) Pensons à Agathe, et du courage!

(Zoé sort par la porte à droite en encourageant Edmond par ses gestes.)

SCÈNE VI.

M. DE MONTLUCAR, qui sort de la porte à gauche et s'avance en rêvant; EDMOND, qui reste au fond du théâtre.

M. DE MONTLUCAR, à part.

Certainement on peut être député et conserver sa couleur... on est de l'opposition... cela n'en vaut que mieux... on obtient bien plus!... Mais dans ma position je ne peux pas me proposer; il faut qu'on me fasse violence, c'est indispensable... et Bernardet n'a pas assez l'air d'en comprendre la nécessité.

EDMOND, de même.

Abordons-le.

M. DE MONTLUCAR, sèchement en apercevant Edmond.

Ah! c'est vous, monsieur Edmond; vous venez, je pense pour voir madame de Montlucar?

EDMOND.

Non, monsieur, c'est pour vous que je viens.

M. DE MONTLUCAR, de même.

Et qu'est-ce qui me procure de si bon matin l'honneur de votre visite?

EDMOND.

Une importante affaire... Il y a à Saint-Denis un député à nommer...

M. DE MONTLUCAR, froidement.

C'est ce qu'on dit... car je me mêle peu de politique.

EDMOND.

Je paye dans ce pays quelques impositions.

M. DE MONTLUCAR, d'un air aimable.

J'entends, vous êtes électeur, et vous venez me trouver...

EDMOND.

C'est tout naturel... votre influence, votre grand nom, vos grands biens...

M. DE MONTLUCAR, toujours d'un air aimable.

Vous êtes trop bon... Vous m'êtes envoyé, je le vois, par ces messieurs vos collègues...

EDMOND.

Qui donc?

M. DE MONTLUCAR.

Quelques électeurs de l'arrondissement...

EDMOND.

Non, monsieur, je viens de moi-même.

M. DE MONTLUCAR, *d'un air affectueux et lui prenant la main.*

Je vous en remercie encore plus, et je ne puis vous dire, mon cher Edmond, à quel point je suis sensible à votre démarche... quoiqu'elle me gêne et me contrarie beaucoup; non pas que plusieurs de mes amis ne m'aient déjà presque violenté à ce sujet... Mais vous comprenez vous-même ma position : je ne suis plus un homme politique, je suis un homme de lettres... comme tel, je me suis fait une indépendance, des opinions, et je dirai même quelque gloire... que je ne voudrais pas compromettre à la tribune.

EDMOND, *avec étonnement.*

Comment cela?

M. DE MONTLUCAR, *vivement.*

Cela vous étonne; mais c'est ainsi, et, loin de vous savoir gré de l'honneur que vous me faites, je serais tenté de vous en vouloir... car il m'est pénible de vous refuser... Et d'un autre côté, moi qui étais tranquille chez moi, qui ne m'attendais à rien... qui me croyais à l'abri de toutes les tentatives de ce genre... vous venez me mettre dans la position la plus délicate et la plus cruelle... (*D'une voix faible et comme prêt à céder.*) Car en vérité... je ne peux pas être député...

EDMOND, *vivement.*

Rassurez-vous et ne m'en veuillez pas... ce n'est pas là ce que je venais vous proposer...

M. DE MONTLUCAR.

Hein!... que dites-vous?

EDMOND.

Je vous comprends très-bien... et c'est pour un autre que je venais vous parler...

M. DE MONTLUCAR, *cherchant à se remettre et affectant un air joyeux.*

A la bonne heure!... je respire... vous me rendez ma tranquillité... Et cet autre, quel est-il?

EDMOND.

C'est moi !

M. DE MONTLUCAR, avec surprise.

Vous!... (Avec un air de supériorité.) Certainement, mon cher, je vous accorderais mon suffrage avec grand plaisir, car c'est là, je pense, ce que vous venez me demander... mais on connaît mon opinion et la vôtre... nos principes ne sont pas les mêmes...

EDMOND.

Ils vous auraient permis cependant de recevoir ma voix...

M. DE MONTLUCAR.

Mais non de vous donner la mienne... Cela me ferait du tort dans mon parti et auprès de mes amis politiques... j'aurais l'air de changer de nuance, ce que je ne ferai jamais. Hier encore, vous avez plaidé pour mademoiselle de Miremont qui tient à la nouvelle noblesse, la noblesse de l'empire, et vous avez gagné un procès contre une des plus anciennes familles de France ! une grande dame du faubourg Saint-Germain...

EDMOND.

Si la grande dame avait tort...

M. DE MONTLUCAR.

Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui...

EDMOND.

Si j'ai pu dans cette cause montrer quelque talent...

M. DE MONTLUCAR.

Je ne mets pas cela en doute, mais, je vous l'avoue, je viens de lire l'article du journal qui rend compte de votre plaidoyer... et franchement je vous conseille, comme votre ami... de ne pas vous mettre sur les rangs en ce moment... L'opinion ne vous serait pas favorable !

EDMOND, cherchant à modérer sa colère.

Vous croyez?... Mais la vôtre, à vous, monsieur, votre

opinion ne se règle pas sur celle du journal... vous en avez une à vous, qui vous appartient...

M. DE MONTLUCAR.

Certainement!

EDMOND.

Vous n'êtes pas obligé d'attendre qu'on vous apporte chaque matin votre conscience de la journée...

M. DE MONTLUCAR.

Monsieur!...

EDMOND.

Eh bien! vous avez eu recours à moi, vous êtes venu me trouver pour une importante affaire qui n'était ni sans périls, ni sans difficultés, qui demandait des soins, des travaux... quelque mérite peut-être... J'ai réussi... réussi sous vos yeux... Et le jour où j'ai gagné votre procès... vous me serriez les mains... vous m'embrassiez! J'avais du talent alors!... Eh bien! j'en appelle aujourd'hui, non à votre reconnaissance, vous m'avez donné de l'or, vous croyez m'avoir payé; mais j'en appelle à votre conscience, à votre honneur... ce jour-là m'auriez-vous donné votre voix?... répondez, répondez!

M. DE MONTLUCAR, troublé.

Eh bien!... oui!...

EDMOND.

Et vous me la refusez aujourd'hui... parce que votre journal ne vous le permet pas!... vous, monsieur, qui savez que je l'ai méritée, qui me l'avouez, qui en convenez avec moi!...

M. DE MONTLUCAR, avec embarras.

Certainement... je sais, mon cher ami, que vous n'êtes pas sans mérite, et je le dirai tout haut... je le crierai toujours... entre nous!... mais il y a des situations qu'il faut comprendre, et si vous étiez à ma place, vous seriez aussi embarrassé que moi... Ce journal est de mes amis... il me veut

du bien... Je n'ai jamais rien fait pour cela... mais, à tort ou à raison, il m'a toujours bien traité... et je n'irai pas me mettre en opposition avec lui! protéger hautement les gens qu'il attaque... pour m'exposer moi-même à être attaqué... moi qui ne suis pour rien là-dedans, moi qui, par ma position, suis libre et indépendant!

EDMOND.

Indépendant!... et vous tremblez devant un article de journal!... Indépendant!!... et vous n'avez pas même le courage d'être de votre opinion!

M. DE MONTLUCAR, fièrement.

Monsieur!... j'ai du moins une règle de conduite que je vais vous dire et dont je ne m'écarterai pas... c'est de n'être d'aucune intrigue, d'aucune coterie, d'arriver par moi-même et non par les autres, de n'aller solliciter les suffrages de personne, et surtout de ne point vouloir contraindre les gens à me donner leur voix quand ils me la refusent.

EDMOND, avec colère.

Monsieur!...

(M. de Montlucar salue Edmond et rentre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE VII.

EDMOND, seul.

Ah! j'ai mérité ce qui m'arrive puisque j'ai pu m'adresser à lui, puisque je me suis abaissé jusqu'à mendier sa protection!... Si c'est à ce prix qu'on parvient aux honneurs, plutôt rester toute ma vie obscur et misérable! plutôt renoncer au bonheur et à toutes mes espérances... Sortons.

SCÈNE VIII.

EDMOND, OSCAR.

OSCAR, l'arrêtant.

Ce cher Edmond! où court-il donc ainsi?

EDMOND.

Oscar Rigaut... mon ancien camarade!...

OSCAR.

Eh! oui vraiment! collége Charlemagne! où j'étais toujours le dernier; et toi, deux années de suite le prix d'honneur! Ce que c'est que de nous cependant, et comme il ne faut pas juger d'après le collége; (Lui serrant la main d'un air affligé.) car j'ai appris, mon pauvre ami, ton échec d'hier... au palais!

EDMOND.

Comment! qu'en sais-tu? qui te l'a dit?

OSCAR.

Mon journal... qui rend toujours compte le lendemain, et très-exactement... Après cela, que veux-tu? on tombe un jour, on se relève un autre. Tu prendras ta revanche. Mais que fais-tu? que deviens-tu? je ne t'ai pas rencontré depuis Charlemagne?

EDMOND.

On se perd de vue; et puis tu es reparti pour ta province.

OSCAR.

J'espérais du moins, à mon arrivée à Paris, t'apercevoir chez ma jolie cousine, madame de Miremont, où tu allais, dit-on; mais on ne t'y voit plus.

EDMOND.

Je n'ai pas le temps... Je travaille beaucoup...

OSCAR, riant.

Il travaille !... Est-il bon enfant !... Et qu'est-ce qui t'amène chez Montlucar?... Encore un savant, celui-là... Est-ce pour travailler ?...

EDMOND, prêt à sortir.

Non ; c'est pour une affaire particulière, qui ne peut réussir... et je n'ai plus, je crois, qu'à m'aller jeter à l'eau.

OSCAR, le retenant.

Y penses-tu ?... Me voilà... je suis riche !... Mon père, qui est toujours marchand de bois à Villeneuve-sur-Yonne, ne me laisse manquer de rien... et, si c'est de l'argent qu'il te faut, je t'en prêterai, tu me feras ton billet... Que diable, entre amis !...

EDMOND, lui serrant la main.

Je te remercie ; ce n'est pas là ce qui me chagrine !

OSCAR.

Et quoi donc ?...

EDMOND.

C'est que je ne peux réussir à rien.

OSCAR.

C'est étonnant ; moi je réussis à tout... Je ne comprends point qu'on ne réussisse pas...

EDMOND.

Cela prouve un grand bonheur, ou un grand talent.

OSCAR.

Mais non... C'est tout naturel, cela va tout seul ; je ne me donne pas de peine... Je ne sais pas comment cela se fait, tout me vient, tout m'arrive !...

EDMOND.

En vérité ?

OSCAR.

Je ne te parle pas du barreau, où déjà j'étais lancé, mais

que décidément j'abandonne, parce que j'ai d'autres occupations qui me conviennent davantage.

EDMOND.

Et lesquelles ?

OSCAR.

Tu ne sais donc pas ?... J'ai fait un livre de poésies.

EDMOND.

Toi !...

OSCAR.

Comme tout le monde !... Cela m'est venu un matin, en déjeunant... *Le Catafalque*, ou *Poésies funèbres d'Oscar Rigaut*.

EDMOND.

Toi ?... Un gros garçon réjoui ?...

OSCAR.

Oui ; je me suis mis dans le funéraire... il n'y avait plus que cette partie-là ; tout le reste était pris par nos amis ; des beaux... des gants jaunes de la littérature, génies créateurs ayant tout inventé ; et ça aurait fait double emploi si nous avions tous créé le même genre. Aussi je leur ai laissé le *vaporeux*, le *moyen âge*, le *pittoresque* ; j'ai inventé le *funèbre*, le *cadavéreux*, et j'y fais fureur... mon ouvrage est partout... et tiens, tiens... (Regardant sur la table.) Tu vois, ici même, six exemplaires...

EDMOND.

Je n'en reviens pas.

OSCAR.

Tu ne lis donc pas les journaux ?... « Le jeune Oscar Ri-« gaut, que son imagination délirante vient de placer à la « tête de la jeune phalange. » ... Tu n'as pas lu cela partout?

EDMOND.

Si vraiment, mais je ne croyais pas qu'il fût question de toi.

OSCAR.

C'était de moi-même!... moi, avec tous mes titres... (Lui montrant le livre.) Membre de deux sociétés littéraires, officier de la garde nationale et maître des requêtes; j'aurai le mois prochain la croix d'honneur; c'est mon tour, c'est arrangé.

EDMOND.

Avec qui?

OSCAR.

Avec les nôtres... ceux qui, comme moi, sont à la tête de la jeune phalange; car ils sont aussi à la tête... nous y sommes tous; nous sommes une douzaine d'amis intimes qui nous portons, qui nous soutenons, qui nous admirons; une société par admiration mutuelle... L'un met sa fortune, l'autre son génie, l'autre ne met rien; tout cela se compense, et tout le monde arrive, l'un portant l'autre.

EDMOND.

C'est inconcevable!

OSCAR.

C'est comme ça. Tu le vois, et si tu le veux, tu n'as qu'un mot à dire... Je te protégerai, je te pousserai... Un de plus, qu'est-ce que ça fait?...

EDMOND.

Je te remercie, mon ami, je te remercie bien; mais malheureusement ce que je désire n'est pas en ton pouvoir.

OSCAR.

Qu'est-ce donc?

EDMOND, soupirant.

Je voudrais être député!

OSCAR.

Pourquoi pas?... nous en faisons beaucoup.

EDMOND.

Est-il possible?

OSCAR.

De véritables députés, des députés qui votent ; je ne dis pas qu'ils parlent, mais qu'importe !... Il y en a tant d'autres qui ne font que ça... Sois tranquille ; nous te ferons nommer. Présenté par moi à nos amis, ils deviendront les tiens... à charge de revanche. Dès qu'on est admis, on a du talent, de l'esprit, du génie ; il le faut, c'est dans le règlement... Tu les verras à l'œuvre !

EDMOND.

Mais où, et quand ?

OSCAR.

Ce matin même. J'ai chez moi un déjeuner de garçons : voici mon adresse... Viendras-tu ?

EDMOND, regardant la carte, et hésitant.

Qu'est-ce que je risque ?... Autant cela que de se jeter à l'eau.

OSCAR.

Eh bien ! viendras-tu ?

EDMOND.

Ma foi ! oui, j'irai !

OSCAR, lui donnant la main.

A tantôt !

EDMOND.

A tantôt.

(Edmond sort par le fond, Oscar entre dans l'appartement à gauche.)

ACTE DEUXIÈME

Un appartement de garçon très-élégant ; porte au fond, deux portes latérales ; sur le premier plan à droite, une fenêtre et une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERNARDET, OSCAR.

OSCAR, à la cantonade.

Le déjeuner à deux heures !

BERNARDET.

Le champagne à la glace, ainsi que le homard, pour qu'il se maintienne bien frais !... Je tiens à ce que celui-là soit bon... j'en réponds !

OSCAR.

Et vous vous y connaissez, docteur !

BERNARDET.

Je l'ai choisi moi-même chez madame Chevet, avec qui nous autres médecins nous sommes tous liés par goût et par reconnaissance... C'est un établissement si utile que le sien !... toutes les bonnes maladies sortent de là...

OSCAR.

Et vous avez eu la complaisance, monsieur Bernardet, de commander vous-même le déjeuner...

BERNARDET.

C'est un service que je rends souvent à des amis... Tous

les bons morceaux sont, chaque matin, accaparés par moi... et à tous ceux qui arrivent après, on répond : C'est retenu par le docteur Bernardet, c'est réservé pour le docteur Bernardet, et toujours le docteur Bernardet! C'est comme si je donnais mon nom et ma carte à ces étrangers qui se disent entre eux : Diable ! c'est donc un illustre! c'est donc un homme bien riche!... Et à Paris, voyez-vous, règle générale, il n'y a que les gens riches qui fassent fortune.

OSCAR.

C'est pour cela que j'ai bon espoir!

BERNARDET.

Je crois bien! vous avez déjà un joli patrimoine... c'est là un mérite qu'on ne peut pas vous contester!

OSCAR.

Et je partage volontiers avec mes amis! les chevaux, les loges au spectacle, les dîners au Rocher de Cancale... c'est toujours moi qui paye! c'est mon bonheur!

BERNARDET.

Chacun son genre!... vous avez pris celui-là, mon gaillard, et ce n'est pas maladroit... ça vous donne une prééminence, une supériorité qui fait qu'on s'habitue peu à peu à vous regarder comme le point central, la clef de voûte et presque le président... Aujourd'hui, par exemple, on a à délibérer d'une importante affaire... c'est chez vous qu'on vient déjeuner... vous irez loin!

OSCAR.

Vous croyez!

BERNARDET.

Vous le savez bien, et nous aussi. Avec une tête comme celle-là!... je me connais un peu en phrénologie, et vous avez la bosse de la sagacité... D'abord vous êtes docile, et sans vous amuser à raisonner ou à comprendre, vous allez droit au but. C'est ce qu'il faut.

OSCAR, riant.

Que voulez-vous? je crois à la médecine, et à vous, docteur.

BERNARDET.

Quand je vous le disais! la bosse de la sagacité! Qui aurons-nous à notre déjeuner?

OSCAR.

Beaucoup de nos amis nous manqueront, nos camarades fashionables!

BERNARDET.

Où sont-ils?

OSCAR.

Comme toujours, aux Italiens. Il y a ce matin répétition générale de l'opéra de Timballini!

BERNARDET.

C'est juste!... Un talent exotique qu'il faut faire mousser! il nous rendra cela à l'étranger!

OSCAR.

Mais nous aurons Dutillet, notre grand éditeur! Desrouseaux, notre grand peintre!... Saint-Estève, notre grand romancier!... Montlucar, notre grand... je ne sais jamais comment dire...

BERNARDET.

Économiste!... notre grand économiste!

OSCAR.

Précisément. Un écrivain bien profond, à ce que vous dites tous!... Mais c'est drôle... j'entends le latin, et lui je n'ai jamais pu l'entendre!

BERNARDET.

Personne non plus... et c'est ce qui assure à jamais sa réputation. Quand quelqu'un de nous s'écrie intrépidement dans un salon : « Quel génie! quel génie dans son livre!... » tout le monde se dit : « Pauvre homme! il l'a donc lu!... »

et, par commisération, on le croit sur parole. Qui diable irait vérifier!... Qui aurons-nous encore?...

OSCAR.

J'ai aussi invité mon cousin le pair de France, M. de Miremont, ainsi que sa femme, ma jolie cousine!

BERNARDET.

Tant mieux! j'ai à lui parler... M. de Miremont a-t-il accepté?...

OSCAR.

Avec grand plaisir.

BERNARDET.

Bon!... il viendra!

OSCAR.

Quoique cela eût l'air de ne pas convenir à sa femme, qui voulait aller ce matin à une solennité musicale du Conservatoire...

BERNARDET, secouant la tête.

Alors il ne viendra pas!

OSCAR.

Il me l'a promis! et si ça contrarie Césarine, tant pis! je n'irai pas me gêner avec elle, qui est ma cousine... car c'est ma cousine, après tout... Mon père, marchand de bois à Villeneuve-sur-Yonne, était frère de son père... Seulement mon père était riche, et le sien ne l'était pas... à telles enseignes qu'elle a été obligée d'entrer comme sous-maîtresse dans un pensionnat... je m'en souviens bien.

BERNARDET, l'interrompant.

Il vaudrait mieux l'oublier.

OSCAR.

Je lui en parlais encore l'autre jour.

BERNARDET, froidement.

Écoutez-moi, mon cher; car vous, qui avez de la sagacité, vous me comprendrez tout de suite... Lorsque pour vous, ou

pour vos amis, vous voudrez obtenir quelque chose de M. de Miremont le pair de France, demandez d'abord à sa femme...

OSCAR, *avec étonnement.*

Ah bah!... c'est le plus long!

BERNARDET, *froidement.*

C'est le plus court! M. de Miremont est un homme de mérite, mais d'un mérite silencieux, qui, dans la carrière des places et de l'ambition, avance peu, mais ne recule jamais... Nommé en 1804 membre du sénat conservateur, il n'a jamais pensé, depuis ce moment, qu'à conserver ses places, et il y a réussi... il en a huit!...

OSCAR.

Huit places!...

BERNARDET.

Huit!... et il se trouve encore au Luxembourg, pair de France, maintenant comme sous la Restauration. Ennemi des secousses et de tout ce qui pourrait entraîner un déplacement quelconque, il est partisan de ceux qui se maintiennent, fanatique de tout ce qui existe, mais sans se montrer et sans se compromettre... Car, vivant obscur dans son illustration, il craint de faire parler de lui et se met au lit, deux mois d'avance, quand il doit y avoir quelque crise ou quelque procès politique... Je le sais... c'est moi qui le traite, et nous n'entrons en convalescence qu'après le prononcé du jugement... Du reste, excellent homme, qui, dans son intérieur, se croit de l'autorité et s'est toujours laissé mener par quelqu'un... Dans ce moment, c'est par sa femme... qui, elle, ne se laisse mener par personne. Je vous le dis, faites-en votre profit... Et comme le caractère se peint aussi bien dans les petites choses que dans les grandes, je vous préviens d'avance que, si ce déjeuner contrarie Césarine, son mari n'y viendra pas.

OSCAR.

Ce n'est pas possible... il m'a donné sa promesse formelle hier au soir.

BERNARDET.

C'est égal!

OSCAR, regardant du côté de la fenêtre.

Tenez... tenez, entendez-vous une voiture qui entre dans la cour... c'est la sienne... il arrive le premier! Me croirez-vous, maintenant?

BERNARDET.

Ma foi non!

OSCAR, prêt à sortir.

Je cours le recevoir au pied de l'escalier. (Revenant.) Ah! mon Dieu... j'oubliais!... un nouvel ami que je voulais vous recommander.

BERNARDET.

Qu'est-ce que c'est?

OSCAR.

Un avocat!

BERNARDET.

A la bonne heure! ça peut être utile, ça parle, ça fait du bruit... Est-il bon?

OSCAR.

Il est très-instruit.

BERNARDET, avec impatience.

Est-il bon?

OSCAR.

Il a beaucoup de talent.

BERNARDET.

Ce n'est pas là ce que je vous demande... est-il bon camarade? peut-il pousser les autres, les faire valoir, les élever, leur faire la courte échelle?

OSCAR.

Certainement! il se jetterait au feu pour ses amis.

BERNARDET.

C'est ce qu'il nous faut !... Nous le pousserons !... nous le pousserons... en avant! d'abord!... et, quand nous le connaîtrons mieux...

OSCAR.

Il déjeune avec nous.

BERNARDET.

Ça suffit! en un instant je l'aurai jugé.

OSCAR, se retournant.

Eh! c'est ma chère cousine!

SCÈNE II.

M. DE MIREMONT, CÉSARINE, OSCAR, BERNARDET.

OSCAR, allant au-devant de M. de Miremont à qui Césarine donne le bras.

Que c'est aimable à vous, monsieur le comte, de venir ainsi à un déjeuner de garçons!

BERNARDET.

Et de si bonne heure encore! Ça ne m'étonne pas. L'exactitude est la politesse des... supériorités en tout genre. A ce titre, vous deviez arriver le premier.

M. DE MIREMONT, à Oscar.

Oui, mon cher ami, j'ai voulu venir de bonne heure pour vous prévenir qu'à mon grand regret je ne pouvais pas déjeuner avec vous!

OSCAR.

O ciel!

M. DE MIREMONT.

Et vous faire moi-même mes excuses.

BERNARDET, bas à Oscar.

Que vous disais-je?

M. DE MIREMONT.

Nous avons ce matin au Luxembourg, à la Chambre des pairs, une séance où je suis indispensable.

OSCAR.

Comment !... vous ne pourriez pas y manquer?...

M. DE MIREMONT.

C'est précisément ce que tout à l'heure me disait ma femme.

OSCAR, *naïvement.*

En vérité ?...

M. DE MIREMONT, *d'un air grave.*

Parce que les femmes ne se doutent pas de l'importance des choses; elles voient une partie de plaisir qui les séduit et voilà tout... mais nous autres!... c'est différent!

BERNARDET.

Je présume que monsieur le comte a souvent à combattre... et contre un redoutable adversaire...

M. DE MIREMONT.

Mais, non, Césarine est vraiment fort raisonnable... Je lui cède volontiers, et même avec empressement, dans toutes les petites occasions qui peuvent lui être agréables; mais dès qu'il s'agit d'affaires graves, d'affaires d'Etat !... elle sait bien qu'il est inutile de me prier... et elle ne l'essaye même pas.

CÉSARINE.

Aussi ce matin, monsieur, vous me rendrez la justice de dire que je n'ai pas insisté.

M. DE MIREMONT.

C'est vrai.

CÉSARINE.

Et cependant, si vous l'aviez bien voulu, vous auriez pu ne pas causer ce désappointement à ce pauvre Oscar, et donner congé à la Chambre haute, qui devrait bien s'habituer

à marcher sans vous; car, enfin, si vous étiez malade...

M. DE MIREMONT, *d'un air sévère.*

Ma femme!...

CÉSARINE.

Allons, ne vous fâchez pas, je me tais... je n'ai pas envie de me faire une querelle, et puisque vous le voulez absolument, que rien ne vous arrête... allez au Luxembourg; j'irai pendant ce temps à la séance du Conservatoire... si toutefois vous ne vous y opposez pas encore.

M. DE MIREMONT, *s'inclinant et lui prenant la main.*

Ma chère amie...

CÉSARINE.

J'ai dans la loge du ministre une place que sa femme m'a offerte, et qu'heureusement je n'avais pas refusée.

M. DE MIREMONT.

A la bonne heure.

BERNARDET, *à part.*

C'est là qu'elle voulait aller!

CÉSARINE, *gaiement à Oscar.*

Ce sera du moins un dédommagement, qui ne me consolera pas de ce que je perds, mais qui m'empêchera d'y penser... (*A M. de Miremont.*) Partez vite; la voiture vous conduira d'abord au Luxembourg et viendra me rejoindre ici... où j'ai à parler à M. Bernardet.

BERNARDET.

Trop heureux d'être à vos ordres.

CÉSARINE.

Oscar, donnez donc le bras à votre cousin... jusqu'à la voiture.

M. DE MIREMONT.

Comme vous voudrez... mais c'est inutile.

BERNARDET.

Je le crois bien, monsieur le comte n'a pas besoin de

ALBERTINE.

Ah! mon ami!... comment reconnaître jamais?...

DESROSOIRS.

Cela se trouvera : je ne suis pas pressé. J'ai comme cela beaucoup de clientes qui finissent toujours par me payer... car moi, vous le savez, je ne prête qu'aux dames! je n'ai confiance qu'en elles.

ALBERTINE.

Merci... merci mille fois... Mais comment faire pour le reste?

DESROSOIRS.

C'est fort embarrassant... parce que quarante mille francs à trouver sur-le-champ... c'est très-rare à Paris...

ALBERTINE.

A qui le dites-vous?... Après que vous nous avez quittés, et avant le dîner, j'ai fait mettre les chevaux, je suis sortie... j'ai couru chez mes meilleurs amis, des parents à qui je croyais pouvoir me confier... tous m'offraient avec empressement leurs services; mais dès qu'il s'agissait de quarante à cinquante mille francs... ils voulaient tous voir mon mari... s'entendre avec lui!

DESROSOIRS.

Vraiment!

ALBERTINE.

Les autres me parlaient de contrats... de notaire... d'hypothèques... est-ce que je sais?... et ces personnes si empressées auprès de moi... si dévouées dans un salon...

DESROSOIRS.

C'est qu'à les voir le matin ou le soir, la perspective est tout à fait différente... l'homme du monde et l'homme d'affaires sont deux êtres distincts, et pour risquer, sans garantie, une somme aussi forte...

ALBERTINE.

Sans garantie?... quand j'offre ma parole... mon billet, ma signature... n'est-ce rien ?

DESROSOIRS.

Eh! non... vous êtes en puissance de mari, votre signature n'est pas valable : c'est donc une affaire tout à fait de confiance, d'amitié, de générosité... et de la générosité, à ce prix-là, on n'en trouve guère; car les hommes, voyez-vous, je les connais, sont presque tous égoïstes... intéressés... ne faisant rien pour rien...

ALBERTINE.

Ainsi je ne trouverai personne... personne pour m'obliger?

DESROSOIRS.

Personne! c'est beaucoup dire... et en cherchant bien, nous pourrions peut-être trouver quelqu'un disposé à vous rendre ce service.

ALBERTINE.

Un étranger !...

DESROSOIRS.

Non, un ami à vous! qui accepterait votre billet, qui vous avancerait cette somme, en se gênant un peu, bien entendu, et qui, pour la lui rendre, vous donnerait tout le temps nécessaire...

ALBERTINE, vivement.

Oh! parlez-lui... dites-lui que mon amitié, ma reconnaissance...

DESROSOIRS, souriant.

Permettez!... c'est peut-être sur ce chapitre-là que vous auriez de la peine à vous entendre.

ALBERTINE.

Et pourquoi donc ?

DESROSOIRS.

Si, par exemple, ce qui est possible... il vous aimait?...

CÉSARINE, souriant.

Je comprends très-bien, docteur; je connais votre génie et votre activité pour vos intérêts...

BERNARDET.

Et ceux de mes amis... Je vous dois une belle clientèle, c'est vrai... vous m'avez mis en vogue par vos migraines et vos spasmes nerveux... ils ont fait ma fortune, j'en conviens... je ne suis pas ingrat. Mais vous conviendrez qu'à mon tour, gazette ambulante et bulletin à domicile, je ne parle dans mes ordonnances ou mes consultations que de vous, de vos soirées, de vos succès... et s'il est quelqu'un de ces secrets qu'on n'imprime pas, mais qu'on a besoin de faire connaître mystérieusement à tout Paris... ne suis-je pas là?... en vingt-quatre heures le coup est porté, l'effet est produit et mes chevaux sont rendus... Voilà du dévouement...

CÉSARINE, se levant et lui tendant la main.

Je le sais, docteur, et vous pouvez compter sur moi!

BERNARDET.

Vous parlerez au ministre?

CÉSARINE.

Ce matin même.

BERNARDET.

C'est comme si j'étais nommé! Un mot encore!... mais celui-là dans votre intérêt... M. de Miremont, votre mari, est-il jaloux?

CÉSARINE.

Cette question!...

BERNARDET.

C'en est une comme une autre... Est-il jaloux?

CÉSARINE.

Quelquefois... si je le voulais... il aurait des idées de jalousie... dont je tire de temps en temps parti... mais seulement

quand il y a absolue nécessité. Maintenant, pourquoi cette demande ?...

BERNARDET.

On prétend que le ministre est charmant pour vous!

CÉSARINE.

Mon mari est actionnaire d'un journal en crédit.

BERNARDET.

J'entends bien!... mais on assure que d'autres idées, qui ne sont rien moins que politiques, l'empêchent de vous rien refuser, dans l'espoir sans doute que votre cœur...

Un jour sera tenté
D'égaler Orosmane en générosité.

CÉSARINE.

Qui a dit cela?

BERNARDET.

C'est un bruit encore sans consistance... Faut-il le laisser errer au hasard ou le démentir sur-le-champ? je viens prendre vos ordres pour les transmettre à nos amis; commandez! que dirai-je?

CÉSARINE, froidement.

Vous pouvez dire, docteur, que l'on perdra son temps!

BERNARDET.

Je le savais d'avance! Je sais qu'entourée d'adorateurs, mais insensible à leurs hommages, vous n'aimez personne et n'avez jamais aimé !

CÉSARINE.

Qu'en savez-vous?

BERNARDET.

La Faculté s'y connaît!

CÉSARINE.

La Faculté pourrait bien se tromper!... (Lentement.) Il y a peut-être telle personne au monde pour qui j'aurais sacrifié

autrefois la plus brillante position... (Vivement.) J'étais folle alors... je ne le serai plus! l'expérience arrive...

BERNARDET, souriant.

Je devine! un premier amour!

CÉSARINE.

C'est possible.

BERNARDET.

Un beau jeune homme qui vous adorait...

CÉSARINE.

Au contraire!... et c'est là le plus piquant... je crois qu'il ne m'aimait pas... (Vivement.) Les inclinations sont libres; je l'ai oublié, je n'y pense plus... mais je lui en voudrai toute ma vie... et c'est là peut-être ce qui m'a donné ce besoin de distractions et d'activité, maintenant mon bonheur et ma seule passion; j'aime à me voir à la fois trois ou quatre affaires sérieuses ou futiles qui m'occupent et m'inquiètent. Ce sont des tourments si vous voulez, mais ce sont des émotions!... c'est de l'espérance ou de la crainte ; c'est vivre du moins!... Voilà pourquoi vous me voyez souvent, si étourdie ou si audacieuse, brusquer la fortune que je pouvais attendre, changer d'idée au moment du succès, me lancer dans des périls que je connais... que je prévois... mais qui font battre le cœur... et rendent plus douce encore la joie du triomphe!

BERNARDET.

Vous avez manqué votre vocation; vous étiez faite pour gouverner un empire!

CÉSARINE, souriant.

On ne peut plus maintenant : ils se gouvernent tout seuls, et il ne nous reste plus à nous autres femmes que la diplomatie du ménage, la politique du salon... et les intrigues secondaires. C'est toujours cela... il faut se faire une raison et se contenter de ce qu'on a... faute de mieux!... (Gaiement.) De quoi s'agit-il aujourd'hui... et pourquoi ce déjeuner?...

BERNARDET.

Tous nos jeunes amis, qui vous sont dévoués et qui ne jurent que par vous, viennent ce matin (excepté votre cousin Oscar qui ne sait pas encore de quoi il est question), viennent ce matin délibérer avec du champagne sur une affaire assez importante... Nous avons parmi nous de grands talents, de grands génies; nous n'avons pas de députés... et un député qui serait des nôtres... qui serait à nous... ça ferait bien.

CÉSARINE.

Certainement!... ou, du moins, si ça ne fait pas de bien, ça ne peut...

BERNARDET.

N'est-ce pas?... c'est ce que je dis... Or, la députation de Saint-Denis est vacante, et avant de travailler les électeurs... il faudrait savoir au juste quel est celui d'entre nous que nous porterons, que nous pousserons d'un commun accord.

CÉSARINE.

C'est une élection préparatoire... et avez-vous quelques idées?...

BERNARDET.

J'attends les vôtres!

CÉSARINE, après un instant de silence.

Vous, par exemple!

BERNARDET, après avoir réfléchi.

Non!... j'aime mieux ce que je vous disais tout à l'heure... (Lentement.) Je ne me ferais député... comme tout le monde... que pour...

CÉSARINE, de même.

Pour avoir la place!...

BERNARDET, de même.

Et si je l'ai tout de suite...

CÉSARINE.

La députation est inutile.

BERNARDET.

C'est toujours ça de sauvé!... On perd aux affaires du pays un temps qu'on peut employer pour les siennes... Ah! je ne dis pas, un jour... si d'autres idées... que vous ne pouvez deviner...

CÉSARINE, souriant en le regardant.

Peut-être!... En fait d'ambition ou de fortune, on devine toujours aisément... en allant au plus haut... c'est là que vous visez... et dans notre famille encore...

BERNARDET, un peu troublé.

Moi... madame!...

CÉSARINE.

Si je me trompe, tant mieux... Revenons à la députation... qui prendrons-nous?

BERNARDET.

Il y a quelqu'un qui en a bien envie... M. de Montlucar; mais, vu ses opinions... il demande avec instance... à être nommé malgré lui... C'est possible!

CÉSARINE.

Oui, mais pas encore! Il se met en même temps sur les rangs pour l'Académie des sciences morales et politiques: il faut que tout le monde arrive.

BERNARDET.

C'est juste.

CÉSARINE.

J'ai quelqu'un pour qui je voudrais vous voir, vous, mon cher Bernardet, ainsi que vos amis, employer toute votre influence; bien entendu qu'en même temps je vous seconderais du côté de mon mari et du ministère.

BERNARDET.

Eh! qui donc?

CÉSARINE.

Mon cousin Oscar Rigaut.

BERNARDET.

En vérité, vous avez déjà fait beaucoup pour lui, et après tout, ce ne sera jamais qu'un... un bien bon enfant, pas autre chose.

CÉSARINE.

Je le connais mieux que vous ; mais c'est mon parent, et je dois pousser ma famille... non pour elle, mais pour moi. Je ne veux pas qu'on dise : C'est la cousine d'un marchand de bois, mais c'est la cousine d'un député, d'un conseiller, que sais-je? c'est moi que j'élève et que j'honore en lui.

BERNARDET.

Soit !... mais il est bien heureux, car il n'est pas fort.

CÉSARINE.

Tant mieux !... ce sera un homme à nous ; ce seront trois ou quatre emplois dont il aura le titre et que nous exercerons à sa place. C'est comme son père, qui ne peut pas rester à Villeneuve-sur-Yonne, où il est... c'est un imbécile, mais c'est mon oncle, et il faut absolument pour moi que nous le mettions quelque part.

BERNARDET.

Que sait-il faire ?

CÉSARINE.

Il ne sait rien.

BERNARDET.

Mettez-le dans l'instruction publique... une inspection, une sinécure.

CÉSARINE.

Son fils est déjà maître des requêtes, et son unique préoccupation est de ne rien faire.

BERNARDET.

Il aidera son fils.

CÉSARINE.

J'y penserai ; mais pour Oscar, c'est convenu, n'est-il pas vrai ? Je compte sur vous et sur nos amis.

BERNARDET.

Je les pousserai dans cette direction.

UN DOMESTIQUE entrant.

La voiture de madame.

CÉSARINE.

Ah ! mon Dieu, le concert sera commencé et je n'entendrai pas la symphonie en *ré* mineur. Adieu, docteur, vous avez ma parole.

BERNARDET.

Vous avez la mienne... Et, pour la réponse ?

CÉSARINE.

Chez moi, tantôt.

BERNARDET.

Et à vous, toujours ! attachement éternel.

(Il la reconduit jusqu'à la porte et la salue.)

SCÈNE IV.

BERNARDET, s'inclinant encore et redescendant le théâtre.

Oui, morbleu ! attachons-nous toujours au char de la fortune, surtout quand il monte !... quand il descend, c'est autre chose ! Mais, grâce au ciel ! nous n'en sommes pas là, et puisqu'elle le veut absolument, poussons M. Oscar, faisons-en un honorable... Une fois dans la foule et mêlé avec les autres, qui diable y fera attention ? et pour moi ça se retrouvera plus tard, quoique la belle Césarine, qui m'a deviné, car elle devine tout, se trouve fort humiliée de mes projets d'ambition. Il paraît qu'elle ne veut de beaux mariages que pour elle seule, et qu'en fait d'alliances elle s'est réservé

le monopole exclusif des pairs de France... Patience ! elle y viendra ! et à la première occasion importante où elle aura besoin de moi, nous en reparlerons. (Apercevant Oscar.) Eh bien ! notre cher amphitryon?

SCÈNE V.

BERNARDET, OSCAR, EDMOND.

BERNARDET.

Tout est-il ordonné et prévu ?... nous annoncera-t-on bientôt le déjeuner ?

OSCAR.

Je vous annonce d'abord un convive. (Bas à Edmond, lui montrant Bernardet.) C'est un des nôtres... (A Bernardet, lui présentant Edmond.) C'est un ami, un intime que je vous présente... le camarade de collége dont je vous ai parlé ce matin.

BERNARDET, avec emphase.

Le jeune et brillant avocat dont nous avons causé si longtemps.

OSCAR.

Lui-même.

EDMOND, passant près de Bernardet.

C'est bien de l'honneur pour moi, et je ne m'attendais pas...

BERNARDET.

Avec un mérite comme le vôtre, monsieur, on doit s'attendre à tout.

EDMOND.

Mon ami Oscar a donc daigné vous parler de moi ?

BERNARDET.

Il n'en avait pas besoin. Une réputation aussi européenne

que la vôtre... un nom aussi connu !... (Bas à Oscar.) Dites-moi donc son nom !... (Se retournant, et voyant Oscar, qu'il croyait à côté de lui, occupé à donner des ordres à un domestique.) C'est égal... il y a des phrases toutes faites à l'usage du barreau !... (A Edmond.) Vous avez réconcilié, monsieur, le barreau moderne avec l'éloquence.

EDMOND.

Monsieur...

BERNARDET.

Et cette urbanité de diction, ce fashionable de bonne plaisanterie, qui n'ôte rien à la force des raisonnements et à la chaleur du style .. et puis vous dites bien, ce qui est rare ; un très-bel organe... de la noblesse dans le geste.

EDMOND.

Vous m'avez entendu ?...

BERNARDET.

C'est avec un véritable intérêt que j'ai suivi toutes vos causes...

OSCAR.

En vérité ! (A Edmond.) Tu vois qu'il te connaît, et il ne me l'avait pas dit !

BERNARDET, à part, haussant les épaules.

Quel parfait honnête homme !

EDMOND.

Quoi ! vous étiez à mon dernier plaidoyer ?

BERNARDET.

Je n'y étais pas à mon aise... car il y avait foule; et j'ai sans doute beaucoup perdu ; mais c'est égal ; je me suis dit : Voilà un homme dont je voudrais faire mon ami... car je suis l'ami de tous les talents ; et, grâce à notre camarade Oscar, mon vœu se trouve réalisé.

EDMOND.

Est-il possible !

OSCAR.

Tu vois bien!... Qu'est-ce que je te disais?... Te voilà admis. Et comme il est bon enfant! Quelle amabilité! Quelle franchise!

EDMOND.

C'est vrai.

OSCAR.

Eh bien! mon ami, ils sont tous comme cela.

SCÈNE VI.

SAINT-ESTÈVE, DESROUSEAUX, OSCAR, DUTILLET, BERNARDET, EDMOND.

OSCAR.

Arrivez, chers, arrivez donc!... Vous êtes bien en retard. Le déjeuner en souffrira!...

DUTILLET.

J'espère bien que non!

OSCAR.

Je vais dire que l'on serve. Ici nous serons mieux; c'est plus retiré: cela convient au banquet des sages.

DUTILLET.

C'est ce cher docteur!... (Bas à Oscar.) Et quel est ce jeune homme qui est avec lui?

OSCAR.

Un nouvel ami. Bernardet, qui le connaît intimement, vous le présentera. Je vais faire ouvrir les huîtres... Docteur, faites les honneurs... Messieurs, faites comme chez vous; je reviens.

(Il sort en courant par la porte à gauche.)

BERNARDET, à part et remontant le théâtre.

Eh bien! cet imbécile-là nous laisse!

DUTILLET, à Edmond.

Un ami du docteur doit être le nôtre.

DESROUSEAUX.

Car nous ne faisons qu'un...

SAINT-ESTÈVE.

Nous sommes tous solidaires.

EDMOND.

J'ai bien peu de titres, messieurs, à un accueil aussi flatteur.

BERNARDET, passant au milieu.

Ne le croyez pas !... Pure modestie. Ici, mon cher, nous l'avons supprimée. Règle première : chacun se rend justice ; on sait ce qu'on vaut ; et vous-même, mon jeune Cicéron, vous le savez aussi. (Aux autres.) Oui, messieurs, avocat distingué :

Rien ne manque à sa gloire, il manquait à la nôtre.

DESROUSEAUX.

Monsieur est avocat?...

DUTILLET.

Depuis qu'Oscar s'est fait poëte, nous n'en n'avions plus dans nos rangs.

BERNARDET.

Aussi je savais bien ce que je faisais en vous le présentant. (A part.) Et Oscar qui ne revient pas ! (Passant près d'Edmond, le prenant par la main, et lui montrant Dutillet.) M. Dutillet le libraire, qui mène tous nos amis à l'immortalité, en y marchant le premier.

DUTILLET.

Mon cher Bernardet !...

BERNARDET.

C'est tout naturel ; celui qui conduit le char arrive avant les autres... Inventeur des papiers satinés, des marges de huit

pouces et des affiches de quinze pieds carrés ; il en médite une de trente dans ce moment. (Passant près de Desrouseaux.) Notre Desrouseaux, notre grand peintre, qui a inventé le paysage romantique ; génie créateur, il ne s'est pas abaissé comme les autres à imiter la nature ; il en a inventé une qui n'existait pas, et que vous ne trouverez nulle part. (A part.) Et Oscar qui n'arrive pas à mon aide ! (Passant près de Saint-Estève.) Notre grand poëte !... Notre grand romancier ! qui s'est placé dans la littérature comme l'obélisque avec sa masse écrasante, ses hiéroglyphes... (Se retournant, et apercevant Oscar, qui fait apporter la table.) Eh ! venez donc, mon cher Oscar ! venez m'aider à passer en revue toutes nos illustrations.

OSCAR.

Y pensez-vous ? nous ne déjeunerions pas d'aujourd'hui. (Riant.) Hi ! hi ! hi !

BERNARDET.

Ce diable d'Oscar met de l'esprit partout.

OSCAR.

Et pourtant je suis encore à jeun. (Remontant le théâtre et parlant aux domestiques.) La table ici... Apportez le champagne glacé, et montez les huîtres, si toutefois on a achevé de les ouvrir. (Descendant le théâtre et s'adressant à Desrouseaux qui donne la main à Edmond.) Eh bien !... qu'est-ce ? qu'y a-t-il ?... Je vois que la connaissance est faite.

BERNARDET.

Vous l'avez dit. Ces messieurs le connaissent maintenant aussi bien que moi.

(Oscar remonte un instant le théâtre avec Edmond.)

DUTILLET, bas à Desrouseaux.

Sais-tu son nom ?

DESROUSEAUX.

Et toi ?

DUTILLET.

Pas davantage !... Mais il paraît que c'est un fameux, et qu'il est connu : tout le monde le connaît.

DESROUSEAUX.

Alors il peut nous être utile.

DUTILLET.

Il plaidera *gratis* mes procès, moi qui en ai tous les jours avec les auteurs.

DESROUSEAUX, à Edmond, qui redescend.

J'espère que monsieur me permettra de faire sa lithographie ; elle est attendue depuis longtemps avec impatience.

EDMOND.

Y pensez-vous ?

OSCAR, redescendant.

Tu ne peux pas t'en dispenser. Nous sommes tous lithographiés... en chemise et sans cravate ; c'est de rigueur. Le déshabillé de l'enthousiasme, ça n'est pas cher, et ça fait bien ; c'est un moyen de se montrer partout.

SAINT-ESTÈVE.

Notre nouvel ami me permettra de parler de lui dans mon premier roman... J'ai sur la profession d'avocat une tirade chaleureuse qui semble avoir été faite pour lui et où tout le monde le reconnaîtra...

EDMOND.

C'est trop de bontés.

SAINT-ESTÈVE.

Vous me rendrez cela dans votre premier plaidoyer.

DUTILLET.

Que j'imprimerai à deux mille exemplaires. Donnez-moi seulement vos improvisations la veille... et vous aurez des épreuves au sortir de l'audience...

(Dutillet, qui est à l'extrême droite, passe le premier à gauche.)

SAINT-ESTÈVE.

Des annonces dans tous les journaux.

BERNARDET, redescendant le théâtre.

Des éloges dans tous les salons...

OSCAR.

Tu l'entends, mon ami, ce sont des succès certains... comme je te le disais, des succès par assurance mutuelle.

EDMOND.

C'est bien singulier !

BERNARDET.

En quoi donc?... nous sommes dans un siècle d'actionnaires ; tout se fait par entreprises et associations... Pourquoi n'en serait-il pas de même des réputations ?

DUTILLET.

Il a raison !

BERNARDET.

Seul, pour s'élever, on ne peut rien ; mais, montés sur les épaules les uns des autres, le dernier, si petit qu'il soit, est un grand homme !

OSCAR.

Il y a même de l'avantage à être le dernier... c'est celui là qui arrive.

BERNARDET.

Aujourd'hui, par exemple, nous avons à traiter en commun une importante affaire... dont nous pouvons toujours dire quelques mots avant le déjeuner, puisqu'il ne vient pas !

OSCAR.

C'est que tout le monde n'est pas arrivé. Mais je vais voir.

(Oscar sort un instant.)

BERNARDET.

Il s'agit, mes amis, de la députation de Saint-Denis...

EDMOND, à part.

O ciel !... (Haut à Bernardet.) Est-ce que vous croyez possible ?...

BERNARDET.

Cela dépend de nous et de celui que nous choisirons. En nous entendant bien...

EDMOND, avec émotion.

En vérité !

BERNARDET, à Edmond.

C'est le secret de notre force ! amitié à toute épreuve, alliance offensive et défensive... Vos ennemis seront les nôtres.

SAINT-ESTÈVE.

Nous les attaquerons en vers comme en prose.

BERNARDET.

A charge de revanche; et si au palais, dans quelque affaire d'éclat, n'importe par quelle manière, vous trouvez le moyen, par exemple, de tomber sur un de vos confrères à qui j'en veux...

EDMOND.

Permettez... monsieur...

(Desrouseaux en ce moment remonte le théâtre; Oscar rentre, et vient se placer près d'Edmond.)

BERNARDET.

Un petit avocat... qui dans une cause contre moi s'est permis de m'attaquer et de me railler... un obscur... un inconnu... un nommé Edmond de Varennes...

EDMOND.

Monsieur...

OSCAR, bas à Edmond.

Tais-toi !... je ne lui avais pas dit ton nom; mais à cela près, tu vois qu'il est bien disposé... Ah !... (Se retournant et apercevant M. de Montlucar.) Voici encore un convive !

SCÈNE VII.

SAINT-ESTÈVE et OSCAR, allant au-devant de M. DE MONTLUCAR, restent avec lui un instant au fond du théâtre. DESROUSEAUX, DUTILLET, BERNARDET et EDMOND, sur le devant du théâtre.

DUTILLET.

Il est en retard, quand on s'occupe de ce qui le regarde... car ce cher ami m'avait déjà parlé en secret pour la députation.

DESROUSEAUX.

Et à moi aussi.

BERNARDET.

C'est comme à moi... Et il faut avant tout le présenter au nouveau venu !

(Il l'amène en face d'Edmond qui le reconnaît.)

EDMOND.

M. de Montlucar !

M. DE MONTLUCAR, reconnaissant Edmond.

O ciel !

BERNARDET, à part.

En voilà un qui le connaît !... ce n'est pas malheureux !

M. DE MONTLUCAR.

Quoi, monsieur, vous ici ?

EDMOND.

Je pourrais vous adresser la même question... vous qui ne voulez pas être député... vous qui n'allez solliciter les suffrages de personne...

M. DE MONTLUCAR.

J'ai suivi votre exemple.

SAINT-ESTÈVE et DESROUSEAUX.

Qu'est-ce qu'il y a donc?...

M. DE MONTLUCAR, à Desrouseaux qui est à côté de lui.

C'est monsieur, qui est libéral, et qui vient demander la voix d'un légitimiste.

EDMOND, à Oscar qui est à côté de lui.

C'est monsieur qui est légitimiste et qui demande la voix de tout le monde !

BERNARDET, se jetant entre eux.

Eh ! messieurs ! qu'importent les nuances? et à quoi bon ces discussions qui nous désunissent et nous font du tort?... Il n'y a ici que des camarades, des amis ! l'amitié n'a qu'une opinion... et elle en aurait deux, et même plus, cela n'en vaudrait que mieux. On a appui et protection dans tous les partis; on se soutient mutuellement et avec d'autant plus d'avantages que l'on a l'air de combattre dans des camps opposés... (A Edmond.) Vous êtes pour l'empire... (A Montlucar.) Vous, pour la royauté, mon ami Dutillet pour la république, et moi pour tous ! Union admirable et d'autant plus solide qu'elle a pour base ce qu'il y a de plus respectable au monde... notre intérêt ! (Prenant la main de Montlucar qui se laisse faire.) Allons, votre main. (A Edmond.) La vôtre !...

EDMOND, la retirant avec force.

Jamais ! j'ignorais ce que je viens de voir et d'entendre ! J'ignorais que, pour être de vos amis, la première condition fût de mettre son opinion et sa conscience au service de vos intérêts... Non, je ne donne point de pareils gages, et n'accorde à personne le droit de m'en demander !

BERNARDET.

Un traître parmi nous !

DUTILLET.

Un traître à l'amitié !

EDMOND.

Ah ! n'outragez pas un pareil nom ! l'amitié s'avoue et se

proclame, elle ne se cache pas, elle ne conspire pas ! Elle ne rougit pas de se montrer ! car la véritable amitié n'existe que pour de louables actions ! Hors de là, il n'y a que complots, coteries et coupables manœuvres que le succès peut couronner d'abord, mais dont le temps fera bientôt justice ! Oui, qui s'est élevé par l'intrigue tombera par l'intrigue ; car rien ne reste ici-bas que le talent ; l'intrigue peut le retarder, mais non l'empêcher d'arriver ; et quand viendra son jour, quand brillera sa lumière, dès longtemps vous serez rentrés dans l'obscurité natale qui vous attend et vous réclame.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

SAINT-ESTÈVE, DESROUSEAUX, BERNARDET, OSCAR, DUTILLET, M. DE MONTLUCAR.

BERNARDET.

Et qui donc est-il, lui qui parle ainsi ?

M. DE MONTLUCAR.

M. Edmond de Varennes !

OSCAR, à Bernardet.

Que vous connaissiez si bien et dont vous avez suivi toutes les causes !

BERNARDET.

Mais aussi quelle mauvaise habitude a ce diable d'Oscar de nous présenter des amis intimes dont on ne sait pas le nom !

OSCAR, à Bernardet.

Est-ce ma faute ? Aux éloges que vous lui donniez, j'ai cru que vous le connaissiez mieux que moi !

BERNARDET.

Est-il bon enfant !

DUTILLET, donnant à Oscar une poignée de main.

L'est-il !

M. DE MONTLUCAR.

Mais vous sentez bien que cela ne se passera pas ainsi !

BERNARDET.

Y pensez-vous ? pour servir un ennemi malgré lui-même, pour lui donner de la réputation ?... il y en a dans ce monde qui se feraient tuer pour se faire connaître, et vous iriez lui offrir un pareil avantage !... Vous avez trop d'esprit pour cela, trop de profondeur, trop de portée ! (Se retournant vers les autres.) Occupons-nous de choses plus graves maintenant... (Léonard, Savignac et Pontigny entrent en ce moment. Oscar leur donne une poignée de main et sort pour faire servir.) Maintenant que nous voilà tous réunis, parlons de notre grande affaire... traitons cela franchement et en famille.

LÉONARD.

Il a raison !

BERNARDET.

Il s'agit de faire nommer parmi nous un député. Qui a le plus de titres ?... (Ils font un geste.) Je vous entends... tous .. nous en avons tous... je ne viens donc pas discuter le mérite, il est incontestable ; nous pourrions tirer au sort et les yeux fermés, ce qui vaudrait peut-être mieux, certains, quoi qu'il arrivât, que le hasard serait juste ; mais dans l'intérêt commun, dans l'avantage de l'association, il y a peut-être quelques considérations à observer qui ne vous échapperont pas.

SAVIGNAC.

C'est juste ; il faut avant tout un choix utile à nos amis.

M. DE MONTLUCAR.

Un choix ascendant...

LÉONARD.

Ah ! que c'est bien !...

M. DE MONTLUCAR.

Ou plutôt ascensionnel, c'est-à-dire qui fasse monter le plus de monde possible.

BERNARDET.

C'est cela même. Il a des expressions d'un bonheur! il a nettement rendu ma pensée.

DUTILLET, passant au milieu, à la place de Bernardet, qui se retire, et prend l'extrême droite.

Il me semble alors, messieurs, que par mes rapports immédiats et journaliers avec tout ce qui écrit, imprime et publie, je me trouve naturellement porté à tendre la main à tout le monde... et c'est pour cela seulement que je me mets en avant... car, du reste, qu'importe qui l'on nommera? un peu plus tôt, un peu plus tard, nous y arriverons tous; l'essentiel est de poser un premier échelon et qu'il soit solide.

PONTIGNY.

Bien... très-bien.

M. DE MONTLUCAR.

C'est pour cela, messieurs, que par ma position sociale, mes relations de famille, de naissance, de fortune, lancé comme je le suis dans le fauboug Saint-Germain, je pourrais peut-être, et mieux que mon honorable ami...

BERNARDET, à part.

Ils se croient déjà à la Chambre.

M. DE MONTLUCAR.

Vous tendre la main de plus haut, et vous offrir un plus ferme appui...

SAINT-ESTÈVE.

Je demande la parole.

M. DE MONTLUCAR.

Après cela, que j'arrive le premier ou le second, c'est indifférent, cela revient au même; nous ne faisons qu'un, et qu'un seul soit en pied, nous y sommes tous.

SAINT-ESTÈVE, *passant entre Montlucar et Dutillet.*

Voilà pourquoi, messieurs, il me semble qu'une réputation colossale et pyramidale jetée au milieu de la Chambre...

DUTILLET.

Permettez...

SAINT-ESTÈVE.

Laissez-moi achever...

DUTILLET.

Je vous comprends...

SAINT-ESTÈVE.

Vous vous flattez...

DUTILLET.

Je vous dis que je vous comprends... j'en ai l'habitude... et c'est pour cela que je demande... que l'on aille aux voix.

TOUS.

Oui... aux voix!

LÉONARD.

Il n'y en aura qu'une!

PONTIGNY.

C'est évident!

SAVIGNAC.

Et nous serons tous d'accord!

TOUS.

Aux voix!

BERNARDET.

A quoi bon?...

M. DE MONTLUCAR.

C'est plus tôt fait... des carrés de papier... un seul nom... c'est l'affaire d'une seconde...

(*Ils se mettent tous à la table à droite à faire des bulletins; Oscar pendant ce temps a fait servir les huîtres et placer les chaises.*)

OSCAR.

L'autel est prêt... les *Ostendes* sont là...

BERNARDET, sur le devant du théâtre, écrivant son bulletin.

J'ai mis Oscar; arrivera ce qui pourra.

OSCAR.

Allons, messieurs...

LÉONARD et PONTIGNY, écrivant sur la table du milieu, qui est servie.

Eh! que diable!... un instant...

M. DE MONTLUCAR, de même.

Nous nous occupons là de choses sérieuses.

OSCAR.

Je ne connais rien de plus sérieux qu'un déjeuner... Il faut avant tout être à ce qu'on fait. Ah! et le chablis, que j'oubliais.

(Il sort.)

DUTILLET, qui s'est assis à la table à droite, entouré de tous les camarades, dépouille les bulletins.

Saint-Estève, un! Montlucar, un! Desrouseaux, un! Dutillet, un! Léonard, un!...

(Il continue à dépouiller tout bas.)

BERNARDET, regardant le résultat.

C'est étonnant... tout le monde a un vote... pas davantage!

SAVIGNAC.

Excepté vous, docteur.

BERNARDET.

Comme vous le disiez... il n'y a qu'une voix... (A part.) J'aurais dû m'en douter! chacun s'est donné la sienne!

DUTILLET.

C'est bien singulier... (A part.) Après ce qu'on m'avait promis...

M. DE MONTLUCAR.

Oui, c'est assez extraordinaire... (A part.) Après ce qui avait été convenu.

BERNARDET.

Il me semble alors qu'il y a lieu, ou jamais, au scrutin de ballottage.

PONTIGNY.

Recommençons!

BERNARDET, bas à Montlucar qui va écrire.

La seconde députation sera pour vous... madame de Miremont vous le jure, si vous portez aujourd'hui Oscar, son cousin.

M. DE MONTLUCAR, de même.

Je l'aime mieux que ce fat de Saint-Estève... ou ce républicain de Dutillet.

(Il va écrire son bulletin à la table.)

BERNARDET, bas à Dutillet.

Vous n'avez pas de chances cette fois, et madame de Miremont vous en promet pour la prochaine... si l'on nomme Oscar, son cousin.

DUTILLET.

Cet imbécile-là... Ma foi! oui... je le préfère à ce jésuite de Montlucar.

(Ils écrivent des bulletins pendant que Bernardet va parler bas à plusieurs d'entre eux.)

OSCAR, entrant.

Si vous ne vous dépêchez pas, messieurs, c'est un déjeuner manqué... tout cela demande instamment à être mangé chaud... Vous ferez vos écritures au dessert... ou après le café!

DUTILLET, dépouillant les bulletins.

Oscar, un! Oscar, deux! Oscar, trois! Oscar... Il est nommé... nommé à une imposante majorité...

OSCAR, étonné.

Quoi donc?... qu'est-ce qu'il y a?...

BERNARDET.

Il y a que vous serez député!...

OSCAR.

Moi!...

BERNARDET.

Tu Marcellus eris!...

DUTILLET.

Nous te portons tous à la députation de Saint-Denis...

OSCAR.

Est-il possible?

M. DE MONTLUCAR.

C'est décidé!

OSCAR.

Moi qui n'y pensais seulement pas... On ne dira pas cette fois que j'ai intrigué... Eh bien! mon cher, c'est étonnant, mais voilà comme tout m'arrive!

M. DE MONTLUCAR.

Ce que c'est que le mérite, mon cher!

BERNARDET.

Il en a tant... et du vin de Champagne donc... A table, messieurs!

TOUS.

A table!

(Ils s'asseyent autour de la table.)

OSCAR, s'asseyant.

C'est drôle... de faire un député à table!

M. DE MONTLUCAR, de même.

C'est par là qu'on arrive...

BERNARDET.

Et par là qu'on se maintient! (Regardant tous les autres camarades.) Nous jurons donc d'employer tout notre crédit...

DUTILLET et LÉONARD.

Toute notre influence...

M. DE MONTLUCAR, SAVIGNAC et PONTIGNY.

Tous nos amis...

BERNARDET.

Pour faire proclamer notre camarade Oscar Rigaut député...

TOUS.

Nous le jurons!

BERNARDET.

A charge de revanche!

OSCAR, se levant.

Je le jure!

BERNARDET, se versant un verre de vin de Champagne.

Et sur ce, je bois à sa nomination.

OSCAR.

A la vôtre, aux camarades, à l'amitié!

TOUS, debout et choquant l'un contre l'autre leur verre rempli de vin de Champagne.

Amitié éternelle!

ACTE TROISIÈME

Un riche salon. Portes au fond; deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGATHE, seule, sortant de la porte à droite.

Entendre de pareilles choses et être obligée de se modérer, et n'oser même parler... c'est plus fort que moi... je ne peux pas y tenir!... je sors. Césarine est là dans le cabinet de mon père; depuis une heure elle lui fait un éloge d'Oscar, son cousin... Il est évident qu'elle veut le faire nommer député... c'est clair comme le jour... Eh bien! elle s'est arrangée de manière que l'idée est venue de mon père... c'est lui qui maintenant veut le porter de tout son pouvoir... et c'est sa femme qui fait des objections... et mon père répond que c'est son parent, son cousin ; qu'il se doit à lui-même de le présenter aux électeurs... Il va en parler au ministre... Et les courses, les visites, les journaux, les démarches de leurs amis, tout va être mis en usage pour élever un sot... un imbécile; il sera élu, c'est sûr!... Comment ce pauvre Edmond pourrait-il résister! Il n'a pour soutien que son mérite... (Regardant autour d'elle.) et moi... peut-être, deux protecteurs qui gardent le silence!... Il est venu tout à l'heure... me parler pour mon procès, pour la signification de ce jugement... que sais-je?... Ce n'était pas cela qu'il voulait me dire, j'en suis certaine!... Et il avait un air si malheureux et si désespéré que malgré moi j'ai manqué de m'écrier :

« Edmond, qu'avez-vous donc?... » mais il y avait là du monde... il y en a toujours ici! et il s'est retiré en m'adressant un regard qui était comme un dernier adieu!... Oui, j'en suis sûre... je ne le reverrai plus... Et il faut se taire... il faut renfermer là dans son cœur un chagrin... et un secret... que je n'ai jamais dit à personne... pas même à lui!... Oh! mon Dieu... qui viendra à mon aide? (Se retournant et apercevant madame de Montlucar qui entre.) Zoé!...

SCÈNE II.

AGATHE, ZOÉ.

ZOÉ.

Qu'as-tu donc?

AGATHE.

Ah! je formais un vœu que le ciel a entendu... puisque te voilà!

ZOÉ.

Eh oui! sans doute... je viens passer toute la journée avec toi.

AGATHE.

Quel bonheur!

ZOÉ.

Mon mari est en grande affaire; il se rend à Saint-Denis pour cette élection, où la manufacture, dont il est un des principaux propriétaires, lui donne une grande influence.

AGATHE, vivement.

Est-ce qu'il voudrait se faire nommer?

ZOÉ.

Je l'ai cru d'abord... mais je me trompais... Il porte, ainsi que ses amis, M. Oscar Rigaut.

AGATHE.

Et eux aussi !... Tout le monde est donc pour lui ?... un homme qui est la nullité même !...

ZOÉ.

C'est peut-être pour cela !... personne ne le craint !

AGATHE.

Et notre pauvre Edmond ?...

ZOÉ.

Franchement, j'ai bien peur qu'il n'y ait plus de chances pour lui.

AGATHE.

Ah ! que me dis-tu là ?... voilà ce qui m'explique le désespoir que j'ai vu dans ses traits.

ZOÉ.

Je crois bien... aigri comme il l'est par l'injustice et l'infortune, tu ne sais pas ce dont il est capable. Il me répétait souvent qu'il était voué au malheur, que personne ne s'intéressait à lui, que la vie lui était à charge... ce que disent maintenant tous les jeunes gens... c'est l'usage... c'est convenu... Cela ne m'effrayait pas... mais tout à l'heure, en rentrant un instant chez moi, où j'avais dit que je ne reviendrais pas de la journée, j'apprends qu'Edmond est venu en mon absence... sans doute en sortant de chez toi... et que, ne me trouvant pas, il a écrit à la hâte la lettre que voici... qui m'a indignée...

AGATHE.

Qu'est-ce donc ?

ZOÉ.

Ce n'est pas tant l'ingratitude, quoique déjà ce soit bien mal ; mais lui qui est distingué... qui a de l'esprit... de bonnes manières... donner dans des idées pareilles !... c'est si commun, si mauvais genre !...

AGATHE, lui arrachant la lettre.

Eh ! donne donc ! (Lisant.) « Tous mes efforts sont inutiles; « je vais échouer encore, et le rival qui l'emporte sur moi... « c'est Oscar... Je ne me sens pas le courage de lutter plus « longtemps. Adieu, vous qui fûtes mon amie, et qui serez ma « seule confidente... Un amour sans espoir faisait le malheur « de ma vie... et ce soir, quand vous lirez cette lettre, ne me « plaignez pas... j'aurai cessé de souffrir. » (Poussant un cri.) Ah !

ZOÉ, lui reprenant la lettre.

Qu'as-tu donc ?... ne t'effraye pas... tu sens bien que j'ai envoyé chez lui... et il viendra ici tantôt pour que nous le sermonnions à nous deux... Car, en vérité, cela devient absurde ; si les amants malheureux n'ont pas de patience et commencent par se tuer, qu'est-ce que nous allons devenir ?... Pauvre Edmond !... moi, d'abord, je ne m'en consolerais jamais.

AGATHE.

Et moi... j'en mourrais, d'abord !

ZOÉ, avec effroi.

O ciel ! que dis-tu ?

AGATHE.

Ce que j'ai caché jusqu'ici à lui... à toi... ce que j'aurais voulu me cacher à moi-même... Eh bien ! oui, je l'aime depuis mon enfance, depuis ces jours où il nous appelait ses sœurs... car alors il était pour nous deux un frère, un ami... ah ! pour moi plus encore !... J'admirais déjà sa franchise, sa rigide probité, son âme à la fois si aimante et si désintéressée, ce respect surtout qui lui faisait renfermer si avant dans son cœur un secret que j'avais deviné avant lui peut-être !... Aussi, libre de ma main et de ma fortune, je lui dirais sur-le-champ et sans hésiter : « Soyez riche, car je le suis; soyez heureux, car je vous aime. » Zoé, qu'as-tu donc ?...

ZOÉ.

Rien.

AGATHE.

Si vraiment !

ZOÉ, un peu émue.

Écoute donc, on n'est pas maîtresse de ça... et tu as bien fait de parler... c'est ce qu'on devrait toujours faire entre amies... non pas que je songe à lui, ne le crois pas !... mais cette maudite lettre qui ne nommait... qui ne désignait personne... j'ai cru un instant, je l'avoue, que c'était pour moi qu'il voulait se... Cela effraye... mais cela flatte toujours... (Gaiement.) C'est fini... je n'y pense plus... Et puis j'ai mon mari qui n'est pas aimable tous les jours... mais c'est égal; pour lui et pour moi tout est pour le mieux. Ainsi, ma petite Agathe, n'aie pas peur, aime-moi toujours et continue.

AGATHE.

Ah ! que tu es généreuse !

ZOÉ, lui prenant la main.

Les hommes, dit-on, sont cause que les femmes ne s'aiment pas; prouvons le contraire; et puisque tout le monde forme une ligue contre Edmond, formons-en une en sa faveur... Deux bonnes amies, deux camarades de pension qui conspirent en secret et sans intérêt pour un pauvre jeune homme... le motif est si louable... notre cause est si juste !!... le ciel sera pour nous !... et les femmes aussi !

AGATHE.

Bel appui !

ZOÉ.

Pourquoi pas ?... la camaraderie des femmes vaut bien celle des hommes... elle est plus franche... quand elle l'est.

AGATHE.

Oui, mais elle n'a pas le même crédit ! Pouvons-nous, par exemple, à nous deux, vaincre tous les obstacles qui s'op-

posent à son avancement? pouvons-nous le faire nommer député?

ZOÉ.

Peut-être bien!... sinon par nous-mêmes... au moins par les autres, ceux sur lesquels nous exerçons de l'influence... Mais, règle première, il ne faut rien dire à Edmond de ce que nous voulons faire pour lui; il n'y verrait que de l'intrigue; il refuserait ou il gâterait tout.

AGATHE.

Tu crois?

ZOÉ.

Je le connais... Mais il est ici une personne influente qu'avec un peu d'amabilité tu pourrais gagner pour notre ami...

AGATHE.

Qui donc?

ZOÉ.

Le docteur Bernardet, l'ami de la maison, le confident de ta belle-mère... Il est rempli de soins et d'attentions pour toi, a toujours peur que tu ne t'enrhumes, te fait croiser ton châle, et a toujours pour toi dans sa poche de la pâte pectorale.

AGATHE.

Oui... je l'ai déjà remarqué... mais je te dirai en grande confidence que je crois qu'il me fait la cour.

ZOÉ.

A toi?

AGATHE.

Non! à ma dot.

ZOÉ.

Alors ce n'est plus cela... et il n'aura garde de protéger un rival.

AGATHE.

A qui alors nous adresser ?... comment faire ? quel moyen employer?...

ZOÉ, *sautant de joie.*

Ah ! j'en ai un... j'en ai un qui renforce notre coalition .. une femme de plus... Tout dépend de ta belle-mère... c'est elle ici qui mène tout, qui dirige tout... il s'agit de la gagner ; et je serais sûre du succès si Edmond pouvait se décider à être pour elle... un peu aimable, un peu galant...

AGATHE.

Fi donc !

ZOÉ.

A lui faire un peu la cour !

AGATHE.

Mauvais moyen, mauvais... il n'y consentirait jamais, car il ne peut la souffrir.

ZOÉ.

Je le sais !

AGATHE.

Et elle le lui rend bien !

ZOÉ.

Peut-être... j'ai toujours eu des idées que tu ne partageais pas ! Autrefois, quand elle était notre sous-maîtresse, j'observais... à la pension l'on n'a que cela à faire, et j'ai cru voir souvent mademoiselle Césarine Rigaut regarder M. Edmond d'une certaine manière... Je ne m'y connaissais pas alors... mais maintenant que j'ai quelques connaissances... et de la mémoire... il me semble bien que... Enfin, sois tranquille, j'ai mon projet.

AGATHE.

Que veux-tu faire ?...

ZOÉ.

Que t'importe ? puisque ni toi ni Edmond n'y serez pour

rien, et que seule je veux tenter une entreprise téméraire peut-être... car il n'est pas facile de jouter avec Césarine... Mais elle marche tellement dans sa force et dans sa puissance, elle a tant d'esprit et m'en suppose si peu, qu'elle ne se méfiera pas de moi. D'ailleurs nous n'avons pas le choix des moyens ; c'est par elle qu'il nous faut triompher ou succomber, et si j'échoue...

AGATHE.

Tu t'en fais une ennemie !...

ZOÉ.

C'est déjà fait... et si je réussis... j'assure la fortune d'un ami... son bonheur... le tien... et alors... (Lui tendant la main.) le mien aussi !

AGATHE.

Ma bonne Zoé !

ZOÉ.

Tais-toi !... c'est ta belle-mère !... Quel air grave et soucieux !

AGATHE.

Elle est presque toujours ainsi.

ZOÉ.

Cela sied bien aux femmes qui sont hommes d'État !... Rentre, il faut que nous soyons seules !

SCÈNE III.

ZOÉ, CÉSARINE.

CÉSARINE, entrant en rêvant et s'asseyant sur un fauteuil à droite.

Bernardet est nommé... il doit en avoir maintenant la nouvelle... Mais le ministre me l'a dit... quatre voix de plus, et la loi passerait. Et ces quatre voix, si je pouvais les lui donner, je serais toute-puissante... on n'aurait rien à me refu-

ser... Mais où les trouver ? Impossible, même en convoquant le ban et l'arrière-ban de nos amis. Si Oscar était nommé... c'en serait une, ce serait un zéro qui servirait à quelque chose... mais il sera trop tard.

ZOÉ, à part.

Ma foi !... et au risque d'interrompre l'homme d'État dans ses méditations, avançons !

CÉSARINE, l'apercevant.

Madame de Montlucar...

ZOÉ.

Ma chère Césarine...

CÉSARINE.

Quel miracle !... M. de Montlucar nous honore souvent de ses visites... mais vous êtes moins aimable ou plus fière, car on ne vous voit jamais.

ZOÉ.

Il est de fait que depuis la pension...

CÉSARINE, à part.

Elle ne peut pas dire deux phrases sans en parler.

ZOÉ.

Les temps sont bien changés !

CÉSARINE.

En quoi donc ?

ZOÉ, d'un air railleur.

Cette pension où vous étiez notre supérieure...

CÉSARINE, avec fierté.

Je ne vois pas qu'il y ait grand changement.

ZOÉ, à part.

L'insolente !

CÉSARINE, reprenant un ton plus aimable.

Je trouve seulement que depuis mes grandeurs... vous m'avez disgraciée, et c'est ce dont je me plains.

ZOÉ, à part.

Elle fait la protectrice à présent!

CÉSARINE.

Car je n'ai point oublié, moi, cette petite Zoé si espiègle et pourtant si naïve...

ZOÉ, d'un air de bonhomie.

Vous voulez dire si simple, et vous avez raison... car maintenant comme alors, j'aurais grand besoin de vos leçons... par malheur vous n'en donnez plus... sans cela je viendrais profiter... Oui, vraiment, j'admire toujours ce tact prodigieux qui ne vous abandonne jamais, ce coup d'œil rapide et sûr qui vous guide et vous dirige sur-le-champ... moi je n'ai ni inspiration, ni présence d'esprit... je ne sais jamais que le lendemain ce qu'il aurait fallu dire ou faire la veille... tandis que vous!... vous êtes la femme du jour.

CÉSARINE, souriant.

Tenez, ma chère Zoé, vous me flattez beaucoup... vous avez besoin de moi.

ZOÉ, naïvement.

C'est vrai! voilà justement le coup d'œil dont je vous parlais.

CÉSARINE.

Dites-moi alors ce que vous voulez; vous venez de la part de votre mari...

ZOÉ.

Non vraiment... il ignore ma démarche.

CÉSARINE.

C'est donc pour vous!

ZOÉ.

Encore moins!

CÉSARINE.

Pour qui donc alors?

ZOÉ.

Ah! voilà le difficile... et je ne sais plus maintenant si j'oserai... J'ai peut-être même eu tort de m'avancer autant... mais comme je vous le disais tout à l'heure... je ne sais jamais dans le moment le parti qu'il faut prendre... et je crois maintenant que j'ai choisi un mauvais moyen... Aussi, tout calculé... j'aime mieux ne pas vous en parler.

CÉSARINE.

Quelle folie... puisque nous y sommes !...

ZOÉ.

Et si cela vous fâche... si ma démarche vous paraît absurde, inconvenante...

CÉSARINE.

Entre nous !... entre anciennes amies !...

ZOÉ.

C'est que justement... il s'agit ici d'un ancien ami... il y va non pas de son bonheur ou de sa fortune... mais de ses jours, qui sont en danger...

CÉSARINE.

De qui parlez-vous ?...

ZOÉ.

D'Edmond de Varennes...

CÉSARINE, troublée et cherchant à se remettre.

Edmond...

ZOÉ, à part, l'observant.

Je ne me trompais pas... elle l'a aimé...

CÉSARINE.

Ses jours sont en danger !...

ZOÉ, la regardant bien en face.

Je le sais ! moi qui ne suis pour lui qu'une sœur et qu'une amie... et vous l'ignorez, vous qu'il aime et qu'il a toujours aimée...

CÉSARINE, troublée.

Moi !

ZOÉ, vivement, à part.

Elle l'aime encore !

CÉSARINE, se remettant peu à peu de son émotion.

Vous n'y pensez pas; et vous me dites là, Zoé, des choses impossibles. Lui qui, depuis un an, semble m'éviter et me fuir, lui qui ne cache pas sa haine, lui qui, même en ma présence, ne peut s'empêcher de me témoigner par ses regards toute son aversion.

ZOÉ.

Eh ! mon Dieu ! oui, tout cela est vrai ! Mais faut-il que ce soit moi, qui n'ai ni votre tact ni votre esprit, qui vous apprenne ce que peuvent chez un jeune homme l'amour-propre blessé, la perte de toutes ses espérances, et le dépit et la jalousie auxquels, depuis un an, il est en proie ?... Oui, madame, depuis un an, depuis votre mariage... et vous ne voulez pas qu'il vous évite, vous ne voulez pas qu'il vous déteste !... Il vous aimait, et par raison, par ambition, peut-être, vous vous donnez à un autre, ce qui était bien mal... Mais, pardon, je ne dois vous parler que de lui, qui, trop fier pour se plaindre, trop malheureux pour se consoler, n'a pris que moi pour confidente de ses chagrins, et qui, perdant enfin toute illusion et tout espoir, a résolu aujourd'hui de mettre fin à ses tourments et à ses jours. Tenez, vous connaissez son écriture : lisez !

CÉSARINE, lisant la lettre que Zoé vient de lui donner.

O ciel !... Ce n'est pas croyable !... Comment !... Il m'aimait sans me le dire ?...

ZOÉ.

Lui !... Il ne vous le dira jamais; il mourra plutôt que de vous l'avouer. De ce côté-là, rassurez-vous.

CÉSARINE, lui tendant la lettre.

N'importe; je suis fâchée que vous m'ayez donné cette lettre.

ZOÉ, la reprenant.

Que pouvais-je faire, cependant? J'étais bien embarrassée. Fallait-il tenter une démarche qu'il ignore et qu'il ignorera toujours, ou bien fallait-il le laisser mourir, ce pauvre garçon?... Car c'est ce soir, il est décidé. Vous ne le connaissez pas.

CÉSARINE.

Si vraiment; je connais depuis longtemps son caractère sombre, inquiet et malheureux; mais quelque désir que j'aie de sauver ses jours, ce n'est guère en mon pouvoir. C'est à vous, Zoé, de le rappeler à la raison; car moi je ne puis ni le voir, ni lui parler.

ZOÉ.

Cela va sans dire, et c'est bien ainsi que je l'entends; je connais trop vos principes; mais qu'au moins ce pauvre jeune homme ne soit plus accablé de votre haine; car ce qui lui a porté le coup fatal, ce qui l'a réduit au désespoir, c'est la certitude que vous étiez son ennemie déclarée.

CÉSARINE.

Moi?

ZOÉ.

Partout il vous trouve comme un obstacle à son avancement, à sa fortune. Est-ce là le prix et la récompense de tant de souffrances et de tant d'amour? Est-ce juste, est-ce loyal? Si, au contraire, il avait la preuve que vous cessez de vous joindre à ses ennemis, que même, une fois par hasard, vous l'avez défendu, servi, protégé, ah! cette idée seule le rattacherait à la vie, au bonheur, à toutes ses illusions, et vous auriez sauvé ses jours, sans qu'il en coûtât rien au devoir.

CÉSARINE.

Vous croyez?

ZOÉ, vivement.

Aujourd'hui, par exemple, vous l'avez vu par cette lettre, il était sur les rangs pour être député; tout son avenir dépendait de son élection; et vous lui opposez un homme qui est votre parent, il est vrai, mais pour lequel vous n'avez ni amitié, ni estime; un homme qui se soutient par votre appui, et qui tomberait par son mérite; et c'est un tel concurrent qui l'emporterait sur Edmond, grâce à vos soins, grâce à vous! Ah! il y aurait de quoi lui donner le coup de la mort, et vous ne le voudrez pas.

CÉSARINE.

Non, non, Zoé; vous avez raison, la justice avant tout.

ZOÉ.

Même avant les cousins.

CÉSARINE.

Et je vous réponds que, s'il est encore temps, je verrai... je tâcherai... je ne suis pas sûre que mon crédit puisse aller jusque-là, mais j'essayerai du moins.

ZOÉ.

Et c'est tout ce que je demande.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le docteur Bernardet!

SCÈNE IV.

ZOÉ, BERNARDET, CÉSARINE.

BERNARDET, à Césarine.

J'ai reçu ma nomination; je suis professeur, grâce à vous, qui êtes mon bon ange. Mais en revanche j'arrive de Saint-Denis avec Montlucar, (A Zoé.) votre mari, qui m'a ramené dans son tilbury.

ZOÉ et CÉSARINE, vivement.

Eh bien?...

BERNARDET, à Césarine.

Eh bien ?...

(Regardant Zoé avec inquiétude.)

CÉSARINE, montrant Zoé.

On peut parler devant elle.

ZOÉ.

Eh ! oui, docteur, je suis des vôtres !

BERNARDET, se frottant les mains.

Eh bien ! madame, tout va au mieux.

CÉSARINE.

Comment cela?

BERNARDET.

Nous sortons de l'assemblée préparatoire du premier collége, où j'ai l'honneur d'être un des plus imposés. Oscar a parlé aux électeurs, et sa petite improvisation a produit le meilleur effet, sauf un ou deux endroits où il a manqué de mémoire. Mais le discours est fort bien ; c'est notre camarade Saint-Estève qui l'a composé, et nous le ferons paraître, ce soir, avec des notes et des réflexions impartiales du rédacteur, et entre parenthèses : « Marques d'approbation générale. »

CÉSARINE.

Toute l'assemblée était donc pour lui ?

BERNARDET.

Du tout; un tiers seulement, composé de nos amis, des chefs d'atelier de M. de Montlucar et de quelques badauds indécis qui étaient de notre opinion, parce qu'ils s'étaient mis à côté de nous en entrant dans la salle. Le reste était contre, et semblait disposé à faire de l'opposition. Alors j'ai eu recours aux grands moyens. J'ai pris à partie notre candidat, et je l'ai, ma foi ! malmené... je l'ai attaqué violemment sur ses opinions.

CÉSARINE.

Il n'en a jamais eu.

BERNARDET.

Tant mieux! on a de l'espace dans tous les sens. Je lui ai crié : « Monsieur! je ne m'en cache pas, vous n'êtes pas mon candidat ; je vous repousse pour telle et telle raison ! » Et je l'ai accablé; mais Oscar a repris la parole, et a répondu alors...

CÉSARINE.

Quoi donc?

BERNARDET.

Le second discours préparé pour sa réplique... Cette fois-là il ne s'est pas trompé; il a eu de la chaleur, il a été beau, il a rétorqué tous mes arguments; j'ai été obligé d'en convenir, et nos camarades se sont écriés : « Vous l'entendez! ses ennemis eux-mêmes sont forcés de lui rendre justice ! » et ce dernier coup de théâtre, adroitement ménagé, a entraîné les innocents, les candides, les moutons de Panurge, ceux qui, sans le savoir, font toutes les majorités, et qui maintenant sont plus enragés que les autres.

Voilà, belle Émilie, à quel point nous en sommes.

ZOÉ, à Césarine.

Ils nommeront Oscar.

BERNARDET.

J'en réponds! Je réponds du premier collége; et c'est ce soir une affaire enlevée, pourvu que, de son côté, votre mari présente votre jeune cousin au second collége où sont vos métayers, vos fermiers, tous gens qui dépendent de lui; c'est essentiel, et vous y avez déjà songé, car je vois monsieur le comte tout habillé, et prêt à sortir.

SCÈNE V.

CÉSARINE, ZOÉ, M. DE MIREMONT, BERNARDET.

M. DE MIREMONT.

Oui, docteur, je n'attends plus que M. Oscar pour me rendre à l'assemblée préparatoire.

(Bernardet approche à M. de Miremont le fauteuil qui est près de la table à gauche.)

ZOÉ, bas à Césarine.

Au nom du ciel, qu'il n'y aille pas!

CÉSARINE, de même.

C'est moi qui l'ai engagé à y aller, et maintenant que faire?

ZOÉ, de même.

Tout ce que vous voudrez!... Dites-lui du mal d'Oscar.

CÉSARINE, de même.

Depuis ce matin je lui en fais l'éloge.

ZOÉ, de même.

Qu'est-ce que cela fait?

CÉSARINE.

Elle a raison, le sujet prête, et je peux toujours... Impossible!... Le voilà!

SCÈNE VI.

BERNARDET, M. DE MIREMONT, OSCAR, CÉSARINE, ZOÉ.

ZOÉ, à part et pendant qu'Oscar s'approche de M. de Miremont qu'il salue.

Arriver juste au moment où l'on va dire du mal de lui... il y a pour les sots des hasards qui ont de l'esprit!

OSCAR, s'approchant ensuite de Césarine.

Je viens, ma chère cousine, vous faire part du succès que j'ai déjà obtenu.

CÉSARINE.

Nous le savons par le docteur.

OSCAR.

Qui s'est chaudement montré... ainsi que M. de Montlucar... et tous nos amis... (A Bernardet.) Et puis j'ai bien parlé, n'est-ce pas?... j'ai parlé longtemps.

ZOÉ.

Le temps ne fait rien à l'affaire.

M. DE MIREMONT.

Si vraiment! cela empêche les autres!... Nous en avons un ou deux comme ça à la Chambre des pairs qui tiennent toute la séance... il n'y a jamais rien à leur répondre.

BERNARDET.

C'est sans réplique.

OSCAR, à Césarine.

Le premier collége est à nous; et d'après le petit mot que vous m'avez envoyé, ma belle cousine, je viens prendre monsieur le comte pour qu'il me présente aux électeurs du second.

M. DE MIREMONT.

Je suis à vos ordres, mon cher Oscar.

ZOÉ.

Il fait bien froid... et ce voyage à Saint-Denis pourra vous faire du mal.

BERNARDET.

Au contraire... de l'air, de l'exercice... c'est ce qu'il vous faut.

CÉSARINE.

Certainement... un soleil superbe... (Bas à Zoé, assise sur un fauteuil, à droite.) Il n'ira pas, j'en réponds.

(Césarine vient se placer entre M. de Miremont et Oscar.)

M. DE MIREMONT sonne, un domestique paraît.

Faites atteler!

(Le domestique sort.)

ZOÉ, à part.

Ma foi! si elle s'en tire... elle mérite d'être ministre.

CÉSARINE, à M. de Miremont qui vient de s'asseoir sur le fauteuil à gauche.

Cela vous fera du bien de sortir... le docteur le dit... et quand même vous risqueriez un rhume ou un mal de gorge, c'est bien le moins pour un ami... pour un parent tel que lui... Quant à moi, s'il le fallait... et si cela était nécessaire, je m'exposerais à bien d'autres périls pour vous, Oscar... vous le savez.

OSCAR.

Cette bonne cousine!

CÉSARINE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous connaissez mon affection et mon dévouement... J'ai toujours eu l'idée que vous arriveriez par moi aux honneurs et à la fortune... Vous rappelez-vous, dans notre jeunesse... quand nous nous promenions ensemble au bord de l'Yonne, et qu'appuyée sur votre bras... je vous disais : Oscar!!...

OSCAR.

Je ne me rappelle pas!

CÉSARINE.

Je le crois bien, cela nous est arrivé tant de fois... et c'était si naturel, avec les projets que nos parents avaient sur nous.

OSCAR.

Ça, c'est vrai.

M. DE MIREMONT, un peu inquiet.

Quoi donc?

CÉSARINE.

Entre cousin et cousine, c'est toujours ainsi... des idées de mariage! Ces idées-là passent, mais l'amitié reste; le sentiment ne vieillit pas, et plus tard, quand on se retrouve... c'est une si douce chose d'être utile à l'ami de son enfance, de contribuer à son avancement... (A M. de Miremont.) Vous le savez, monsieur, c'est mon unique pensée.

BERNARDET, à part, avec étonnement.

Qu'est-ce qu'elle a donc?

CÉSARINE.

Il n'y a pas de jour que je ne vous parle de lui!

M. DE MIREMONT, d'un air soupçonneux.

En effet!

OSCAR.

Que de bontés!

CÉSARINE.

Ce matin encore tout le bien que je vous en ai dit..

OSCAR, à Zoé.

Cette chère Césarine!...

CÉSARINE.

Les instances que je vous ai faites en sa faveur...

M. DE MIREMONT, avec une jalousie plus marquée.

C'est vrai! vous y avez mis un redoublement de zèle et de chaleur.

CÉSARINE.

Et savez-vous pourquoi?... c'est une folie... un enfantillage... j'avais rêvé... (D'un air tendre.) Oui, Oscar, j'avais rêvé de vous... rêvé que nos soins étaient inutiles... qu'un autre l'emportait... que vous n'étiez pas nommé... j'étais désespérée... cela me faisait un chagrin que je ne puis vous rendre.

BERNARDET, à M. de Miremont, et cherchant à changer la conversation.

Je crois que voici l'heure.

M. DE MIREMONT, se levant avec humeur.

Laissez-moi donc.

CÉSARINE.

Mais, grâce au ciel! mes pressentiments ne se réaliseront pas.

M. DE MIREMONT, d'un air préoccupé.

Peut-être bien!

CÉSARINE.

Non, monsieur! vous voulez en vain m'effrayer... nous avons déjà un premier succès, et, grâce à vous, nous allons en avoir un second!... vous me le promettez!... vous ne négligerez rien pour cela, n'est-il pas vrai?... Tous ces gens-là dépendent de vous, et en leur parlant d'Oscar avec entraînement, avec chaleur, ils verront l'importance que vous y attachez; ils verront que vous vous y intéressez autant que moi!

LE DOMESTIQUE, entrant.

Les chevaux sont attelés.

CÉSARINE, tendrement.

Adieu, Oscar. (A M. de Miremont.) Allez, mon ami... partez vite!

M. DE MIREMONT.

Non, madame, je n'irai pas!

CÉSARINE, affectant une grande surprise.

O ciel! et pourquoi donc?

M. DE MIREMONT.

Pourquoi?... vous me le demandez?

CÉSARINE, naïvement.

Eh! oui, sans doute!

M. DE MIREMONT, avec une colère concentrée.

J'y vois plus clair que vous ne croyez!... On se trahit souvent sans le vouloir, madame...

CÉSARINE, feignant l'étonnement.

Qu'y a-t-il? que voulez-vous dire?

M. DE MIREMONT, de même et à demi-voix.

Il est des choses que l'on voudrait en vain me cacher... il me suffit à moi d'un mot, d'un regard pour tout découvrir!

CÉSARINE, jouant l'indignation.

Qu'est-ce que cela signifie?... quelles pensées pouvez-vous avoir?... Je vous prie de vous expliquer!

M. DE MIREMONT, à voix basse et avec colère.

Non, madame, je ne dirai rien .. mais j'examinerai! désormais j'observerai! et si j'ai deviné juste... tremblez! (Au domestique.) Que l'on dételle... je resterai.

CÉSARINE, serrant la main de Zoé et à demi-voix.

J'ai gagné!

ZOÉ, la regardant d'un air de raillerie et de triomphe.

C'est vrai!

M. DE MIREMONT, à Oscar qui remonte près de lui.

Je ne vous empêche pas d'aller à Saint-Denis; mais ne comptez plus sur moi, monsieur... (A Césarine qui passe près de lui.) Adieu, madame.

(Il sort par la porte à droite.)

SCÈNE VII.

BERNARDET, CÉSARINE, OSCAR, ZOÉ.

BERNARDET.

Je ne peux pas en revenir!

OSCAR.

Ni moi non plus... et j'étais loin de me douter... Comment, ma cousine, il serait vrai!...

CÉSARINE, fièrement.

Vous perdez la tête!

OSCAR.

Il y aurait de quoi... Un bonheur pareil...

CÉSARINE, avec hauteur.

En quoi donc?

OSCAR.

Cet appui... cette protection... (A Zoé, montrant Césarine.) Son mari qui est en fureur...

CÉSARINE.

Il n'y a qu'un moyen de tout réparer...

OSCAR.

Oui, ma cousine.

CÉSARINE, rapidement.

Courez seul à l'assemblée.

OSCAR, de même.

Oui, ma cousine.

CÉSARINE.

Montrez-vous... que les électeurs vous voient.

OSCAR.

Oui, ma cousine.

CÉSARINE.

Parlez...

OSCAR.

Oui, ma cousine.

CÉSARINE.

Parlez beaucoup... parlez à tout le monde.

OSCAR.

Oui, ma cousine.

BERNARDET, vivement, et voulant l'arrêter.

Un instant...

CÉSARINE, lui prenant la main.

Silence, docteur !... (Se retournant vers Oscar.) Allez donc, monsieur, vous devriez déjà être parti.

OSCAR.

Je m'en vas !... comptez sur moi.

(Il sort en courant.)

SCÈNE VIII.

BERNARDET, CÉSARINE, ZOÉ.

BERNARDET.

Mais... s'il parle... il est perdu !...

CÉSARINE.

J'y compte bien ! (Regardant Zoé.) C'est un homme fini !

ZOÉ.

Je le crois comme vous.

BERNARDET.

Et moi je n'y comprends rien ! Vous, madame, si fine et si adroite... qui avez tant de tact et de convenances, laisser voir aussi clairement à votre mari l'intérêt que vous portez à votre cousin ?... c'est d'une imprudence, d'une gaucherie...

CÉSARINE.

Vous croyez !... (Riant d'un air dédaigneux.) Vous êtes pourtant docteur en médecine.

BERNARDET.

Oui, madame.

CÉSARINE, de même.

Vous venez d'être nommé professeur.

BERNARDET.

Grâce à vous !...

CÉSARINE.

Je vais presque m'en repentir, car vous n'en savez pas long!

BERNARDET, piqué.

C'est possible!... mais je sais que c'est perdre ce jeune homme... c'est l'empêcher d'être nommé...

CÉSARINE.

Et... si telle était mon intention?...

BERNARDET, vivement.

Hein!... qu'est-ce que c'est?... Un changement de front... un changement de manœuvres?...

ZOÉ.

Eh oui!

CÉSARINE.

Vous l'avez dit.

BERNARDET.

Quelque habitué que j'y sois avec vous... encore faut-il prévenir les gens!...

CÉSARINE.

C'est ce que je vais faire... Écoutez-moi, docteur... J'ai quelque pouvoir, quelque crédit...

BERNARDET.

Vous avez fait de moi un professeur...

CÉSARINE.

Je puis peut-être plus encore ici... dans cette maison... où j'ai quelque influence... et où vous, docteur, vous avez des vues que j'ai cru deviner...

BERNARDET.

Que voulez-vous dire?

CÉSARINE.

La faculté ne déteste pas les belles dots et soigne de prédilection les riches héritières...

ZOÉ.

Il est donc vrai!...

BERNARDET.

Vous pourriez croire?...

CÉSARINE, *vivement.*

Que ce soient ou non vos idées, je ne les blâme pas... je ne m'y oppose pas... c'est beaucoup! Peut-être même leur serai-je favorable... cela dépend de vous... et d'une condition...

BERNARDET.

Laquelle?

CÉSARINE.

C'est qu'aujourd'hui Edmond de Varennes sera nommé député.

ZOÉ, *avec joie.*

Bien cela!

BERNARDET.

Et comment ferais-je?

CÉSARINE.

Cela vous regarde! je ne m'occupe pas des détails; voyez nos amis, nos camarades; qu'ils agissent.

BERNARDET.

Moi, qui ai recommandé Oscar à leur amitié!

CÉSARINE.

Vous leur recommanderez l'autre.

BERNARDET.

Mais nous l'abhorrons tous... nous le détestons.

CÉSARINE.

Qu'est-ce que cela fait? entre amis, entre camarades, il ne s'agit pas de faire du sentiment ni des phrases... il s'agit d'arriver.

BERNARDET.

C'est juste!... j'y cours! (Revenant et se plaçant entre les deux femmes.) Mais le ministre à qui vous-même aviez déjà parlé en faveur d'Oscar...

CÉSARINE.

A peine m'a-t-il écoutée, préoccupé qu'il était des quatre voix qui lui manquent, et qu'il lui faut à tout prix. Ah! si nous les avions, le ministre serait à nous; il nous seconderait, porterait notre candidat, la nomination serait sûre.

ZOÉ.

Oui, mais comment avoir ces quatre voix? On a tant de peine à en avoir une!

CÉSARINE.

Tout le monde se les arrache.

BERNARDET.

Souvent la même sert à deux ou trois ministères successifs.

CÉSARINE, vivement.

Je les aurai! je les aurai! j'en réponds! (Elle se met à la table et écrit.)

ZOÉ, passant près d'elle.

Quel talent!... quel génie!... c'est admirable!

BERNARDET, la regardant écrire.

Une tête bien organisée...

CÉSARINE, écrivant.

Ces deux mots au ministre: « Je vous promets, ce matin, « ce que vous désirez... et plus encore. En récompense, je « vous supplie de porter, ce soir, comme candidat ministé- « riel, un homme que vingt fois je vous ai entendu vanter « vous-même... le jeune Edmond de Varennes. »

(Elle cachette la lettre, et se lève.)

ZOÉ, à part.

Rien qu'en la regardant quels progrès on peut faire!

CÉSARINE.

Tenez, docteur !

BERNARDET.

Mais ces quatre voix ?

CÉSARINE.

Je vous répète que d'ici à deux heures nous les aurons; mon plan est là. Dites seulement à tous nos camarades, qui se chargeront de le répandre, et dites vous-même partout où vous irez, que mon mari, M. de Miremont, est malade, très-malade.

BERNARDET.

Moi ! son médecin !

CÉSARINE.

Vous n'en aurez que plus de mérite, dans deux ou trois jours, quand il se portera bien, quand il sera guéri, grâce à vous.

BERNARDET.

C'est juste ! une cure merveilleuse que nous ferons mousser par nos amis, et dans la *Gazette médicale*... (Il va pour sortir, et vient se placer entre les deux femmes.) Mais je voudrais savoir...

CÉSARINE.

C'est inutile... faites toujours !

BERNARDET.

Je ne comprends pas !

ZOÉ.

Ni moi non plus... mais qu'importe ? faites ce qu'elle vous dit.

CÉSARINE.

Et vous, Zoé, de la discrétion ! Pour vous, comme pour tout le monde, mon mari est malade.

ZOÉ.

Il ne passera pas la journée.

BERNARDET.

Et si on le voit?

CÉSARINE.

Il ne sortira pas! il gardera la chambre!

BERNARDET.

Qui l'y décidera?

CÉSARINE.

Moi.

BERNARDET.

Qui l'y retiendra?

CÉSARINE.

Moi.

ZOÉ.

Elle!... on vous dit... elle se charge de tout.

CÉSARINE.

Cette lettre au ministre... Ah! il ne sera pas à son hôtel, c'est l'heure de la Chambre.

BERNARDET.

J'y cours... Je l'y trouverai; et dans les bureaux, dans les couloirs, dans la salle des conférences...

CÉSARINE.

Vous répandrez la nouvelle.

BERNARDET.

C'est dit. (Fausse sortie, et revenant.) Le mot d'ordre à nos camarades... des articles dans les journaux du soir... des annonces dans les salons... Ah! de la paille dans la rue, sous les fenêtres de l'hôtel... et la permission du préfet de police?... je la demanderai après.

CÉSARINE, bas à Zoé.

Vous le voyez! le voilà lancé... il obéit à l'impulsion.

ZOÉ, à part, regardant Césarine.

Et elle, à la mienne.

CÉSARINE, à Bernardet qui part.

Adieu !... adieu ! Vous, Zoé, suivez-moi.

ZOÉ.

Oui, madame. (A part.) Edmond sera député !

(Bernardet sort par le fond, Césarine et Zoé sortent par la porte à droite.)

ACTE QUATRIÈME

Le cabinet-bibliothèque de M. de Miremont ; porte au fond, deux portes latérales ; à droite, une cheminée ; à gauche, une table et un métier à tapisserie.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE MIREMONT, assis à gauche, en robe de chambre, dans un fauteuil ; CÉSARINE, debout, près de lui, reprenant une tasse où il vient de boire.

M. DE MIREMONT.

Et tu es bien sûre, ma chère amie, que ce procès politique s'ouvrira à la Chambre des pairs la semaine prochaine ?

CÉSARINE.

Personne ne le sait encore ; mais la femme du ministre me l'a confié à moi en secret ; et vous qui n'êtes pas déjà bien portant... vous n'auriez qu'à tomber sérieusement malade au moment même de l'ouverture... cela produirait le plus mauvais effet.

M. DE MIREMONT.

C'est vrai.

CÉSARINE.

Tandis qu'en vous soignant huit ou dix jours d'avance, ce ne sera rien, ou si cela devient plus grave, ce n'est pas votre u te... On sait depuis longtemps que vous êtes indisposé.

M. DE MIREMONT.

C'est juste... je ne pouvais pas prévoir.

CÉSARINE.

Mais pour cela il ne faut pas commettre d'imprudences ; il faut rester chez soi bien chaudement, ne voir personne.

M. DE MIREMONT.

Oui, ma chère.

CÉSARINE.

Et surtout ne pas sortir, comme vous vouliez le faire tout à l'heure.

M. DE MIREMONT.

Sois donc tranquille... une fois que j'ai pris un parti... tu sais que j'y tiens... Et qu'est-ce que j'ai? qu'est-ce que dit le docteur ?

CÉSARINE.

Il dit que c'est une grande irritation de poitrine.

M. DE MIREMONT, essayant de tousser.

C'est vrai! je me sens là une chaleur...

CÉSARINE.

Qui n'est rien en apparence, mais qui peut devenir très-grave, si vous continuez à suivre vos travaux parlementaires. Vous avez voulu aller hier à la Chambre malgré mes avis...

M DE MIREMONT.

Je n'y ai pas parlé !

CÉSARINE.

Qu'importe ?

M. DE MIREMONT.

Il est vrai que j'ai écouté avec beaucoup d'action ..

CÉSARINE.

Vous voyez bien!

M. DE MIREMONT.

Voilà ce qui nous fait mal... voilà ce qui nous tue, nous autres hommes de tribune !... surtout ces maudits procès!... J'aime mieux vingt discussions comme celle d'hier, quelque fatigantes qu'elles soient, que ces débats où, bon gré, mal gré, on est obligé de se prononcer.

CÉSARINE.

Restez chez vous, cela vaut mieux.

M. DE MIREMONT.

D'autant que ça n'empêche pas d'avoir son avis.

CÉSARINE.

Mais on ne le dit pas !

M. DE MIREMONT.

Voilà tout... on y met de la discrétion.

CÉSARINE.

Et puis, que vous le vouliez ou non, c'est convenu, vous m'avez promis de rester.

M. DE MIREMONT.

Eh ! qu'est-ce que je fais donc?... Toi, de ton côté, tu m'as promis de ne plus me parler d'Oscar.

CÉSARINE.

Je vous le jure encore !

M. DE MIREMONT.

De ne plus t'intéresser à lui!

CÉSARINE.

Dès que cela vous déplaît... et quelque injustes que soient vos soupçons... mon devoir est d'y faire droit... Je ne vous dirai plus un mot en sa faveur... et même si vous voulez que je cesse de le voir. . parlez.

M. DE MIREMONT.

C'est trop, mille fois... et je n'en veux pas tant... mais puisque tu es dans ton jour de générosité... j'aurais une autre grâce à te demander.

CÉSARINE.

Et laquelle ?

M. DE MIREMONT.

Il est un nom que par hasard tu as prononcé tout à l'heure, et, sans le vouloir, tu m'as rappelé que j'avais dû autrefois ma fortune et ma vie à M. de Varennes, le père, mon ancien ami, ce qui ne nous a pas empêchés depuis longtemps de négliger beaucoup son fils, M. Edmond, que j'aime infiniment et que tu ne peux pas souffrir.

CÉSARINE.

C'est vrai ! je ne nie pas qu'il ait beaucoup de talent et de mérite... et vous qui parliez tout à l'heure de député... je conviendrai avec vous qu'il a autant et plus de droits qu'un autre ; mais que voulez-vous ? c'est une antipathie que je ne peux vaincre.

M. DE MIREMONT.

Eh bien ! je te demande d'essayer, pour moi, pour me faire plaisir...

CÉSARINE.

A coup sûr, ce n'est pas aujourd'hui, et dans l'état où vous êtes, que je voudrais vous contrarier. Mais pourtant... Qui vient là ?

SCÈNE II.

CÉSARINE, M. DE MIREMONT, ZOÉ.

ZOÉ.

Moi, qui viens savoir des nouvelles du malade.

M. DE MIREMONT.

Vous êtes bien bonne.

ZOÉ.

Comment va-t-il ?

M. DE MIREMONT.

Pas bien, pas bien du tout.

CÉSARINE.

Et, excepté à vous, ma chère Zoé, la porte était défendue à tout le monde.

M. DE MIREMONT.

Je vous demanderai même la permission de rentrer dans mon appartement, car je me sens très-faible.

UN DOMESTIQUE, entrant et annonçant.

Monsieur Oscar Rigaut.

M. DE MIREMONT, se levant avec force.

Oscar!... Ce nom-là seul m'irrite tout le système nerveux.

CÉSARINE, à demi-voix.

Calmez-vous...

LE DOMESTIQUE.

Il demande à voir monsieur.

CÉSARINE.

Monsieur n'est pas visible.

LE DOMESTIQUE.

Il voudrait alors parler à madame.

CÉSARINE.

Dites-lui que madame ne reçoit pas. (Le domestique sort, et Césarine dit à M. de Miremont :) Êtes-vous content?

M. DE MIREMONT.

Tu es un ange! Et pour me le prouver tout à fait, allons, promets-moi de te réconcilier avec Edmond.

ZOÉ, étonnée.

Comment?

CÉSARINE, à M. de Miremont, et baissant les yeux.

Vous l'exigez, je le promets.

M. DE MIREMONT, lui baisant la main.

Ma chère Césarine ! (A Zoé, en s'en allant :) Elle fait tout ce que je veux !

(Il sort par la porte de droite.)

SCÈNE III.

ZOÉ, CÉSARINE.

ZOÉ, faisant à Césarine une grande révérence.

Gloire à vous, madame ! mais c'est décourageant ; j'aurai beau faire, je n'arriverai jamais à une perfection pareille.

CÉSARINE.

Peut-être, Zoé ; vous avez des dispositions, et avec quelques leçons...

ZOÉ.

Oh ! bien volontiers ; je ne demande qu'à étudier, mais j'ai besoin, comme aux échecs, qu'on m'explique les grands coups. Et d'abord cette maladie improvisée, à quoi bon ?

CÉSARINE.

Quoi ! vous ne devinez pas un peu ?

ZOÉ.

Nullement.

CÉSARINE, s'asseyant devant un métier à tapisserie.

Vous avez raison ; vous n'êtes pas encore bien forte.

ZOÉ, s'asseyant aussi.

Cela viendra peut-être.

CÉSARINE, entendant parler en dehors.

C'est le docteur.

SCÈNE IV.

ZOÉ, CÉSARINE, BERNARDET.

BERNARDET, à la cantonade.

Oui, messieurs; on trouvera chez le concierge les bulletins d'heure en heure... (D'un air sombre.) Pardon si, dans l'inquiétude où je suis, je ne vous en dis pas davantage : on m'attend pour une consultation. (Apercevant les deux dames.) Ah! vous voilà?

CÉSARINE, toujours assise à son métier.

Comment cela va-t-il?

BERNARDET, gaiement.

Cela prend la meilleure tournure. C'est étonnant avec quel bonheur les mauvaises nouvelles se répandent!

CÉSARINE.

Et le ministre?

BERNARDET.

Il a votre lettre. Après l'avoir remise je suis passé dans la salle des conférences, où, d'un air sombre, j'ai fait circuler l'événement; et un instant après je ne pouvais suffire à la foule des questionneurs; je n'ai répondu que par une physionomie sinistre et par un silence qui laissait bien peu d'espoir... Aussi, quand le ministre a paru, chacun, persuadé de la nécessité de se hâter, a couru à lui, et tout le monde, avant la séance, avait deux mots à lui dire en particulier; c'est tout naturel. Il faut maintenant s'inscrire d'avance pour avoir une place. Or, comme votre mari en a huit à lui tout seul, vous jugez des demandeurs et des amis que cela fait au ministère! Peut-on refuser son vote à des gens qui vont avoir huit places à leur disposition? C'est impossible; et au lieu de quatre voix il paraît qu'ils en auront vingt-cinq.

CÉSARINE, avec joie.

A merveille!

ZOÉ.

Je devine, enfin.

CÉSARINE.

C'est bien heureux !

BERNARDET.

La loi va passer, séance tenante, à une majorité très-agréable, grâce à la mauvaise nouvelle qui a produit un effet de revirement, non-seulement sur la Chambre, mais encore sur nos camarades, à qui je n'avais pas dit le mot de l'énigme, pour que les rôles se jouassent avec plus de naturel.

CÉSARINE.

C'était bien.

BERNARDET.

Et voilà que d'eux-mêmes, de bonne foi, ils tournent le dos à Oscar, le croyant déjà privé de son seul appui et de son seul mérite, son cousin le pair de France. Aussi je n'ai pas eu grand'peine à faire faire volte-face à leur amitié, et à la diriger dans le sens que vous désiriez.

ZOÉ.

Bravo!

BERNARDET, à Zoé.

Mais celui à qui je n'avais pas pensé, c'est votre mari; vous ne l'aviez donc pas prévenu ?

ZOÉ.

Non vraiment, je n'ai rien dit à personne; je vous l'avais promis.

BERNARDET.

Il s'est déjà mis en course pour remplacer M. de Miremont à l'Académie des sciences morales et politiques; je l'ai rencontré chez un de mes clients, à qui il allait demander sa voix; il y avait là tant de monde que je n'ai pas pu le détromper, et il est remonté en cabriolet pour continuer ses visites.

ZOÉ.

Ah! mon Dieu!

BERNARDET.

Il n'y a pas de mal; cela servira pour la prochaine place vacante, quelle qu'elle soit; on les demande maintenant aux personnes elles-mêmes, et de leur vivant; plus tard il n'est plus temps... Mais à présent que je vous ai servi, je demande à comprendre et à connaître la cause de la contre-révolution que je viens d'opérer.

CÉSARINE.

Laquelle?

BERNARDET.

Le changement en faveur d'Edmond, notre ennemi à tous?

CÉSARINE.

Je vous le dirai.

BERNARDET.

Il est essentiel que je le sache.

ZOÉ.

A quoi bon? Lui-même l'ignore.

CÉSARINE, à Bernardet.

C'est vrai; il est même nécessaire que je le voie.

ZOÉ, à part.

J'espère bien que ce ne sera pas aujourd'hui.

SCÈNE V.

ZOÉ, CÉSARINE, BERNARDET, AGATHE, et un domestique qui entre après elle.

AGATHE.

M. Edmond vient demander des nouvelles de mon père.

CÉSARINE, et Zoé.

Edmond ?

AGATHE, à Bernardet.

Que faut-il lui répondre ?

ZOÉ, vivement, et passant près d'Agathe.

Que monsieur le comte n'est pas visible et qu'on ne reçoit pas...

CÉSARINE.

Les étrangers ou les indifférents ; mais les amis de mon mari, les anciens amis de la maison...

AGATHE, étonnée, et bas à Zoé.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

CÉSARINE, d'un air aimable.

Qu'il entre ; nous serons charmés de le voir... et puis nous avons à lui parler.

AGATHE, bas à Zoé.

Je n'en reviens pas !

ZOÉ, de même.

Tout est changé, mais je tremble.

AGATHE.

Pourquoi donc ?

ZOÉ.

Silence !

(Agathe remonte la scène après l'entrée d'Edmond et va se placer à l'extrême gauche.)

SCÈNE VI.

AGATHE, CÉSARINE, EDMOND, ZOÉ, BERNARDET.

Césarine s'assied au milieu du théâtre, devant un métier à tapisserie ; Agathe est assise à gauche, et brode ; Zoé, près de la table à droite, fait du filet ; Bernardet, debout, le dos à la cheminée. Edmond entre et salue les deux dames.

EDMOND, à Césarine, d'un air froid.

C'est bien indiscret, sans doute, de me présenter ainsi chez vous, madame. La nouvelle que je viens d'apprendre me servira d'excuse. Est-il vrai que M. de Miremont soit aussi mal qu'on le dit?

CÉSARINE.

Mais il n'est pas bien ; voici monsieur Bernardet, qui le soigne...

EDMOND, saluant à peine Bernardet, et se tournant du côté de Zoé.

Elle me fait trembler !

CÉSARINE.

Et nous ne sommes pas sans espérances pour une santé qui, ainsi que nous, vous intéresse...

EDMOND.

Plus que je ne peux vous dire, madame. M. de Miremont fut l'ami de mon père, il fut le mien, et s'il a cessé de l'être, ce n'est pas lui que j'ai jamais accusé.

CÉSARINE.

Et qui donc, monsieur, accuseriez-vous ?

EDMOND.

Ne me le demandez pas, madame, car je suis la franchise même, et je vous le dirais.

CÉSARINE, souriant.

Peut-être vous tromperiez-vous?

EDMOND, avec colère.

Eh ! madame !...

ZOÉ, à part.

L'imprudent !

EDMOND.

Pardon ! j'oubliais que je suis chez vous.

(Césarine, d'un air aimable, fait signe à Edmond de s'asseoir; celui-ci va chercher une chaise au fond du théâtre et vient s'asseoir entre Césarine et Zoé. Tout cela s'exécute pendant l'aparté qui suit.)

BERNARDET, près de Zoé.

Le diable m'emporte si je sais pourquoi elle le protége ! car il n'est pas aimable. (A demi-voix.) Et à moins qu'il n'y aît de l'amour sous jeu...

ZOÉ, de même.

Peut-être bien.

BERNARDET.

C'est différent, tout s'explique.

CÉSARINE, toujours à travailler.

Ainsi, monsieur Edmond, et d'après votre aveu, vous venez ici exprès pour me chercher querelle ; c'est bien.

EDMOND.

Non, madame ; je ne croyais pas, je l'avoue, avoir le plaisir de vous rencontrer.

CÉSARINE.

Ce qui veut dire que ce n'est pas pour moi que vous veniez.

EDMOND.

Je m'en accuse, madame.

ZOÉ, à part.

Maladroit !

EDMOND.

J'ignore pour quelle raison madame de Montlucar m'avait écrit de venir la trouver ici.

CÉSARINE.

Ah ! Zoé vous avait écrit... d'elle-même... sans m'en prévenir ?

ZOÉ, vivement.

Oui, madame.

CÉSARINE, à part, avec satisfaction.

C'est bien ; c'est de l'intelligence.

EDMOND.

J'ai pensé que mademoiselle Agathe avait quelques ordres à me donner.

AGATHE.

Moi ! monsieur ?

ZOÉ, laissant tomber à terre son peloton.

Aïe ! ma soie !

(Edmond se baisse pour ramasser le peloton, qu'il lui rend.)

ZOÉ, à demi-voix, et rapidement.

Ne parlez pas à Agathe, ne la regardez pas, tant que sa belle-mère sera là.

EDMOND, de même.

Pourquoi ?

ZOÉ, de même.

Parce que !...

CÉSARINE, toujours occupée à travailler.

On assure, monsieur de Varennes, que vous vous mettez sur les rangs pour la députation de Saint-Denis.

EDMOND.

J'y ai renoncé, madame.

CÉSARINE.

Et pourquoi donc ? vous auriez des amis...

EDMOND.

J'en doute ; je n'en connais pas un qui voulût me servir.

CÉSARINE.

Pas un ?... Voilà de l'exagération.

EDMOND.

En effet, je me trompais... il m'en est arrivé un que je ne connais pas et que je n'ai vu qu'une fois en ma vie... hier, à un déjeuner chez M. Oscar... c'est, je crois, M. Dutillet qu'on le nomme... un libraire...

BERNARDET, bas à Zoé

Un des nôtres que j'ai prévenu !

EDMOND.

Je le rencontre tout à l'heure dans la rue ; il vient à moi et me tend la main. « Quand j'ai des torts, me dit-il, je les reconnais. Je sais maintenant que, de tous les candidats, c'est vous qui avez le plus de titres, et vous aurez ma voix ; car j'ai été éclairé sur votre compte par un ami... » Et cet ami, quel est-il ?

BERNARDET, s'avançant avec noblesse.

C'est moi, monsieur !

EDMOND, se levant.

Vous !

BERNARDET.

Oui, jeune homme, j'ai parlé en votre faveur.

EDMOND.

Après ce qui s'est passé entre nous !

BERNARDET.

Cela n'y fait rien ! Je ne vous aime pas ! je suis trop franc pour dire le contraire... je ne vous aime pas !... mais je vous estime ! (Montrant Césarine et Zoé.) Ces deux dames vous diront que tout à l'heure encore je faisais votre éloge !

ZOÉ et CÉSARINE.

C'est vrai.

AGATHE, étonnée.

Est-il possible !...

EDMOND.

Moi qui vous ai offensé !

BERNARDET.

Cela vous prouvera que si je cherche à m'avancer dans le monde, parce que chacun pour soi et Dieu pour tous, comme dit le proverbe, cela ne m'empêche pas du moins de rendre justice au mérite quand par hasard il se rencontre... Oui, monsieur, je vais de ce pas parler pour vous à tous nos amis, à tous les électeurs que je connais !... et pour cela je ne vous demande rien, pas même de la reconnaissance... Adieu, mesdames...

(Il sort.)

SCÈNE VII.

AGATHE et CÉSARINE assises, EDMOND debout, ZOÉ assise.

EDMOND.

Ah ! le galant homme ! et que j'ai été injuste envers lui !

CÉSARINE, toujours travaillant.

Envers lui seul ? non... et il en est plus d'un encore que vous avez méconnu et outragé.

EDMOND.

Que voulez-vous dire ?

CÉSARINE.

Que vous envisagez toujours les choses du mauvais côté, que vous voyez tout en noir ! que votre caractère sombre et misanthrope vous montre partout des piéges, partout des ennemis.

ZOÉ.

C'est assez juste !

EDMOND.

Avais-je tort, quand jusqu'ici tout semblait se réunir pour m'accabler ? lorsqu'au palais, dans le monde, dans les journaux...

ZOÉ, lisant un journal qu'elle vient de prendre sur la table.

« Un grand nombre d'électeurs de l'arrondissement de « Saint-Denis paraissent réunir leurs suffrages sur l'honora- « ble M. Edmond de Varennes. Si un talent éprouvé, si un « caractère irréprochable, si le plus ardent patriotisme sont « des titres que le pays demande dans un député, on peut « assurer d'avance que l'unanimité des votes est acquise à « M. de Varennes... »

AGATHE, à part.

Quel bonheur!...

EDMOND.

Est-il possible? ce journal qui a toujours dit du mal de moi!

ZOÉ, lisant.

« Tout le monde connaît, tout le monde a admiré, dans « l'affaire de Miremont, son magnifique plaidoyer, où brillent « au plus haut degré l'érudition, la chaleur, l'éloquence, » *et cœtera, et cœtera*. Suivent deux colonnes d'éloges que j'épargne à votre modestie.

AGATHE.

On lui rend donc justice!

EDMOND, stupéfait.

Lui! qui hier encore disait précisément le contraire... Qu'est-ce que cela signifie?

CÉSARINE, travaillant.

Que les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

AGATHE, de même.

Que tôt ou tard on reconnaît le vrai mérite.

ZOÉ, de même.

Qu'ainsi l'on a grand tort de perdre courage.

CÉSARINE.

D'abandonner la partie.

ZOÉ.

Et surtout de vouloir se tuer.

EDMOND, à Zoé.

Taisez-vous donc !

ZOÉ.

Non, monsieur, non ; je le dirai tout haut. C'est indigne de se défier ainsi du ciel et de ses amis.

EDMOND.

Je ne puis en revenir encore... Est-ce un rêve ? Moi qui me croyais abandonné de tous, qui désespérais de moi-même !

AGATHE, se levant.

C'était là le mal !

EDMOND.

Et votre père, M. de Miremont...

CÉSARINE, se levant.

Vous est tout dévoué ; il parlera, il écrira en votre faveur, et si sa santé le lui permettait, il sortirait pour vous présenter lui-même aux électeurs.

EDMOND.

O ciel ! qui donc a dissipé ses préventions, qui a daigné plaider ma cause auprès de lui ? (Regardant Agathe.) Ah ! je devine.

ZOÉ, vivement et passant près de Césarine.

Une personne que vous accusiez !... sa femme !

EDMOND.

Sa femme !

ZOÉ.

Oui, monsieur, j'en suis témoin ; c'est madame dont l'appui généreux...

CÉSARINE.

J'avais à me venger de vous, monsieur ; je l'ai fait.

AGATHE, bas.

Je ne la reconnais plus !

ZOÉ, de même.

Quand je me mêle de quelque chose...

CÉSARINE.

Je suis seulement fâchée que l'indiscrétion de Zoé vous ait appris une démarche que vous deviez toujours ignorer. Je sais la manière dont vous me jugez...

EDMOND.

Il est vrai que jusqu'ici..... j'en conviens..... je n'ai point caché auprès de certains amis...

ZOÉ.

Auprès de moi.

EDMOND.

Ma façon de penser, et j'ai eu tort. C'est avec vous, madame, la loyauté m'en faisait un devoir, c'est avec vous que j'aurais dû m'expliquer.

ZOÉ, effrayée.

Y pensez-vous ?

CÉSARINE.

Pourquoi donc ? ce que j'estime le plus au monde, c'est la franchise.

EDMOND, vivement.

Et je vous dirai tout, madame ; vous connaîtrez la vérité.

ZOÉ, à part.

Il me fait trembler.

CÉSARINE.

Parlez. (On entend plusieurs coups de sonnette.) C'est chez mon mari.

ZOÉ, vivement.

Il peut recevoir ; et si M. Edmond veut se présenter...

CÉSARINE.

Un instant! Voyez, je vous prie, ma chère Agathe, ce que veut votre père; car j'ai besoin, pour cette élection, de m'entendre un instant avec M. Edmond.

AGATHE, gaiement.

Oh! volontiers; je vous laisse. (Bas à Edmond.) Faites, monsieur, tout ce qu'on vous dira; moi, de mon côté, je vais parler de vous à mon père. (A part.) Je n'y comprends rien; mais tout va bien.

(Elle sort par la porte à droite.)

SCÈNE VIII.

ZOÉ, CÉSARINE, EDMOND.

ZOÉ, à part.

Imprudente! elle s'en va! Ne les quittons pas, ou tout est perdu.

(Elle va s'asseoir près de la table et reprend son ouvrage.)

CÉSARINE, se retournant et apercevant Zoé.

Comment! elle travaille? moi qui lui supposais de l'esprit! (Après un instant de silence, voyant Zoé qui travaille toujours sans lever les yeux.) Ma chère Zoé...

ZOÉ, se levant.

Madame... vous voulez me parler?...

CÉSARINE, à demi-voix.

Il faut absolument que je cause avec lui de cette députation et des chances qu'il peut avoir...

ZOÉ.

Vous avez raison; parlons-lui.

CÉSARINE.

Cela va bien vous ennuyer!

ZOÉ.

Du tout; je n'ai rien à faire.

CÉSARINE, à part.

Elle ne comprend donc pas !

ZOÉ.

Vous m'avez promis des leçons, et j'apprends en vous écoutant.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur de Montlucar.

ZOÉ, à part.

Qu'il soit le bienvenu !

CÉSARINE, à part.

Allons... ce n'est pas assez de la femme, il faut encore le mari. (Avec impatience.) Je n'y suis pas! je ne puis pas recevoir !

LE DOMESTIQUE.

Il ne veut dire qu'un mot à madame.

CÉSARINE, vivement à Zoé.

C'est différent; voyez ce que veut votre mari ! demandez-lui...

ZOÉ, interdite.

Moi !...

CÉSARINE.

C'est tout naturel. (Au domestique.) Conduisez madame... (A Zoé.) Allez, ma chère amie, ne le faites pas attendre ; c'est peut-être important.

ZOÉ, troublée.

En vérité, je ne sais si je dois...

CÉSARINE.

Et pourquoi donc?

ZOÉ, montrant Edmond.

Je suis sûre qu'il va vous dire des choses si extravagan-

tes... que je ferais mieux de rester... dans votre intérêt...

CÉSARINE.

Ne songez qu'aux intérêts de votre mari ; vous êtes trop bonne. Allez donc... (D'un ton impérieux.) Je vous en prie.

ZOÉ, à part.

Ah ! je reviens sur-le-champ !

(Elle sort avec le domestique, et Césarine redescend à droite du théâtre.)

SCÈNE IX.

EDMOND, CÉSARINE.

CÉSARINE, à part.

Ce n'est pas sans peine ! elle voulait rester... Les femmes sont si curieuses !

EDMOND.

En vérité, madame, j'ai peine à me persuader ce que je vois et ce que j'entends...

CÉSARINE.

Oui, l'on a de la peine à s'avouer qu'on a été injuste.

EDMOND.

Moi !

CÉSARINE.

Vous m'avez promis de la franchise !

EDMOND.

Et je tiendrai parole, au risque de me perdre... Eh bien ! oui, j'étais persuadé que vous étiez mon ennemie, que vous aviez pour moi de l'aversion, de la haine ; bien plus, car je n'ai jamais su feindre, il me semblait que vous ne négligiez pas une seule occasion de me nuire.

CÉSARINE.

Je laisse à mes actions le soin de répondre.

EDMOND, avec embarras.

Dans ce moment, il est vrai...

CÉSARINE.

Remettez-vous ; je ne veux pas abuser de mes avantages. Parlons d'abord de vous, de vos intérêts... je n'ai que ce moyen-là de me défendre. Cette nomination de député vous tient donc bien au cœur ? c'est donc là l'objet de tous vos désirs, de toute votre ambition ?

EDMOND

Non, madame !

CÉSARINE.

Comment, non ?

EDMOND.

Vous voyez que j'ai en vous plus de confiance que vous ne pensez ; mais votre bonté, votre générosité m'encouragent tellement, qu'à présent je croirais vous faire injure en ne vous ouvrant pas mon cœur tout entier.

CÉSARINE.

Et vous avez raison !

EDMOND.

Eh bien ! madame... je n'ai pas les idées que l'on me suppose ; je désire la considération, non pour elle-même, mais parce qu'elle me rapprocherait d'une personne dont, en ce moment, je suis trop loin... par malheur.

CÉSARINE.

En vérité, c'est là le motif...

EDMOND.

Je n'en ai pas d'autres, je vous le jure. Ce n'est pas l'ambition qui remplit mon cœur ; c'est une autre passion que depuis longtemps je voudrais me cacher à moi-même et que je n'ai jamais avouée, pas même à celle qui en était l'objet.

CÉSARINE.

Et pourquoi donc ?

EDMOND.

Parce que jusqu'à présent j'étais sans espoir.

CÉSARINE.

Vous avez donc de l'espoir maintenant?

EDMOND.

D'aujourd'hui seulement.

CÉSARINE.

Comment cela?

EDMOND.

Ah! je voudrais et n'ose vous le dire!

CÉSARINE.

Pourquoi? Est-ce que je connais la personne?

EDMOND.

Oui, madame, beaucoup.

CÉSARINE, souriant.

En vérité! parlez... Si j'ai quelque pouvoir...

EDMOND, vivement.

Un très-grand! Vous pouvez beaucoup sur elle; et s'il faut vous l'avouer, vous pouvez tout!

CÉSARINE, jouant l'étonnement.

Que voulez-vous dire?

EDMOND.

Que de vous seule dépend mon bonheur! Un mot de vous, et je n'ai plus rien à désirer! Oui, cette amitié que vous m'offrez si généreusement, j'y crois désormais, je l'implore, et si vous me secondez, si vous parlez pour moi, je suis sûr d'obtenir sa main.

CÉSARINE.

Sa main... qui donc?

EDMOND.

Agathe! votre belle-fille!

CÉSARINE.

O ciel!

EDMOND.

Oui, madame.

SCÈNE X.

EDMOND, CÉSARINE, ZOÉ, ouvrant vivement la porte.

ZOÉ.

Qu'est-ce? qu'y a-t-il?

CÉSARINE, à Zoé.

Monsieur qui me demande la main d'Agathe, ma belle-fille!

ZOÉ.

Mon Dieu!

CÉSARINE, regardant Zoé.

Qu'il aime... qu'il adore. . depuis longtemps...

EDMOND.

Oui, je n'ai jamais aimé qu'elle!

CÉSARINE.

Vous l'entendez!

ZOÉ.

Y pensez-vous?

(Elle veut passer près d'Edmond, et Césarine la retient par la main.)

EDMOND, vivement.

Oh! je lui ai tout dit, tout avoué. Elle est si bonne, si généreuse! elle m'a promis son appui.

CÉSARINE.

Certainement; trop heureuse de vous protéger, de vous servir...

(Elle va à la cheminée et sonne vivement.)

ZOÉ.

De vous servir... vous !

EDMOND, à Zoé.

Eh ! oui, vraiment... vous l'entendez !... je n'ai maintenant que des amis.

CÉSARINE.

Mes chevaux à l'instant ; il faut que je sorte !

EDMOND, passant près de Césarine.

Ah ! madame, que de reconnaissance !

CÉSARINE.

Oui, oui, comptez sur moi tous les deux ! je vous le promets, je vous le jure !... A bientôt, Zoé ; nous nous reverrons.

EDMOND.

Je cours chez M. de Miremont.

CÉSARINE.

Et moi, chez le ministre... Il sera temps encore... je l'espère.

(Elle sort par la porte à gauche.)

EDMOND, entrant chez M. de Miremont à droite.

Ah ! je suis sauvé !

ZOÉ, sortant par la porte du fond.

Il est perdu ! ! !

ACTE CINQUIÈME

Même décor qu'au troisième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉSARINE, entrant par le fond et jetant sur un meuble son châle et son chapeau.

Impossible de parvenir jusqu'au ministre... il est à la Chambre, où dans ce moment la loi est en discussion... Sa présence est nécessaire; il n'a pu sortir ni venir me parler... Après la séance, a-t-il dit. Mais il sera trop tard. Tant que cette loi n'a pas passé... il a besoin de moi. . il a quelque intérêt à me ménager... quelque avantage à être injuste ; mais après... ce ne sera plus la faveur, c'est le mérite seul qui le décidera, et Edmond l'emportera... Et je me serai laissé jouer à ce point par lui... non par lui... il ne savait rien... il ne se doutait même pas... et c'est plus humiliant encore... mais par cette petite Zoé !... Je me vengerai sur elle... et comment?... sur son mari?... ça lui est égal!... sur son amant?... elle n'en a pas !... C'est jouer de malheur !... mais patience... et alors !... En attendant la loi va être adoptée... tous les députés qui veulent des places pour leurs parents ou leurs amis vont voter pour le ministère... et c'est mon mari qui est la cause de ce succès... c'est la première loi qu'il aura fait passer... et tout cela par cette maudite maladie que j'ai inventée !... Si je le guérissais ?... si je le conduisais à la Chambre dans une tribune réservée...

bien en face? sa vue seule paralyserait les votes ministériels... Ah! le voici!

SCÈNE II.

CÉSARINE, M. DE MIREMONT.

CÉSARINE.

Eh bien! mon ami, je vois avec plaisir que cela va mieux.

M. DE MIREMONT.

Non, vraiment!

CÉSARINE.

La figure est excellente!

M. DE MIREMONT.

Oui, mais je sens là...

CÉSARINE.

Quoi donc?

M. DE MIREMONT.

Je ne peux pas dire... et c'est là ce qui m'effraye.

CÉSARINE.

Savez-vous ce qui vous ferait un bien infini?... ce serait de sortir un instant... en voiture...

M. DE MIREMONT.

Du tout, je ne veux pas m'exposer au grand air.

CÉSARINE.

Aussi nous irions dans un endroit bien clos, bien fermé... par exemple, à la Chambre des députés, où il y a, dit-on, aujourd'hui une séance des plus intéressantes.

M. DE MIREMONT.

Je m'en garderais bien; le docteur Bernardet m'a défendu de sortir.

CÉSARINE.

Mais, monsieur...

M. DE MIREMONT.

Il me l'a défendu !... C'est très-dangereux !

CÉSARINE.

Permettez !...

M. DE MIREMONT.

Vous-même en êtes convenue ! Vous savez que je suis souffrant, et vous me l'avez dit !

CÉSARINE, à part, avec dépit.

Mais c'est qu'il me croit maintenant, et impossible de le dissuader ! Ah ! s'il m'arrive désormais de le rendre malade...

M. DE MIREMONT, s'asseyant.

Je suis, parbleu ! assez fâché de ne pouvoir sortir... j'aurais été aux élections de Saint-Denis, et je vais me contenter d'écrire aux électeurs les plus influents en faveur de M. Edmond qui vient aujourd'hui dîner avec nous.

CÉSARINE.

Comment... il viendra !

M. DE MIREMONT.

C'est vous qui ce matin m'avez conseillé de lui envoyer une invitation... Un garçon de mérite qui pourrait bien devenir mon gendre, car ma fille le protége ; elle m'en a parlé.

CÉSARINE, cherchant à se modérer.

Agathe ! et c'est elle que vous croyez ?

M. DE MIREMONT.

Si elle était la seule... je ne dis pas ! mais vous aussi, vous-même, malgré votre antipathie, n'avez pu vous empêcher tantôt de lui rendre justice, de me parler en sa faveur !

CÉSARINE, avec embarras.

Moi, je ne m'y connais pas, et j'ai pu me tromper ; tout le monde se trompe.

M. DE MIREMONT.

Mais Bernardet, qui s'y connaît, et en qui nous avons tous deux confiance ; Bernardet son ennemi, qui n'a cessé de me le vanter, de me le recommander !

CÉSARINE, à part.

O mon Dieu ! tout tourne contre moi !

M. DE MIREMONT.

Et il est de fait, comme je l'ai dit à ma fille, que s'il est nommé député...

CÉSARINE, vivement.

Il ne le sera pas... il ne peut pas l'être.

M. DE MIREMONT.

Et pourquoi pas ?... comme tout le monde...

CÉSARINE.

Parce qu'il n'a ni les protecteurs, ni le crédit, ni l'influence nécessaires...

SCÈNE III.

M. DE MIREMONT, EDMOND, CÉSARINE.

EDMOND, entrant vivement.

Ah ! madame ! que ne vous dois-je pas ? vous êtes ma fée protectrice, mon ange gardien ! De tous les côtés il m'arrive des amis... et ces amis, ce sont les vôtres.

CÉSARINE, à part.

Les sots ! ils se sont tous donné le mot ! il n'y a rien d'insupportable comme les cabales et les coteries !... et Bernardet qui ne vient pas... qui n'est pas là pour les prévenir !

EDMOND.

Ce que je ne conçois pas, c'est qu'ils ont abandonné Oscar, que j'ai rencontré et qui est furieux... il paraît qu'il a essuyé un échec au second collége.

CÉSARINE, à part.

Le malheureux! il a parlé!

EDMOND.

Et moi, des gens que je n'ai point sollicités... à qui je n'ai rien demandé, m'offrent leurs services!

M. DE MIREMONT.

J'allais écrire pour vous aux principaux électeurs.

EDMOND.

Est-il possible! Ah! c'est trop de bontés, c'est trop de bonheurs; ils m'arrivent tous à la fois... sans que je les aie mérités ni que je puisse les comprendre... et si cela continue ainsi, je vais presque croire au succès.

CÉSARINE.

Pas encore! c'est l'appui du ministère qui peut tout décider... et si le ministère porte un autre candidat, la lutte est incertaine.

EDMOND, effrayé.

Ah! mon Dieu!

M. DE MIREMONT.

Avez-vous quelque protection de ce côté-là?

EDMOND.

Eh! mon Dieu! non; mais madame m'avait promis de parler au ministre.

CÉSARINE.

Oui... mais par malheur je n'ai pu le voir; sans cela!...

EDMOND.

Alors rien à espérer, car je ne connais personne dans les bureaux.

SCÈNE IV.

M. DE MIREMONT, BERNARDET, EDMOND, CÉSARINE.

BERNARDET.

L'affaire a été chaude; j'arrive de la Chambre.

CÉSARINE.

Eh bien?

BERNARDET.

La loi a passé à trente-cinq voix de majorité.

CÉSARINE, à part.

Trente-cinq voix!

M. DE MIREMONT, d'un air capable.

Cela vous étonne! je l'avais toujours prévu, et je l'annonçais encore hier à mes collègues... j'avais là-dessus des données certaines! Mais ce n'est pas cela dont il s'agit. Vous qui savez tout, mon cher ami, savez-vous quel candidat le ministère porte aux élections?

BERNARDET.

Edmond de Varennes.

TOUS.

Est-il possible!

BERNARDET, passant près de Césarine.

Vous en verrez probablement la preuve dans ce billet que le ministre vous envoie.

CÉSARINE.

Donnez donc! (Lisant à voix basse.) « Vous avez tenu vos promesses... et j'ai tenu les miennes. » (A part.) Ah! c'est comme un fait exprès; on voudrait l'arrêter maintenant qu'on ne pourrait plus! (Haut, à Bernardet.) Qui a apporté ce billet?

BERNARDET.

Un valet de pied du ministre, qui est encore là et qui attend votre réponse.

CÉSARINE.

Je vais l'écrire. (A part.) Celle-là du moins lui parviendra!

(Elle sort par la porte à gauche.)

SCÈNE V.

M. DE MIREMONT, allant se mettre à la table à gauche, EDMOND, BERNARDET.

BERNARDET, regardant sortir Césarine et se frottant les mains.

A merveille! Tout ça marche... je suis sûr d'elle à présent... il faudra bien qu'elle serve mes amours, comme j'ai servi les siennes... ainsi, portons les derniers coups. (Haut, à Edmond.) Allons, mon jeune ami, il n'y a pas de temps à perdre... il faut, comme on dit, battre le fer pendant qu'il est chaud... Allez aux élections.

EDMOND.

Moi?

BERNARDET.

Certainement. Il ne faut pas rester là pendant que votre sort se décide; il faut vous montrer, il faut être député; nous le voulons, nous y sommes intéressés.

EDMOND.

Monsieur!... un tel dévouement, une amitié aussi active...

BERNARDET.

Voilà comme je suis!... En servant mes amis, c'est moi-même que je sers. Partez vite.

EDMOND.

Je n'oserai jamais, seul et inconnu, me présenter ainsi moi-même...

BERNARDET.

C'est juste; il vous faudrait un patronage élevé et honorable.

EDMOND.

M. de Miremont a la bonté d'écrire en ma faveur.

M. DE MIREMONT, à la table.

Je commence la seconde lettre...

BERNARDET

Ce sera trop long; il est déjà tard, et il vaut bien mieux que M. le comte ait la bonté de vous présenter lui-même aux électeurs. Il y a là des percepteurs, des notaires, des fermiers qui lui sont dévoués : l'affaire est sûre.

M. DE MIREMONT, se levant.

Je ne demanderais pas mieux; mais dans l'état de santé où je suis...

EDMOND, vivement.

Vous avez raison ; je ne souffrirai pas que pour moi vous vous exposiez à vous rendre plus malade.

BERNARDET.

Laissez donc!...

M. DE MIREMONT.

Vous m'avez expressément défendu de sortir, et je crois, docteur, que vous avez bien fait; car je me sens là des chaleurs et des brûlements affreux.

EDMOND.

Vous l'entendez!...

BERNARDET, à demi-voix à Edmond.

Soyez tranquille; dans un instant, il sera guéri. (A part.) Maintenant que la loi est passée, il n'y a pas de danger. (Il passe près de M. de Miremont. Haut, à M. de Miremont.) Voyons le pouls... (Il prend le bras de M. de Miremont, et cause tout en lui tâtant le pouls.) Le ministre m'a demandé de vos nouvelles.

M. DE MIREMONT.

Ah !

BERNARDET.

Je lui ai dit que je vous conseillais le repos, l'air de la campagne. (Lui tâtant toujours le pouls.) Ne bougez pas... Et il m'a répondu : Grâce au ciel, il aura le temps, car voilà notre procès politique remis à trois mois, à la prochaine session.

M. DE MIREMONT.

Comment ?

BERNARDET, de même.

Le pouls est bon.

M. DE MIREMONT, avec joie.

Le procès est remis ?

BERNARDET.

C'est officiel... on vous le dira.

EDMOND.

Oui, monsieur.

M. DE MIREMONT.

Et que me disait donc ma femme ?

BERNARDET, froidement.

Elle se sera trompée... (Tâtant toujours le pouls.) Pas de fréquence, pas d'agitation, pas de chaleur; vous devez aller mieux.

M. DE MIREMONT, hésitant.

C'est vrai, c'est vrai ; je ne dis pas non.

BERNARDET.

Le pouls marche à merveille; la fièvre a disparu, vous pouvez sortir.

M. DE MIREMONT.

Vous croyez ?

BERNARDET.

J'en réponds.

M. DE MIREMONT.

Alors, vite, mes chevaux !

BERNARDET, bas à Edmond.

Qu'est-ce que je vous disais ?

EDMOND, stupéfait.

Je n'en reviens pas !

M. DE MIREMONT, au domestique.

Mes chevaux à l'instant !

BERNARDET.

C'est inutile ; les moments sont précieux ; ma voiture est en bas, prenez-la.

EDMOND.

Quoi ! vous voulez ?...

BERNARDET.

Certainement ! Est-ce qu'on se gêne, entre amis? (Au domestique.) Le chapeau de votre maître, sa douillette, ses gants; allons, dépêchons!

EDMOND, à Bernardet.

Ah! mon cher ami, que ne vous devrai-je pas?

BERNARDET, riant.

Une place de député.

EDMOND.

Plus encore!... Le bonheur de ma vie entière. Vous serez à mon mariage, vous serez mon témoin, je le veux.

BERNARDET, étonné.

Comment ?

EDMOND.

Eh ! oui ; mademoiselle Agathe, que j'épouse ; son père y consent ; c'est sa belle-mère qui a parlé pour moi, qui m'a protégé.

BERNARDET.

Madame de Miremont...

EDMOND.

Tout est convenu... si je suis nommé.

BERNARDET, à part.

O ciel !

M. DE MIREMONT, qui a mis ses gants, sa douillette et son chapeau, venant prendre Edmond par le bras.

Allons, allons, partons vite ! et puisque le docteur le veut, prenons sa voiture !

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

BERNARDET, seul, se promenant avec agitation.

L'ai-je bien entendu ! C'est moi, moi Bernardet, que l'on a pris pour dupe, que l'on a fait servir de compère, que l'on a joué comme un enfant; moi qui joue les autres ! non, morbleu !... et j'apprendrai à madame de Miremont elle-même... La voilà..

SCÈNE VII.

CÉSARINE, BERNARDET.

CÉSARINE, entrant vivement.

Tenez, tenez, docteur, voici une lettre détaillée que j'écris au ministre. Sonnez, qu'on la porte à l'instant même. Peut-être sera-t-il encore temps.

BERNARDET, prenant la lettre et la déchirant en plusieurs morceaux.

Non, madame, il n'est plus temps.

CÉSARINE.

Que faites-vous, perdez-vous la tête ?

BERNARDET.

Il n'est plus temps de m'abuser; je sais tout.

CÉSARINE.

Vous ne savez rien! Et mon mari, où est-il?

BERNARDET, avec colère.

Parti avec Edmond, parti pour les élections, et c'est moi qui l'y ai décidé!

CÉSARINE.

O ciel!

BERNARDET, avec ironie.

Vous triomphez!

CÉSARINE, désespérée.

Au contraire!... Qu'avez-vous fait? Vous nous perdez!

BERNARDET.

A d'autres; on ne me trompe pas deux fois!

CÉSARINE.

Écoutez-moi...

BERNARDET.

Mais, grâce au ciel, je puis encore vous faire repentir de votre trahison. Je puis renverser M. de Varennes.

CÉSARINE, avec joie.

Est-il vrai?

BERNARDET.

Je cours au collége électoral... je dévoilerai tout haut les manœuvres, les intrigues que l'on a fait jouer... car il y en a eu... je le sais... j'en ai les preuves.

CÉSARINE.

C'est bien!

BERNARDET.

Je les donnerai même, s'il le faut.

CÉSARINE, l'encourageant.

C'est bien... c'est ce que je veux... c'est ce que je demande.

BERNARDET.

Vous... je ne vous crois plus !

CÉSARINE.

N'importe !... allez... allez donc... partez vite... je vous en prie... je vous en conjure.

BERNARDET.

Et vous serez satisfaite, car j'y vais à l'instant.

SCÈNE VIII.

CÉSARINE, OSCAR, BERNARDET.

OSCAR, paraissant à la porte du fond et retenant Bernardet qui va sortir.

Non, monsieur, vous n'irez pas !

BERNARDET.

A qui en a celui-là ?

OSCAR.

A vous qui m'avez joué... qui m'avez trahi... Ce n'est pas moi que vous portez comme député, c'est un autre.

BERNARDET.

C'est faux !

OSCAR.

Vous avez donné le mot à nos camarades, qui m'ont tous abandonné.

BERNARDET.

Dans votre intérêt. Je vous expliquerai plus tard... Laissez moi sortir !

OSCAR, le retenant toujours par la main.

Non, vous ne sortirez pas... je ne vous quitte pas... Je suis bon enfant... mais je n'aime pas qu'on se moque de moi.

BERNARDET.

Écoutez-moi !

OSCAR.

Je n'écoute rien!... J'ai commandé un dîner de cent couverts et des bouquèts aux dames de la halle... j'ai dit à tout le monde que je serais député... je le serai!

BERNARDET.

Et c'est justement à cela que je vais travailler... et vous m'en empêchez, vous me retenez... chaque instant de retard peut faire nommer votre rival.

CÉSARINE.

Eh oui! sans doute... (A part.) Et cette réponse que l'on attend... (Haut.) Laissez-le aller.

(Elle sort par la porte à gauche.)

OSCAR.

Quoi! vraiment! C'est bien différent; partez vite.

SCÈNE IX.

M. DE MONTLUCAR, BERNARDET, OSCAR.

M. DE MONTLUCAR, retenant Bernardet qui fait un pas pour sortir.

Un instant, monsieur le docteur, cela ne se passera pas ainsi!

BERNARDET.

Encore un autre à présent!

M. DE MONTLUCAR.

Vous m'annoncez que M. de Miremont est malade, qu'il est à l'extrémité... (A voix haute et regardant autour de lui.) Une nouvelle qui me désole... vous me laissez faire des visites pour demander sa place à l'Académie... et qu'est-ce que je rencontre à l'instant même? M. de Miremont en parfaite santé... se rendant aux élections avec Edmond, dans votre propre voiture.

OSCAR.

Dans votre voiture... vous l'entendez!

BERNARDET, criant.

Qu'est-ce que cela prouve? Cela empêche-t-il que je ne vous sois dévoué? que je ne l'aie toujours été? Ce n'est pas moi, c'est madame de Miremont qui vous a trahi!

OSCAR.

Quoi! ma cousine? Ce n'est pas possible!

SCÈNE X.

M. DE MONTLUCAR, DUTILLET, SAINT-ESTÈVE, DESROUSEAUX, BERNARDET, OSCAR, plusieurs camarades.

DUTILLET.

Victoire! mon cher docteur. Vous pouvez dire à madame de Miremont que tout va à merveille... les affiches, les annonces, les journaux; il n'est plus question que de notre candidat, et tout fait espérer qu'Edmond sera nommé!

BERNARDET, avec colère.

Edmond!...

DUTILLET.

Et d'après vos instructions...

OSCAR, à Bernardet, à demi-voix et lui serrant la main.

Je ne le lui fais pas dire... d'après vos instructions.

DUTILLET.

Nous avons prévenu les jeunes gens de l'École de droit, de l'École de médecine; nous aurons un triomphe... des bouquets, de la musique...

BERNARDET.

Permettez... j'avais commandé tout cela pour Oscar.

DESROUSEAUX.

D'abord... mais il y a eu contre-ordre!

BERNARDET, vivement.

Il y en a un nouveau.

SAINT-ESTÈVE.

Est-ce qu'on peut le deviner ?

BERNARDET.

Vous êtes des maladroits !

DUTILLET.

Et vous un brouillon.

SAINT-ESTÈVE.

Une girouette !

M. DE MONTLUCAR.

Un intrigant !

BERNARDET.

Monsieur de Montlucar...

M. DE MONTLUCAR.

Monsieur le docteur...

BERNARDET.

Vous oubliez ce que vous nous devez...

M. DE MONTLUCAR.

Et vous qui je suis... cela m'apprendra à m'encanailler !

TOUS, criant.

S'encanailler... c'est trop fort !

OSCAR, criant.

C'est le mot !

(Il passe auprès de Montlucar.)

DESROUSEAUX, de même.

Il est juste.

SAINT-ESTÈVE.

Vous nous en rendrez raison.

M. DE MONTLUCAR.

Quand vous voudrez.

TOUS.

A l'instant même.

(Le désordre est au comble. Tous se disputent et se menacent ; tous les camarades vont s'élancer l'un sur l'autre.)

SCÈNE XI.

MONTLUCAR, DESROUSEAUX, OSCAR, M. DE MIREMONT, entrant par le fond avec CÉSARINE, BERNARDET, DUTILLET, SAINT-ESTÈVE.

M. DE MIREMONT, paraissant à la porte du fond.

Quoi! chez moi! des camarades! des amis prêts à se battre!

M. DE MONTLUCAR, stupéfait.

M. de Miremont!

DUTILLET, de même.

Nous qui le croyions si malade! d'où venez-vous donc ainsi?

M. DE MIREMONT.

Des élections... mais nous n'avons pas eu besoin d'aller jusque-là... car à moitié chemin... la nouvelle nous est arrivée.

TOUS.

Et laquelle?

M. DE MIREMONT.

Tenez, l'entendez-vous?

(On entend en dehors des acclamations.)

SCÈNE XII.

MONTLUCAR, DESROUSEAUX, OSCAR, AGATHE, EDMOND, entouré d'amis, de jeunes gens qui le félicitent, ZOÉ, CÉSARINE, M. DE MIREMONT, BERNARDET, DUTILLET, SAINT-ESTEVE.

AGATHE.

Il est nommé!

ZOÉ.

Et des compliments, des bouquets. Tout le monde est ravi de son triomphe!...

EDMOND.

Ah! mes amis... monsieur de Miremont... mon cher docteur... (A Césarine.) Madame! comment vous exprimer ma reconnaissance?...

ZOÉ, à Césarine.

Il vous doit tout, d'abord!

CÉSARINE, avec colère et à demi-voix.

Zoé!...

ZOÉ.

Ce n'est que ma première leçon... je ferai peut-être mieux à la seconde.

(Elle quitte Césarine et passe à gauche près d'Oscar.)

EDMOND.

Ah! que j'étais injuste!... ce matin encore, je me plaignais des hommes et du sort... j'accusais mon siècle de partialité, d'intrigues, de cabale, et je vois maintenant... (Regardant Césarine.) qu'il y a encore amitié véritable... (Regardant Bernardet.) et désintéressée... (Regardant les autres camarades.) qu'on peut parvenir sans coteries... sans honteuses manœuvres.

ZOÉ, le regardant avec compassion.

Pauvre jeune homme!

OSCAR, à Zoé.

Eh bien! vous le voyez par lui, qui refusait notre secours... on arrive quand on a des camarades.

ZOÉ.

Oui, monsieur... mais on reste quand on a du talent!

LES

INDÉPENDANTS

COMÉDIE EN TROIS ACTES

THÉATRE FRANÇAIS. — 20 Novembre 1837.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DHENNEBON, employé	MM. SAMSON.
M. DE ROUVRAY, député.	MONROSE.
EDGARD DE SAINT-RAMBERT, son neveu, officier	VOLNYS.
UN NOTAIRE	MONLAUR.
UN DOMESTIQUE.	ALEXANDRE.
ÉMILIE, femme de Dhennebon.	Mmes PLESSY.
ESTHER, sœur d'Émilie.	VOLNYS.
Mme GESLIN, femme de chambre d'Esther. . . .	DUPONT.

A Paris.

LES

INDÉPENDANTS

ACTE PREMIER

Le salon de Dhennebon. Porte au fond; deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

DHENNEBON, habillé et prêt à sortir, ÉMILIE.

ÉMILIE.

Va donc à ton bureau!

DHENNEBON.

Oui, ma femme...

ÉMILIE.

Tu arriveras trop tard!

DHENNEBON.

Aussi je pars!... Quel horrible esclavage, et quand donc serai-je libre?...

ÉMILIE, souriant.

Joug bien pesant! despotisme insupportable en effet!

Partir de chez soi après un bon déjeuner, arriver à son ministère à onze heures, se chauffer, lire les journaux, causer politique ou théâtre, et travailler quand il vous reste du temps...

DHENNEBON.

Ma femme!...

ÉMILIE.

Sortir à quatre heures, même avant, et, que la rente ait monté ou baissé, que la grêle ait détruit les vignes de la Bourgogne ou les blés de la Beauce, sans souci de la veille et sans inquiétude du lendemain, la tête libre, le cœur content, le pied léger, revenir le long des boulevards en lisant les affiches ou en admirant les gravures... rentrer au logis, dîner et se reposer près de sa femme! voilà la vie de l'employé... Et, pour tant de travail, pour tant de fatigue, six mille francs de traitement. (Voyant qu'il veut parler.) Tais-toi! et résigne-toi à ton bonheur.... car tu es le plus heureux des hommes!

DHENNEBON.

D'accord: mais je ne suis pas mon maître, je ne suis pas indépendant, et la liberté est le premier des biens!

ÉMILIE.

Je n'ai pas le temps de discuter avec toi, tu devrais être parti! dépêche-toi pour revenir de bonne heure.

DHENNEBON, vivement.

Sois tranquille!... Mais j'ai les pieds gelés, et avant de partir...

(Il s'approche de la cheminée.)

ÉMILIE.

Nous dînons à Passy... chez ton chef de division...

DHENNEBON.

Quel assujettissement!...

ÉMILIE.

Un excellent homme ! qui nous accable de politesses, et nous a envoyé pour aujourd'hui, à sa campagne, une invitation qu'il n'est pas possible de refuser...

DHENNEBON.

C'est justement ce qui m'ennuie ! Être obligé d'accepter, craindre de le fâcher, lui qui est mon supérieur, c'est honteux !... c'est humiliant ! Moi, toute espèce d'obligation ou de chaîne m'est insupportable !...

ÉMILIE.

Et vous dites cela à votre femme !

DHENNEBON, *vivement.*

Excepté celle-là !... tu sais bien que tu commandes !

ÉMILIE.

Non, monsieur, c'est vous qui commandez, et ce doit être ainsi.

DHENNEBON.

C'est vrai ; mais je commande toujours ce que tu veux.

ÉMILIE.

Ce doit encore être ainsi dans les bons ménages... voilà pourquoi le nôtre est excellent !... tout nous réussit... Une belle place ! chef de bureau à trente-deux ans ! une petite fille charmante ! et pour comble de bonheur... ma sœur, ma bonne Esther ! que je n'ai pas vue depuis cinq ans, et qui nous arrive aujourd'hui !

DHENNEBON.

Il est donc décidé qu'elle habitera avec nous ?

ÉMILIE.

C'est toi qui l'as voulu !

DHENNEBON.

Parce que tu me l'as conseillé ; car si tu veux que je te le dise, je n'aime pas beaucoup ta sœur !

ÉMILIE.

Laissez donc!.... Quand vous vîntes, il y a cinq ans, chez ma tante, ce fut d'abord à elle que vous eûtes envie d'adresser vos vœux!

DHENNEBON.

Moi!...

ÉMILIE.

Elle est l'aînée, d'abord, c'était tout naturel!... et puis elle est charmante!

DHENNEBON.

Quand tu n'es pas là; car toi, ma femme, tu es si bonne, si gentille, qu'on aime à t'aimer... on se trouve ton ami sans le vouloir, et sans y penser!... ce qui m'a souvent effrayé pour les autres... Mais ta sœur, malgré son esprit et ses talents, plus je la voyais, et moins elle me plaisait!

ÉMILIE.

Et pourquoi cela?

DHENNEBON.

Elle est trop indépendante; elle ne veut faire que sa volonté, n'entend se soumettre à aucun lien.

ÉMILIE.

Cela aurait dû te séduire... toi qui es justement comme elle...

DHENNEBON.

Quelle différence!... Il est bien qu'un homme soit le maître... mais une femme!

ÉMILIE.

A merveille!... tu es de ces gens qui ne comprennent la liberté que pour eux seuls! Ma sœur chérit le célibat, par goût et par système; presque sans fortune, elle a refusé de riches partis, des jeunes gens aimables, séduisants, qui l'adoraient!... trop fière pour se donner un maître, trop franche pour être coquette, elle leur a déclaré qu'elle ne se marierait jamais; et pour mieux le prouver, pour ôter toute espérance,

elle s'était retirée en Bretagne, près de sa marraine, qui vient de mourir.

DHENNEBON.

Une vieille fille qui partageait ses principes!...

ÉMILIE.

Et qu'elle n'a point quittée depuis cinq ans...

DHENNEBON.

Elle a dû bien s'amuser...

ÉMILIE.

J'en doute... Mais toi qui parles... tu t'amuses trop, et tu arriveras trop tard à ton bureau.

DHENNEBON.

C'est ta faute!... je t'écoute... et tu ne sais pas, ma femme, que tu es très-aimable!

ÉMILIE.

Prétexte pour rester et gagner du temps... Allons, ton chapeau... ton parapluie... as-tu tes socques?

DHENNEBON.

Non... je prendrai l'omnibus.... le tilbury des employés!...

ÉMILIE.

A la bonne heure... mais pars!

DHENNEBON.

Et ma fille que je n'ai pas embrassée!... elle me ferait une querelle!...

(Se retournant et apercevant M. de Rouvray.)

SCÈNE II.

M. DE ROUVRAY, DHENNEBON, ÉMILIE.

DHENNEBON, courant à lui, et l'embrassant.

Eh!... mon ami Gaspard!...

M. DE ROUVRAY.

On m'avait bien dit que tu n'étais pas encore sorti !...

DHENNEBON.

Grâce au ciel ! car j'aurais manqué ta visite !... Ma femme, madame Dhennebon, que je te présente !... (A sa femme.) M. de Rouvray... mon camarade à l'École de droit, quand je faisais mon droit... pour être avocat !... état superbe que j'ai abandonné pour les chaînes de l'administration... Il a été mieux avisé, lui... il est resté son maître !... Avocat distingué, il ne parle jamais qu'à la tribune... car il est député... il l'était du moins quand la Chambre a été dissoute.

M. DE ROUVRAY.

Et je le suis encore !... je viens d'être réélu !...

DHENNEBON.

Je t'en fais compliment !... et tu es arrivé à Paris ?...

M. DE ROUVRAY.

Hier soir.

DHENNEBON.

Pour la nouvelle session ?

M. DE ROUVRAY.

Comme tu dis, et ma première visite est pour toi.

DHENNEBON, posant son chapeau sur une table.

Ce cher ami !... assieds-toi donc, de grâce !...

ÉMILIE, bas à son mari.

Et ton bureau ?

DHENNEBON, de même.

Bah ! une demi-heure plus tôt ou plus tard, on n'y regarde pas de si près !

ÉMILIE, de même.

Et la tyrannie du ministre !

DHENNEBON, de même.

Est-ce qu'il s'informe de cela ?... D'ailleurs, je lui dirais

que je causais avec un député... un député qui est mon ami, et il ne m'en voudrait plus... au contraire... c'est capable de me faire avancer!...

M. DE ROUVRAY.

Qu'est-ce que c'est ?

DHENNEBON.

Rien, mon ami !...

ÉMILIE, à Dhennebon, et regardant M. de Rouvray.

Tu es le maître, et c'est à toi de faire ce que tu jugeras convenable ; je retourne près de ma fille.

(Elle fait la révérence à M. de Rouvray, et sort.)

SCÈNE III.

M. DE ROUVRAY, DHENNEBON.

DHENNEBON, d'un air d'importance à sa femme qui sort.

C'est bien... c'est bien, ma bonne. (A M. de Rouvray.) Excellente femme !!... et si tu te maries jamais, je t'en souhaite une pareille !

M. DE ROUVRAY.

Moi!... me marier!... Il se peut que, pour des raisons de convenance ou d'intérêt, cela m'arrive un jour!... mais jusqu'à présent, grâce au ciel, je suis resté célibataire!...

DHENNEBON.

Cela m'étonne!... toi qui as toujours adoré les femmes !

M. DE ROUVRAY.

Raison de plus ! parce qu'un garçon, vois-tu bien...

DHENNEBON.

Je comprends !... des passions !... des conquêtes !

M. DE ROUVRAY.

Plus que je ne veux !

DHENNEBON.

Est-il heureux !... voilà une existence d'homme !... Moi, si je n'avais pas enchaîné ma liberté, j'aurais voulu comme toi être homme à bonnes fortunes !... c'est un bel état !...

M. DE ROUVRAY.

Mais oui !... malgré la concurrence... je te le dis sans vanité, parce que ces succès-là... ce n'est pas à moi que je les dois... c'est à ma fortune... à ma position politique... Je me suis fait quelque réputation à la tribune ! Je suis de l'opposition, je suis avocat, je parle... quoi qu'il arrive, je parle toujours contre... je suis indépendant.

DHENNEBON.

Est-il heureux !...

M. DE ROUVRAY.

Voilà comment nos amis m'ont fait nommer à cent lieues d'ici, dans un département...

DHENNEBON.

Où tu es connu?

M. DE ROUVRAY.

Je n'y avais jamais mis le pied !

DHENNEBON.

Au lieu de se donner la peine de choisir quelqu'un de leur endroit !...

M. DE ROUVRAY.

Que veux-tu ! Ils avaient cet automne leurs vignes et leurs vendanges, ils ne pouvaient pas s'occuper de leur opinion... leur en faut une toute faite ! dans la province, d'ailleurs, c'est l'usage, on fait tout venir de la capitale ! et un mandataire qu'on leur envoie de Paris leur paraît bien plus beau qu'un député du crû... quelque bon propriétaire... qui s'occuperait de leurs affaires... mais qui ne parlerait pas ! Tu ne peux t'imaginer quel effet cela produit quand le journal arrive, et qu'ils se disent : « Notre député a parlé ! »

DHENNEBON.

Même quand il ne parle pas d'eux !

M. DE ROUVRAY.

C'est égal !... c'est un grand bonheur pour le département ! Et puis, ils ont un avantage avec moi : je heurte tout le monde, je ne pense jamais comme les autres, et, quand on est de mon avis, je n'en suis plus !... l'indépendance avant tout !

DHENNEBON.

Tu as raison ! voilà l'homme libre ! il n'est soumis à rien... tandis que moi, obligé par ma place de répondre au public, d'obéir au chef de division, au ministre, au conseil d'État, à tout le monde !... tremblant devant le pouvoir ! enchaîné, comme un forçat, à un bureau impitoyable !... (Tirant sa montre.) Deux heures dans l'instant !... j'aurai aussitôt fait de ne pas y aller aujourd'hui ! (Reprenant.) Enfin, mon ami, l'esclavage administratif est une tyrannie de tous les moments ; tandis que toi !...

M. DE ROUVRAY.

Je brave tout !... je suis au-dessus de tout ! je n'ai besoin de personne !

DHENNEBON.

Ce cher ami !

M. DE ROUVRAY.

Et comme j'avais un service à te demander...

DHENNEBON.

Parle, mon ami !

M. DE ROUVRAY.

Je n'ai pas voulu, comme je te l'ai dit, m'exposer aux chances du mariage et à tous les tracas qui en sont la suite ! grâce au ciel, un garçon n'a pas d'enfants, n'a pas d'héritier direct... mais... mais... il a quelquefois par-ci... par-là... des filleuls !...

DHENNEBON.

Et tu as des filleuls?

M. DE ROUVRAY.

J'en ai un dont je ne conviens pas, excepté avec toi ; un joli garçon, je m'en flatte... que j'ai élevé d'après mon système, dans des idées jeune France... des idées de progrès.

DHENNEBON.

Et en fait-il... des progrès?

M. DE ROUVRAY.

Du tout... d'abord, il n'a pas voulu rester au collége, où je l'avais mis, parce qu'il trouvait humiliant d'obéir à ses maîtres ; de même chez le notaire, chez l'avoué, dans toutes les professions que je lui ai données... il ne veut être rien... que libre...

DHENNEBON.

C'est un bel état!

M. DE ROUVRAY.

Oui, mais très-cher... pour moi du moins! et, pour me débarrasser de lui, j'ai pensé à la carrière des places... Peux-tu, pour commencer, le faire entrer surnuméraire dans ton bureau?

DHENNEBON.

J'en dirai deux mots à notre chef de division, que je vois aujourd'hui à Passy ; et dès qu'il saura que c'est pour toi...

M. DE ROUVRAY.

Garde-t'en bien!... je ne dois pas paraître ; parce que, dans ma position... si je demandais quelque chose au pouvoir... moi, député indépendant! tous mes amis politiques me tomberaient sur le corps!

DHENNEBON.

Tu n'es donc pas libre de faire ce que tu veux?

M. DE ROUVRAY.

Non, mon ami! voilà pourquoi je me confie à ton obli-

geance et à ta discrétion : de mon côté, si je puis te rendre quelque service, te donner une position indépendante !...

DHENNEBON.

Voilà !... il n'y a que cela qui manque à mon bonheur ! les six mille francs du gouvernement sont là comme un poids... que je voudrais augmenter !... parce que six mille francs, avec femme et enfant, ce n'est pas vivre !

M. DE ROUVRAY.

Je t'en ferai avoir douze, quinze, plus encore, si tu veux ; et, pour commencer, prends d'abord de nos chemins de fer... je suis un des administrateurs... cinquante pour cent de bénéfices, et si tu veux vingt-cinq actions, je n'ai qu'un mot à dire à mon neveu l'agent de change !

DHENNEBON.

Ah ! ton neveu est agent de change ?

M. DE ROUVRAY.

Oui, l'aîné, Léon de Saint-Rambert ; et son frère, Edgard, est dans le militaire... officier supérieur, aide de camp du prince, il est fort bien en cour... un garçon charmant que je loge chez moi, à Paris.

DHENNEBON.

Malgré tes opinions !... et tes amis politiques ?...

M. DE ROUVRAY.

Cela a fait d'abord quelques difficultés... mais ils me permettent d'être oncle !...

DHENNEBON.

Ce n'est par un emploi salarié !...

M. DE ROUVRAY.

Au contraire !... et à propos de cela, mon neveu Edgard avait quelque chose à demander au ministère de la guerre... je lui ai conseillé de s'adresser à toi, et il a dû aller à ton bureau...

DHENNEBON.

Aujourd'hui !... il a été à mon bureau !...

M. DE ROUVRAY.

Oui, mon ami !

DHENNEBON.

Eh bien ! il est plus habile que moi... qui n'ai pas pu y mettre les pieds ! le pauvre garçon aura fait une course inutile.

EDGARD, en dehors.

Ah ! M. Dhennebon est encore ici !

M. DE ROUVRAY.

Tiens !... c'est lui !... qui, ne te trouvant pas au ministère, sera venu te réclamer jusque chez toi !

SCÈNE IV.

M. DE ROUVRAY, DHENNEBON, EDGARD.

DHENNEBON, allant à lui.

Qu'il soit le bienvenu !... entrez, monsieur Edgard, vous êtes ici en pays de connaissance !

EDGARD.

Je vois, monsieur, que mon oncle avait eu la bonté de m'annoncer et de vous prévenir de ma visite.

M. DE ROUVRAY.

Oui, mon ami ! je te laisse avec Dhennebon, mon ancien camarade, qui t'accordera tout ce que tu voudras... Je vais, moi, m'occuper de ses intérêts auprès de ton frère Léon ; il n'est pas trois heures, et la Bourse ne sera pas encore fermée.

DHENNEBON.

Que de bontés !

M. DE ROUVRAY.

Sois tranquille, tu auras tantôt tes actions.

DHENNEBON.

Et de l'argent ?

M. DE ROUVRAY.

Est-ce qu'on s'en sert jamais! tu achètes pour vendre !... et tu vends pour acheter!... ne t'inquiète de rien... j'arrangerai cela comme pour moi.

(Il sort.)

SCÈNE V.

DHENNEBON, EDGARD.

DHENNEBON.

Voilà un véritable ami !... et je suis trop heureux d'être utile à lui, ou aux siens !

EDGARD.

Je suis bien indiscret, sans doute, de venir ainsi vous déranger de vos travaux et de vos importantes occupations?

DHENNEBON.

Nous sommes, il est vrai, tellement assujettis !... je n'ai pas encore pu, de la matinée, sortir de chez moi ! tandis que vous, monsieur, un militaire !... un jeune officier !... quelle noble et belle profession !... et point de soucis, point de chaînes... libre comme l'air !

EDGARD.

Je ne vois pas cela : nous dépendons de tout le monde au contraire, et ma démarche en est la preuve. Depuis longtemps, mon oncle, mon frère, tous mes amis me pressent de m'établir ; je sens qu'ils ont raison... et pourtant c'est presque malgré moi que j'ai cédé à leurs instances... mais un militaire ne peut se marier sans permission... je me suis adressé au roi, qui m'a dit : Cela ne dépend pas de moi !...

DHENNEBON.

Ah ! le roi ne peut pas ?

EDGARD.

Non, monsieur... il m'a dit : Voyez le ministre! et le ministre m'a dit : Cela regarde M. Dhennebon, le chef de bureau ; qu'il me fasse son rapport !

DHENNEBON.

C est juste... c'est moi qui délivre ces permissions-là, et je vous promets de ne pas vous faire attendre.

EDGARD.

Vous êtes trop aimable !

SCÈNE VI.

EDGARD, DHENNEBON, ÉMILIE.

ÉMILIE, apercevant Dhennebon, et souriant.

Comment, mon ami! est-ce que tu serais déjà de retour de ton bureau ?...

DHENNEBON, embarrassé.

Oui... oui, ma chère amie! (Pour changer la conversation, s'adressant à Edgard.) Permettez que je vous présente ma femme, que vous ne connaissez pas.

EDGARD, se retournant pour saluer madame Dhennebon.

O ciel !...

DHENNEBON.

Comme le voilà troublé !... (A Émilie.) C'est singulier, n'est-ce pas?...

ÉMILIE, balbutiant.

Oui... mon ami !

DHENNEBON.

Eh bien! et toi aussi!... Qu'est-ce que cela veut dire ?

ÉMILIE.

Qu'il y a près de cinq ans que je n'ai vu monsieur, mais que nous nous connaissons beaucoup.

DHENNEBON.

Comment, cinq ans!... c'est-à-dire avant mon mariage!

ÉMILIE.

Précisément!... monsieur venait très-assidûment chez ma tante!

DHENNEBON.

Avec des intentions...

EDGARD, souriant.

Très-légitimes!

DHENNEBON, à Émilie.

Pour vous?

ÉMILIE.

Non, pour ma sœur.

EDGARD.

Ah!... ne me rappelez pas ce temps-là!... j'ai tout oublié, excepté votre généreux appui, et l'intérêt que vous m'avez alors témoigné!... Mais il était écrit que je ne pouvais réussir, puisque votre protection même n'a pu faire triompher mon peu de mérite!

DHENNEBON.

Ma belle-sœur vous aurait refusé!..

EDGARD.

Oui, monsieur, et très-nettement!

DHENNEBON.

Elle n'en fait jamais d'autres!... c'est une bégueule!... Et si j'avais épousé une femme pareille...

ÉMILIE.

Tu oublies qu'elle ne veut pas se marier.

DHENNEBON.

Et elle fait bien!...

ÉMILIE.

Alors de quoi la blâmes-tu?...

DHENNEBON, *embarrassé.*

Je ne la blâme pas!... je dis seulement que... je... (*A Edgard.* Je m'en vais faire mon rapport, et si vous voulez prendre la peine de m'envoyer au plus tôt les nom, prénoms de la future...

EDGARD.

Je vous les apporterai moi-même, si vous voulez le permettre.

(*Dhennebon entre par la porte à gauche.*)

SCÈNE VII.

EDGARD, ÉMILIE.

EDGARD.

Vous deviez, madame, m'accuser d'ingratitude pour vous avoir ainsi négligée!... mais j'avais quitté la France! Une mission éloignée, que j'avais sollicitée, m'a tenu plusieurs années absent, et, à mon retour, le désir de vous revoir était combattu par la crainte de rencontrer ici votre sœur.

ÉMILIE.

Elle m'avait quittée... elle habitait la Bretagne.

EDGARD.

Ah!... si je l'avais su!

ÉMILIE.

Mais je dois vous dire que je l'attends aujourd'hui.

EDGARD, *faisant quelques pas.*

Adieu, madame, adieu!

ÉMILIE.

Craindre à ce point sa présence! c'est bien flatteur pour elle!...

EDGARD.

C'est faire trop d'honneur à ma constance!... je ne voulais

que lui éviter une vue peu agréable!... car moi, je suis revenu à la raison!... je suis guéri!... et la preuve, c'est que je peux sans peine vous parler d'elle, et de ce que j'ai souffert!... Maintenant ce n'est plus qu'un souvenir!... Vous savez si je l'ai aimée!... Sa beauté, son esprit, l'élévation de son caractère, l'amitié même qu'elle me témoignait, tout ne justifiait que trop mon amour!... et puis j'étais riche!... elle ne l'était pas... et la fortune alors devient un si grand bonheur!... Si vous m'aviez vu, ivre de joie et d'espérance, jeter à ses pieds ma vie, mon avenir! Ah! quel désenchantement! quel froid glacial se glissa jusqu'à mon cœur, lorsque j'entendis cette femme, que je supposais aimante et sensible, calculer devant moi, avec une raison désespérante, toutes les chances probables du mariage!... me démontrer que pour mon bonheur, comme pour le sien, il fallait rester libre! que c'était là son seul vœu!... quand le mien était de lui obéir!... quand, fortune et liberté, je lui aurais tout donné!... Et le plus terrible encore, c'est qu'il n'y avait pas d'autre obstacle!... c'était le seul!... Ah! si elle avait aimé quelqu'un, si j'avais eu un rival, j'aurais été trop heureux!... je l'aurais tué, ou il m'aurait délivré de mes tourments! Mais non, tout venait se briser contre sa volonté, contre un système égoïste, où son esprit et son sang-froid lui donnaient l'avantage; j'avais trop d'amour pour avoir raison! et à tous ses sophismes je ne répondais que par un mot: Je vous aime!... Vain effort! inutile argument! qui ne persuade que ceux dont on est aimé!... Tenez!... tenez!... ne parlons plus de ce moment, car il réveillerait peut-être quelques idées de haine et de colère, dans un cœur qui ne veut désormais connaître que deux sentiments: oubli, et amitié!

ÉMILIE.

Pauvre Edgard!

EDGARD.

Non, madame! non, je ne suis plus à plaindre! car j'y vois clair maintenant! je lui rends justice... je pense comme

elle!... avec un pareil caractère nous n'aurions pas été heureux ensemble!... puissions-nous l'être séparément!... elle. du moins! car le dépit a pu me rendre injuste, mais non indifférent!... Et que fait-elle?... que devient-elle?... quel est son sort?

ÉMILIE.

Fort tranquille, je le suppose; elle soutient fièrement la gageure!... elle a voulu être vieille fille, et cela commence! Vingt-cinq ans! la grande majorité!... limite redoutée, qui pour une demoiselle sépare la jeunesse de l'âge raisonnable!

EDGARD.

Et depuis longtemps elle habitait la province?...

ÉMILIE.

Près de sa marraine, une femmme de mérite, dont vous aurez sans doute entendu parler!... une baronne immensément riche, qui, comme elle, n'a jamais voulu se marier... et qui s'était réfugiée dans ses terres pour s'y livrer aux arts et à la littérature : mademoiselle Palmire de Vaucresson!

EDGARD.

Un bas-bleu! une femme poëte!

ÉMILIE.

Qui a fait des vers charmants!

EDGARD.

Ah! mon Dieu! vous me faites peur!... cette maladie-là se gagne!... est-ce que votre sœur?...

ÉMILIE.

Non, vraiment!

EDGARD.

Je respire!... j'aurais été trop vengé!... Et qu'est-ce qui la ramène à Paris?

ÉMILIE.

Elle a perdu son amie!... la baronne vient de mourir, et Esther, ma sœur, se trouvant seule dans le monde, a enfin

cédé à mes instances... elle vient habiter avec moi... dans cette maison.

EDGARD.

Je ne puis que l'en féliciter ! Vous, madame, si judicieuse et si sage, vous parviendrez sans doute, par votre influence, et plus encore par votre exemple, à vaincre ses préjugés !... à la ramener à la raison !...

ÉMILIE, souriant.

La raison, dites-vous ?... sais-je de quel côté elle est? il ne m'appartient pas de décider la grave question du mariage et du célibat.

EDGARD.

Mais vous, madame !

ÉMILIE.

Moi !... je me trouve la plus heureuse des femmes !... j'ai un mari excellent ! un enfant que j'adore ! une fortune comme je la désire ; car en m'ordonnant l'ordre et l'économie, elle me permet d'apporter ma part dans le bien-être dont nous jouissons : paix intérieure, douce gaieté, plaisirs modestes... quelques amis !... dont le nombre, j'espère, vient de s'augmenter ! voilà ma vie !... Le mariage est-il toujours ainsi, ou suis-je une exception ?... je l'ignore, et n'en veux rien conclure, sinon que, dans ce dernier cas, je dois bénir ma position et me dire plus que jamais : « Mon Dieu ! que je suis heureuse ! »

EDGARD.

Et vous méritez de l'être !... et plus heureux encore celui qui a su apprécier et deviner tant de bonté, tant de raison !...

ÉMILIE.

Ah ! mon nouveau... ou plutôt mon ancien ami !... vous êtes trop indulgent, ou trop galant !... ce n'est pas là ce que j'attends de vous !... c'est de la franchise, et surtout votre confiance !... Oui, monsieur, ne croyez pas que je veuille vous

rendre vos compliments ; mais vous êtes si bon !... vous feriez un si bon mari ! et l'espèce, dit-on, en est si rare !... comment n'êtes-vous pas marié ?...

EDGARD.

Il est question pour moi, dans ce moment, d'une alliance assez belle... peu de fortune, il est vrai... mais un grand nom !... une grande famille !...

ÉMILIE.

A la bonne heure !

EDGARD.

J'ai longtemps hésité... et au moment de conclure... il me semble que je ne suis plus décidé.

ÉMILIE.

Et pourquoi ?... est-ce que la personne n'est pas bien ?...

EDGARD.

Si, vraiment !... mais le passé... (La regardant.) et surtout le présent, me rendent très-difficile.

ÉMILIE, prêtant l'oreille.

Écoutez !... une voiture !... oui, c'est ma sœur !... c'est elle !...

EDGARD.

Je vous laisse !

ÉMILIE.

Et pourquoi donc ?...

EDGARD, troublé.

Après une aussi longue absence, elle doit désirer être seule avec vous, et je sacrifie le plaisir de la voir à la crainte d'être indiscret !

(Il la salue, et sort par la porte du fond.)

SCÈNE VIII.

ÉMILIE, ESTHER et Mme GESLIN, entrant par la porte à droite.

ESTHER, courant à Émilie qu'elle embrasse.

Ma bonne sœur !

Mme GESLIN, pendant que les deux sœurs sont dans les bras l'une de l'autre.

Si mademoiselle voulait seulement m'écouter...

ESTHER.

Cela suffit, madame Geslin !... allez-vous recommencer cette discussion ? Il n'y a personne au monde d'aussi obstiné que vous !

Mme GESLIN.

Peut-être !... (Lui présentant un papier.) Voici le bulletin des Messageries, et la preuve que nos effets ont été enregistrés ; si, après cela, votre malle et votre boîte à chapeau ont été changées au bureau... ce n'est pas ma faute ! deux femmes seules dans une diligence !

ESTHER.

C'est bien !

Mme GESLIN.

Est-ce qu'on peut se faire obéir !... est-ce que le conducteur vous écoute seulement !... mademoiselle ne veut jamais de cavalier avec nous !

ESTHER.

C'est mon idée.

Mme GESLIN.

Si c'est pour qu'on ne nous en conte pas en route, nous n'y gagnons guère !... car au lieu d'un, nous en avons cinq ou six !... il n'y a pas de commis voyageur qui ne se croie le droit de faire le galant !

ÉMILIE, riant.

Il serait vrai !

ESTHER.

Non, ma sœur !... madame Geslin, ma femme de chambre, s'effraye de tout !

Mme GESLIN.

Ah ! je m'effraye de tout ! et les bons mots, et les récits de ces messieurs !... passe pour moi... je puis entendre... mais j'ai été obligée de leur imposer silence, et de leur dire « Messieurs ! ma maîtresse n'est pas mariée, elle est demoiselle ! »

ESTHER, avec impatience.

Madame Geslin !...

Mme GESLIN.

Il était temps !... depuis ce moment, du moins, la conversation a été convenable ; et sauf quelques plaisanteries à double entente sur les ingénues qui sont majeures, sur le boston, la province, et le caractère acariâtre des vieilles filles, plaisanteries que j'ai eu l'air de ne pas entendre...

ESTHER.

Il suffit... je vous ordonne de vous taire !

Mme GESLIN.

Je me tais, mademoiselle ; mais ce n'est pas moins très-désagréable !... et si seulement feu mon mari avait été avec nous !...

ÉMILIE.

. Madame a été mariée ?

Mme GESLIN.

Trois fois, madame !

ÉMILIE, gaiement.

Voilà une puissante alliée !... un argument vivant qui prouve pour le mariage !...

ESTHER.

Ou pour la soumission de madame Geslin ; il y a des gens qui aiment à obéir.

Mme GESLIN.

Eh! mon Dieu! mademoiselle, je n'ai jamais été plus libre que sous mes trois maîtres ! je veux dire mes trois maris ! Je faisais tout ce que je voulais ; mais, depuis mon dernier veuvage, depuis que je suis entrée chez mademoiselle de Vaucresson, votre marraine...

ÉMILIE, bas à Esther.

Ah ! c'est de là qu'elle vient !

ESTHER.

Oui ; ma marraine, qui y tenait beaucoup, me l'a laissée, me l'a léguée !...

ÉMILIE, à demi-voix.

Ce serait le cas de renoncer à la succession.

ESTHER, à Mme Geslin.

Voyez la chambre que ma sœur me destine... mettez tout en ordre ; et tantôt nous sortirons.

Mme GESLIN.

Une belle idée ! Après un aussi long voyage, et fatiguée comme vous l'êtes ! ce qu'il y a de mieux est de se reposer.

ESTHER.

Sans doute ; mais j'ai affaire, et comme je ne puis sortir seule...

Mme GESLIN.

Si vous ne songez pas à votre santé, c'est à moi de m'en occuper ; oui, mademoiselle !... vous direz ce que vous voudrez, je ne vous laisserai pas être malade ! demain il sera assez tôt ! d'autant plus qu'à cette heure vous ne trouverez plus les gens d'affaires que vous voulez voir.

ESTHER, *impatientée.*

C'est bon !... c'est bon !... en voici beaucoup trop sur ce sujet !

Mme GESLIN, *à part.*

Et elle est de mauvaise humeur encore !... Les maîtres sont si difficiles et si ingrats ! surtout les vieilles filles !...

(*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

ÉMILIE, ESTHER.

ÉMILIE.

Ma bonne sœur ! que j'avais envie de t'embrasser, et de me trouver seule avec toi !... j'ai cru qu'elle ne nous laisserait pas !

ESTHER.

Ma marraine, qui était trop bonne, lui avait laissé prendre une autorité !...

ÉMILIE.

Qui continue sous ton règne ! car c'est elle qui commande... et qui est la maîtresse !

ESTHER.

Dans des misères !... dans les petites choses !

ÉMILIE.

La vie intérieure en est faite, elle ne se compose que de cela ; et tout calculé, je trouve qu'il vaut autant être menée par son mari que par sa femme de chambre !... Mais elle parlait d'hommes d'affaires... Comment ! en as-tu besoin?

ESTHER.

C'est que ma fortune est un peu en désordre ; ce que je possède est si mal placé !

ÉMILIE.

C'est toi qui as voulu t'en charger !

ESTHER.

Oui, sans doute ! pour ne dépendre de personne !... Mais je n'entends rien aux notaires et aux avoués... Comment fais-tu ?

ÉMILIE.

C'est mon mari que cela regarde... Il a fait son droit, il connaît les affaires... Moi je ne m'en mêle pas... Un mari... c'est un intendant.

ESTHER.

Ah !

ÉMILIE.

Du reste, je t'indiquerai son notaire.

ESTHER.

Tu y viendras avec moi ?

ÉMILIE.

Pourquoi donc ?

ESTHER.

C'est gênant d'être seule en tête-à-tête, même avec un notaire... Avec cela que maintenant ils sont tous jeunes... et l'année dernière, pour une circonstance pareille, et fort indifférente, on a tenu des propos qui m'ont été désagréables !

ÉMILIE.

Je n'en reviens pas ! car moi qui suis plus jeune que toi, j'irais seule chez tout ce monde-là, qu'on n'en dirait rien.

ESTHER.

C'est bien différent ! toi, tu es mariée !

ÉMILIE.

Je sors quand j'en ai envie, je rentre quand il me plaît, j'accepte le bras qui me convient.

ESTHER, *avec impatience.*

Toi !... tu es mariée !

ÉMILIE.

C'est singulier !... moi, esclave, je fais tout ce que je veux! Et toi, libre et indépendante...

ESTHER.

Maintenant !... mais dans quelques années, j'aurai les mêmes droits !

ÉMILIE.

Oui, quand tu seras tout à fait vieille !... Beau privilége, qui coûte trop cher à acquérir!

ESTHER.

En attendant !... j'aurai ta fille, ma petite nièce !

ÉMILIE.

Elle a quatre ans !

ESTHER.

N'importe !... je la prendrai... je sortirai avec elle... C'est un maintien, une sauvegarde...

ÉMILIE.

Ma pauvre sœur! tu voulais te passer de tout le monde, et tu dépends de tous... même d'un enfant !

ESTHER.

Quelle idée ! C'est parce que je le veux bien, car je n'ai besoin de personne.

ÉMILIE.

A la condition de vivre dans l'isolement !

ESTHER, *avec dépit.*

Et souvent je le préférerais ! La position qu'on nous fait dans le monde est si fausse, si injuste, si absurde! Une femme mariée, eût-elle seize à dix-sept ans, a le droit de parler, elle a le droit de tout dire ! et j'ai à peine celui d'entendre ! A la moindre plaisanterie banale que vient de hasarder un sot, je vois se diriger vers moi des regards curieux et malins qui s'étonnent de me voir troublée, et me feraient un crime de ne pas rougir !... et si, perdant enfin patience,

un regard de mépris ou un mot piquant les déconcerte ou les réduit au silence, il me semble les entendre, entre eux, me traiter de prude ou de revêche; épithètes qui nous reviennent de droit, attribut obligé du célibat!... Alors cette idée-là vous fâche, vous irrite, vous aigrit le caractère; on devient réellement méchante, railleuse, satirique, et grâce à eux-mêmes, leur calomnie se trouve une réalité!... Témoin ma pauvre marraine, avec qui je viens de passer les années les plus pénibles et les plus tristes.

ÉMILIE.

Vous, amies intimes!

ESTHER.

Nous nous aimions toujours, mais nous nous disputions sans cesse! la vie serait si longue sans cela!

ÉMILIE.

Et si quelqu'un, cependant, pouvait se passer de famille et d'intérieur, c'était elle!... avec ses goûts et son existence d'artiste!

ESTHER.

Sans doute!... noblesse de sentiments, esprit élevé, talents remarquables, elle avait tout réuni! mais son isolement l'accablait; elle ne savait que faire, et cherchait dans son imagination ce qu'elle ne pouvait trouver en son cœur! J'écoutais ses vers, qui étaient fort beaux; mais je les connaissais tant!... Et puis toujours dans les cieux! toujours de la poésie, c'est ne pas vivre! on n'existe qu'en prose!... et fatiguée d'esprit, j'étais heureuse de me délasser avec madame Geslin : c'était mon seul plaisir! et je périssais d'ennui!... Mais quand j'ai vu ma pauvre marraine malade et souffrante, tout a été oublié! et dans ses derniers moments, ému des soins que je lui prodiguais, touché peut-être de mon amitié et de ma douleur, ce cœur que je croyais insensible et égoïste m'a montré tant de tendresse et de reconnaissance, que je m'en veux maintenant de l'avoir mal jugé, ou plutôt de ne l'avoir pas deviné!

ÉMILIE.

Et riche comme elle l'était, sans parents, sans héritier connu, je ne doute pas qu'elle n'ait fait quelque disposition en ta faveur !

ESTHER.

A quoi bon ?... je n'ai besoin de rien ; j'aurai toujours assez pour vivre seule.

ÉMILIE, souriant.

Seule !... il est heureux alors que tu ne te sois pas trouvée ici tout à l'heure avec notre ancien ami Edgard de Saint-Rambert ; vos discussions auraient recommencé.

ESTHER.

Ah !... M. Edgard était ici tout à l'heure ?...

ÉMILIE.

Il est parti au moment où l'on annonçait ton arrivée.

ESTHER.

Fidèle à ses principes, je ne doute pas qu'en mon absence il ne les ait mis en action, et qu'il ne se soit marié !

ÉMILIE.

Pas encore...

ESTHER.

Ah !... pas encore !

ÉMILIE.

Mais cela ne tardera pas... il est question pour lui d'un mariage important qui bientôt va avoir lieu.

ESTHER.

Je lui en ferai compliment... et à celle qu'il a choisie !

ÉMILIE.

N'est-ce pas ? surtout si elle a su l'apprécier ; car c'est un si galant homme !... (Se retournant.) Eh !... c'est monsieur mon mari que je te présente !

SCÈNE X.

DHENNEBON, ÉMILIE, ESTHER.

ESTHER, allant à lui.

Mon cher beau-frère !

DHENNEBON.

Ma chère belle-sœur ! y a-t-il longtemps que l'on ne vous a vue ! (Bas à sa femme.) Dieu ! comme je la trouve vieillie !...

ÉMILIE.

Veux-tu te taire !

DHENNEBON, de même.

Les demoiselles à cet âge-là se fanent tout de suite !... tandis que toi !... quelle différence !

ESTHER.

Que dit-il ?

ÉMILIE, allant à elle.

Rien... il me parle de ton appartement, et nous allons arranger cela ensemble, pour que tu sois comme chez toi, et tout à fait libre...

(Elles causent à voix basse toutes les deux.)

DHENNEBON, à part.

Ce diable de Rouvray vient de m'envoyer ses actions de chemin de fer !... et pour la première chose que j'aie faite sans consulter ma femme... cela m'inquiète horriblement ! (S'approchant.) Chère amie, je voudrais bien te parler.

ÉMILIE.

Plus tard !... je suis là avec ma sœur !...

DHENNEBON.

C'est juste !... Tu ne veux pas que nous sortions ensemble tout à l'heure ?...

ÉMILIE.

Pourquoi ?...

DHENNEBON.

Pour nous promener.

ÉMILIE.

Du tout !

DHENNEBON.

Alors, je reste... c'est que, tu ne sais pas, M. de Rouvray était ici tout à l'heure.

ESTHER.

M. de Rouvray !... je connais ce nom... le comte de Rouvray ?

DHENNEBON.

Précisément.

ESTHER.

Un parent éloigné... un arrière-cousin de mademoiselle de Vaucresson, ma marraine !

ÉMILIE.

Et de plus, l'oncle d'Edgard.

ESTHER, à Dhennebon.

Eh bien ?

DHENNEBON, à sa femme, avec embarras.

Eh bien ! il me parlait tout à l'heure des chemins de fer et de leurs actions, qui sont très-avantageuses...

ÉMILIE.

Qu'est-ce que cela nous fait ?

DHENNEBON, hésitant.

Si nous en prenions quelques-unes ? qu'est-ce que tu en dis ?

ÉMILIE.

Que cela ne convient pas à un employé qui ne s'y entend pas.

DHENNEBON.

Mais les autres n'y entendent rien non plus !

ÉMILIE.

C'est pour cela qu'ils en prennent.

DHENNEBON, avec embarras.

C'est qu'il m'avait proposé...

ÉMILIE.

Tu refuseras !

DHENNEBON, de même.

Et sous quel prétexte ?

ÉMILIE.

Tu diras : « Ma femme ne veut pas ! »

DHENNEBON.

C'est vrai ! et s'il demande pourquoi ?

ÉMILIE.

Parce que je ne veux pas !

DHENNEBON.

C'est juste !... cela répond à tout !...

ÉMILIE, à Esther qu'elle emmène.

Viens, chère amie !

ESTHER, bas à sa sœur, en s'en allant.

C'est inconcevable !... une soumission pareille dans un mari !

ÉMILIE, souriant.

Tu le vois !... voilà comme nous sommes, nous autres esclaves !

(Elles sortent toutes les deux par la porte à droite.)

SCÈNE XI.

DHENNEBON, puis M. DE ROUVRAY.

DHENNEBON.

Au fait !... dès que ma femme ne veut pas, il faudra bien que Rouvray les reprenne. (Le voyant entrer.) Ah ! c'est toi ! quel bon hasard t'amène ?

M. DE ROUVRAY.

Je suis bien aise de te trouver encore. J'ai des renseignements à te demander sur quelqu'un que tu dois connaître : une demoiselle de province, fille majeure, mademoiselle Esther Delaroche...

DHENNEBON.

Oui, vraiment !

M. DE ROUVRAY.

Parente ou alliée, vient-on de me dire, de M. Dhennebon, chef de bureau à la guerre.

DHENNEBON.

C'est ma belle-sœur... la sœur de ma femme.

M. DE ROUVRAY.

Très-bien. Dis-moi où je pourrai lui écrire ?

DHENNEBON.

Elle est ici, à Paris... et demeure chez nous.

M. DE ROUVRAY.

Encore mieux !... Je viens de recevoir pour elle, de Bretagne, des papiers que j'allais lui adresser... et que j'aime mieux lui remettre à elle-même... si tu veux bien le permettre.

DHENNEBON, l'arrêtant.

Un instant !... je voulais te parler de nos actions !...

M. DE ROUVRAY.

Ah ! tu en as reçu les titres ?

DHENNEBON.

Oui, mon ami.

M. DE ROUVRAY.

Bonne affaire pour nous... mon neveu nous en a acheté à un cours excellent !... et avant la fin de la Bourse ça avait déjà monté !

DHENNEBON.

J'en suis enchanté! parce que je voulais te prier de les reprendre.

M. DE ROUVRAY.

Pourquoi cela? as-tu peur?

DHENNEBON.

Non, mon ami!...

M. DE ROUVRAY.

Eh bien alors, pourquoi?

DHENNEBON, *avec embarras.*

C'est que!... c'est que... ma femme ne veut pas!

M. DE ROUVRAY, *riant de pitié.*

Ta femme ne veut pas! Ah çà! tu n'es donc pas le maître?

DHENNEBON, *vivement.*

Si, vraiment!

M. DE ROUVRAY.

C'est donc ta femme qui commande?

DHENNEBON.

Non, mon ami!... c'est seulement son avis qu'elle m'a exprimé avec crainte et respect!

M. DE ROUVRAY.

Est-ce qu'elle s'y connaît? est-ce qu'elle peut s'y connaître? et toi qui es homme, qui as du caractère, qui es le chef de la communauté... tu aurais besoin de son approbation pour faire une excellente affaire?

DHENNEBON, *hésitant.*

Au fait, je suis le chef...

M. DE ROUVRAY.

Une affaire qui peut t'enrichir... ce qui commence déjà!... cinq ou six cents francs de bénéfice!... en une heure!

DHENNEBON.

C'est plus que mes gratifications de toute l'année ! et si cela continue ainsi !...

M. DE ROUVRAY.

Te voilà riche !

DHENNEBON.

Mieux encore... me voilà mon maître !... je n'irai plus au bureau... ou j'irai en voiture.

M. DE ROUVRAY.

Cela dépend de toi... voilà l'occasion ; et à moins que tu ne sois pas libre...

DHENNEBON, avec fierté.

Je le suis ! je le serai toujours !

M. DE ROUVRAY.

Eh bien alors, garde tes actions !... nous avons justement aujourd'hui un petit dîner avec les deux ou trois principaux actionnaires... un dîner de garçons... quoiqu'ils soient tous mariés ! veux-tu en être ?... je te régale !

DHENNEBON.

Moi !...

M. DE ROUVRAY.

Une partie fine ! au Rocher de Cancale ! nous nous amuserons !

DHENNEBON.

Dame !... mon ami !...

M. DE ROUVRAY.

Il faut s'amuser quand on est jeune !... et puis nous avons ce soir une loge à l'Opéra ! une avant-scène !

DHENNEBON.

Partie complète !

M. DE ROUVRAY.

Oui vraiment !

SCÈNE XII.

DHENNEBON, M. DE ROUVRAY, Mme GESLIN.

Mme GESLIN.

Madame fait demander à monsieur à quelle heure il faudra la voiture pour Passy ?

DHENNEBON.

Passy !... Ah ! mon Dieu !... je n'y pensais plus ! je dîne aujourd'hui avec ma femme et ma fille !...

M. DE ROUVRAY.

Tu dînes avec elles tous les jours !

DHENNEBON.

Oui, mais c'est à Passy, chez mon chef de division !... un homme à ménager !

M. DE ROUVRAY.

Est-ce toi que j'entends ?... un homme libre ! un homme qui a de la fierté dans le cœur ! tu préférerais le dîner du pouvoir à celui de l'amitié !

DHENNEBON.

Non, sans doute !

M. DE ROUVRAY.

Un dîner aussi humiliant ! un dîner qui est presque ministériel, excepté qu'il ne sera pas aussi bon !...

DHENNEBON.

Ce n'est pas le dîner... c'est ma femme !

M. DE ROUVRAY.

Ta femme !... mais alors tu es donc esclave ?... tu ne peux pas aller au Rocher de Cancale sans sa permission ?

DHENNEBON, à demi-voix.

Mon ami, tu veux me débaucher !... tu veux que je devienne mauvais sujet !

M. DE ROUVRAY.

Je veux... que tu deviennes le maître ! et il n'y a pour cela que le premier pas qui coûte !

Mme GESLIN, qui s'est tenue à l'écart, s'avançant en ce moment.

Eh bien, monsieur... que dirai-je à madame ?...

M. DE ROUVRAY.

Qu'il n'ira pas à Passy ! qu'il ne veut pas !

DHENNEBON, fièrement.

Oui ! (D'une voix plus douce.) Je ne peux pas !... une obligation, une affaire imprévue que je lui dirai... (A part.) J'en inventerai une !... (A M. de Rouvray.) Eh bien, mon ami, tout à toi !

M. DE ROUVRAY.

A la bonne heure !

DHENNEBON.

Je suis libre !

M. DE ROUVRAY.

Allons donc !... Je me présente chez ta belle-sœur... et ici, tantôt, rendez-vous à six heures !...

DHENNEBON.

A six heures !... (Voyant Mme Geslin qui sort par le fond, il poursuit à voix haute.) car, décidément, je n'irai pas à Passy !

M. DE ROUVRAY.

Bravo !... le gant est jeté ! c'est la déclaration d'indépendance des États-Unis !

(Il entre par la porte à droite chez Esther, Dhennebon sort par la porte à gauche.)

ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE ROUVRAY, puis EDGARD.

M. DE ROUVRAY, sortant de la porte à droite, et parlant encore.

Adieu, mademoiselle; j'attendrai vos ordres, et vous pouvez compter sur tout mon dévouement!... (La porte se referme.) Elle est vraiment fort bien! et de l'esprit, du jugement; une femme supérieure! (Apercevant Edgard qui entre par la porte du fond.) Eh!... c'est mon cher neveu!

EDGARD.

Qui vous remercie, mon cher oncle, de votre recommandation auprès de votre ami. M. Dhennebon est un fort galant homme!... très-obligeant... et je lui apporte les papiers qu'il m'a demandés.

M. DE ROUVRAY.

Pour ton mariage avec mademoiselle de Néris?

EDGARD.

Oui, mon oncle, je suis tout à fait décidé, et je vous prie de vouloir bien faire la demande dès aujourd'hui!

M. DE ROUVRAY.

Diable!... tu es donc bien amoureux!

EDGARD.

Non, mon oncle, un mariage de raison!

M. DE ROUVRAY.

S'il en est ainsi, il fallait qu'il fût *plus raisonnable*... qu'il fût plus riche !... quand on prend de la raison, on n'en saurait trop... et elle n'a presque rien !

EDGARD.

Qu'importe !... Le caractère... la famille, tout est convenable... et puis... (D'un air rêveur.) d'autres raisons !... (Se reprenant.) le roi daigne s'intéresser à ce mariage.

M. DE ROUVRAY.

Je comprends !... et vous serez admis à toutes les fêtes... aux présentations... aux bals de la cour !...

EDGARD.

Pourquoi pas ? Il y a là aussi bonne compagnie qu'ailleurs ! et c'est, du reste, fort agréable !

M. DE ROUVRAY.

Et moi, je te l'avoue, je ne conçois pas qu'un jeune homme de sens, et qui a de la fierté dans le cœur, consente volontairement à enchaîner son indépendance, et à être, comme autrefois, gentilhomme à la suite. Et qu'est-ce qui lui en revient ? de se montrer couvert d'un brillant uniforme, au camp ou au château ; escorte indispensable, accompagnement obligé de toutes les revues et entrées solennelles ; tapisserie permanente des fêtes royales où il se trouve honoré d'être debout dans la foule, quand il pourrait rester chez lui, libre, indépendant... et assis !... Attendre son bonheur d'un sourire, sa fortune d'un caprice, et son opinion... de celle du maître !... Je ne dis pas cela pour toi, mon neveu, mais voilà le courtisan du prince !

EDGARD.

Et moi, mon oncle, je ne conçois pas qu'un homme libre, riche, qui n'a besoin de personne, et qui a quelque dignité dans l'âme, s'établisse volontairement le complaisant de la multitude, et aille chercher au-dessous de lui des maîtres pour caresser leurs exigences ; je ne conçois pas que, pour se

faire populaire, il se fasse esclave; qu'il mendie l'aumône de la faveur publique, et sacrifie tout au désir de la conserver ou à la crainte de la perdre; défenseur du contribuable, ennemi des impôts, et n'osant se soustraire à celui des souscriptions! prêchant la liberté, et n'osant manquer une ovation libérale, ou un banquet patriotique!... humble et respectueux avec le journaliste dont il paye les éloges! ami du moindre industriel, et lui touchant dans la main... quand il est électeur!... Dénigrer ce qui est en haut, exalter ce qui est en bas, suivre le torrent qui passe, sans l'arrêter ni le braver; se mettre aux gages de tous, et faire antichambre dans la rue!... Je ne dis pas ça pour vous, mon cher oncle; mais voilà le courtisan du peuple!

M. DE ROUVRAY, riant.

C'est beau!... mais c'est fier!...

EDGARD.

Chacun l'est à sa manière; et tenez, mon oncle, il vaudrait mieux peut-être ne dépendre de personne; mais comme ici-bas il paraît que c'est difficile... je préfère, tout calculé, obéir au moins de maîtres possible.

M. DE ROUVRAY.

Je n'obéis à personne; je n'appartiens qu'à moi, et à mes amis.

EDGARD.

Oui, mais vous en avez tant!... En tout cas, je suis du nombre, je l'espère; et malgré nos discussions, il est un chapitre sur lequel nous nous entendrons toujours.

M. DE ROUVRAY, lui tendant la main.

Tu dis vrai!...

EDGARD.

J'y compte bien!...

M. DE ROUVRAY.

Et puisque tu le veux, puisque cela te fait plaisir, j'irai dès aujourd'hui chez M. de Néris faire ta demande.

EDGARD.

Ce n'est pas tout; et pendant que j'y suis, j'ai encore un service à vous demander.

M. DE ROUVRAY.

Parle.

EDGARD.

Il me faut de l'argent!

M. DE ROUVRAY.

Pour ta corbeille?...

EDGARD, secouant la tête.

Non, pour autre chose!... Il m'en faut beaucoup.

M. DE ROUVRAY.

Permets donc!... je suis libéral, c'est connu; mais tu abuses de l'expression!... j'ai donné pas mal le mois dernier.

EDGARD.

Ce n'est pas pour moi, vous le savez, c'est pour mon rère l'agent de change.

M. DE ROUVRAY.

Passe pour lui donner des affaires! mais de l'argent!... cela devient une mauvaise spéculation!

EDGARD.

Non, mon oncle, c'en est une bonne! Vous sauvez un honnête homme, victime de désastres et de faillites qu'il ne pouvait prévoir! grâce au ciel on n'a rien su! tout est réparé!... Son honneur... le nôtre est intact; venez encore ce mois-ci à son aide, et un bel avenir s'offre à lui!... C'est une trentaine de mille francs qu'il lui faut.

M. DE ROUVRAY.

Trente mille francs!

EDGARD.

Je m'engagerai pour lui... je signerai... J'ai fait ce que j'ai pu... vous le savez! sans cela...

M. DE ROUVRAY.

Oui... oui... je sais que tu es un brave jeune homme, et un bon frère !... mais trente mille francs!... diable!... trente mille francs!

EDGARD.

Qu'est-ce que c'est que ça, pour vous qui êtes garçon?

M. DE ROUVRAY.

Garçon... garçon!... ils n'ont que ce mot-là!... tous ceux qui me demandent, me disent : « Vous êtes garçon... » La belle avance! et le beau profit!... On ne se marie pas, pour n'avoir ni dépense de ménage, ni embarras de famille... et voilà les neveux, les parents, les filleuls!...

EDGARD.

Ah! vous avez été parrain!... c'est de droit!... c'est le revenu habituel des célibataires.

M. DE ROUVRAY.

Eh, non!... tu sais bien... ce que je t'ai dit dans le temps...

EDGARD.

Ah! oui, mon petit cousin Télémaque!

M. DE ROUVRAY.

Eh bien, oui!... Télémaque!... Télémaque n'est pas sage.

EDGARD.

C'est peut-être la faute de Mentor?

M. DE ROUVRAY.

Eh! non; je l'ai élevé comme un prince!... et ce gaillard-là est devenu républicain!... il ne veut obéir à personne... il s'étonne de ce que je suis riche et de ce qu'il ne l'est pas!... et il voulait me prouver dernièrement que nous devions partager.

EDGARD.

C'est de l'égalité.

M. DE ROUVRAY.

Pas pour moi!... sans compter d'autres ennuis, d'anciennes passions dont on ne sait comment se défaire, des exigences féminines!

EDGARD.

Oui... oui... mademoiselle Clorinde ou mademoiselle Amanda, dont j'ai entendu parler hier soir au foyer de l'Opéra...

M. DE ROUVRAY.

Du tout... du tout... mais elles ou d'autres... tourmenté ainsi de tous les côtés, je ne sais souvent où donner de la tête.

EDGARD.

Faites comme moi, mariez-vous.

M. DE ROUVRAY.

J'en ai eu quelquefois l'idée... il est de ces remèdes violents auxquels on se décide tout à coup; mais j'y voyais une foule d'obstacles : toi, d'abord... dont je n'ai jamais eu qu'à me louer, et que je ne veux pas priver de mon héritage.

EDGARD.

N'est-ce que cela, mon cher oncle? je n'y ai jamais compté, et je vous ai toujours aimé *gratis*. Je mourrai probablement avant vous, car je parviendrai ou je me ferai tuer; dernièrement cela a bien manqué... Vous voyez bien que, de toutes les manières, je n'aurai besoin de personne. Ainsi, que cela ne vous inquiète pas; mariez-vous quand il en est temps et que vous êtes jeune encore : quarante ans, c'est le bel âge!

M. DE ROUVRAY.

C'est ce que me disent toutes les veuves, et même quelques mamans qui ont encore des filles à marier.

EDGARD.

N'attendez pas davantage; songez à votre vieillesse. Sans appui et sans consolation, voyez en perspective les rhuma-

tismes, la goutte, dernière compagne du vieux garçon... et la seule souvent qui lui demeure fidèle ! Songez aux collatéraux, aux filleuls même, qui peut-être déjà calculent l'instant du partage !

M. DE ROUVRAY.

Tais-toi !... tais-toi !... tu me fais peur !

EDGARD.

C'est ce qu'il faut !... La seule difficulté, c'est de trouver quelqu'un qui vous convienne... car vous n'êtes pas aisé à marier.

M. DE ROUVRAY.

Je le sais bien... mais j'ai depuis quelques moments une idée... c'est d'abord d'épouser une femme très-riche... c'est nécessaire pour réparer quelques brèches déjà faites, et d'autres qui se préparent : témoin tes trente mille francs.

EDGARD.

Très-bien raisonné !

M. DE ROUVRAY.

Ensuite, d'épouser non pas une jeune personne de seize à dix-sept ans, mais une femme de vingt-six à trente, fraîche et jolie encore... commençant sa seconde jeunesse... enfin les premiers beaux jours d'automne, ce que nous appelons l'été de la Saint-Martin.

EDGARD.

C'est très-convenable.

M. DE ROUVRAY.

N'est-ce pas ? Bien entendu qu'elle gardera sa liberté, comme moi la mienne ; elle fera ce qu'elle voudra et moi aussi ; cela ne changera ni mes habitudes ni les siennes ; et nous nous trouverons placés sur un territoire neutre, qui ne sera ni le mariage ni le célibat.

EDGARD, riant.

Un plan superbe ! Mais où diable trouverez-vous une femme pareille ?

M. DE ROUVRAY.

Elle est trouvée ! ici même, dans cette maison... je viens de la voir... la belle-sœur de mon ami Dhennebon.

EDGARD, avec émotion.

Mademoiselle Esther !

M. DE ROUVRAY.

Précisément ! et j'espère que je te donne là une jolie tante !

EDGARD.

Je vous en remercie bien ! mais vous oubliez le premier article de votre programme : une femme riche ! et mademoiselle Esther n'a rien !... elle est sans fortune !

M. DE ROUVRAY.

C'est ce qui te trompe. Mon notaire de Bretagne m'a envoyé pour elle des papiers que nous venons de lire ensemble ; une arrière-cousine à nous, cousine au dixième degré, une vieille fille, mademoiselle Palmire de Vaucresson, me nomme son exécuteur testamentaire, et institue pour sa légataire universelle mademoiselle Esther Delaroche, sa seule amie.

EDGARD.

Ah ! c'est elle !...

M. DE ROUVRAY.

A qui je viens d'apporter cette bonne nouvelle, quarante-cinq à cinquante mille livres de rente en terres, ce qui en vaut le double en cinq pour cent.

EDGARD.

Et vous vous êtes proposé sur-le-champ ?

M. DE ROUVRAY.

Du tout !... ce n'était qu'une idée, car je n'étais pas encore déterminé !... mais je le suis maintenant, grâce à ton exemple et à tes conseils ! Seulement, comme il n'est ni convenable ni agréable de se proposer soi-même, je compte sur ton amitié.

EDGARD, troublé.

Moi!...

M. DE ROUVRAY.

Tu peux bien faire pour moi ce que je vais faire pour toi!

EDGARD.

Certainement!... mais vous me chargez là d'une mission où je cours grand risque d'échouer!... j'ai entendu dire que mademoiselle Esther avait à ce sujet des idées très-arrêtées!

M. DE ROUVRAY.

Comme moi!

EDGARD.

Chérissant avant tout son indépendance!

M. DE ROUVRAY.

Comme moi!

EDGARD.

Et qu'elle avait juré de ne jamais se marier!

M. DE ROUVRAY.

Comme moi!... Tu vois que nous nous convenons à merveille... que nous sommes faits l'un pour l'autre... et pour la décider, tu lui diras...

EDGARD.

Quoi?

M. DE ROUVRAY.

Ce que tu m'as dit!

EDGARD.

Je ne demanderais pas mieux! mais pour traiter un semblable sujet... je connais peu mademoiselle Esther!

M. DE ROUVRAY.

Je croyais, au contraire, que tu avais été lié autrefois avec ces dames?

EDGARD.

Avec sa sœur, madame Dhennebon, qui a toujours eu beaucoup d'amitié pour moi !

M. DE ROUVRAY.

Eh bien! tu es ici chez elle... c'est une question de famille, cela se traite avec les grands-parents ; présente-lui ma demande ; je vais m'occuper de ces trente mille francs que je tâcherai de t'avoir pour aujourd'hui ou demain.

EDGARD.

C'est trop de bonté!... et un pareil service!...

M. DE ROUVRAY.

N'est rien!... à charge de revanche. (Apercevant Émilie qui entre par la porte à gauche.) La voici! j'attends chez moi de tes nouvelles, et la permission de me présenter.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE II.

EDGARD, à droite, et rêvant ; ÉMILIE.

ÉMILIE, à part.

Mon pauvre mari!... ne pouvoir venir avec nous à Passy, et pour un motif comme celui-là!... (Apercevant Edgard.) Ah ! monsieur Edgard!...

EDGARD.

Je venais ici, madame, pour une affaire où votre mari veut bien s'employer pour moi, et je ne croyais pas avoir également un service à vous demander.

ÉMILIE.

A moi?... Parlez, de grâce!

EDGARD.

Un service qui vous étonnera peut-être beaucoup!... et je suis moi-même fort embarrassé pour aborder la question...

ÉMILIE.

Est-ce de moi qu'il s'agit ?

EDGARD.

Presque... c'est-à-dire... c'est tout comme... car c'est de mademoiselle votre sœur... (Voyant Esther, qui entre vivement et tenant un papier à la main ; il s'arrête avec émotion.) C'est elle !...

ESTHER, en l'apercevant, fait un geste de surprise.

Edgard !...

(Puis elle se reprend, et lui fait respectueusement la révérence.)

ÉMILIE, à Edgard.

Eh bien ! monsieur, vous disiez...

EDGARD, à Émilie.

J'entre chez monsieur votre mari qui m'attend ; et après cela, madame, si vous êtes seule, si je ne vous gêne point... je viendrai réclamer de votre bonté quelques moments d'entretien.

(Il salue, et sort par la porte à gauche.)

SCÈNE III.

ÉMILIE, ESTHER.

ÉMILIE, allant à Esther et lui prenant les mains.

Qu'as-tu donc ? comme tu es émue !

ESTHER.

Ah ! juge toi-même si c'est sans raisons... lis cette lettre... les dernières volontés de ma marraine... si bonne, si généreuse...

ÉMILIE, qui a parcouru la lettre.

Elle te laisse toute sa fortune

ESTHER.

A moi, ingrate, qui osais l'accuser...

ÉMILIE, lisant toujours.

A la condition expresse de te marier!

ESTHER.

Oui!...

ÉMILIE.

Ce n'est pas possible!... elle qui détestait le mariage et qui avait refusé tous les partis... elle qui a voulu vivre et mourir dans le célibat!

ESTHER, rêvant.

Elle me défend de suivre son exemple, et je connais enfin la cause de cette douleur sombre qu'elle n'a jamais osé m'avouer et qui l'a conduite au tombeau!... tout est expliqué dans ces derniers vers qu'elle a écrits pour moi et qui accompagnent sa lettre... (Prenant le papier.) Écoute, ma sœur... écoute bien!...

(Lisant.)

A toi mes vœux, ma dernière pensée,
Et le secret qui desséchait mon cœur!
A toi ces vers que, d'une main glacée,
Je trace encor pour toi!... pour ton bonheur!
J'ai quarante ans, je suis seule sur terre;
Et j'ai passé la saison des amours!
J'ai quarante ans!! le bonheur d'être mère
Ne viendra pas consoler mes vieux jours!
Le temps ne peut adoucir ma souffrance,
Et, je le sens, je n'ai plus qu'à mourir!
Car, à mon âge, on n'a plus l'espérance!
Et je n'ai pas même le souvenir!!...

ÉMILIE.

Elle a raison!... vivre et mourir seule!... mourir sans avoir rien aimé!... elle a dû être bien malheureuse!... n'est-ce pas, ma sœur?

ESTHER.

Oui, c'est ce que je me dis depuis que j'ai lu sa lettre.

ÉMILIE.

Et ce qu'il y a de plus généreux encore.... elle a voulu te soustraire au sort dont elle avait fait l'expérience!... elle a voulu t'obliger, te contraindre à te marier!... et que tu le veuilles ou non!...

ESTHER.

C'est là le terrible!... c'est l'obligation de se décider et de faire un choix!..... Car, moi, je n'ai jamais distingué personne... et ne pense à personne.

ÉMILIE.

C'est fâcheux!... car si tu avais préféré quelqu'un, cela nous aurait bien aidés.

ESTHER.

J'ai beau chercher... je ne vois pas!... et je ne peux cependant pas faire imprimer le testament, en annonçant qu'il y aura concours.

ÉMILIE.

Cela se répandra de soi-même!... dès que l'on saura qu'il y a ici une riche héritière, tous les prétendus arriveront; à commencer par les jeunes gens qui ont des charges à payer!...

ESTHER.

Je n'aime pas les jeunes gens.

ÉMILIE.

Aimes-tu mieux les gens raisonnables?

ESTHER.

Encore moins! c'est si ennuyeux!

ÉMILIE.

Qui voudrais-tu donc?

ESTHER, *hésitant.*

Quelqu'un... qui fût...

ÉMILIE, *vivement.*

Entre les deux!

ESTHER.

Peut-être!...

ÉMILIE, vivement.

Tu as donc une idée?

ESTHER.

A laquelle... je ne m'arrêterai même pas!... quelqu'un qui va se marier.

ÉMILIE.

Raison de plus pour se hâter... et M. Edgard?...

ESTHER, vivement.

Est-ce que je l'ai nommé?

ÉMILIE, froidement.

Depuis une heure.

ESTHER.

Lui que j'ai dédaigné, refusé!... est-ce que je peux revenir?... est-ce que je peux l'inviter comme pour une contredanse, et lui dire : « Monsieur, voulez-vous bien me faire l'honneur... »

ÉMILIE.

Du tout!... tu ne paraîtras en rien là-dedans, ce sera moi.

ESTHER.

C'est la même chose!... Toi, ma sœur!... tu irais me proposer!... tu irais à lui!... jamais!

ÉMILIE.

Et si c'était lui qui vînt à nous!... si cet entretien qu'il m'a demandé tout à l'heure, en ta présence, était pour me parler de toi?...

ESTHER.

En vérité!...

ÉMILIE.

Après cela... vois toi-même s'il faut le recevoir, ou le renvoyer.

ESTHER.

Moi, cela ne me regarde pas !... je n'y suis pour rien !... Mais il me semble qu'on peut toujours...

ÉMILIE.

Essayer de l'écouter ?

ESTHER.

Essayons !... (Avec émotion.) C'est lui !...

ÉMILIE, après un instant de silence et à voix basse.

Alors !... il faut nous laisser.

ESTHER.

J'allais te le proposer... (Lui serrant la main.) Adieu !

(Elle fait à Edgard, qui entre, une grande révérence, et sort par le cabinet à droite.)

SCÈNE IV.

EDGARD, ÉMILIE.

ÉMILIE.

Vous voyez, monsieur, que je me suis conformée à vos intentions, et que nous sommes seuls.

EDGARD, lentement et froidement.

Je vous en remercie, madame...

ÉMILIE, à part.

Dieu !... quel air solennel !... c'est bien cela !... (Haut.) Je vous écoute, monsieur.

EDGARD.

Mademoiselle votre sœur est riche à présent !...

ÉMILIE.

Elle vient de l'apprendre.

EDGARD.

Je lui en adresse mes félicitations !... J'ignore si ce changement de fortune a changé ses opinions sur le mariage...

ÉMILIE.

Elle les a, du moins, beaucoup modifiées... car une clause du testament lui ordonne expressément de se marier... et, quelles que soient ses idées à cet égard, elle ne peut que se soumettre aux volontés de sa bienfaitrice !... (Regardant Edgard qui fait un mouvement de surprise.) Il est ému...

EDGARD, froidement.

J'en suis ravi... et je peux alors avec quelques chances de succès vous demander officiellement la main de votre sœur... pour mon oncle, M. de Rouvray.

ÉMILIE.

Votre oncle !... ô ciel ! y pensez-vous !...

EDGARD.

Pourquoi pas ?... mon oncle a quarante ans, il est vrai : mais il est jeune par ses goûts, qui sont ceux de votre sœur : même caractère, même amour de la liberté, une fortune presque égale ; et de plus, une belle position politique !... La prochaine session peut le porter au pouvoir !

ÉMILIE.

Votre oncle, monsieur ! et qui lui a donné une pareille idée ?

EDGARD.

Moi, madame ; je ne pouvais lui conseiller un meilleur choix.

ÉMILIE.

Il me semble qu'autrefois vous auriez été moins généreux !... Et à moins que ce mariage, dont vous me parliez ce matin... ne puisse plus se rompre... (Regardant Edgard qui se tait.) et je le vois... c'est possible encore... je pense que vous ne devez pas à votre oncle une telle preuve de générosité... un si grand dévouement !...

EDGARD.

Non !... le mien n'irait pas jusque-là !...

ÉMILIE.

Il y a donc d'autres motifs ?

EDGARD.

Oui, madame, des motifs que je puis seul apprécier, un obstacle invincible qu'il ne m'est pas permis de vous dire.

ÉMILIE, à demi-voix et lui prenant la main.

Écoutez-moi, Edgard ! vous connaissez mon amitié !... parlez-moi avec franchise : est-ce le souvenir d'un premier refus, est-ce l'amour-propre blessé qui vous empêche de songer aujourd'hui à un parti superbe ?

EDGARD.

Ah ! ce n'est pas là ce qui m'eût déterminé !

ÉMILIE.

Je le sais !... je le sais !... je connais votre caractère noble et désintéressé, et, grâce au ciel, votre fortune personnelle, votre position indépendante, vous mettent à l'abri d'un pareil soupçon !.... Il n'est donc qu'un motif, un seul qui pourrait vous faire hésiter !... (L'entraînant à l'autre bout du théâtre, et à voix basse.) Eh bien, monsieur !... eh bien !... c'est peut-être mal ce que je vais vous dire... mais enfin, si moi, sa sœur... j'avais cru voir... si j'étais sûre qu'on vous aimât !...

EDGARD pousse un cri de joie.

O ciel !... (Puis il s'arrête, se reprend, et dit froidement à Émilie.) Je ne puis...

ÉMILIE, poussant un cri d'indignation.

Ah !... (Vivement.) je n'ai rien dit, monsieur ! je n'ai rien dit !

EDGARD.

Et moi... je ne sais rien !... je vous le jure !... mais mon honneur, ma conscience me disent que je dois agir ainsi !... et vous-même en d'autres temps me rendrez justice peut-être !... Daignez faire part à mademoiselle votre sœur des intentions de M. de Rouvray; je vais le retrouver chez lui

où il m'a donné rendez-vous, le prier de faire désormais valoir ses droits lui-même, et de venir chercher ici la réponse qu'il attend.

(Il la salue respectueusement et sort.)

SCÈNE V.

ÉMILIE va ouvrir la porte à droite, et trouve sur le seuil ESTHER, pâle et tremblante.

ESTHER, entrant, et affectant de sourire.

Eh bien !... eh bien, qu'y a-t-il ?

ÉMILIE, d'un air dégagé.

Rien encore... j'ai à peine abordé la question... je n'ai parlé que bien vaguement...

ESTHER.

Oh ! non !... non !... il m'a refusée !... refusée !!!

ÉMILIE.

Quelle expression !... ce n'est pas cela qu'il a dit !

ESTHER, avec douleur.

Je l'ai entendu, ma sœur !

ÉMILIE.

Eh bien, oui !... il voulait autrefois... il ne veut plus maintenant... je n'y comprends rien !... les hommes sont capricieux... comme des femmes ! Et moi qui t'en faisais l'éloge, moi qui avais de l'amitié pour lui ! je n'en ai plus !... je suis indignée !... et toi aussi... je le vois !... Allons, ma sœur ! allons, de la fierté, du courage !... n'y pensons plus !

ESTHER, les yeux baissés et douloureusement.

Oui !... n'y pensons plus !

ÉMILIE, gaiement.

Ce sera bien vite oublié !... tu es riche, tu es belle !... moi je te trouve charmante ! et, j'en suis sûre, tous les hommes

auront mes yeux!... aussi, sois tranquille... dès que tu vas paraître, tous les hommages vont t'entourer, c'est à qui te fera la cour ! .. et des cavaliers empressés, des adorateurs, des amants, il n'en manquera pas!... dans le monde, il y en a bien d'autres!...

ESTHER.

Non !... il n'y en a pas d'autre !

ÉMILIE.

Qu'est-ce que tu me dis là ?...

ESTHER.

Ah ! tu vas me haïr!... tu vas me mépriser !... mais à qui avouer mes chagrins et ma honte, si ce n'est à toi, ma sœur et mon amie ! Eh bien, oui ! depuis longtemps je l'aimais!...

ÉMILIE.

Je le savais mieux que toi.

ESTHER.

Mais depuis qu'il m'a dédaignée !... repoussée !...

ÉMILIE.

Eh bien?...

ESTHER, pleurant.

Eh bien !... je crois que je l'aime encore plus !

ÉMILIE.

Voilà ce que c'est !... on dit que c'est toujours ainsi !... je ne voulais pas le croire !... mais alors, insensée que tu es, pourquoi autrefois l'avoir refusé ?...

ESTHER.

Mon Dieu ! si tu savais de quoi dépend notre destinée !... Est-ce ma faute à moi si je n'ai écouté alors que ma tête ! un faux enthousiasme, une vanité puisée dans les hommages même qui m'entouraient, et qui me persuadaient que je pouvais me passer de tout le monde !... Et puis, s'il faut te l'avouer... quoique déjà je le préférasse à tous les autres... ce n'était qu'une préférence, ce n'était pas tout à fait de

l'amour!... et lui m'aimait tant!... m'était si dévoué!... que je me disais: Je peux voir... je peux attendre... il m'aimera toujours! On est là-dessus si disposé à se faire illusion!... Et plus tard, quand nous avons été séparés... quand j'ai senti le froid de l'abandon, de l'isolement, mes regrets ont commencé!... et quand, regardant autour de moi, je l'ai comparé à tous ceux que je voyais; ah! alors je me suis accusée, je me suis repentie! alors je l'ai aimé de toutes les forces de mon âme! mais je n'osais plus le dire... pas même à toi!... et puis l'espoir me restait, je savais qu'il ne se mariait pas, que, maître de former d'autres nœuds, il conservait sa liberté... il pensait donc encore à moi!... il m'attendait peut-être! ma vanité me défendait de faire les premiers pas... mais ma coquetterie me disait: Qu'importe! quand je changerai d'idée... quand je le voudrai... il reviendra!... Ah! je l'ai mérité, ma sœur! j'ai mérité d'être punie... car je suis bien coupable!

ÉMILIE.

Oui! bien coupable de jouer ainsi ton bonheur contre de vains caprices, contre des idées fausses; voilà cinq années de liberté bien employées!... Par bonheur il est temps encore... il faut oublier le passé, se résigner, prendre son parti, et réparer le temps perdu!

ESTHER.

Oui, mon parti est pris, et maintenant plus que jamais je renonce au mariage... je resterai fille.

ÉMILIE.

Encore la même faute!

ESTHER.

C'est mon seul désir.

ÉMILIE.

Maintenant, soit... mais si dans cinq années tu te repens encore, ce sera, comme aujourd'hui, cinq années de perdues... ou plutôt de gagnées... car le temps va vite; et dès qu'on a trente ans... on est si près d'en avoir quarante!...

Songe à ta marraine! il faut la croire, ma sœur... il faut se faire une raison... et se marier... Il y a encore de bons maris... on ne les adore pas ; mais qu'importe !

ESTHER.

Laisse-moi, je t'en prie !

ÉMILIE.

Non, vraiment, je ne te laisserai pas ; et puisque tu détestes les jeunes gens... voilà un autre parti qui se présente... M. de Rouvray.

ESTHER.

Lui !

ÉMILIE.

Tu le connais à peine ; mais il faut le voir, l'accueillir.

ESTHER, qui ne l'a pas écoutée.

Tu crois donc qu'il ne m'aimera jamais ?

ÉMILIE.

M. de Rouvray ?

ESTHER.

Eh ! non... Edgard !

ÉMILIE.

Tu y penses encore ?

ESTHER.

Toujours... car tout à l'heure, pendant qu'il te parlait... à cette froideur affectée que souvent trahissait l'émotion de sa voix... il me semblait... tu vas m'appeler insensée... il me semblait qu'il m'aimait encore !

ÉMILIE.

Ma pauvre sœur !

ESTHER.

Oui, ce n'était pas là le son de voix d'un indifférent... et, j'en suis sûre, il était troublé... il était pâle.

ÉMILIE.

Je n'ai pas regardé.

ESTHER, avec impatience.

O mon Dieu ! à quoi donc pensais-tu ?

ÉMILIE.

A ses paroles, qui, plus que ses traits, m'exprimaient franchement la vérité... Il est engagé... il épouse... il aime une autre personne.

ESTHER.

Oh ! non... ne me dis pas cela ! Qu'il m'abhorre... qu'il me déteste... mais qu'il n'en aime pas d'autre ! Dis-moi plutôt qu'il est blessé de mes défauts, de ma vanité, de mon orgueil, de mes idées de domination... oui, oui, c'est cela : il ne veut pas fléchir sous un pareil joug... il pense que je le rendrais malheureux... il ne croit pas possible que je me corrige... voilà pourquoi il s'éloigne.

ÉMILIE.

Que puis-je te dire ?

ESTHER.

Mais il reviendra... Moi je l'aime tant !... il reviendra... tout me le dit. Tais-toi !... tais-toi !... j'entends une voiture... c'est lui !

ÉMILIE.

Quelle idée !

ESTHER.

J'en suis certaine !... mes pressentiments ne me trompent jamais... C'est lui, te dis-je !

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. de Rouvray, mon maître, demande si ces dames peuvent le recevoir.

ESTHER, bas à Émilie.

Ah ! je ne veux pas !...

ÉMILIE, de même.

Ce n'est pas possible ; et même, pour le refuser, il faut l'écouter : on doit des égards aux gens qu'on n'aime pas... ils

n'ont que cela à attendre. (Au domestique.) Faites entrer. (A Esther.) C'est dans les convenances ; tu ne voudras pas y manquer... et puis, c'est l'oncle d'Edgard...

ESTHER.

Ah ! c'est vrai... mais quel ennui !

ÉMILIE, à demi-voix.

Toutes les demoiselles à marier en sont là... et c'est bien pis pour moi, la sœur cadette qui fais la mère, et suis obligée d'assister à l'entrevue !

SCÈNE VI.

M. DE ROUVRAY, ESTHER, ÉMILIE, UN DOMESTIQUE.

M. DE ROUVRAY, au domestique.

Retourne à l'hôtel et reviens avec la voiture. (Le domestique sort. — A Esther et Émilie.) C'est une bien terrible chose que les avocats et les gens d'affaires, n'est-il pas vrai, mesdames ? on ne peut se soustraire à leurs visites !... et malheureusement pour vous, mademoiselle, mes fonctions d'exécuteur testamentaire vous forceront souvent de me voir !

ÉMILIE, voyant qu'Esther garde le silence.

Ma sœur ne s'en plaint pas, monsieur.

M. DE ROUVRAY.

Et moi, je m'en félicite, ainsi que de la fortune qui vous arrive.

ÉMILIE.

Vous à qui elle revenait !... c'est être bien généreux !

M. DE ROUVRAY, à Esther.

Je vais peut-être cesser de le paraître, si j'aborde la question qui fait l'objet de ma visite... Vous rougissez !

je vois que madame votre sœur vous a prévenue, et, quoique avocat, j'aurais probablement gagné à lui laisser plaider ma cause !

ESTHER.

Elle m'a fait part de l'honneur que vous vouliez bien me faire... et de vos intentions...

M. DE ROUVRAY.

Que mon empressement, peut-être, vous a rendues suspectes... cela doit être... avouez-le franchement !... quand on adresse ses hommages à une riche héritière, elle doit supposer dans ceux qui se présentent des vues intéressées !... Heureusement je puis répondre d'une manière victorieuse à l'objection... j'avais un fort beau patrimoine... soixante mille livres de rente, que j'ai un peu entamées, parce que j'ai eu comme tout le monde des passions... des fantaisies... et des neveux... ce dernier article-là surtout est très-cher à Paris !

ESTHER, avec émotion.

Ah ! vous avez des neveux ?...

M. DE ROUVRAY.

Deux... malgré cela, il me reste encore quarante mille livres de rente !... et voilà pourquoi...

ESTHER, l'interrompant.

Je croyais qu'ils avaient aussi de la fortune ?

M. DE ROUVRAY.

C'est selon... l'un est agent de change... état brillant qui fait envie à tout le monde et peur aux familles, surtout aux oncles célibataires ! voilà pourquoi je désire ne plus l'être ! Ainsi donc, comme je vous disais...

ESTHER, l'interrompant.

Et votre autre neveu, monsieur ?...

ÉMILIE, à voix basse.

Prends donc garde !...

M. DE ROUVRAY.

Celui-là n'est pas dans la finance... au contraire... c'est un grand seigneur ! si toutefois il y en a encore aujourd'hui !... il est bien en cour, et finira par quelque bel établissement !...

ESTHER.

Je... croyais que c'était déjà fait !

M. DE ROUVRAY.

Non, mademoiselle.

ESTHER, *vivement.*

Et pourquoi donc ?

M. DE ROUVRAY.

Il ne s'agit pas de mon neveu, mais de moi... Je vous disais que pour la fortune...

ESTHER.

Elle est fort belle, je le sais, et ce n'est pas là seulement ce qui me touche ; je tiens surtout aux liens de parenté, aux rapports de famille...

M. DE ROUVRAY, *à part.*

Ah ! diable ! est-ce qu'on lui aurait parlé de Télémaque ?

ESTHER.

Et vous disiez que votre neveu allait contracter une alliance ?...

M. DE ROUVRAY.

Je n'ai pas dit cela... Edgard m'avait prié, ce matin, de faire positivement sa demande, et tout à l'heure, en venant chez moi me prévenir que vous m'attendiez... il m'a prié de n'en rien faire ; il y renonce.

ESTHER, *à part.*

O ciel ! (*Haut.*) Et pour quel motif ?

M. DE ROUVRAY.

Il ne me l'a pas dit.

ESTHER, bas à Émilie.

Ah ! c'est pour moi, j'en suis sûre !

ÉMILIE, à part.

J'en doute encore...

M. DE ROUVRAY, se rapprochant des dames dont il s'est éloigné un instant.

Qu'avez-vous donc ?

ESTHER.

Rien... je vous remercie, monsieur, de votre loyauté, de votre franchise... des renseignements que vous voulez bien me donner, et dont je suis enchantée...

ÉMILIE, à demi-voix.

Y penses-tu ?...

M. DE ROUVRAY.

Je m'en doutais !...

ESTHER, se reprenant.

C'est-à-dire, enchantée...

M. DE ROUVRAY.

Pour ma position politique... elle est connue... d'un instant à l'autre le pouvoir peut nous arriver... il y a assez longtemps que nous l'attendons; et chacun son tour... Quant aux qualités personnelles... au caractère...

ESTHER.

Il est excellent... je le sais.

M. DE ROUVRAY.

Alors, grâce au ciel, je vois peu d'obstacles...

ESTHER.

Peut-être... en est-il...

M. DE ROUVRAY.

Et lesquels ?

ESTHER.

Je ne puis les dire encore... je n'en suis pas malheureusement assez sûre !...

M. DE ROUVRAY.

Comment cela ?

ESTHER, vivement.

Quoique j'espère... quoique j'aie bonne idée... je vous demande le temps d'examiner, de réfléchir... surtout de consulter ma sœur ; et demain... après-demain, vous aurez ma réponse...

M. DE ROUVRAY.

Vous me le promettez ?

ESTHER.

Oui, monsieur. (A sa sœur.) Viens... Ah ! que je suis heureuse !

ÉMILIE, s'en allant.

Et si nous nous abusions !...

ESTHER, la suivant.

Ah !... j'en mourrais !...

(Elles sortent toutes deux.)

SCÈNE VII.

M. DE ROUVRAY, puis DHENNEBON.

M. DE ROUVRAY, seul.

Pour une première entrevue, ce n'est pas mal... on ne m'a même pas laissé achever ma plaidoirie, preuve que ma cause est gagnée !... C'est du moins comme cela au Palais... (Apercevant Dhennebon qui entre avec son chapeau sur la tête, l'habit boutonné, la badine à la main ; tenue de jeune homme.) Eh ! te voilà, mon cher Dhennebon !

DHENNEBON, riant et se frottant les mains.

Oui, mon ami ! libre comme l'air ! ma femme va partir avec sa sœur... à toi pour toute la soirée... une soirée de garçon !... cela ne m'est pas arrivé depuis mon mariage.

M. DE ROUVRAY.

Tu as eu de la peine à te dégager?

DHENNEBON.

Du tout!

M. DE ROUVRAY.

Quand je te le disais!... il ne s'agit que de se prononcer.

DHENNEBON.

Je lui ai dit que nous passions la soirée ensemble, que tu avais absolument besoin de moi pour les affaires de ma belle-sœur... c'était une idée...

M. DE ROUVRAY.

Ah!... c'est ainsi que tu as parlé?

DHENNEBON.

Oui, mon ami! ainsi ne va pas me démentir!

M. DE ROUVRAY.

Sois tranquille... Et ta femme n'a pas fait de difficultés?

DHENNEBON.

Pas la moindre!... au contraire, elle me plaignait : « Mon « pauvre mari, passer une soirée ennuyeuse, avec des gens « d'affaires!... » C'est inconcevable comme il est aisé de tromper les femmes!

M. DE ROUVRAY, riant.

N'est-il pas vrai? La voiture est en bas, nous allons partir... ces messieurs ne peuvent pas venir, et nous ne serons que nous deux.

DHENNEBON.

Tant mieux!

M. DE ROUVRAY.

J'ai fait retenir un petit salon au Rocher de Cancale... et tu me diras des nouvelles du dîner!

DHENNEBON.

Et puis le soir à l'Opéra?...

M. DE ROUVRAY.

Et dans l'entr'acte, je te mènerai sur le théâtre!...

DHENNEBON.

Quel bonheur!... Ma femme n'en saura rien... n'est-ce pas?...

M. DE ROUVRAY.

N'aie donc pas peur!... ni la mienne non plus!... car je vais aussi me marier!... je te raconterai cela! Allons, partons!

UN DOMESTIQUE, apportant trois lettres.

Des lettres pressées qui étaient chez monsieur.

DHENNEBON.

Vois... vois, mon cher. (Il s'assied.) Allons-nous en dire!... Quel bonheur d'être son maître, et de faire ce qu'on veut!... je sens un air plus libre qui circule dans ma poitrine!... dans ma poitrine d'homme! et il me monte un tas d'idées à la tête!

M. DE ROUVRAY, qui, pendant que Dhennebon parle, a décacheté la première lettre et la parcourt.

Ah! mon Dieu!... c'est insupportable! c'est comme un fait exprès...

DHENNEBON.

Qu'est-ce donc?

M. DE ROUVRAY, avec humeur.

Une passion à moi... la petite Clorinde, qui est malade, souffrante, et m'attend chez elle à dîner!

DHENNEBON, riant.

Ah! bien oui! elle prend bien son temps!...

M. DE ROUVRAY.

Elle a un instinct pour me contrarier! (Parcourant l'autre lettre, et lisant la signature.) Amanda!...

DHENNEBON.

Encore une lettre de femme! est-il heureux!...

M. DE ROUVRAY.

Mademoiselle Amanda qui ne danse pas ce soir, et qui veut absolument que je la mène dîner chez Véry !... elles se sont donné le mot !...

DHENNEBON.

Envoie-les promener !

Vous ne dansez pas, j'en suis fort aise !...
Eh bien ! chantez maintenant !

M. DE ROUVRAY.

Tu crois que cela s'arrange ainsi ?

DHENNEBON.

Parbleu !... quand on est homme, et qu'on a un peu de fermeté ! cela ne m'inquiéterait pas un moment !

M. DE ROUVRAY.

Et si je refuse ou cherche des prétextes... ce sont des disputes... des querelles !... c'est à n'y pas tenir ! on est capable de me suivre !... de venir me faire une scène chez moi, chez ma prétendue ! et avec mes idées de mariage... Je ne peux pas, mon ami ! je ne peux pas dîner avec toi !... c'est impossible !...

DHENNEBON.

Eh bien, par exemple !... peut-on être esclave à ce point-là !... ne pas oser dîner avec un ami !

M. DE ROUVRAY.

Ne vas-tu pas te fâcher ! nous passerons la soirée ensemble !... Que diable, entre nous... c'est sans gêne... sans façon !

DHENNEBON.

Comme tu voudras... mais si j'étais à ta place, je ne me laisserais pas mener ainsi !... et par deux femmes encore !... Moi je n'en ai qu'une !

M. DE ROUVRAY, qui a ouvert la dernière lettre, s'écrie avec colère.

A merveille !...

DHENNEBON.

Une troisième !

M. DE ROUVRAY.

C'est pire encore !... c'est bien autrement ennuyeux !... Une réunion de députés pour ce soir !... tous les députés de notre parti qui se rassemblent chez un collègue... pour savoir au juste quelle opinion nous aurons à la session prochaine.

DHENNEBON, avec colère.

Et tu iras ?...

M. DE ROUVRAY, de même.

Et le moyen de s'y soustraire ?... Que ne dirait-on pas de mon absence ?... on ne me la pardonnerait jamais !... car tu n'as pas idée d'un assujettissement, d'une tyrannie pareille !...

DHENNEBON, avec bonhomie.

C'est bien étonnant !... moi qui suis lié et garrotté, je fais ce que je veux !... et toi, l'homme indépendant ! tu ne peux pas même disposer d'une soirée !

M. DE ROUVRAY, avec humeur.

Je le peux !... si je le veux !

DHENNEBON.

Eh bien, alors !...

M. DE ROUVRAY.

Mais je ne le veux pas !...

DHENNEBON.

C'est comme si tu ne le pouvais pas.

M. DE ROUVRAY.

Tu n'entends rien à cela !... et je t'expliquerai dans un autre moment... car voilà six heures, et je ne sais où donner de la tête !...

DHENNEBON.

Tu ne peux cependant pas dîner aux deux endroits en même temps?

M. DE ROUVRAY.

Je verrai!... je tâcherai!... Je dînerai avec l'une, et je souperai avec l'autre!... Pardon, mon ami, de te manquer ainsi de parole... Demain... après-demain... une autre fois... je prendrai ma revanche! (Au domestique.) Allons! partons!

(Il sort en courant par la porte du fond.)

SCÈNE VIII.

DHENNEBON, seul.

Une autre fois... je ne pourrai peut-être pas!... Je ne suis pas comme lui, libre tous les jours!... mais aujourd'hui, du moins, je le suis!... et puisqu'il me laisse seul... je me passerai de lui!... Je profiterai de mon indépendance... car, pour la première fois de ma vie, me voilà sans surveillant... sans contrôle... et maître de faire tout ce que je voudrai!... Qu'est-ce que je m'en vais faire?... D'abord, aller dîner chez le meilleur restaurateur... mais tout seul!... sans avoir à qui parler!... et pour toute compagnie, obligé de lire le journal!... ce n'est pas amusant!... Si ma femme était là... nous irions ensemble!... (Se reprenant.) Qu'est-ce que je dis donc?... autant me faire faire à dîner ici... et j'irai après cela au spectacle... un bon spectacle... si j'en trouve!... Cela me fait penser que j'avais promis à ma petite fille de l'y mener!... et si je l'avais avec moi... ça serait gentil!... mais elle n'y est pas!... (Appelant.) Joséphine?... madame Geslin?... personne ne répond! et cette maison est si grande!... on n'y entend rien... c'est comme un tombeau!... Au moins quand ma femme et ma fille sont là... il y a du bruit... il y a de la vie... de l'existence... Pauvre femme! je l'ai trompée!... elle croit que je travaille... elle pense à

moi... elle me plaint !... elle a raison !... car je suis ici tout seul à m'ennuyer avec ma liberté, dont je ne sais que faire... quand j'aurais pu dîner gaiement à Passy, à la campagne, chez des amis... en famille... avec ma femme... et mon enfant !... Il me semble qu'il y a si longtemps que je ne les ai vus !... Ah !... je suis seul... je suis mon maître !... on dira ce qu'on voudra : je vais à Passy !

(Il prend son chapeau, et sort par la porte du fond.)

ACTE TROISIÈME

Un salon élégant chez M. de Rouvray. Porte au fond; deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE ROUVRAY, assis à droite et rêvant; DHENNEBON, paraissant à la porte du fond, et se disputant avec le DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, empêchant Dhennebon d'entrer.

M. de Rouvray n'y est pas!... il n'est pas chez lui.

DHENNEBON.

Mais je l'aperçois.

LE DOMESTIQUE.

C'est égal... monsieur ne reçoit pas.

M. DE ROUVRAY, se retournant.

Qu'est-ce donc?... Eh! mon ami Dhennebon!... de si grand matin!

(Il fait un signe au domestique qui se retire.)

DHENNEBON.

A la bonne heure au moins!... Que diable te prend-il de faire ainsi défendre ta porte?... et qu'y a-t-il donc de nouveau?

M. DE ROUVRAY.

Bien des événements depuis hier, et j'ai eu raison d'aller à notre réunion de députés... il s'y est passé de grandes choses.

DHENNEBON, d'un air étonné.

Ah !... bah !...

M. DE ROUVRAY.

Il y a des pourparlers, des concessions... des arrangements ; nous faisons nos conditions... c'est tout naturel !... On fait un pas vers nous... nous en faisons deux, et il se peut très-bien qu'aujourd'hui je sois ministre.

DHENNEBON.

Toi ! (Montrant la porte qu'on lui refusait.) C'est donc ça que tu commençais déjà...

M. DE ROUVRAY, sans l'écouter, et avec joie.

Oui, mon ami, ministre !

DHENNEBON.

Et comment cela s'arrange-t-il avec ta position et tes opinions ?

M. DE ROUVRAY.

Très-aisément... Par ma naissance et ma fortune, je suis d'une certaine nuance de la Chambre... par mes principes, je suis d'une autre tout à fait opposée... mais les extrêmes se touchent, et les deux nuances n'en font qu'une et sont, dans ce moment, occupées à se fondre dans une troisième... voilà comment, de nuance en nuance, on change de couleur, sans que personne s'en aperçoive.

DHENNEBON.

Je comprends... Qu'est-ce que tu serais là-dedans ?

M. DE ROUVRAY.

Presque rien... pour commencer, j'irais au commerce ou à l'instruction publique.

DHENNEBON.

Il me semble que tu n'es guère savant.

M. DE ROUVRAY.

Une occasion pour le devenir !... ce n'est pas là ce qui m'inquiète... ce sont les ennemis, les pamphlets, les attaques

de tout genre... Je ne sais pas comment ils ont eu vent de notre combinaison, mais avant qu'elle soit formée... on l'abîme déjà ; et, si cela prend cette tournure, il faudra y renoncer : car je ne sais trop comment concilier ma puissance et ma popularité...

DHENNEBON.

Encore des nuances.., qu'il s'agit de fondre!... et tu feras comme hier avec Clorinde et Amanda ; tu dîneras avec l'une, et tu souperas...

M. DE ROUVRAY, avec humeur.

Laisse-moi donc tranquille ! il s'agit bien de cela aujourd'hui!... quand je ne sais quel parti prendre... quand j'ai la fièvre, d'inquiétude et de tourment !

DHENNEBON.

Tu n'es pas le seul ! et c'est aussi ce qui m'amène chez toi de grand matin !

M. DE ROUVRAY.

Qu'y a-t-il donc?

DHENNEBON.

Imagine-toi qu'hier, à Passy... où je suis arrivé à la fin du dîner...

M. DE ROUVRAY, étonné.

Comment ! tu y es donc allé?...

DHENNEBON.

Certainement ! (Avec fierté.) mais de moi-même !

M. DE ROUVRAY.

Quelle faiblesse !

DHENNEBON.

Cela te va bien ! toi qui m'as abandonné !

M. DE ROUVRAY.

Enfin ! qu'y a-t-il ?

DHENNEBON.

Un événement affreux !... qu'on nous a raconté au dessert :

un employé des finances venait d'être victime d'un accident sur notre chemin de fer!

M. DE ROUVRAY.

Quelqu'un que tu connais?

DHENNEBON.

Pas le moins du monde!

M. DE ROUVRAY.

Eh bien, alors, qu'est-ce que cela te fait?

DHENNEBON.

Ça me fait!... que cela fera baisser nos actions!... tout le monde le disait!

M. DE ROUVRAY.

Laisse donc!

DHENNEBON.

Cela m'a troublé à un point!... d'autant que je n'osais rien demander, parce que ma femme était là!... mais moi qui dors si bien d'ordinaire, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit!... moi qui ne pense jamais à rien le matin, qu'à mon déjeuner et à mon bureau, je suis sorti de chez moi sans rien prendre, et sans rien dire à ma femme; je me suis arrêté au café Tortoni...

M. DE ROUVRAY.

Pour déjeuner?

DHENNEBON.

Non... pour écouter!... pour interroger... pour savoir des nouvelles... Mon ami, elles sont désastreuses! ils prédisent tous pour aujourd'hui une baisse effroyable!

M. DE ROUVRAY.

Nous verrons bien!

DHENNEBON.

Mais non!... je ne veux pas le voir! il y va de ma fortune! je tiens à la conserver, et j'ai écrit à ton neveu de vendre aujourd'hui même si ça baissait.

M. DE ROUVRAY.

Mais au contraire... il ne faut vendre que quand ça monte!

DHENNEBON.

Que veux-tu! je n'y entends rien.

M. DE ROUVRAY.

Allons!... allons!... calme-toi!... cela me regarde encore plus que toi! reste ici à déjeuner; nous passerons ensemble à la Bourse, à deux heures.

DHENNEBON.

Je n'irai donc pas encore à mon bureau!... c'est le second jour.

M. DE ROUVRAY.

Puisque ça t'ennuie tant! puisque ça t'est insupportable, à ce que tu me disais!

DHENNEBON.

C'est vrai; mais quand je n'y suis pas, il me manque quelque chose... les matinées n'en finissent pas... je ne sais que faire. C'est comme quand ma femme n'est pas là; ma femme et mon bureau, je ne peux pas m'en passer; ma femme surtout... Si tu savais combien cela me tourmente d'avoir acheté ces actions sans sa permission! non... sans son consentement... Si c'était elle qui l'eût fait... cela me serait égal... elle ne pourrait pas me gronder; aussi tu sens bien qu'il ne faut pas qu'elle soupçonne...

M. DE ROUVRAY.

Sois donc tranquille... tu as peur de tout.

SCÈNE II.

M. DE ROUVRAY, DHENNEBON, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Deux dames demandent à voir monsieur.

M. DE ROUVRAY.

Ah ! mon Dieu !

DHENNEBON, à demi-voix.

Si c'étaient Clorinde et mademoiselle Amanda...

LE DOMESTIQUE.

Un homme en noir les accompagne.

DHENNEBON.

Ça n'est plus ça.

M. DE ROUVRAY.

Le nom de tout ce monde-là?

LE DOMESTIQUE.

M. de Verceuil.

DHENNEBON.

Mon notaire !

LE DOMESTIQUE, continuant.

Madame Dhennebon.

DHENNEBON, à part.

Juste ciel ! ma femme !...

LE DOMESTIQUE.

Et mademoiselle sa sœur.

M. DE ROUVRAY.

Est-il possible ! qu'elles entrent.

(Le domestique sort.)

DHENNEBON.

Y penses-tu ?... Et si ma femme me voit ?

M. DE ROUVRAY.

Qu'est-ce que cela te fait ? Je ne peux pas faire attendre ces dames.

SCÈNE III.

DHENNEBON, M. DE ROUVRAY, ÉMILIE, ESTHER, LE NOTAIRE.

M. DE ROUVRAY.

Quel honneur pour moi ! quoi ! vous daignez, mesdames, me faire une visite ?

ÉMILIE.

M. de Verceuil, notre notaire et celui de ma sœur, est venu lui faire part de quelques difficultés qu'elle n'a pas voulu résoudre sans vous consulter... vous qui êtes l'exécuteur testamentaire.

M. DE ROUVRAY, à Esther.

Mademoiselle sait que je lui suis tout dévoué.

ÉMILIE, levant les yeux et apercevant Dhennebon qui lui tourne le dos, et se cache.

Eh ! mais... c'est mon mari !

DHENNEBON, embarrassé.

Oui, ma chère amie.

ÉMILIE.

Moi qui depuis longtemps te croyais à ton bureau !

DHENNEBON, à part.

Voilà ce que je craignais !

ÉMILIE.

Eh ! que viens-tu faire ici ?

DHENNEBON.

Je viens... je viens... faire mes compliments à mon ami de Rouvray, qui est presque ministre.

ESTHER.

En vérité, monsieur ?

LE NOTAIRE, s'inclinant.

Ah! monsieur est ministre!

DHENNEBON.

Je l'avais appris ce matin... ça se répand... c'est connu... et pour mieux causer de tout cela, il m'avait retenu à déjeuner.

M. DE ROUVRAY.

Et maintenant, j'espère bien que ces dames nous tiendront compagnie?

ESTHER, hésitant.

Eh! mais...

ÉMILIE, souriant.

Moi je le peux... j'ai mon mari... mais toi... prends garde!... une demoiselle accepter un déjeuner de garçon!

ESTHER.

Tu te moques de moi!...

M. DE ROUVRAY.

En famille, il n'y a rien à dire!... Et si avant de nous mettre à table vous voulez que nous causions (Montrant le notaire.) avec monsieur des réclamations qui se présentent...

ESTHER.

C'est très-nécessaire... car je n'y entends rien.

M. DE ROUVRAY.

Avec moi, je l'espère, vous n'aurez pas peur des procès!...

DHENNEBON.

Je crois bien, avocat et ministre!... deux personnes à qui l'on n'oserait en faire... tant l'on serait sûr de perdre!...

(M. de Rouvray a offert sa main à Esther et entre avec elle et le notaire dans l'appartement à droite.)

SCÈNE IV.

DHENNEBON, ÉMILIE.

DHENNEBON.

Tu ne les suis point?...

ÉMILIE, *souriant.*

On peut se passer de moi... ma sœur est majeure... et hors de tutelle... D'ailleurs, j'avais à te parler.

DHENNEBON, *à part.*

Nous y voilà!...

ÉMILIE.

Il y a quelque chose que tu me caches... tu as depuis hier un air inquiet!... ce n'est pas un chagrin ou un malheur?

DHENNEBON, *avec embarras.*

Non, ma femme.

ÉMILIE.

Tu me les aurais dits, n'est-ce pas?... car ils m'appartiennent aussi!... et tu ne voudrais pas garder pour toi seul ce qui est à nous deux?

DHENNEBON, *avec embarras.*

Non, certainement!...

ÉMILIE.

Alors, c'est quelque idée qui te tourmente... une de ces idées que tu as depuis quelque temps!

DHENNEBON.

Eh bien, oui!... c'est cela!... (*A part.*) Si je pouvais l'amener à consentir!... (*Haut.*) Je pense toujours à ces actions que tu n'as pas voulu me laisser acheter!... tu ne serais pas d'avis, aujourd'hui, d'essayer un peu?

ÉMILIE.

Pourquoi?

DHENNEBON.

Dame!... cela peut nous enrichir!

ÉMILIE.

A quoi bon?...

DHENNEBON.

A beaucoup de choses!... et d'abord à se passer de tout le monde, parce que je vois maintenant qu'il n'y a de véritable indépendance que dans la fortune.

ÉMILIE.

Pas plus là qu'ailleurs!... elle impose aussi des obligations, des devoirs, et mille tracas dont tu ne te doutes point!... ma sœur, qui est riche depuis hier, a déjà des discussions et des procès!... c'est inévitable! et l'on dépend alors des hommes d'affaires, des avoués, des avocats, des juges!... on a toujours besoin de quelqu'un, et l'indépendance dont tu parles est une chimère qui n'existe nulle part.

DHENNEBON.

Tu avoueras cependant que mon ami de Rouvray, s'il est nommé ministre...

ÉMILIE.

Ton ami le ministre dépendra du roi... et le roi ne peut rien sans les Chambres; et les Chambres dépendent de la nation; et la nation, c'est toi, c'est nous, c'est tout le monde! tu vois donc bien que nous dépendons tous les uns des autres!... la société est ainsi faite, et tout n'en va que mieux!

DHENNEBON.

Oui, ma femme!... mais cependant en achetant des actions, en spéculant à la Bourse, on ne dépend de personne!...

ÉMILIE.

On dépend de tout le monde!... d'un accident, d'une guerre, d'une bataille!... on dépend de tous les souverains de l'Europe!... Va, crois-moi, reste comme tu es!... le plus

riche est celui qui a le moins de désirs!... et qu'as-tu à désirer?... qu'est-ce qui te manque?... n'as-tu pas ta femme et ton enfant pour t'aimer?... n'as-tu pas le bonheur intérieur?... n'as-tu pas la santé et une bonne conscience?... et tu n'es pas content de ton sort?... C'est mal, Henri!... c'est être ingrat envers la Providence! c'est mériter qu'elle nous retire ce qu'elle nous a donné!... Pour moi, je ne lui demande rien que ce que j'ai!... et mon sort est si heureux, que je la bénis chaque jour de n'y rien changer!

DHENNEBON, se jetant dans ses bras.

Ah! tu as raison!... et avec toi, ma femme, je suis plus riche qu'eux tous!

SCÈNE V.

DHENNEBON, ÉMILIE, M. DE ROUVRAY, sortant de la porte à droite, puis EDGARD.

ÉMILIE à demi-voix à son mari.

M. de Rouvray!... prends donc garde!... un mari!... si l'on te voyait! je dirai comme Henri IV, on va croire que je te pardonne! (A M. de Rouvray.) Eh bien! monsieur, la conférence est terminée?

M. DE ROUVRAY, préoccupé.

A peu près... Mais je suis obligé de m'absenter pour quelques moments... Une affaire imprévue qui réclame ma présence... (A Edgard qui entre par la porte du fond.) Eh bien!... quelles nouvelles?...

EDGARD.

Je vous en apportais... Je sors de chez mon frère.

DHENNEBON.

Votre frère l'agent de change?

EDGARD.

Oui, monsieur.

M. DE ROUVRAY.

Ah !... ces nouvelles-là... peu importe... Tu ne sais rien du côté de nos amis ?

EDGARD.

Non, mon oncle.

M. DE ROUVRAY.

On me prie de passer chez eux... Tiens compagnie à ces dames... je reviens à l'instant. Il paraît que notre combinaison rencontre des obstacles... il y en a plusieurs sur jeu... on a appelé d'autres personnes aux Tuileries !... (A Émilie.) Peu m'importe à moi, comme vous le sentez bien... mais on tient à savoir... ne fût-ce que par curiosité !... Pardon !... (Bas à Dhennebon.) Je sèche d'impatience et d'inquiétude !

(Il sort par la porte du fond.)

SCÈNE VI.

DHENNEBON, ÉMILIE, EDGARD.

DHENNEBON.

Et moi aussi !

ÉMILIE.

Pourquoi donc ?

DHENNEBON.

Pour lui !

ÉMILIE.

C'est d'un bon ami.

DHENNEBON, à Edgard.

Monsieur sort de chez un agent de change... Qu'y a-t-il de nouveau ?... Et les fonds publics?

EDGARD.

Eh! mon Dieu... qu'est-ce que cela vous fait, à vous, monsieur Dhennebon ?

DHENNEBON.

Rien !... c'est seulement comme votre oncle, par curiosité!... les chemins de fer surtout!... nous avions envie d'en prendre, ma femme et moi... Et le cours d'aujourd'hui?...

EDGARD.

Les chemins de fer !... dégringolade complète!

DHENNEBON, effrayé.

Ah ! mon Dieu !...

ÉMILIE, riant.

Là !... qu'est-ce que je te disais?... Tu vois bien comme tu as eu raison de ne pas suivre tes idées, et de t'en rapporter aux miennes?

DHENNEBON, troublé.

Oui... oui, ma femme !... (A part, et pendant qu'Émilie parcourt un journal que lui a remis Edgard.) Et moi qui ai dit de vendre !... Une baisse semblable sur vingt-cinq actions !... c'est peut-être un an ou deux de mes appointements ! A qui m'adresser maintenant pour que ma femme ne se doute de rien ?...

ÉMILIE.

Où vas-tu donc?

DHENNEBON, embarrassé.

Je vais... je vais dire à mon bureau que je déjeune ici !...

ÉMILIE.

Tu peux bien écrire !...

DHENNEBON.

Oui... oui... je vais écrire !... (A part.) O mon pauvre bureau ! quand te reverrai-je ?... (Haut.) Ah ! mon Dieu ! une affaire d'administration que j'oubliais... j'oublie tout ! (A Edgard.) Cette permission que vous m'avez demandée hier, et qui a été expédiée ce matin !...

EDGARD, prenant le papier.

Merci, monsieur, de votre obligeance, qui aujourd'hui me devient inutile... mon mariage n'a plus lieu !...

ÉMILIE, avec joie, à part.

Il est donc vrai !... (Haut.) Votre oncle me l'avait dit, et je ne voulais pas le croire !...

EDGARD.

Non, madame, je ne me marie plus... je pars !

ÉMILIE, à part.

O ciel !... (Haut.) Adieu, monsieur... (A part.) Ah ! ma pauvre sœur !...

(Elle sort par la porte à droite.)

SCÈNE VII.

DHENNEBON, écrivant, à la table à gauche ; EDGARD, à droite, suivant des yeux Émilie qui s'éloigne, et restant quelque temps plongé dans ses réflexions.

DHENNEBON, à la table.

J'écris là à quelques amis qui, j'en suis sûr, n'auront pas de fonds disponibles !... les jours d'emprunt, l'amitié est toujours comme ça... C'est égal !... écrivons...

EDGARD, sur le point de partir et s'arrêtant près de Dhennebon.

Je ne partirai pas du moins, monsieur, sans vous exprimer ma reconnaissance pour toutes vos bontés !... je n'oublierai jamais ce que je dois à votre obligeance et à l'amitié de votre femme... Fasse le ciel que je trouve l'occasion de m'acquitter ! et si je suis jamais assez heureux pour rendre quelque service à elle ou à vous, monsieur...

DHENNEBON, se levant de la table.

En vérité !... cela se trouve à merveille...

EDGARD.

Parlez et croyez que ma vie, que mon sang...

DHENNEBON, avec émotion et lui serrant la main.

Vous êtes un brave jeune homme..... un ami véritable !...

et cependant c'est étonnant combien cela me coûte à vous dire.

EDGARD.

Qu'est-ce donc?

DHENNEBON.

Après cela, ce n'est pas pour moi, c'est pour ma femme, qui me pardonnerait, mais qui me gronderait!... et c'est pour lui éviter ce chagrin que je m'adresse à vous...

EDGARD.

Eh bien! de grâce!...

DHENNEBON.

Eh bien! mon cher ami, ça m'ennuyait d'être commis et de dépendre de tout le monde... vous comprenez... Alors, j'ai voulu devenir riche pour devenir mon maître et n'avoir plus besoin de rien... ce qui fait que j'ai recours à vous.

EDGARD.

O ciel!...

DHENNEBON.

J'ai fait des spéculations malheureuses... je suis en déficit..... un déficit momentané..... et comme vous êtes garçon et très-riche...

EDGARD.

Ah! monsieur, qu'allez-vous penser de moi!...

DHENNEBON, *à part.*

Déjà un qui n'a pas de fonds disponibles...

EDGARD.

Après ce que je vous ai dit... après mes offres de service... vous allez croire peut-être... non... et quoi qu'il m'en coûte à mon tour, quoique ce ne soit pas mon secret, mais celui d'un autre... vous saurez tout... apprenez que je n'ai rien!... que je ne possède plus rien!

DHENNEBON.

Une si belle fortune!...

EDGARD.

Je l'ai engagée pour mon frère.

DHENNEBON.

L'agent de change!

EDGARD.

Un honnête homme... que des désastres, des faillites imprévues allaient pousser à sa ruine et au désespoir... j'ai fait... ce que vous auriez fait, monsieur, je suis venu à son secours, je lui ai tendu la main... tout mon patrimoine... mais j'ai sauvé son honneur, celui de la famille! et comme mes ressources même étaient insuffisantes, mon oncle est venu à notre aide... Ce matin encore, une somme considérable...

DHENNEBON.

Est-il possible?

EDGARD.

Oui, monsieur... maintenant mon frère est sauvé; sa réputation, son crédit, sont intacts!... il s'acquittera envers nous, j'en suis sûr... mais, dussé-je tout perdre, ce n'est pas ma fortune que je regretterais le plus, mais le plaisir dont je suis privé en ne pouvant aujourd'hui obliger un ami!

DHENNEBON.

Je comprends... je comprends.

EDGARD.

Adieu!... adieu, monsieur!... c'est pour vous seul au moins!... gardez bien mon secret!

(Il sort par la porte à gauche.)

SCÈNE VIII.

DHENNEBON, seul.

Pas de fonds disponibles!... je le plains... et moi aussi!... A qui m'adresser maintenant?... à mon ami de Rouvray?...

qui déjà a prêté ce matin à ses neveux... et puis il perd encore plus que moi! Non, non, je ne le dois pas! il vaut mieux me confier à mes confrères du bureau, qui peut-être sur leurs économies... (*S'arrêtant.*) leurs économies!... est-ce que j'y pense?... des employés!... Il n'y a que notre chef de division, chez qui je dînais hier... Mais lui avouer que j'ai joué à la Bourse... moi Dhennebon!... un chef de bureau!... Un ministre... je ne dis pas; mais moi cela peut me faire du tort... nuire à mon avancement... Et puis comment me recevra-t-il?... comment seulement entamer ce chapitre-là?... Je sens les gouttes d'eau qui me tombent du front... Ah! c'est quand on a des dettes qu'on dépend de tout le monde!... Moi qui n'avais besoin de personne! qui pouvais me passer d'eux tous!... j'étais si tranquille!... si heureux!... si libre!... (*Voyant entrer Esther.*) Ah!... ma belle-sœur, à laquelle je ne pensais pas!... Il est vrai que je ne l'aime pas beaucoup, et ne suis guère à mon aise avec elle... Mais enfin elle est riche, elle est ma belle-sœur, cela lui revient de droit... cela regarde la famille.

SCÈNE IX.

DHENNEBON, ESTHER, *qui est entrée en rêvant, et s'assied sur un fauteuil à droite.*

ESTHER, *à part.*

Il part! Oui, ma sœur a raison, il n'y a plus d'espoir... il ne m'aime plus!

DHENNEBON, *à part.*

Demander de nouveau... et recommencer les mêmes phrases... Dieu! quel ennui!... (*S'approchant d'Esther.*) Ma chère belle-sœur!

ESTHER.

Ah! c'est vous, Dhennebon!...

DHENNEBON, avec embarras.

Oui, j'aurais un service, ou plutôt un conseil à vous demander.

ESTHER.

Lequel?

DHENNEBON, à part.

Elle va me refuser... (Hésitant.) C'est au sujet de ces chemins de fer, dont j'ai pris des actions sans en parler à ma femme.

ESTHER.

Je le savais par M. de Rouvray, qui prétend même qu'elles sont en perte dans ce moment.

DHENNEBON.

Il vous l'a dit?... tant mieux! (A part.) C'est toujours cela de moins.

ESTHER, à part.

Et, grâce au ciel, je me suis déjà arrangée pour que ma sœur ne s'en aperçût pas... (Regardant Dhennebon.) ni lui non plus.

DHENNEBON, toujours avec embarras.

Il est de fait qu'elles perdent beaucoup... ça remontera... c'est évident... (A part.) Elle ne m'aide pas du tout... (Haut.) il s'agit seulement d'attendre... mais un pauvre employé n'a pas de temps... et quelquefois même il n'a pas... ses capitaux ne dorment guère... et souvent il est comme ses capitaux... quand il a de l'inquiétude... et j'en ai!...

ESTHER.

En vérité!

DHENNEBON.

Oui, ma belle-sœur!... Après ça, croyez bien que si je vous importune d'une pareille confidence... que j'aurais voulu vous épargner, c'est que je ne peux pas faire autrement... je me suis adressé à des amis... à M. Edgard...

ESTHER, avec indignation.

Qui vous a refusé ?...

DHENNEBON.

Du tout !... du tout !... le pauvre garçon ne demandait pas mieux ; mais quand on ne peut pas !... quand on n'a rien !... quand on est ruiné !

ESTHER, vivement.

Lui ! est-il possible ?...

DHENNEBON, de même.

Non, il ne l'est pas !... c'est un secret !...

ESTHER, de même.

Et je le garderai !... je vous le jure ! Achevez... expliquez-vous !... Ruiné ! ! !

DHENNEBON.

Pour un motif honorable... son frère ! et c'est pour cela même qu'il faut se taire !

ESTHER.

Je me tairai !... (A part.) Ah ! s'il était vrai !... Edgard si noble ! si généreux !... Oui ! oui !... c'est cela même... il n'avait plus rien, et moi riche, il n'aura pas voulu me devoir...

DHENNEBON, à part.

Elle se consulte !...

ESTHER, allant à lui.

Mon cher beau-frère !... mon ami ! si vous saviez combien je suis heureuse !...

DHENNEBON.

Vous ne m'en voulez donc pas ?

ESTHER.

Au contraire !...

DHENNEBON, à part.

Elle va me prêter !

ESTHER.

Mais vous en êtes bien sûr au moins?... vous ne vous trompez pas?

DHENNEBON.

Un peu plus... un peu moins... c'est à peu près dix mille francs qu'il me faut!...

ESTHER, voyant entrer Edgard.

C'est lui!... ah! je saurai la vérité!

DHENNEBON.

Et si vous pouvez me les avancer sans que ma femme en sache rien...

SCÈNE X.

EDGARD, qui est entré par la porte à gauche; DHENNEBON, ESTHER.

ESTHER, feignant de ne pas voir Edgard.

Vous ne doutez pas, mon cher beau-frère, que pour vous et pour ma sœur... je n'eusse grand plaisir à employer ma fortune!... si elle existait!... Mais, hélas!... cette fortune n'était qu'un rêve!

EDGARD, s'avançant vivement.

Comment!... quand j'ai vu dans les mains de mon oncle ce testament!...

ESTHER.

Qu'un autre, d'une date plus récente, vient d'annuler! (A Dhennebon.) C'est ce que m'a annoncé tout à l'heure M. de Verceuil, votre notaire, (A Edgard.) et ce que vous attestera M. de Rouvray, votre oncle!...

EDGARD, avec joie.

Ah! plus de doute!...

DHENNEBON.

Quelle indignité !... et cette joie que vous m'avez témoignée tout à l'heure...

ESTHER.

Celle d'être débarrassée enfin des soins et des soucis qui m'accablaient déjà !... un surtout !...

DHENNEBON.

C'est comme un fait exprès, tous mes amis sont ruinés !... il semble que je leur porte malheur... N'importe ! je vais voir, me remettre en course... demander encore... et tout cela pour ces dix mille francs que je déteste !... J'en donnerais vingt pour ne pas les devoir !...

(Il sort par la porte du fond.)

SCÈNE XI.

EDGARD, ESTHER, assise.

EDGARD, s'approchant d'elle.

Si vous saviez, mademoiselle, combien je prends part à la perte de vos espérances !...

ESTHER.

Une fortune d'un jour laisse peu de regrets !... on n'a pas eu le temps de s'y habituer !... Il est d'autres malheurs plus difficiles à supporter, et qui ne sauraient vous atteindre ! la perte d'un ami ! ! ! Vous en avez tant, monsieur ! mais moi... seule au monde !...

EDGARD, à demi-voix et avec émotion.

Et si l'ami que vous accusez était toujours le même... si le temps, si l'éloignement, si votre indifférence même n'avaient pu changer son cœur ?... Oui, Esther, je vous ai trop aimée, j'ai trop souffert de mon amour, pour que le souvenir puisse s'en effacer ainsi ! la raison et l'honneur peut-être me conseillaient ce départ !... Mais vous êtes seule au monde ! sans amis,

sans fortune!... Ah! l'honneur maintenant m'ordonne de rester! Je bénis votre malheur qui me permet de vous aimer. et surtout de vous le dire!... Mais maintenant, hélas! moins heureux qu'autrefois, je n'ai plus de richesses à vous offrir.

ESTHER, à part, et portant la main sur son cœur.

Ah!... je ne m'étais pas trompée!...

EDGARD.

Et pour partager mon sort... il faut m'aimer aujourd'hui... autant que je vous aime!...

ESTHER.

Est-ce vous que j'entends? vous, Edgard, qui, hier encore, m'avez dédaignée!

EDGARD.

Moi!...

ESTHER.

Oui, vous avez refusé ma main que ma sœur... ou plutôt... que moi, monsieur, je vous offrais!...

EDGARD.

Eh bien! oui!... je le devais alors, et je le ferais encore!...

ESTHER, à part.

O ciel!...

EDGARD.

Être homme!... et tenir d'une femme sa fortune et son existence!... tout lui devoir!... et sous peine d'être ingrat se mettre éternellement dans sa dépendance!... Non, cela ne se doit pas! ce serait renoncer à sa propre estime, et s'avilir aux yeux même de celle qui vous enrichit!

ESTHER.

Quand on ne l'aime pas!... mais quand on l'aime?...

EDGARD, avec embarras.

Ah! n'importe!

ESTHER.

Dites plutôt, ce que votre générosité n'ose m'avouer, que

devant toute autre votre fierté eût fléchi peut-être !!... mais que devant moi... ces folles idées de ma jeunesse, ces idées de liberté ou de domination... me nuisaient encore à vos yeux et vous empêchaient de rien devoir à celle même que vous aimiez !...

EDGARD.

Peut-être !...

ESTHER.

Ah ! vous n'eussiez pas eu une pareille pensée, si vous aviez pu lire en mon cœur, si vous aviez vu comment le temps et la raison ont peu à peu dissipé les rêves insensés qui avaient fait votre malheur... et le mien peut-être !... mais maintenant, grâce au ciel, j'ai un guide, un ami, un maître !... je puis lui dire : A vous tous mes droits !... à vous ma liberté !... à vous ce pouvoir que je suis heureuse d'abdiquer !...

EDGARD.

Esther !...

ESTHER.

Mais vous, Edgard, à présent que je vous ai tout avoué et que je suis à vous !... quelque changement qui survienne en mon sort... ou dans le vôtre... quelque malheur qui m'arrive ou me menace... vous ne me quitterez plus ?... vous ne m'abandonnerez pas ?...

EDGARD.

Ah ! quelle idée !...

ESTHER.

Vous me le jurez ?...

SCÈNE XII.

EDGARD, ESTHER, ÉMILIE, entrant par la porte à droite, et M. DE ROUVRAY, entrant par la porte du fond.

EDGARD, voyant entrer Émilie et M. de Rouvray.

Oui ! devant votre sœur, devant mon oncle, je jure d'être à vous !... toujours à vous !...

M. DE ROUVRAY, étonné.

Que dit-il ?

EDGARD, vivement.

Vous allez me blâmer... m'accuser de folie... vous, mon oncle, qui connaissez ma position... mais, que voulez-vous ?... je n'ai pas d'ambition... on n'en a plus quand on aime ; et le peu de bien que nous possédons nous suffira.

M. DE ROUVRAY.

Je le crois parbleu bien ! et tu n'es pas difficile !... quarante-cinq à cinquante mille livres de...

ESTHER, courant à lui, et lui mettant la main devant la bouche.

Taisez-vous !... taisez-vous !...

EDGARD, se retournant et l'apercevant.

Ah !... l'on m'a trompé !...

ESTHER, vivement.

J'ai votre parole !... A moi ! toujours à moi !... quelque malheur qui m'arrive... et si la fortune en est un à vos yeux...

EDGARD, voulant l'interrompre.

Permettez !...

ESTHER, de même.

Si c'est là le seul obstacle, il ne sera pas de longue durée... bientôt je serai digne de vous ! bientôt je n'aurai plus rien... dès demain, je fais comme mon beau-frère ; je prends des chemins de fer, des canaux !

ÉMILIE, vivement.

Qu'est-ce que c'est ?

ESTHER, se reprenant.

Dieu ! qu'ai-je dit?...

SCÈNE XIII.

M. DE ROUVRAY, ESTHER, EDGARD, ÉMILIE, DHENNEBON, entrant par le fond.

DHENNEBON, pâle, en désordre, et sautant au cou d'Émilie.

Ma femme !... ma femme ! embrasse-moi !... j'en suis dehors... j'en suis quitte... je suis le plus heureux des hommes !

ÉMILIE.

Qu'as-tu donc ?

DHENNEBON.

Mon agent de change, (A Edgard.) votre frère, a revendu pour moi !...

M. DE ROUVRAY.

Sans me consulter !... avec une perte énorme !...

DHENNEBON.

Du tout; je ne perds ni ne gagne : il a saisi adroitement un moment de hausse.

M. DE ROUVRAY.

Il est bien habile... il n'y en a pas eu... au contraire !...

ESTHER, à demi-voix, et lui serrant la main.

Taisez-vous donc !

M. DE ROUVRAY, vivement.

Ah ! oui... oui, je comprends !... des nouvelles d'Espagne... une victoire qui cinq minutes après s'est trouvée une retraite... Il en est toujours ainsi... ça monte et ça descend...

DHENNEBON.

Et tu n'as pas, comme moi, profité de la bonne veine?

M. DE ROUVRAY.

Non, mon ami.

DHENNEBON.

Lui qui pourtant a l'habitude de la Bourse! cela prouve comme il est difficile d'y bien jouer!

ÉMILIE.

Raison de plus pour s'en abstenir!

DHENNEBON.

C'est fini, ma femme, c'est fini!... j'ai manqué en faire une maladie... j'étais un insensé qui ne connaissait pas son bonheur... un aveugle qui a voulu marcher sans son guide, et qui le reprend.

M. DE ROUVRAY, qui s'est approché de Dhennebon et lui a frappé sur l'épaule.

Va! tu seras mené toute ta vie!...

DHENNEBON.

Cela m'est égal, pourvu qu'on me mène bien. Et toi qui parles!...

M. DE ROUVRAY.

Moi, mon ami, je reste garçon; parce que l'homme d'État doit être libre de toute chaîne... je renonce à toute concession, à tous les avantages qu'on pouvait m'offrir; parce que le tribun, le mandataire du peuple, doit se tenir en dehors du pouvoir.

DHENNEBON, à demi-voix.

La combinaison a donc manqué?

M. DE ROUVRAY.

Grâce au ciel! je le préfère, je suis mon maître, je n'appartiens plus qu'à moi!... nous allons déjeuner en famille, sans que rien nous dérange...

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

On demande monsieur aux Tuileries.

M. DE ROUVRAY.

Aux Tuileries?... J'y vais !

(*Il sort.*)

DHENNEBON.

Encore un indépendant qui se croit libre !...

ÉMILIE.

Et qui ne l'est pas plus que nous ! (*A son mari.*) Car tu vois bien maintenant qu'en cette vie on est toujours dépendant de quelqu'un !... et à défaut des autres, on a pour tyrans ses propres passions... le tout est de les choisir bonnes.

EDGARD, *à Esther.*

Mon choix est fait !

DHENNEBON, *à sa femme.*

Le mien aussi !

TABLE

CHY. — Imprimerie Paul Dupont, rue du Bac-d'Asnières, 12. (613. 6-4.)

INDE · FORTUNA · ET · LIBERTAS

Paris.-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau. 1396.9.78.